



Pizzop.

NAZIONALE

B. Prov.

IV

1424

NAPOLI

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio

XX



Palchetto

Num.° d'ordine

17.0





B. Rev.

IV

1424



HISTOIRE
DES
DÉCOUVERTES.
TOME SECOND.



73w
C114904

HISTOIRE DES DECOUVERTES

FAITES

PAR DIVERS SAVANS VOYAGEURS

*Dans plusieurs contrées de la Russie & de la Perse,
relativement à l'Histoire civile & naturelle
l'Économie rurale, au Commerce, &c.*



TOME SECOND.

Avec figures.



A B E R N E,
CHEZ LA SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE.

M. DCC. LXXIX.

Se vend à PARIS,
chez J. Fr. BASTIEN, Libraire, rue du petit
Lion, fauxbourg St. Germain.



VOYAGE

DE

ZARIZYN À ASTRAKAN.

 *ZARIZYN* est; après Astrakan; la place la plus anciennement habitée & fortifiée de tout le bas-Wolga; elle est située immédiatement au-dessus de l'embouchure du ruisseau de *Zariza*; à la rive droite du grand bras du fleuve qui forme un peu plus haut en se divisant l'isle de *Deneshnoi*; le bras gauche; très-foible dans ses commencemens, est connu sous le nom d'*Achtuba*. (La ville de *Zarizyn* appartient au gouvernement d'Astrakan; elle est située à 370 wersts de cette capitale, à 48 degrés 20 min. de latitude septentrionale. *G.* Comme il n'y a point de cercle qui dépende de *Zarizyn*, il n'y réside qu'une chancellerie de commandant. *L.*) Le Wolga

Tom. II.

A

se partage de nouveau à droite près de la forteresse & forme une autre isle qui porte le nom de *Sarpinski Ostrom*, à cause qu'elle s'étend au-delà de l'embouchure de la Sarpa, qui se jette à plus de 15 wersts plus bas dans le fleuve. Cette Isle renferme, non seulement beaucoup de bois & de bonnes prairies, mais encore quelques habitations. La forteresse même consiste en un rempart fort élevé flanqué de bastions, le tout d'une construction un peu antique, sans ouvrages extérieurs; elle touche d'un côté au Wolga, dont le rivage forme dans cet endroit un escarpement très-rapide qu'on a garni de pallisades. On avoit fait réparer depuis peu, par des prisonniers turcs, cantonnés dans les environs, les fortifications qui tomboient en ruine par laps du tems, & fait pallisader le chemin-couvert. Cette précaution fut très-salutaire à cette place, dont les rebelles, sous la conduite de *Pugatschem*, tenterent en vain de s'emparer au mois d'Août 1774, & furent obligés de se retirer sans coup férir. P.

L'intérieur de la forteresse est fort mal bâti, & l'on peut à peine y compter quelques bonnes maisons. Toutes celles qui composent la ville sont en bois, excepté les trois églises. La place du marché est fort spacieuse & garnie d'un grand nombre de boutiques,

car ce lieu tire bien des ressources, tant du grand passage, que des kalmoucs des environs; aussi l'on y compte un bon nombre de commerçans aisés, dont une partie trafique avec la horde kalmouque, à la suite de laquelle plusieurs d'entr'eux errent de lieux en lieux pendant tout l'été; d'autres font de bons profits dans les pêcheries du voisinage, qui rendent en abondance. Le bas-peuple vit des bestiaux qu'il élève, & de la culture très-peu pénible des concombres, melons & arbuscs, espece de melons d'eau, dont la qualité est si supérieure dans cette contrée; plusieurs s'occupent de tout ce qui concerne la pêche, & d'autres sont voituriers; du reste la ville est presque absolument dénuée de bons artisans; ce qui est très-avantageux aux ouvriers allemands de la colonie de Sarepta, établie dans le voisinage. Les cosaques qui forment la garnison ne sont qu'au nombre de cent, & l'on s'en sert uniquement pour les détachemens: ce sont les cosaques du Don qui sont chargés de la poste aux chevaux le long du Wolga, & de la garde des lignes de Zarizyn. On trouve au sortir de la forteresse, en remontant le fleuve, & vers les hauteurs qui bornent la plaine qui regne le long du rivage, une espece de fauxbourg très-irrégulièrement bâti, & habité pour la majeure partie par

des cosaques , à qui l'on avoit bâti , il y a quelques années , une église en pierres. Mais l'on se vit dans la nécessité de mettre le feu à ce fauxbourg , lorsqu'on fut menacé de l'attaque des rebelles dont nous venons de parler. *P.*

Avant que l'on construisit la forteresse , il en existoit une ancienne , mais petite , dont on voit encore les remparts immédiatement au-dessous du ruisseau de Zariza , les kalmoucs oisifs vont encore y deterrer de grosses balles de mousquet & des copéques d'argent. Les lignes de Zarizyn qui consistent en un bon rempart bien palissadé , muni d'un bon fossé , du côté du sud , partent de la forteresse & se prolongent sans interruption , sur une étendue de 60 wersts , du Wolga jusqu'au Don. (*Tom. I. p. 500.*). *P.*

La contrée des environs de Zarizyn ne manque de rien , & vaut beaucoup mieux que tout le district aride qui s'étend plus bas le long du Wolga. Ce n'est pas que tous les terrains situés le long des montagnes , ni toutes les vallées de la partie supérieure soient propres à la culture du bled ; mais il y en a quantité qui par leur humidité intérieure seroient très-fertiles , malgré la sécheresse du climat , si l'on vouloit y faire venir autre choses que des arbouses ou melons-d'eau. *P.* Il n'est pas dout-

teux que de ces arborescences même, on tireroit, si l'on vouloit, une boisson également forte & agréable, qui peut-être ne le cederait en rien à plusieurs vins étrangers; pour lors les habitans de Zarizyn doubleraient au moins le mince salaire qu'ils retirent actuellement du travail qu'ils emploient à cette culture. Cello de la vigne dont on commence aussi à s'occuper ici, réussit assez bien. Il est même très-rare de voir une année où le raisin ne parvienne point à sa pleine maturité; le grand défaut de ce raisin est que le vin qu'on en fait n'est point de garde, qu'il s'aigrit bientôt & se gâte entièrement. Il paroît que la cause doit en être attribuée à la grande quantité de places salées, dont le terrain de cette contrée abonde; à cet inconvénient se joint encore celui d'être obligé d'arroser presque journellement les sèpes, faute de quoi l'on perdrait sa peine & son travail; ou que le terrain aride & argilleux de sa nature, se dessèche par la chaleur à une profondeur considérable, & que le raisin ne trouve plus la nourriture dont il a besoin. * Pour garantir les sèpes de la

* La culture de la vigne réussissant parfaitement, sans être arrosée, dans des climats bien plus chauds que celui de Zarizyn, & sans aller plus loin en Provence & en Corse, par exemple, où souvent il ne pleut

rigueur des hivers, on se contente de la seule précaution de creuser à côté de chaque sep un petit fossé, de l'y coucher à l'approche du froid, & de l'y tenir couvert de terre. *L.*

Les productions de toute espèce réussissent en général parfaitement dans les jardins de ce canton, pourvu qu'on puisse leur donner les arrosemens convenables, & tous les légumes y parviennent alors à une grosseur extraordinaire. Nombre de végétaux qu'on ne rencontre pas en remontant plus haut le long du Wolga, ni ailleurs dans la Russie, viennent ici naturellement. Les poiriers sauvages commencent à devenir très-abondans près de *Dubowka*. Les muriers se multiplient d'eux-mêmes dans les bas-fonds incultes & agrestes des bords de l'Achtuba, où il paroît que ces arbres sont indigènes, ainsi que dans ces espèces de crévasses qu'on voit aux environs de Sarepta: on trouve aussi des pruniers sauvages vers la *Manytsch* & aux bords de la Kuma.

pas de tout l'été; il y a toute apparence qu'on pêche ici dans le choix du sol, & dans la manière de le préparer; peut-être aussi dans l'espèce du plant. Quand à la garde des vins, cela dépend beaucoup de la manière dont on le fait, de la bonté des caves & des vaisseaux où on les met. Des vins qui n'étoient point de garde du tout se sont très-bien conservés dès qu'on a pris la précaution de les mettre dans de très-grands tonneaux, & qu'on les a gouvernés convenablement.

Les amandiers nains & les pruniers fleurissent ici une seconde fois en automne. Les hauteurs fournissent des pâturages abondans pour le bétail, & les isles, ainsi que les bas-fonds entre le Wolga & l'Achtuba contiennent quantité de belles prairies. Ces mêmes bas-fonds sont pareillement riches en bois de chauffage, & quand aux bois de construction on peut s'en procurer aisément par la voie du fleuve. *P.*

Tout ce que nous venons de rapporter se confirmera par l'exposition abrégée que nous allons donner de la température qui regne d'ordinaire, tout le long de l'année, dans ce climat. Le mois de *Janvier* est le plus souvent constant, accompagné de froids très-vifs, qui font descendre, de tems en tems, même pendant quelques jours de suite, le thermometre de M. de l'Isle de 180, jusqu'à 200 degrés, (l'équivalent de 13 à 23 degrés au-dessous de la congélation du thermometre de Réaumur), mais comme l'air est communément alors assez calme, ces froids ne sont ni aussi sensibles, ni aussi nuisibles que s'ils étoient amenés par des vents impétueux. Le mois de *Février* est variable & amène tantôt un froid calme, tantôt des ouragans, qui viennent la plupart du nord-ouest, & sont accompagnés de tourbillons de neige; ces variations se terminent ordinairement à la fin du mois par un

vent doux de sud-ouest qui tend au dégel, de sorte que la plus grande partie des neiges dispaçoit déjà dans ce mois de dessus les collines. En 1774, tout ce mois fut d'une température singulièrement agréable, de sorte qu'on vit arriver au bout des quinze premiers jours de ce mois toutes sortes d'oiseaux de passage de la petite espèce, & vers la fin du mois, des cignes, des canards, des vanneaux, & la plus grande partie des autres oiseaux aquatiques, même les hérons, &c. Le 25 tous le bas-Wolga se débarrassa de ses glaces, qui n'avoient même pas pris une consistance bien forte de tout l'hiver. Ce n'est pourtant communément qu'en *Mars* que se fait la fonte totale des neiges, occasionnée par des vents de sud-ouest. Presque tout le plat-pays se trouve alors inondé. La débacle des glaces arrive aussi presque toujours dans ce mois avec les vents d'ouest & de nord-ouest, qui accompagnent les glaçons dans leur marche. Il n'est pas néanmoins sans exemple qu'après des hivers rigoureux, la glace ait tenu jusqu'en Avril. *P.*

Le mois d'Avril est le plus beau & le plus constant de l'année dans ce climat. On n'a point de pluie à craindre dans toute sa durée; & le vent soufflant toujours du même endroit, savoir de différentes contrées de l'est, soit

qu'il vienne de la mer, soit qu'il ait traversé les grandes steppes, tempère la chaleur; tout l'inconvénient qui en résulte, c'est que ce vent est communément assez rude, & que son impétuosité le rend quelquefois désagréable. Ces vents de traverse, qu'on observe aussi chaque année dans les plaines rases, arrosées par le Jaïk, vers les déserts de Kirgis, & qui se lèvent d'ordinaire tout-à-coup avec violence, vers midi, & durent jusques vers le soir, commencent presque toujours à souffler dans les derniers jours de Mars, & regnent souvent jusqu'en été, ou tout au moins pendant six semaines; il arrive assez fréquemment que dans ces tems-là il s'élève de ces contrées dont nous venons de parler, de véritables ouragans, & qu'on a peine alors de se tenir debout sur les hauteurs découvertes. Lorsque ces vents commencent plus tard, leur durée se prolonge plus avant dans le mois de Mai; mais il est rare qu'ils ne regnent pas déjà dans les premiers jours d'avril. Quoiqu'ils ne soient jamais bien chauds, ils dessèchent cependant considérablement les terres abreuvées par la fonte des neiges, & sont une des causes principales de la stérilité de toutes les plaines ouvertes de la partie méridionale du Wolga. *P.*

Dans les derniers jours d'Avril ou vers le milieu du mois de Mai le vent se tourne vers

le sud ou vers le sud-ouest & amène les premiers orages, ainsi que des pluies chaudes pendant la nuit; mais il y a des années, & c'est malheureusement le plus grand nombre, où l'on est absolument privé de ces pluies, ce qui augmente encore la sécheresse. Lorsque ce tems a duré pendant trois à quatre semaines, le vent, qui à cette époque devient souvent très-impétueux, se remet entre sud & sud-est, & amène alors une sécheresse de dix à douze semaines. Cette sécheresse est encore assez supportable dans le mois de *Juin*, à cause des rosées qui tombent régulièrement & en très-grande abondance pendant la nuit, sur-tout aussi long-tems que durent les débordemens du Wolga, qui parvient toujours dans ce mois à sa plus grande élévation. Le ciel est d'ailleurs si serein dans tout ce mois, qu'on est souvent huit jours de suite sans apercevoir le moindre nuage sur tout l'horizon. *P.*

Le plus chaud & le plus insupportable de tous les mois d'été, c'est le mois de *Juillet*. Il regne alors continuellement des vents de sud, de sud-est & même d'est, qui viennent des steppes arides ou de la mer. Ce sont sur-tout les vents chauds qui dominant, & quoiqu'ils soufflent avec tant de force qu'ils entraînent la poussière des steppes dans les airs,

ils sont ordinairement aussi brûlans que s'ils sortoient d'un four allumé. Ils commencent d'ordinaire à se lever sur les deux heures de l'après-midi, & soufflent jusques après minuit; on ne s'est jamais aperçu qu'ils aient duré au-delà. Lorsque ces vents régnent, l'on voit souvent les moutons tomber morts comme des mouches, écumer du sang, s'enfler & se putréfier si promptement, qu'il n'est pas seulement possible de tirer parti de leur peau. Ces vents brûlans sont aussi quelquefois occasionnés par de vastes incendies qui se forment dans les steppes, & qui en augmentent l'intensité & la durée. * Au mois de Juillet 1774, la chaleur fut si violente à Sarepta, que le mercure d'un thermometre de de l'Isle, exposé au soleil, monta plus d'une fois à 60 degrés, (environ 56 degrés du thermometre de M. de Réaumur), & qu'un thermometre à esprit de vin en sauta. Il y eut un

* L'auteur de cette note a éprouvé un vent pareil en 1756, à Antibes en Provence, c'étoit dans la plus grande chaleur de l'été, qui comme l'on sait est déjà vive dans ce pays-là, & le feu avoit pris à quelques lieues de la ville, où plus de mille arpens de bois furent consumés. Il nous sembloit de tems en tems qu'on nous jettoit des seaux d'eau bouillante sur le corps. Ce que les voyageurs rapportent de ces vents, auxquels on a donné le nom de Typhons d'Egypte, est encore très-analogue avec le récit de nos auteurs.

grand nombre de poissons de toute taille & quantité d'ecrevisses qui périrent dans la Sarpa & causèrent une puanteur insupportable. Bientôt après on fut informé que ce vent brûlant du midi qui avoit si prodigieusement accru la chaleur, étoit occasionné par un incendie qui avoit consumé une étendue de quelques centaines de wersts de la steppe de Kuma. Un grand nombre de personnes en tombèrent malades; il leur venoit des éruptions à la peau tenant tantôt du pourpre rouge, tantôt du pourpre blanc, & accompagnées de points très-douloureux. Tout le monde devint si foible & si sensible, qu'un orage qui survint immédiatement après, ayant fait tourner le vent au nord, chacun prit ses habits d'hiver, & il y eut quantité de maladies du genre de celles qui sont occasionnées par des refroidissemens subits. *P.*

Il n'est pas rare au reste de voir monter dans ce mois le mercure du thermometre, placé à l'ombre, jusqu'au 90^e degré, (passé 27 degrés du thermometre de Réaumur, au-dessus de la chaleur de Pondichéri,) & même au-delà; le 18 Juillet ainsi que le 1^{er} Août 1773 il étoit au soleil à 75 degrés; en 1767 on le vit aussi tout d'un coup le 12 Juillet monter à 60 degré. Dans toute la durée de cette chaleur du mois de Juillet, l'air est géné-

ralement si épais qu'on ne voit plus les objets à une certaine distance dans les Steppes, quoique par une forte d'erreur d'optique, on croie jouir continuellement d'une vue très-étendue; cette erreur est l'effet de certaines vapeurs ondoiantes visibles à l'œil, qui s'élèvent dans ces déserts, & qui font paroître les moindres collines & l'herbe, lorsqu'elle est haute, comme autant de grosses montagnes & de forêts très-éloignées, & tout autre objet apperçu à une certaine distance, beaucoup plus grand qu'il ne paroîtroit à la même distance sans cette espece de brouillard. * Il

* M. Shaw dans le second volume de ses voyages, p. 78 de la traduction françoise, ainsi que M. Niebuhr & d'autres voyageurs dans le Levant, rapportent de semblables erreurs visuelles, très-ordinaires dans les grands déserts de l'Arabie, où tout paroît beaucoup plus grand à une certaine distance; erreurs que ces voyageurs attribuent également à des vapeurs tremblantes, qui couvrent d'assez près l'horizon. P.

On observe aussi fréquemment dans la partie la plus montagneuse de la Suisse, des phénomènes du même genre, les glaciers paroissant quelquefois prodigieusement éloignés, & d'autres fois extrêmement rapprochés. Tous ces différens faits bien combinés pourroient conduire à une explication satisfaisante d'un autre phénomène dont la cause n'a point encore été bien éclaircie. Il y a des endroits fort éloignés de ces mêmes glaciers de la Suisse, tels que Mâcon par exemple, où, en de certains tems, l'on apperçoit très-distinctement ces hautes montagnes, & en d'autres tems on ne les voit point du tout; & ce qu'il y a de plus particulier, c'est que par le ciel le plus

semble même souvent qu'on voie de loin une colline entourée d'eau, dans des lieux qui n'offrent dans la réalité qu'une Steppe aride. C'est au surplus vers le milieu de ce même mois de Juillet que l'on commence à manger des melons ; les arbouses ou melons d'eau, ainsi que les raisins commencent à mûrir dans la dernière quinzaine, & acquièrent leur pleine maturité dans le courant d'Août. *P.*

C'est en *Août* que les orages font les plus fréquens ; ils se forment le plus ordinairement dans la partie du sud ou du sud-ouest, se dirigent vers le Nord par-dessus le Wolga, & se perdent vers l'est du côté de la mer, de sorte qu'ils décrivent un demi-cercle parfait. Ils sont quelquefois accompagnés d'une grêle si drue, où d'une à-verse si copieuse, qu'on voit les eaux descendre des hauteurs avec plus d'abondance encore que dans le tems de la fonte des neiges. Il s'éleve aussi très-fréquemment dans ce mois des tourbillons de vent très-violens qui enlèvent les étamines des arroches & des diverses especes d'absynthes, dont les Steppes sont couvertes, & en

serain, lorsqu'elles viennent à se montrer, c'est un signe certain & infaillible que le tems se mettra à la pluie, & c'est toujours au moins deux jours avant qu'il subisse ce changement, que ce phénomène se manifeste.

remplissent tellement toute l'atmosphère, qu'elle en est entièrement obscurcie, sur-tout dans les endroits par lesquels le tourbillon dirige sa course impétueuse; de façon qu'on se voit enveloppé par un épais brouillard d'un brun jaunâtre, jusqu'à ce que le tourbillon se soit dissipé. *P.*

Le mois de *Septembre* amène le plus souvent des jours sereins & un air pur & tempéré; les vents alternent fréquemment & viennent tantôt du sud ou du sud-ouest, tantôt de l'est & tantôt du nord-ouest. Le mois d'*Octobre* conserve encore une température assez douce: le *Volga* qui depuis le mois de *Juillet* étoit rentré dans son lit, reprend à peu près vers cette saison un léger accroissement, occasionné par les pluies d'automne, qui regnent communément dans sa partie supérieure & dans les pays traversés par le *Kama*, mais ces accroissemens ne seroient d'aucune importance, s'ils ne rendoient pas les eaux du fleuve fort troubles & n'occasionnoient par-là des maladies. Les vents tournent du nord-est à l'est, & amènent souvent un tems humide & des brouillards. Pour l'ordinaire ce n'est que dans le mois de *Novembre*, que la saison devient réellement humide, aussi l'appelle-t-on dans ces contrées le mois pluvieux. Dans les années où l'arrière saison est tempérée, ce n'est

que vers la fin de ce mois que les pluies se convertissent en neige, souvent aussi les tempêtes & le froid prennent le dessus dès le commencement du mois, & pour lors le Wolga ne tarde pas à charrier des glaçons. Si l'année est douce, le fleuve ne se trouve gelé qu'au mois de *Décembre*, après avoir charié pendant huit ou quinze jours, c'est-à-dire que les glaces restent détachées jusqu'à ce que le vent s'étant mis à l'est, les fixe & leur donne de la consistance. Il s'élève aussi continuellement dans ce mois de violens vents du nord, accompagnés de tourbillons de neige, mais cette neige ne tient pas dans les Steppes. *P.*

On ne peut généralement compter pour vrais mois d'hiver dans ces contrées que les mois de *Décembre* & de *Janvier*; encore sont-ils communément si supportables, qu'au-dessous de Zarizyn où il se trouve de grandes flaques d'eau en pays ouvert, les canards peuvent y passer tout l'hiver, & que différentes espèces d'alouettes, de même que les perdrix ne quittent point la contrée, & se contentent de chercher certains bas-fonds, & certaines places salées, ou les petites graines dont ces oiseaux se nourrissent, ne sont point ensevelies sous les neiges. Les perdrix qui abondent singulièrement dans ces environs en *Septembre* & en *Octobre*, s'y prennent dans de
petits

petits filets particuliers, & sont apportées en grand nombre au marché. Le filet dont on se sert, appelé tonnelle, consiste en un entonnoir d'une demi-aune d'ouverture, & de quatre à cinq toises de long, il part de cet entonnoir deux halliers de six toises de longueur, qu'on dresse dans les Steppes & qui n'ont qu'un pan & demi de haut. L'oiseleur se cache alors derriere un voile de toile blanche, fixé à deux perches à roulette, & tendu contre une traverse fort légère; il chasse tout doucement à l'aide de cette machine, les perdrix, qui ne songent pas seulement à faire usage de leurs ailes, vers le filet, dont ces stupides oiseaux ne tentent pas seulement de franchir les halliers, mais se laissent pousser patiemment tous ensemble dans le grand entonnoir. P.

Aussi-tôt qu'un froid vif se fait sentir en Novembre, on voit arriver dans ces contrées les *Alouettes de neige*, qui sont les derniers oiseaux de passage qui viennent des climats septentrionaux; elles passent l'hiver avec l'*Alouette des champs* & l'*Alouette huppée* sur le bas-Wolga. Pour les *Alouettes noires des Steppes*, (*Alauda tatarica*), lorsque les vents impétueux & les chûtes de neige exercent leurs ravages, elles ne font que passer des Steppes

dans le voisinage des lieux habités ; mais elles ne quittent jamais la contrée.

Les autres petites espèces d'oiseaux de passage qui vont hiverner dans des pays plus éloignés , arrivent ici en Septembre & s'y arrêtent aussi long-tems que la saison ne devient pas rigoureuse , pour s'y engraisser des graines de l'arroche & des différens pieds-d'oye qu'ils trouvent en grande quantité. Ceux qui se font voir en plus grand nombre sont le *Verdier* , qui vuide les têtes des chardons , le *Proyer* , (*Emberiza miliaris*) , l'*Ortolan* & le *Pinçon du sapin*. On voit arriver avec eux la *Beccasse de bois* , la *Dorale* ou *Dorelle* , *Morinellus* , (espèce de Guignard) , & un peu plus-tôt la *Grue blanche* , *Grus leucogeranos* , qui prend également , quoiqu'en petit nombre , son vol par ici pour se rendre vers le sud. Les *Canards du nord* , *Anas erythropus* , ne paroissent qu'à la fin de Septembre , ils arrivent en très-grandes bandes , suivant leur coûtume , & après quelque séjour ils vont se perdre du côté du sud. Ceux d'entre les oiseaux aquatiques ou qui fréquentent les rivages , & que leur instinct ne porte pas à s'engager bien avant vers le nord , nichent dans ces climats chauds du midi , & y passent l'été , comme le *Héron rouge* & le *Héron blanc* , le *Corbeau de nuit* , la *Beccasse à bec en faucille* , ou Cour-

ly, la *Poule des Steppes*, (*Charadrius gregarius*,) la *petite Outarde* ou *Cannepétierre*, le *Corbeau de mer*, le *Canard rouge* & le *Canard de montagne*, &c. Ces oiseaux s'approchent déjà vers la fin d'Août de leurs stations d'hiver dans des contrées plus méridionales, & laissent de bonne heure la place aux bandes qui arrivent du nord. *P.*

Les passages d'oiseaux qui se font au printemps, commencent déjà vers le milieu du mois de Février, & dès le premier jour de ce même mois, l'on voit arriver avant tous les autres, l'*Alouette de neige* & l'*Ortolan de neige*, qui passent en grand nombre vers le nord. Ils sont bientôt suivis de l'*Ortolan* proprement dit & de l'*Ortolan de baye*; & vers le 15 arrive le *Rouge-queue*, & d'abord après l'*Etourneau* avec le *Canard rouge*, auxquels viennent se joindre encore d'autres oiseaux aquatiques. Vers le 20 Février l'on voit déjà sur la Sarpa, & vers les bas-fonds de l'*Achtub*, un grand nombre de *Cygnés* de deux espèces, sur-tout de celle qui se distingue par un cri très-aigu, & dont la partie inférieure du bec est jaune; on apperçoit aussi alors les *Canards sauvages rouges*. Le *Corbeau de mer* & le *Vanneau* arrivent aussi, & tout fourmille dans les joncs desséchés de *Mélanges barbues* & de *Mélanges bleues*, (*Parus biarmicus* & *Parus*

cæruleus.) Comme il étoit encore survenu des gelées au mois de Mars de 1774, les *Hirondelles* n'arrivèrent que le 3 Avril, à cette époque tous les insectes avoient déjà pris vie, non-obstant un vent d'est assez froid. Les *Ramiers* vinrent presque en même-tems que les *Hirondelles*, ainsi que le *Coucou*, le *Rollier*, le *Guêpier* & la *Hupe*. On vit paroître entre le 6 & le 10 d'Avril des bandes d'*Oyes à col-rouge*; (*Anser pulchricollis*), qui vont nicher dans les pays les plus reculés du nord; ces bandes se posèrent sur les bords de la Sarpa, mais elles s'éloignèrent bientôt de ces contrées. Ce fut aussi seulement alors que l'on vit arriver le mâle du (*Pinçon du hêtre*), *Fringilla cœlebs*, avec la *Linotte grise*, (*Fringilla petronia*.) Les *Beccasses* les plus tardives, dans le nombre desquelles on place la *Beccasse à bec en faucille*, avec quelques autres petites espèces rares, se montrèrent successivement. P.

Ce que nous venons de rapporter suffit pour faire connoître quelles espèces d'oiseaux fréquentent cette contrée, & celles de ces espèces qui sont les plus remarquables. Quant aux quadrupèdes, les Steppes désertes situées en-deçà du Wolga, sont peuplées de quantité de *Saigas* ou *Antilopes*, qui vont gagner en hiver des contrées plus méridionales; & quelquefois des *Korsaks* ou *petits Renards de mon-*

tagne ; on trouve aussi des Renards roux ordinaires , sur les hauteurs entre le Wolga & le Don , & par-tout un grand nombre de *Lièvres* dont les poils ne changent point de couleur en hiver. La *grande Taupe aveugle* * & la *petite Taupe* ** y sont aussi communes que dans les pays élevés , c'est-à-dire , aussi loin que s'étendent les terres noires qui produisent les racines propres à la nourriture de ces animaux. Les *Belettes* communes , les *Hermiones* & les *Putois* habitent indistinctement toutes les parties de la contrée. On rencontre aussi quelquefois dans les pays couverts de broussailles du côté d'*Ilowla* des *Loirs-tigrés*. Le *Loriot* , *Mus-quercinus* , qu'on nomme ici *Polatschok* , s'établit assez fréquemment dans les fonds ou dans les vallées où il croit beaucoup de chênes. On voit encore ici des *Lièvres sauteurs* tant de ceux qui ont trois doigts , que de ceux qui en ont cinq ; & une grande quantité de *Susliks* , qui sont généralement petits & de couleur grise , & qui diffèrent aussi par le cri. *P.*

Nous entrerons dans quelques détails sur ce qui concerne la *Chèvre des Steppes* ou l'*An-*

* Nov. Comment. Acad. petropolit. vol. XIV. tom. I. p. 409. 504. tab. 8. 15.

** Ibid. p. 568. tab. 21. fig. 3.

tilope, *Cervus pygargus* Pall., * Ces animaux se fixent dans les plaines, & dans les collines couvertes de broussaïlles, en-delà du Wolga, & vont quelquefois en troupes. Les femelles mettent bas au commencement de mai; & comme leurs petits restent de même que les agneaux, plusieurs jours avant d'être en état de se soutenir sur leurs jambes, les habitans du pays ont la facilité d'en prendre souvent. Ils se laissent élever facilement avec du lait, & deviennent si privés qu'ils suivent par-tout, même à la nage, la personne qui les soigne, & qu'ils s'accoutument à venir à la voix qui les appelle. Lorsqu'ils sont un peu grand ils cherchent leur nourriture, non seulement autour des habitations, mais ils s'écartent même dans la campagne, & s'attachent de préférence aux plantes amères & apures au goût; le soir ils ne manquent jamais de revenir au logis. La chair de ces animaux, lorsqu'ils sont jeunes, & qu'ils sont restés dans leur état sauvage, seroit beaucoup au-dessus de celle du chevreuil, si elle ne contractoit pas fréquemment un goût très-fort d'absynthe, dont ils font leur principale nourriture; ce

* *Capra tatarica* Gmelin. Nov. Comment. petropol. M. de Linné les appelle *Chevres tartares* à cornes droites entourées d'anneaux parfaits.

gout se perd cependant lorsqu'on laisse refroidir cette viande après l'avoir fait rôtir. Ceux qui sont plus vieux ont un autre inconvénient des plus dégoutans, c'est qu'on leur trouve sur le dos au-dessous de la peau quantité d'abcès & de vers, presque aussi gros que le doigt, ce sont les larves d'une espèce d'œstre, *Oestrus Antilopum*, *Pall.* : Ils en sont si couverts qu'on auroit souvent bien de la peine à trouver un seul endroit de leur dos qui en fut exempt. *P.*

L'organe de la vue est imparfait dans ces animaux, leur prunelle est offusquée par quatre protubérances spongieuses qui s'élèvent au-dessus de l'iris. La nature a vraisemblablement voulu diminuer par-là les éblouissemens auxquels on est exposé dans les Steppes, la patrie naturelle de ces quadrupèdes ; mais elle les en a largement dédommagés par la finesse & l'étendue qu'elle a donné à leur odorat ; ces animaux ont ce sens si exquis que lorsqu'ils sont sous le vent ils sentent l'homme & les bêtes féroces à plusieurs wersts de distance. Une chose très-étonnante, c'est que l'Antilope qui semble avoir été formée pour courir avec rapidité, & à qui la nature paroît avoir donné en conséquence une trachée artère de près de deux pouces d'ouverture, de larges poumons, la partie cartilagineuse du nez fort ouverte

& formée de larges membranes, soit néanmoins de tous les animaux le plus aisé à mettre hors d'haleine, & le plus vite éssoufflé. *P.*

De tous les insectes qu'on voit dans les environs de Zarizyn, le plus dangereux & le plus redoutable, c'est la *Phalange* ou l'*Araignée scorpion*, *Phalangium araneoides*, qui depuis quelque-tems se rend de jour en jour plus fréquente dans les maisons qui composent la colonie de Sarepta. Il arrive quelquefois que des personnes imprudentes éprouvent la morsure de cet insecte; mais la douleur que cause cette morsure s'apaise bien-tôt, avec de l'huile, sans qu'il en résulte aucune suite fâcheuse; mais il n'est pas douteux cependant que le venin de cette araignée ne pût donner la mort si l'on négligeoit d'en prévenir à tems les effets. *P.*

Il se montre pareillement dans les maisons une très-grosse espèce de *Mille-pieds* ou *Scolopendres*, *Scolopendra morsitans*, & les habitans du pays assurent que souvent sa morsure n'est pas moins dangereuse que celle de la Phalange. Quand cela ne seroit pas, car il paroît que M. Pallas n'en est rien moins que convaincu, sa grosseur & sa figure suffiroit pour inspirer de l'effroi à des personnes craintives. *P.*

Les *Puces* s'engendrent dans le bas-fonds

des environs du Wolga, & dans les maisons en nombre si incroiable, que tous les troupeaux, & toute la belle moitié du genre humain ne suffiroient pas pour leur donner de l'occupation. Lorsqu'on s'arrête quelque-tems en été dans le voisinage de ces bas-fonds, l'on ne tarde pas à être accablé par ces incommodes animaux, & ils s'attachent au nez des malheureux chevaux qui paissent dans les environs, en si grande quantité qu'il en paroît tout noir. Les autres insectes domestiques tels que les *Grillots* & les *Blattes* abondent ici autant qu'en aucun autre endroit, & la petite *Taigne* ou *Blatte asiatique* * qui commence aussi à s'établir en Sibérie, s'étend depuis Astrakan jusques dans les villes situées au-dessus. P.

La flora des environs de Zarizyn est à la vérité plus riche que dans les Steppes situées plus bas ; mais elle n'est remarquable que par les plantes printannieres : car dès le mois de Mai toutes les herbes & plantes commencent à faner sur les hauteurs, & dans les deux mois

* C'est la *Blatta asiatica*, Pall. qui, depuis que le commerce de la Chine a été r'ouvert, a commencé à s'étendre en partant de l'est par-dessus toute la Sibérie ; & comme cet insecte est si petit & si plat qu'il peut se cacher dans la moindre fente, il est presque inévitable qu'avant qu'il soit peu, la Russie n'en soit incommodée. P.

d'été qui suivent, tout est comme brûlé par le soleil, jusqu'à ce que les pluies tardives en faisant pousser de nouveau toutes les espèces d'Absynthes, les Pattes-d'oies, les Arroches, les Kalis, *Salsola Lin.*, & autres plantes de la même famille, qui se plaisent dans un sol pénétré de sel, & qui ont pu résister, par l'abondance des sucres dont elles sont fournies, à l'insupportable chaleur & à l'extrême sécheresse, ramènent une nouvelle flora d'automne. La Tulipe, *Tulipa Gesneri*, très-commune dans ces contrées, prête au printemps à toutes les campagnes & aux lieux élevés une parure dont la beauté ne sauroit se décrire, mais qui ne dure pas au-delà de neuf jours. Les tulipes d'un rouge foncé sont les plus précoces; celles qui sont d'un jaune couleur-de-soufre viennent peu après s'entremêler en grand nombre avec les premiers; mais l'on n'en voit jamais de blanches ni de panachées. Les jeunes garçons parcourent les champs dans cette saison pour en arracher les oignons de ces tulipes, & les mangent avec avidité. La feuille encore jeune de la *Rindera tetraspis* qui pousse en abondance immédiatement après la tulipe, fournit un légume sain & agréable au goût, quoiqu'un peu amer, & peut tenir lieu de choux. P.

Il y a beaucoup de sources martiales au-

tour de Zarizyn, dont quelques-unes sont fort recherchées par les habitans, qui, dès que les hautes eaux du Wolga ont cessé de les couvrir, viennent en grand nombre en puiser, & les préfèrent à toute autre boisson, à cause de leur fraîcheur & de leur pureté; elles provoquent d'ailleurs les urines. Il paroît que cette eau contient des molécules ferrugineuses sans acides, & lorsqu'on la fait bouillir avec du thé elle ne noircit point du tout. L'usage que M. Pallas & plusieurs autres firent de ces eaux vers le printems, leur aiant, en quelque façon, ébranlé toutes les dents, ils se virent forcés de donner la préférence aux eaux impures du Wolga. P.

• Il faut mettre au nombre des établissemens les plus utiles qui existent dans les environs de Zarizyn la manufacture de soie, appartenante à la couronne; elle est placée à sept wersts de l'embouchure supérieure de l'*Achtuba*, & jouit de tous les avantages qu'il soit possible de désirer. Les *Mûriers*, *Morus tatarica*, y viennent au point de former des forêts, & sont entremêlés d'arbres d'espèces différentes. Quand aux mûriers, ils fournissent une très-bonne nourriture aux vers-à-soie. Le seul inconvénient auquel l'éducation de ces vers soit sujette, c'est que le tems où ils viennent à éclore est précisément celui où le

Wolga, & avec lui l'Achtuba franchissent leur lit, & inondent la contrée, de forte que les ouvriers sont obligés de se servir de petites barques pour aller cueillir les feuilles de mûrier dans les bois, & qu'il arrive souvent que des journaliers paresseux ne rapportant pas assez de feuilles, laissent périr les vers faute de nourriture. Personne ne se rappelle que ces mûriers aient été plantés, & l'on n'a rien trouvé d'écrit à ce sujet. Les ruines de bâtimens construits en pierre, dont toute la Steppe est pour ainsi dire parsemée, laissent très-facilement conjecturer que la plantation de ces arbres est due aux Tartares qui habitoient ci-devant ces Steppes, & dont la horde étoit connue sous le nom de *Horde d'or*. L.

Le fruit de ces mûriers sauvages ne le cède gueres à celui des mûriers de jardin; il parvient à maturité dès le mois de Juin. On peut en recueillir alors une très-grande quantité, & l'on a trouvé depuis bien du tems que le jus qu'on en exprime devient très-spiritueux par la fermentation, & qu'on peut en tirer un esprit de vin singulièrement violent & fort agréable, dont l'odeur a beaucoup de rapport à celle de l'eau de la reine d'Hongrie. P.

L'on voit à quarante wersts de la plantation de vers-à-soie sur le bord de l'Achtuba.

les débris d'une très-ancienne ville, autrefois, à ce qu'on croit, la résidence d'Achmet roi de la grande Tartarie, ou la capitale de la *Horde d'or*, capitale appelée par les Russes *Zarewi Pody*. Mais on n'y voit plus aucun reste un peu entier, ni même reconnoissable, d'aucun édifice considérable, tout aiant été détruit de fond en comble. L'on rencontre çà & là, quelques Kurganes ou tombeaux élevés, construits en briques; & l'on voit au pied d'une colline un lac d'eau douce, au bord duquel on assure que la femme d'un roi avoit établi sa demeure. L'on montre sur la colline la plus élevée de toute la contrée la place où l'on prétend qu'étoit bâti le palais des rois, ce que la grande étendue de ses ruines, & la vaste enceinte des avant-cours dont il est environné, ainsi que la beauté de sa situation semblent confirmer. Les ruines de cette ancienne résidence occupent en longueur un espace de 38 wersts, en suivant toujours le bord de la Steppe, tandis qu'elles n'embrassent qu'un seul werste en largeur. Les Tartares disent cependant que l'on rencontre en avançant dans la Steppe du Jaïk, jusqu'au Jaïk même, quantité d'autres ruines de petits édifices bâtis en briques. On sait par l'histoire que cette capitale de la grande Tartarie fut détruite l'an 1462 de notre ère par le grand-

Duc Iwan Basiliowitz, ayeul du Czar du même nom, & que quelques années ensuite, elle fut rasée jusqu'aux fondemens par les Tartares Nagays. Gm.

La nature salée & nitreuse du sol dans tout cet espace de terrain y produit le *Harmel* ou la *Rue sauvage*, (*Harmala*,) & le *Zygophyllum Fabago*, en si grande abondance que tout est couvert de leurs tiges desséchées, & qu'il n'est plus possible de reconnoître les fondemens des anciens édifices. Ceux qui craignent les serpens doivent bien se garder de se rendre dans les lieux que nous décrivons, car on ne sauroit y marcher dix pas sans faire lever quelques-uns de ces reptiles, & l'on entend de tous côtés leurs sifflemens partir d'entre les pierres & les tas des décombres : ce ne sont cependant pour la plupart que d'innocentes couleuvres, & des serpens aquatiques tout noirs. P.

Le *mont Bogda* * remarquable par le lac salé qui s'y trouve, est situé à 140 wersts de Zarizyn, bien avant dans la Steppe du Jaïk.

* Les Kalmoucs lui donnent le nom de *Bogdo-Oala*. *Bogdo* désigne chez eux & chez les Monguls quelque chose de supérieur, de monarchique; & c'est dans ce sens que ces peuples appellent le souverain de la Chine *Bogdo-Chan*, c'est-à-dire Chan suprême.

Rélativement au lac-falé, le mont se dirige en droite ligne du sud à l'ouest; il a vers sa base à-peu-près huit wersts de circonférence, & paroît avoir à vue d'œil environ 70 toises de hauteur. On apperçoit dans les fentes & dans les escarpemens de cette montagne des couches de fable & d'argille qui se succèdent alternativement, & un bol rouge très-beau. La base du tout est une pierre calcaire; on y rencontre aussi des carrières entières de gypse & d'albâtre, qui, à parler généralement, ne sont nulle part aussi communes dans les provinces méridionales de l'empire Russe, que dans les lieux où les mines de sel rendent plus richement. * On trouve sur le sommet du *Bogda* de grands tas de pierres. On en a profité anciennement pour élever un temple kalmouc ou Zaza. Il existe quantité de ces Zazas dans les lieux où les Kalmoucs font leurs migrations; comme par exemple dans la Steppe de Kuban aux bords de la Sarpa, dans celle du Jaïk, vis-à-vis de Dmitrewsk &c. C'est dans ces temples que les Kalmoucs font

* On trouve aussi çà & là dans les couches d'argille des sélénites qui se montrent dans la pente de la montagne, & les Kalmoucs prétendent avoir trouvé quelquefois en différens endroits dans ces mêmes pentes, de gros cubes de sel de cuisine très-dur, qui ressembloient au plus fin crystal. P.

leurs offrandes à leurs Burchanes; ils vont y poser de l'argent, des livres usés de veilleuse, des idoles, ne fussent-elles que peintes sur de la toile, ou même déjà entièrement gâtées. Nombre d'entre eux, lorsqu'ils passent devant un Zaza, & qu'ils n'ont rien sur eux avec quoi ils puissent témoigner leur respect à leurs divinités imaginaires, déchirent un pan de leur habillement, ou arrachent un morceau de cuir de leurs bottes ou une touffe de crin de leurs chevaux, & vont y poser ces misères ou autres choses pareilles, en guise de présent. *Gm.*

On observe à une petite distance de la partie méridionale & derrière le Bogda, dans un terrain uni, une caverne qui s'enfonce diagonalement en terre en serpentant & en formant diverses galeries. On prétend que cette caverne étoit autrefois d'une profondeur énorme; mais actuellement les sables en ont comblé la plus grande partie. Elle est en singulière vénération chez les Kalmoucs. Ils vont y poser de l'argent, des habillemens entiers, des flèches, des arcs, des cottes de maille, des liturgies, ou seulement des feuillets de pareils livres, des morceaux de toile sur lesquels il y a des caractères écrits en langue de Tungut, & des idoles. Ils ont en général une grande vénération pour tout le mont Bogda. Il n'en est pas un qui, lorsqu'il passe devant cette montagne,

tagne , ne prenne une pierre tout au bas , pour la porter au sommet , où il à soin d'aller faire sa priere , prosterné contre terre , & qui n'y laisse ou une pièce de monnoie ou un morceau de son habit pour signe de son respect. Car ils ont sur ce qui concerne le Bogda les idées les plus extraordinaires , & racontent en conséquence l'histoire suivante.

Ils prétendent que le *Bogda* étoit autrefois au bord du Jaïk , & que deux saints Kalmoucs formèrent le dessein de le transporter sur la rive du Wolga. Avant de mettre la main à cette pénible opération , ils passèrent bien du tems en jeunes & en prieres , enfin ils parvinrent à charger effectivement la montagne sur leurs épaules ; ils avoient même déjà fait une bonne partie du chemin & ils étoient parvenus jusques dans le voisinage du Wolga , lorsque l'un des deux saints se souilla par une mauvaise pensée , d'autres traditions rapportent qu'il se laissa même aller à un acte d'impureté , & que dès ce moment ses forces l'ayant abandonné , il succomba sous le poids de la montagne , & fut renversé sur la terre qu'il baigna de son sang , ce qui produisit la couleur rouge qu'on apperçoit dans un des côtés du Bogda , lequel resta là , parcequ'il ne fut plus possible au compagnon de le trainer plus loin à lui tout seul. Gm.

Tom. II.

C

Le lac salé, (*Buřkunzatzkoi*), s'étend à 16 wersts en longueur, & à 9 dans sa plus grande largeur; sa circonférence est de 40 wersts. La couche supérieure du sel peut avoir cinq pouces d'épaisseur. * Ce sel est blanc comme de la neige, & de meilleure qualité que celui d'Astrakan, car il ne contient pas autant de sel amer & par conséquent ne se fond pas aussi facilement. On rompt ce sel, on le met en petits morceaux, qu'on nettoye bien dans la même eau salée, ensuite on en fait des tas; lorsque l'eau salée en est écoulée, & que les vents les ont bien desséchés, on charge ce sel sur des charrettes, & on le mène au Pristan. La nature des vents qui regnent pendant l'opération importe beaucoup aux ouvriers, car les vents du nord exercent leur

* Tout le lac a très-peu de fond; & lors même que le vent en pousse l'eau salée vers l'un des bords & l'y accumule, un homme qui s'y promèneroit à gué, n'en auroit pas au-dessus de la ceinture dans les endroits les plus profonds. La croûte de sel qui s'y forme annuellement, parvient, dit-on, jusqu'en automne à la hauteur de trois pouces, même jusqu'à un pan, & devient assez compacte. Il y a plusieurs de ces couches l'une sur l'autre, mais toujours séparées par une couche de limon qui s'étend chaque hiver sur la couche formée pendant l'été qui a précédé. Les inférieures sont dures comme de la pierre; aussi les ouvriers employés ici à rompre le sel, n'enlèvent-ils d'ordinaire que la croûte supérieure, qui leur donne moins de travail. P.

empire avec violence sur les eaux du lac, & il faut qu'ils attendent les vents du sud, s'ils ne veulent pas avoir double peine. Il ne laisse pas d'y avoir au-tour de ce lac salé une suffisante quantité de sources d'eau - douce qui entretiennent les puits que l'on a creusés dans les vallées qui environnent le Bogda. L'entrepôt du sel ou Pristan est situé à 60 wersts du lac, de sorte que les voitures attelées de bœufs peuvent s'y rendre & en revenir en cinq jours & celles qui sont trainées par des chevaux en trois. Gm.

Les Kalmoucs racontent dans leurs rêveries qu'un jour leur *Dalai Lama*, qu'ils regardent comme immortel, selon leurs idées sur la transmigration des ames, ayant fait son diner dans ce lieu, & répandu par terre un reste de sauce salée, cette sauce avoit produit ce lac qui s'étoit augmenté peu à peu. Ils ajoutent en même-tems que la montagne s'étoit pareillement agrandie au point où elle se trouvoit, à cause que le même *Dalai Lama* y avoit souvent pris son repos pendant la nuit.

Mais ce qui rend le mont Bogda réellement digne d'attention, c'est qu'il se trouve absolument isolé sur une Steppe unie & ouverte; & qu'il est rempli de pétrifications qui doivent leur origine à des corps qui n'ont pu vivre ailleurs qu'au fond de la mer. Cette

montagne paroît être une preuve bien palpable, que ce qui est actuellement continent a été autrefois sous les eaux. Toute la contrée au-dessous du Wolga, qui semble n'être qu'un amas de coquillages, & la nature salée des Steppes du Jaïk & de Cuban viennent à l'appui de cette opinion. De plus la Steppe est plus élevée en avant de la montagne du côté de Zarizyn, & plus basse par derrière du côté d'Astrakan. Gm. — La pierre de sable dont est composée la partie supérieure de la montagne vers l'occident avoit, à ce qu'il paroît, en divers endroits, des places d'une nature plus molle, qui semblent avoir été rongées par les eaux qui y ont formé de petites cavernes arondies & des espèces de grottes. La forme qu'a prise cette pierre de sable fait connoître au premier coup-d'œil que c'est nécessairement le choc des vagues dont elle étoit battue, dans le tems que la Steppe qui l'environne étoit mer, qui la lui a donnée, car ces cavités n'existent pas dans toute la hauteur de l'escarpement, P.

Les *Tartares Truchmèniens* sujets des Kal-moucs, ont dressé leurs habitations à *Saskol*, immédiatement au-dessous du Bogda, tout au bord de la Steppe. Quelques auteurs attribuent leur établissement dans ce pays à *Saïfang Chorling* qui vint le premier du pays des *Mo-*

guls en Russie, l'an de notre ère 1593, avec 50 mille Kibitks & 300 familles de Truchméniens, qu'il rencontra chemin-faisant, & qu'il obligea de revenir avec lui. D'autres croient que la chose a été effectuée beaucoup plus tard par *Ajuka Kan*, & que ce n'est que depuis son regne que ce peuple fut réduit en esclavage par les Kalmoucs. Les Truchméniens vivent à la manière de ces mêmes Kalmoucs, & professent la religion mahométane, ils parlent un idiôme tartare qui leur est particulier, quoiqu'ils s'entendent avec les Tartares d'Astrakan. Ils sont de grande taille, & leur teint loin d'être brun ou bazané peut passer pour blanc. Ils se rasent la tête comme les Tartares d'Astrakan & sont habillés de même. Il y a beaucoup d'artistes parmi eux, & ils ont généralement la réputation d'être de bons économistes. Ils sont aussi plus riches que les Kalmoucs & meilleurs soldats. Gm.

Il s'est établi, il y a peu d'années, sur les bords du ruisseau de Sarpa une belle colonie de frères Moraves, à laquelle ses fondateurs ont donné le nom de *Sarepta*, qu'ils ont emprunté de la Bible. L'époque de cet établissement date de 1765, & c'est dans cette année que la cour impériale lui concéda les privilèges les plus distingués. Ce furent cinq de ces soi-disant frères qui en jettèrent les premiers

fondemens, aiant été députés pour reconnoître & choisir dans ces environs le terrain qui devoit être assigné à la colonie ainsi que l'emplacement du chef-lieu. Depuis lors elle s'est accrue chaque année de familles de la dite unité, qui sont venues volontairement se rassembler dans ce lieu en qualité de colonies, tellement qu'en 1773 on y comptoit déjà 250 personnes des deux sexes, & ce nombre s'accroît encore annuellement par quelques nouveaux arrivés. Le chef-lieu n'est point encore entièrement bâti, du moins selon ce que comporte le plan qui en a été dressé, mais il consiste déjà, (en 1773,) en un nombre assez considérable de maisons très-bien construites, partie en bois, partie en briques & en charpente. P.

Le bâtiment le plus apparent & le plus vaste, c'est la maison de prières, elle a deux étages avec une petite tour décorée d'une horloge. Tout auprès sont deux autres grands bâtimens, dont l'un est occupé par les freres & l'autre par les sœurs qui ne sont point mariés; * & il ne leur est permis d'entrer dans les

* Ils sont tous obligés de s'entretenir de leur propre travail & de remettre chaque semaine une portion stipulée du produit de ce travail au supérieur de leur maison, le surplus ils le gardent pour eux. Gm.

liens sacrés du mariage qu'avec la permission de leurs supérieurs, qui ne la leur accordent pour l'ordinaire qu'assez tard. Il se trouve dans le nombre des premiers quantité de bons artisans, tels que tailleurs, cordonniers, bonnetiers, tanneurs, menuisiers, ferruriers, boulangers, peaussiers, orfèvres, &c. auxquels il faut ajouter les ouvriers d'une manufacture où l'on fabrique des mouchoirs, des étoffes mi-soie, des toiles de coton, & des toiles de lin en différentes couleurs; toutes ces fabrications, ainsi que tous les ouvrages de main, sont de très-bonne qualité, mais se vendent, suivant la coutume des autres établissemens des Herrehuters, à un prix assez-haut. --- Les filles gagnent leur vie à coudre, à tricoter, à filer du coton & à blanchir le linge. L'une & l'autre maison ont aussi sur le derrière des bâtimens considérables qui en dépendent, & qui sont destinés à différens besoins économiques, particulièrement des étables où l'on tient des vaches, des bêtes de trait, & d'autres destinées pour la boucherie. P.

Les autres bâtimens publics de la colonie, sont une auberge pour les étrangers avec une brandevinnerie; une fonderie de chandelles, une fabrique de savon; la boutique ou la douane, avec la fabrique de tabac; la pharmacie, plus un moulin à farine & à scie, pour

le service duquel on a resserré les eaux de la Sarpa par le moyen d'une digue. Il n'y a qu'une dizaine de maisons bourgeoises qui ont chacune un petit jardin potager ; il s'en trouve outre cela un considérable à portée de la maison des freres, & un autre près de l'apothicairerie, qui sert aussi de demeure au medecin de la peuplade. Hors de l'endroit, le long de la Sarpa l'on a établi plusieurs plantations de tabac qui font ici d'un très-bon rapport.

La colonie est fortifiée par un rempart muni d'un fossé & de chevaux de frise ; on y a construit six batteries de deux pièces de canon chacune. La Sarpa, & quelques rochers qui forment en différens endroits des escarpemens inaccessibles, contribuent à rendre ce lieu plus susceptible de défense par les avantages de sa situation, de sorte qu'il peut au moins passer pour très-fort, relativement aux peuplades qui habitent les Steppes. On y a mis une très-petite garnison qui loge dans des casernes ; elle est formée par un détachement qu'on y envoie de Zarizyn & qui se relève. P.

On a établi, à moins d'un werst de la colonie, dans la partie élevée, ce qu'on appelle l'ouvrage avancé ou la ferme. On y élève & entretient une quantité considérable de bétail & tout y est monté pour une assez forte culture. Immédiatement derriere se trouve une

source abondante qui fournit, au moyen des tuyaux qui l'y conduisent, une eau excellente à tous les habitans du chef-lieu, & aux maisons de la communauté. On a aussi commencé l'établissement d'un village à deux wersts au-dessus de la colonie, au pied des hauteurs qui accompagnent le Wolga; une autre source très-abondante qui se trouve dans cet endroit lui a fait donner le nom de *Schönbrunn*, (*Belle-fontaine*). Ce village n'étoit composé d'abord que de six payfans; mais il doit avoir été augmenté depuis jusqu'au nombre de vingt. Sa situation est agréable, & il possède sur la pente des montagnes une assez grande quantité de terres labourables avec quelques prairies. Mais vu la sécheresse de tout ce district, il n'y a pas beaucoup à compter sur la culture du bled, & les laboureurs ont tiré jusqu'à présent leur meilleur profit du tabac. Le terrain a été généralement mal choisi pour l'agriculture & n'est pour la majeure partie qu'un sable aride. Il faut que les jardins potagers des habitans soient situés dans la partie basse, tout près de la Sarpa, ou bien ils ont besoin d'être abondamment arrosés si l'on veut empêcher que tout ne soit brûlé dans le haut. Il n'y a point de plante que l'on pût, suivant toute apparence, y cultiver avec autant d'avantage que le *Lin*, puisqu'on en trouve ici, de

même que dans les Steppes du Don , une grande quantité de sauvage , & qu'il semble y être indigène. P.

Les pêcheries du Wolga rendent aussi à la colonie , qui possède une part dans leur administration , & la Sarpa fournit aussi des poissons communs , des carpes & actuellement des écrevilles , dont la semence qu'on y a mis a très-bien réussi ; mais la propriété de cette petite rivière n'appartient pas en entier à la colonie , les habitans de Zarizyn lui en disputent une partie. Le printems amène du gibier de rivière en abondance , & l'on peut se procurer en hiver des perdrix & des lièvres en assez grande quantité. Tout fourmille au printems & en automne , particulièrement sur la Sarpa , d'oies sauvages & de différentes espèces de canards , dont il y en a beaucoup qui sont dans l'habitude de nicher dans les roseaux. P.

Les objets dont la colonie retire les produits en commun sont la pêche ; un nombreux bétail , la culture des grains les plus indispensables , mais qui ne suffit pas à sa subsistance , & les plantations de tabac qui rendent assez bien ; mais sur-tout la distillation des eaux-de-vie qui est affermée de la couronne & qui rend considérablement. La fabrication des chandelles ne laisse pas d'avoir aussi un assez bon débit ; mais depuis que les hordes kal-

mouques se sont diminuées le commerce des farines & la fabrique du tabac se sont déjà bien ressentis de cette diminution. P.

Les maisons ainsi que tous les édifices, relatifs aux établissemens dont nous venons de parler, ont été bâties par la communauté, qui en a payé tous les frais de la caisse générale. Les propriétaires de ces maisons en payent dès à présent (en 1773) la rente six pour cent par an. Et comme le fond principal consiste en un capital de quarante mille roubles dont la couronne a fait l'avance à la colonie sans intérêt pendant dix ans, ces rentes annuelles feront déjà rentrer dans la caisse pendant le cours de ces dix années franches les six dixièmes des avances. La colonie est obligée à l'expiration de ce terme de rembourser la somme sus-mentionnée ou d'en payer les intérêts; & ce n'est qu'au bout de trente ans qu'elle commencera de payer le cens ou la rente foncière des terres qui lui ont été assignées & qui peuvent aller à environ quatre mille désâttnes. Ce cens, la seule imposition à laquelle la colonie pourra être soumise a été déterminé à vingt-cinq copèques par désâttnes; & formera par conséquent un revenu annuel de mille roubles. Ceux des colons qui veulent s'en retourner chez eux avant l'expiration des dix années franches sont obligés de rembourser à

la couronne la somme qui leur à été allouée pour les frais de voyages, laquelle se monte à trente-deux roubles par tête. Mais ces dix années écoulées, cette somme sera regardée comme un don fait aux colons. *P.*

Indépendamment de tous ces avantages la colonie de Sarepta jouit exclusivement à toutes les autres colonies allemandes établies dans l'empire, de la prérogative de relever immédiatement de la chancellerie des tutelles, qui réside à S. Petersbourg, & de ne dépendre d'aucune juridiction provinciale. Il y a des préposés établis pour la police intérieure, pris dans les membres de la colonie; ils sont chargés de veiller aux intérêts & au bien général de toute la communauté, d'y maintenir le bon ordre, & de tenir un compte exact de ses revenus & de ses dépenses. Il leur est assigné sur ces mêmes revenus une pension annuelle, ainsi qu'aux instituteurs spirituels, dont il y en a un qui prend le titre d'évêque, au médecin, & à quelques autres officiers subalternes de la communauté. Il y a de plus un surveillant & une surveillante pour présider aux chœurs des frères & des sœurs non mariés, & y maintenir parmi leurs subordonnés, conjointement avec l'instituteur spirituel attaché à chacun de ces chœurs, cette discipline rigide & cette conduite austère qui caractérise cette

secte. On donne aux préposés un certain nombre d'assesseurs tirés de la communauté qui les élit, ils portent le titre de conseillers. Ces derniers composent avec les instituteurs spirituels ou pasteurs, l'administrateur & le supérieur des freres non-mariés, une assemblée qu'on appelle le *Collège des surveillans*; ce corps soigne les intérêts temporels de la communauté, termine les différens, inflige la discipline ecclésiastique, & jouit d'un pouvoir assez illimité. Ils ont de plus un petit conseil secondaire, appelé la *Conférence assistante*, devant lequel on porte les affaires de la communauté avant qu'elles parviennent à la connoissance de ce qu'on nomme le *Collège*. Enfin ils ont encore établi une assemblée de tous les habitans mâles adultes, qui ont été admis à la communion, sous la domination du *grand conseil commun*; il s'assemble d'ordinaire tous les mois, & chacun peut y proposer son avis. On ne peut rien changer dans les arrangemens économiques ni dans les établissemens communs, sans l'aveu de cette espèce de chambre-basse où il est d'usage que tout se décide à la pluralité des voix. Les préposés sont obligés de rendre compte de leur administration à ce grand conseil, à la fin de chaque année. P.

Nous rapporterons encore quelque chose des diverses assemblées religieuses, introduites

dans cette communauté. L'ordre de ces assemblées religieuses ne change jamais sans des raisons très-fortes, afin que chaque habitant de la colonie puisse régler ses occupations & son travail en conséquence, & ne se trouve pas dans le cas d'en négliger aucun. Les assemblées qui se tiennent sont tantôt publiques, & ouvertes à toute le monde, même aux Kalmoucs, tantôt particulières pour les communians, ou aussi pour les chœurs des freres & des sœurs non-mariés, ces dernières sont ce qu'on appelle la congrégation des chœurs. Suivant l'ordre établi, il se tient dans la semaine deux assemblées par jour, & le dimanche trois jusqu'à quatre. Pendant l'hiver les assemblées des jours ouvriers sont remises au soir, de façon que la première assemblée se tient à sept heures; & lorsqu'elle est publique elle est appelée *l'Heure de la lecture*; parce qu'on est dans l'usage d'y faire à haute voix une lecture soit de la bible, soit de quelque autre livre de dévotion, ou quelquefois de discours ou de sermons qui ont été déjà prononcés. Il arrive pourtant aussi quelquefois que l'on prêche dans cette même assemblée, particulièrement le mercredi & quelquefois le vendredi. Mais cette assemblée n'est pas toujours générale; car deux fois la semaine, & en certains tems trois fois, les communians ou la fraternité de la sainte

Cène tient ses assemblées de dévotion, dans lesquelles on chante communément un hymne saint; on lit aussi quelquefois les nouvelles singulièrement intéressantes qu'on a reçues des freres répandus dans les autres pays. En été cette premiere assemblée du soir est transférée à huit heures du matin; mais la seconde assemblée est fixée l'été comme l'hiver à neuf heures du soir & s'appelle *l'heure du chant*, parce qu'on y chante des versets de différens cantiques sacrés. — Les assemblées du dimanche ont leur ordre particulier; savoir, à huit heures du matin, les litanies de l'église, c'est-à-dire, une priere publique & solennelle, à dix heures, sermon, & à huit heures du soir ce qu'on appelle *l'Heure de la commune*, qu'on peut aussi compter comme un sermon. P.

La sainte Cène se célèbre de quatre en quatre semaines, après avoir été précédée d'une confession spéciale & très-rigide, & de l'absolution. Cette confession privée se nomme dans la société le *Parler*; c'est celui qu'on appelle l'administrateur qui entend cette confession dans chacun des chœurs, & qui exerce dans cette fonction la plus grande partie de son autorité. La totalité des communians reçoit la Cène en même-tems, & les ecclésiastiques administrans, qui sont choisis, de même que pour chaque assemblée, par le grand-prêtre

ou évêque , parmi les administrateurs & les préposés sont alors en robes blanches ; tandis que dans les actes ordinaires de dévotion ils prêchent en habit séculier de couleur , assis devant la table. *P.*

Ce qu'on nomme *Congrégation de circonstance pour les chœurs* , * ou les prières extraordinaires des frères & des sœurs non-mariés se tiennent à la volonté de chaque répartition ou bien au bon plaisir de l'administrateur. Au lieu de sacristains , que les réformés appellent marguilliers , ils ont à Sarepta des servans de salle , comme ils les nomment ; ce sont eux qui donnent au son de la cloche le signal pour annoncer les assemblées publiques , qui allument les flambeaux dans les assemblées du soir , & qui sont encore chargés de veiller à ce que tout s'y passe dans l'ordre , & qu'il ne s'y glisse aucune personne qui ne soit pas en droit d'y assister. Le signal pour les assemblées particulières des communians se donnent toujours au son du clairon ou de la trompette afin qu'on puisse d'abord les distinguer des assemblées publiques. *P.*

Outre

* Les garçons sont partagés en différens chœurs ou répartitions ; il en est de même des filles , & c'est pour cela que leurs heures de prières sont appelées *Congrégations des chœurs*. Gm.

Outre les congrégations de circonstances, dont nous avons parlé, ils ont encore ce qu'ils appellent entre-eux *Repas de charité*, (*Agapes*), où l'on présente aux assistans, dans la salle même qui sert d'église, du thé avec du pain blanc. Cette collation est accompagnée d'une musique & l'on y chante des cantiques spirituels. L'exclusion de ces Agapes est regardée comme le second degré de peine ecclésiastique, qui est ordinairement précédée de la privation de la sainte Cène. Elles se tiennent habituellement de quatre en quatre semaines, c'est-à-dire les veilles de communion, & dans les plus grandes fêtes. Ils ne font pas usage de l'exorcisme dans leurs baptêmes, si l'enfant à baptiser est un garçon, il est tenu sur les fonds par le supérieur des frères non-mariés, & si c'est une fille, par une sœur non-mariée. Ils admettent aussi des parrains & des marraines comme dans d'autres églises. L'enfant est ondoyé par trois reprises sur la poitrine. Gm. Qui ne croiroit que des exercices de piété si fréquens & si variés n'amortissent chez eux toutes les passions, & ne fissent de tous les membres d'une pareille société autant de modèles d'une vie sainte. Cependant l'homme ne se montre encore que trop souvent à découvert parmi eux, & l'excellent ordre établi dans ce qui concerne la partie économique & civile

de cette société en présente encore toujours le côté le plus favorable. P.

Les *Enterremens* se font sans aucune espèce d'appareil. On n'entend ni plaintes, ni gémissemens, on ne voit point de vêtemens de deuil; on se pare au contraire ce jour-là plus que de coutume, & l'on manifeste par-là la satisfaction qu'on éprouve de ce qu'un homme vient encore d'avoir le bonheur d'atteindre le bout de sa carrière. Le jour de pâques toute la communauté se rend de grand matin au cimetière pour y célébrer un office. Gm.

Quoique la colonie de Sarepta ait eu le malheur d'être envahie & ravagée au mois d'Août 1774, par l'essaim le plus nombreux des rebelles du Jaïk, la description que nous venons d'en donner n'en fera pas pour cela moins admissible pour l'avenir, vu que les frères qui l'habitoient ont été assez heureux, en perdant à la vérité la meilleure partie de leurs biens, de se sauver, les uns par eau, les autres par terre à Astrakan; & que le zèle & l'activité de ce petit troupeau, ne tarderont certainement pas de relever sous la protection d'une souveraine qui est la mère de ses sujets, leurs premiers établissemens dont une partie a beaucoup souffert, il est vrai, des ravages de ces brigands, mais dont au moins les bâtimens ont échappé à la fureur des flammes. P.

Le long de la rive gauche ou occidentale de la Sarpa s'étend dans la partie méridionale des Steppes, en décrivant quantité de baïes & de promontoires, un terrain élevé, qui, vu de la partie basse de la Steppe, paroît une chaîne de collines ou de montagnes fécondaires; mais ce qu'on prend pour des montagnes n'est dans la réalité que le talut ou la rampe escarpée d'un terrain beaucoup plus élevé qui présente une autre plaine un peu inégale, & qui venant du nord s'abaisse tout-à-coup vers les déserts salés, arides & argilleux du Wolga & du Kuman, & prend la forme d'un rivage entre-coupé tantôt par des ravines qu'ont formé les sources, ou la fonte des neiges, tantôt par de larges vallées qui fournissent à la Sarpa la plus grande partie de ses eaux. Ce rivage élevé s'étend de Sarepta le long du Wolga, en remontant vers le nord, jusqu'à la *Jelsbanka* du milieu, puis il se change en rochers calcaires près de la haute *Jelsbanka*, & s'accroissant en hauteur par des couches de terrain assez considérables, aussi bien vers Zarizyn qu'en tirant du Wolga vers le Don, il s'élève toujours d'avantage, de façon qu'il occupe de ce côté-là toute la largeur du pays qui se trouve entre les deux bas-fonds, dans lesquels coulent les deux fleuves; mais il s'abaisse tout-à-coup à la rive droite du

Wolga, de maniere que toute la Steppe située à la gauche de ce fleuve conserve, non seulement ici, mais en remontant jusques vers la riviere de Jeruslan, à l'exception de quelques places élevées très-près du fleuve, le même niveau & la même nature de terrain que la vaste Steppe méridionale. P.

Cette élévation subite du terrain, ce talus sablonneux & escarpé de la partie supérieure vers la Steppe, les baïes & les promontoires que ce talus décrit, & plus encore la nature salée de la Steppe inférieure dont le sol argilleux est si abondamment entremêlé de coquillages, donnent lieu à des conjectures géographiques très-vraisemblables, non seulement sur l'ancien état tant des Steppes du Kuman, que de celles des Kalmouks & du Jaïk, qui se ressembloit par-tout si parfaitement, mais aussi sur l'extension de la mer Caspienne dans les anciens âges du monde, & sur la communication qui a pû exister entre cette mer & la mer noire; conjectures qui s'accordent singulièrement avec les idées que Tournefort, reconnu pour habile observateur, * a cru pouvoir mettre en avant, non sans beaucoup d'apparence de vérité, sur l'ancienne sépara-

* Relation d'un voyage au Levant, tom. I, pag. 80. tom. II, pag. 63.

tion de la mer noire d'avec la mer méditerranée ; sur l'accroissement des eaux de la première beaucoup au-dessus du niveau de la seconde , & sur l'écoulement de ces eaux dans la mer méditerranée , probablement du tems de Deucalion. P.

Cette multitude de coquillages épars sur toute la Steppe du Jaïk , des Kalmoucs & du Wolga , coquillages qui sont en tous points les mêmes que ceux , qu'on trouve dans la mer Caspienne & qu'on ne rencontre jamais dans les rivières ; cette uniformité du terrain dans toute l'étendue de ces Steppes , lequel ne présente par-tout , hors les places couvertes de sable volant , qu'un pur sable lié avec de la vase du fond de la mer , ou une argille jaunâtre sans la moindre trace de gazon , & sans couches de terres minérales , jusqu'à un lit d'argille , auquel on ne parvient que dans une profondeur assez considérable ; cette salure générale de ce sol , produite , pour la majeure partie , par un sel de cuisine ; ces innombrables bas-fonds & lacs salés , sur-tout aussi cette égalité continue du terrain dans tous ces vastes déserts , sont des preuves incontestables qu'ils doivent nécessairement avoir été couverts autrefois par les eaux de la mer Caspienne ; & quoique ces plaines aient été abandonnées depuis nombre de siècles par la mer ,

il est arrivé, soit par un effet de l'aridité de leur position dans un climat fort chaud, soit par celui de la salure qui leur est inhérente & qui s'y trouve maintenue par la nature argileuse de la couche inférieure, enfin soit parce que par une suite de cette propriété elles ont toujours produit uniquement des plantes de la nature de celles qui demandent une terre ou des eaux salées, & qui par conséquent ne rendent dans leur destruction que peu de terre & d'autant plus de sel, il est arrivé, dis-je, que ces plaines n'ont point encore pû se couvrir de terre végétale ou de gazon, ni d'aucune sorte quelconque de bois. P.

Il est ensuite très-manifeste que le terrain élevé qui s'étend le long de la Sarpa, entre le Don & le Wolga, ainsi que les hauteurs du district qu'on appelle l'*Obtschei-firt*, entre le Wolga & le Jaïk ont été les anciennes côtes de la mer d'Hyrcanie lorsqu'elle jouissoit encore de toute son étendue. Car, c'est dans ces hautes terres que les terrains disposés par couches commencent à se montrer, que la salure générale du sol disparoit, que sa superficie se couvre d'un gazon épais, & offre une couche supérieure de terre noire assez épaisse; & que les coquillages marins particuliers à la mer Caspienne, ne se montrent plus nulle part. Et si l'on rencontre plus haut le long du Wolga, là où les

terres élevées commencent à devenir plus montagneuses, des bancs entiers de coquillages & de coraux, ils proviennent nécessairement d'une inondation du globe & bien plus forte & bien plus ancienne, d'autant plus que les productions marines renfermées dans ces couches sont toutes de la nature de celles qui ne se trouvent ni dans la mer Caspienne, ni dans la mer noire, mais seulement dans les profondeurs de l'océan. P.

On peut demander à justes titres par quel événement naturel la mer Caspienne, qui reçoit par les fleuves qui s'y rendent, un volume d'eau assez égal, à celui qu'elle perd par l'évaporation, puisqu'on n'y remarque plus, depuis tant d'années, une diminution bien sensible, a pu en perdre en une fois un volume assez considérable pour mettre à sec un espace de terrain qui est très-certainement de passé quinze toises plus élevé que le niveau actuel de cette mer & d'une aussi vaste étendue que le sont les plaines des déserts qui régner depuis le bas-Don jusqu'au Jaïk, & depuis le Jaïk jusqu'au lac Aral, & derrière ce lac vers les monts Urals, qui sont un prolongement méridional des monts Moguldshariens? Si l'on admet la supposition que Tournefort a rendue très-vraisemblable, savoir que les montagnes du Bosphore de Thrace ne faisoient qu'une

seule & même masse & formoient une digue qui séparoit la mer noire de la mer méditerranée, de maniere que la premiere de ces mers qui recevoit dans son sein d'aussi grands fleuves que le Danube, le Dniefter, le Nieper, le Don & le Kuban, offroit au milieu des terres un lac immense dont le niveau se trouvoit beaucoup plus élevé que celui de la mer méditerranée & de l'océan; que par la rupture de cette puissante digue, occasionnée soit par l'action successive des eaux, soit par un tremblement de terre, les eaux de la mer noire se sont versées avec impétuosité dans la mer méditerranée, pour se mettre à son niveau, & que la premiere chute de cet énorme torrent ait occasionné ces inondations qui, selon les plus anciens monumens de l'histoire, ont désolé une partie de la Grece & les isles de l'Archipel; on parviendra non seulement à expliquer cette diminution de la mer Caspienne; mais les traces visibles qui subsistent de l'ancienne hauteur de la dernière de ces mers donneront encore bien plus de poids à l'opinion de Tournetfort. P.

C'est dans ces mêmes tems que les *Chiens de mer*, les différentes espèces d'*Esturgeons*, le *Sauclet*, (*Atherina*), l'*Aiguille de mer* ou *Gazone*, (*Syngnathus pelagicus*), & les coquilles appelées *Peignes*, ont pû se rendre dans

la mer Caspienne , qui par sa position actuelle , est trop éloignée de toutes les autres mers , pour que ces différens êtres vivans aient pû y parvenir. Aussi-tôt que la mer noire eut trouvé moyen de verser ses eaux dans la méditerranée par la Propontide , la premiere chute de son niveau convertit une grande partie de ses bords peu profonds & plats en Steppes salées. La mer Caspienne qui ne tenoit à la mer noire que par un détroit peu profond , s'en trouva bientôt entièrement détachée , parce que le niveau de cette dernière ne tarde pas à se trouver beaucoup plus bas que le fond de ce détroit ; & depuis lors la mer Caspienne ne fût plus qu'un grand lac resserré dans les terres ; mais comme elle ne recevoit pas des fleuves aussi abondans , ni en aussi grand nombre que la mer noire * & que , faute de communication , les eaux de cette dernière n'affluoient plus dans les siennes , il y eut encore tant par l'évaporation qu'à la suite de la retraite des

* La rapidité du courant dans le canal de Constantinople semble prouver que la mer noire reçoit plus d'eaux des fleuves qui s'y jettent qu'elle n'en peut évaporer ; car même en tenant compte du courant en sens contraire d'une eau beaucoup plus salée qu'on observe dans ce même canal , le moindre degré de salure reconnu de la mer noire qui se soutient constamment est une preuve que ce dernier courant est beaucoup moindre que celui par lequel les eaux sortent.

eaux un plus grand espace de terrain le long de ses côtes basses qui resta à découvert; ce qui resserra cette mer dans des bornes encore plus étroites; & ce n'est peut-être qu'alors que cessa pareillement la communication qu'elle avoit avec le lac Aral. * Ce qui étoit auparavant des bancs de sable se convertit en sable volant qui s'éleva en éminences pareilles à celles qu'on trouve dans le sable de *Naryn* & vers le bas-Wolga; ce qui étoit antérieurement des isles parut sur le fond de cette mer desséchée de petites montagnes telles que pourroient être celles d'Inderski & quelques autres, & quantité d'endroits plus enfoncés, après que les eaux se furent écoulées de-dessus les terrains unis, restèrent lacs ou bas-fonds salés tels qu'il s'en trouve en si grande quantité dans les Steppes. P.

En vain objecteroit-on contre une dimi-

* M. de Buffon dans sa théorie de la terre après avoir combattu les conjectures de Tournefort, qu'il présente, à la vérité, sous un tout autre point de vue que M. Pallas, & qui ne connoissoit pas vraisemblablement la nature du terrain que notre voyageur décrit ici, observe cependant que la mer Caspienne ne reçoit aucun fleuve du côté de l'orient, & que le lac Aral n'en reçoit aucun du côté de l'occident, ce qui doit faire présumer, dit-il, qu'autrefois ces deux lacs n'en formoient qu'un seul, & que les fleuves ayant diminué peu-à-peu, & ayant amené une grande quantité de sable & de limon, tout le pays qui les sépare aura été formé de ces sables.

nution aussi visible de la mer Caspienne, le rapport des voyageurs qui ont observé près de *Baku* que la mer y gagnoit sur les terres & avoit même déjà englouti une partie de la ville. Car si l'on considère la nature phlogistique du terrain dans cette partie-là, on trouvera infiniment plus de vraisemblance à admettre ici un affaissement du terrain & de la montagne qu'un accroissement de la mer qui ne sauroit en aucune façon avoir lieu ; tandis au contraire que la seule inspection de tous les pays qui environnent la partie septentrionale de la mer Caspienne ne permet pas de douter qu'elle n'ait souffert une diminution beaucoup plus considérable que la mer méditerranée & que toute autre mer connue ; il est même très à présumer qu'elle diminue encore tous les jours. Mais sans supposer seulement, ainsi que nous venons de le faire, le passage subit que la mer noire paroît s'être frayé dans la méditerranée, ne pourroit-on pas attribuer à la seule diminution qu'éprouvent toutes les mers sans exception & qui paroît assez généralement adoptée, la séparation qui s'est faite entre la mer Caspienne & la mer noire d'une part, & le lac Aral d'une autre part, ainsi que le desséchement des détroits de communication qui a dû peu-à-peu en résulter dans des tems beaucoup plus rapprochés des nôtres ;

& ne pourroit-on pas alors également concevoir comment, cette communication une fois interrompue, la seule disproportion entre le volume d'eau qui entroit dans la mer Caspienne par les fleuves qu'elle reçoit & celui qu'elle perdoit par l'évaporation, a pu produire le même effet & en faire baisser le niveau beaucoup au-dessous du niveau général des mers. P. *

Nous retournons à *Zarizyn* pour y prendre M. Gmelin & l'accompagner dans son voyage à Astrakan. S'étant décidé à faire ce voyage par eau, il acheta en conséquence un bâtiment, sur lequel il aborda le 21 Septembre 1769 dans l'isle de *Sarpinski Ostrom*, qui s'étend jusqu'à vingt wersts en longueur sur dix en largeur. Quoiqu'on y trouve quantité de fable, cette isle ne laisse pas d'être fertile, elle abonde en gibier de divers genres, elle est riche en bois, & produit sur-tout, après l'écoulement des grandes eaux, une étonnante

* On peut encore ajouter à ce qu'on vient de lire une autre observation que fait M. de Buffon dans sa théorie de la terre, savoir que tous les fleuves diminuent de jour en jour, parce que tous les jours, dit-il, les montagnes s'abaissent; les vapeurs qui s'arrêtent au-tour des montagnes étant les premières sources des rivières, leur grosseur & leur quantité d'eau dépend de la quantité de ces vapeurs, qui ne peut manquer de diminuer à mesure que les montagnes diminuent de hauteur.

quantité d'asperges ; les prairies y sont excellentes , & l'on y a construit une cinquantaine de cabanes de pêcheurs , lesquelles appartiennent à des habitans de la ville de Zarizyn. Ceux de la colonie de Sarepta possèdent aussi une petite partie de l'isle. Il s'éleva dans la nuit une tempête qui força nos voyageurs à prendre terre vers l'embouchure de la Sarpa. Le 22 la tempête s'apaisa , mais le vent continuant toujours à être contraire , ralentissoit beaucoup la navigation. Les *Pélicans* descendoient le Wolga en grand nombre , mais excepté ce même pélican & la *Mouette grise* , nul autre oiseau de passage ne s'étoit encore rassemblé pour le départ. Gm.

Popowitzkoy est un poste avancé , à 54 wersts de Zarizyn. On commande régulièrement tous les ans 600 Cosaques du Don qui se rendent à Zarizyn pour aller de-là garder conjointement avec quelques troupes réglées les lignes de ce nom , ainsi que les trois forts dont elles sont flanquées ; ces Cosaques servent en même-tems à purger entièrement le Wolga sur la route de Zarizyn à Tschernoi-Jar des pirates , autrefois trop célèbres , qui l'infestoient & qui ont encore quelquefois l'audace de s'y faire voir. On a établi tout le long de cette route , devenue route de poste seulement depuis peu d'années , de 25 à 25 wersts ,

à-peu-près , sur la rive occidentale du fleuve , des corps-de-garde entourés de petites redoutes , où logent 24 Cosaques commandés par un Sotnik , dans de misérables barraques souterraines ; ces postes ne sont relevés que tous les quatre mois , & le service de la ligne dure un ou deux ans.

Ces postes avancés sont aussi chargés de fournir tous les voyageurs munis de passeports en règle , des Podwodes ou relais , & lorsqu'il passe des bâtimens appartenans à la couronne , ils sont obligés d'y aller faire l'office de rameurs. Si l'on veut se faire une idée d'un être misérable , il faut se représenter un Cosaque du Don employé dans les lignes. D'abord on n'y envoie de leur patrie que tout ce qu'il y a de plus pauvre & de plus inepte , des gens qui n'étoient point en état , soit par protection , soit par argent , de se faire dispenser de ce pénible service. Du moment qu'ils y sont , on en use avec eux comme un pere de famille un peu soigneux en useroit difficilement avec son bétail. Malgré l'affreuse misère qui accable ce malheureux Cosaque auquel on donne à peine du pain fort dur pour assouvir sa faim , il faut que couvert de mauvais haillons il affronte toutes les incommodités de la chaleur & toute la rigueur du froid , ou qu'il se tapisse avec ses camarades d'infortune

dans une tanière où il ne feroit pas possible à tout homme qui n'y feroit pas fait , de tenir une minute , tant l'air qu'on y respire est corrompu ; à l'égard de son cheval ou de ses deux chevaux , qui sont cependant toute sa richesse , il s'en faut beaucoup qu'ils aient la quantité de fourage qu'exigeroient les rudes corvées auxquelles tout cheval de Cosaque est astreint. Le tems de son martyre est-il enfin expiré , il s'en retourne chez lui avec ses chevaux exténués , si toute-fois il a été assez heureux pour conserver sa vie & la leur , plus pauvre qu'il n'en étoit parti. Si dans le nombre de ces gens-là il s'en trouve quelquefois qui apportent quelque argent avec eux , le sort de ceux qui sont venus les mains vuides n'en devient que plus à plaindre ; car comme cet argent ne sert , dit-on , qu'à grossir les revenus des officiers qui commandent à Zarizyn , il est certain que tout Cosaque un peu muni d'espèces , disparoît d'ordinaire avant que son tems soit fini. Gm.

A peine M. Gmelin & sa suite eurent-ils dépassé de quelques wersts le poste avancé dont nous venons de parler , qu'il s'éleva de l'ouest une tempête si furieuse que les vagues passoient par-dessus le bâtiment , & que leurs rameurs , les gens du monde les plus inexpérimentés dans la manœuvre , ne savoient plus quel parti prendre pour continuer leur route.

Au milieu de la plus grande détresse où se trouvoient nos voyageurs, ils échouèrent, peut-être pour leur bonheur, le 23 après-midi sur un banc de sable, dont ils ne parvinrent à se dégager, dénués comme ils l'étoient de toute espèce de secours, que vers le minuit. Leur tranquillité ne fut pas de longue durée, bientôt de nouveaux ouragans les jettèrent alternativement sur les deux rives du Wolga, de manière qu'avant d'atteindre dans la matinée suivante le poste avancé de *Kaminskoy*, ils donnèrent sur six bancs de sable dont ils furent obligés de s'arracher. Pour lors le tems leur devint plus favorable, ils arrivèrent sur le midi au poste avancé de *Masamskaja*, & ils auroient atteint encore le même jour *Tschernoï-Jar*, si vers le soir leur gouvernail ne s'étoit pas cassé.

Tschernoï-Jar, où M. Gmelin parvint le 25, est une forteresse que le Czar Michel Fedorowitz fit ériger en 1626, & qui fut transférée en 1633 dans le lieu qu'elle occupe aujourd'hui; mais ayant été brûlée en 1741, elle fut rebâtie de nouveau l'année suivante & pourvue d'un rempart bien palissadé. Tous les édifices, tant publics que particuliers, sont bâtis en bois. La principale église qui occupe le centre de la ville, est l'unique bâtiment qui soit en pierre; elle est aussi pourvue d'un joli carillon.

carillon. Comme les bords du Wolga sont ici très-élevés & très-es carpés, les hautes eaux du printems en enlèvent tous les aîs quelque partie; de façon qu'il est fort à craindre que dans quelques années la forteresse elle-même n'en soit très-endommagée, d'autant plus que le mal va toujours en empirant. Indépendamment de la garnison, qui est sous les ordres d'un Colonel, qui commande en même-tems dans la place, celle-ci est encore habitée par des Cosaques, par des bateliers, & un petit nombre de commerçans qui passent pour fort riches. Le principal trafic & la grande ressource de cet endroit est incontestablement la pêche; on y gagne aussi beaucoup sur le sel que fournit le lac *Busscuntsatzkoe* situé près du grand Bogda. Ce qui contribue encore à augmenter honnêtement les revenus de ce lieu, ce sont les Kalmoucs errans dans les Steppes qui se font passer & repasser d'une rive à l'autre du Wolga dans des bâtimens uniquement destinés à cet usage, & dont un seul gagne souvent jusqu'à 500 roubles dans une année. Gm.

A 25 wersts plus bas, l'on trouve l'isle de *Martinskoi-Ostrow*, & après être descendu encore ving-cinq wersts, l'on en rencontre une autre appelée *Gratschenskoi-Ostrow*, dont une petite colonie de Cosaques du Wolga a pris son nom. — Toute cette vaste étendue

de pays qui sépare Zarizyn d'Astrakan n'étoit avant que les frères de l'unité établis à Sarepta eussent tenté d'en cultiver une partie, qu'une bruyère aride toute découverte, qui non-seulement ne produisoit rien, mais que le voisinage de plusieurs peuplades fort turbulentes qui vivent tout à l'entour rendoit très-peu sûre. Car en supposant même que l'on pût se fier entièrement aux Kalmoucs, on a tout à craindre de l'infidélité des Kubans & des autres Tartares, qui, lorsqu'ils n'éprouvent aucune résistance, traversent avec l'impétuosité d'un torrent destructeur ces Steppes indépendantes, pénètrent dans tout le gouvernement d'Astrakan, & pourroient pendant l'hiver surprendre Astrakan même. C'est ce qui n'échappa point au zèle réfléchi du général *Beketof*, encouragé par les heureux succès de la colonie de Sarepta, il ne balança plus de proposer à la cour de Petersbourg les moyens qu'il avoit conçus pour mettre ces Steppes à l'abri des incursions, & ses projets aiant été goûtés ne tarderent pas à être mis en exécution. On choisit en conséquence parmi les Cosaques tant d'Astrakan, que du Wolga, & proprement de ceux qu'on nomme Dubofki, un nombre suffisant de familles pour en composer six Stanizes entre Tschernoï-Jar & Astrakan. Tous ces établissemens sont entièrement semblables soit

par leur arrangement, soit par la maniere dont ils font bâtis, à la colonie de *Gratschenskaja*. Cinquante maisons bâties en terre grasse y servent d'habitation à autant de familles; ces maisons sont propres, blanchies en-dedans avec de la craye, & les chambres sont pourvues de cheminées. La colonie est enceinte d'un rempart muni d'un fossé, & garni de quelques pièces de canon, les entrées sont défendues par des chevaux-de-frise, & les Cosaques jouissent chacun d'une solde de douze roubles par an, laquelle leur est payée en paix comme en guerre. Le commandement de chacun de ces endroits est confié à un Sotnik. Ces gens-là sont encore de foibles commençans en fait d'agriculture; & s'attachent d'avantage à recueillir beaucoup de fourrage, & des productions de jardin. Gm.

On passe devant plusieurs Ostrowes avant d'arriver à *Jenatajewskaja*; cette forteresse fut construite en 1741 contre les Kalmoucs par l'impératrice Elisabeth. Le Pristaff ou le premier des Kalmoucs y fait sa résidence, lorsqu'il n'est pas errant par les Steppes, avec son peuple; il y a même quantité de Kibittes ou tentes de cette nation dressées dans le voisinage de cette place, & leurs possesseurs prennent depuis quelque-tems l'habitude de ne point les changer de place pendant l'hiver. L'intention

du fondateur, en érigeant cette forteresse, fut proprement d'engager le Chan des Kalmoucs avec ses Saïfangs à s'habituer à une demeure fixe, & à embrasser ainsi la manière de vivre usitée en Europe. On lui fit construire dans cette vue dans l'enceinte de la ville une très-belle maison, qu'on lui offrit en présent. Mais bien loin d'en prendre possession, il s'en trouva tellement offensé qu'il ne voulût jamais y mettre seulement le pied. Gm.

Lorsque les vents de sud-ouest & de nord-ouest soufflent avec violence, ils deviennent pour les habitans de Jenatowskaja une véritable playe, car ils amènent une si grande quantité de fables des Steppes dans la forteresse, qu'il n'est pas possible d'aller par les rues sans se garantir les yeux. En revanche ces vents chassent les coufins & ne laissent pas en cela de rendre un très-grand service. Outre les coufins, il leur arrive dans les tems calmes une quantité incroyable de mouches, que leur petitesse rend presque invisibles; c'est sur-tout vers la nuit qu'il en vient des vols innombrables des isles, qui vous remplissent cruellement la bouche, le nez & les yeux, & vous font éternuer, tousser & larmoyer. On se garantit ordinairement des coufins en faisant brûler du fumier de cheval ou de bêtes à cornes, qui exhale une épaisse fumée; & l'on a soin

d'en tenir continuellement d'allumé dans toutes les cours pendant l'été. Pour se précautionner contre les mouches on s'enveloppe la tête d'un filet très-mince enduit de poix fondue, dont ces insectes ne sauroient supporter l'odeur. Au surplus ces mouches ne se font voir que dans le tems des hautes eaux, & jusqu'à ce qu'elles soient rentrées dans leur lit. Les diarrhées sont aussi très-fréquentes à la même époque chez les personnes de tout état.

La rive droite du Wolga étoit toujours bordée jusques-ici de montagnes de pure argille, mais elles se changent désormais à mesure qu'on descend plus bas en dunes de sable où l'argille ne se mêle que rarement. M. Gmelin, vit le 28 Septembre, le *Guépier* (*Merops Apiaster*) qui passoit par milliers en d'autres contrées. On peut juger par la quantité de leurs nids à quel point ils abondent dans ces environs. Cet oiseau construit son nid dans l'argille; de-là vient que les collines qui s'élèvent les unes au-dessus des autres le long de la rive occidentale du Wolga, depuis Zarizyn, en sont toutes criblées. Il creuse toujours son trou dans une direction oblique & lui donne un demi pied d'enfoncement; l'entrée en est large, mais le fond se termine en s'arrondissant. — Enfin nos voyageurs arriverent par

Kossitinskaja, Seroglasowskaja & Lebiaschenskaja, le 1^{er} Octobre 1769 à *Astrakan*.

!! L'histoire d'*Astrakan* prise dans des tems plus réculés ne présentant qu'obscurité & qu'incertitude, nous ne remonterons point au-delà de l'époque à laquelle cette ville & tout le royaume a été incorporé à l'empire de Russie. Ce district considérable de la Tartarie porta d'abord le nom de *Kapschack*, à l'honneur du fils d'un général que sa mere y mit au monde dans les creux d'un arbre; il fut ensuite nommé *Nagaja*. La ville s'appelloit anciennement *Tmutorakan*, mais elle prit depuis le nom de *Adschi-Darchan*, que les Russes prononçoient *Astrakan*. L'ancien *Astrakan* étoit autrefois situé huit wersts plus haut que la ville actuelle; & son premier emplacement offre encore aujourd'hui des ruines d'anciens édifices. C'est alors qu'on l'appelloit *Tmutorakan*; & Lomonosoff rapporte positivement que le Czar *Jaroslav Wladimirowitsch* fit la guerre, conjointement avec son frere *Mstislaw*, au souverain de *Tmutorakan* & finit par contracter alliance avec lui; ce qui prouveroit d'une part que les prétentions de la Russie sur *Astrakan* datent de plus loin que le regne d'*Iwan Wassiljewitsch*, & justifie de l'autre la dénomination de *Tmutorakan* qu'on lui attribue. Quant au tems où cette ville à

été transférée ailleurs, de même que celui auquel elle a changé de nom, on n'en a que peu ou point de connoissance. Gm.

Adschi-Darchan veut dire; *un Pelerin de la Mecque a donné la liberté*. On prétend de-là qu'un noble Tartare à son retour d'un pèlerinage à la Mecque, précisément dans le tems qu'on travailloit à poser les fondemens de la ville qu'on transféroit à sa nouvelle place, accorda la liberté à un de ses esclaves, soit pour donner à la réussite de l'entreprise des auspices favorables, soit pour témoigner à Dieu, selon les principes de la religion mahométane, sa réconnoissance pour l'heureux succès de son voyage; au moins veut-on que les habitans se prévalurent de cet événement pour donner à cette ville le nom d'*Adschi-Darchan*, & exprimer par-là les vœux qu'ils faisoient pour la perpétuelle conservation de leur liberté. Les Russes au contraire font dériver ce nom d'*Aschtar* & de *Chan* & prétendent qu'on doit prononcer *Aschtarkan*, comme s'il y avoit eu autrefois dans cette contrée un roi *Aschtar* ou *Astra*, duquel on ne trouve cependant nulle trace dans aucune histoire. Gm.

Astrakan avoit donc été déjà entre les mains des Russes dans des tems antérieurs à ceux où la valeur du Czar Iwan Wassiljewitsch la soumit de nouveau. On en trouve des

formelles dans les archives de cette ville , qui rapportent qu'elle eut pour premier souverain Russe *Mstislaw Wladimirowitsch* & que ce prince fit construire une église en pierres à *Tmutorakan*. Ce ne fut qu'en 1237 lorsque Bathys, (les Tartares le nomment *Bathol*), ayant ravagé toute la Russie & garni tout le Wolga de ses Tartares, les Russes perdirent le royaume d'Astrakan, & se virent obligés de passer leur vie, pendant un grand nombre d'années, en guerres perpétuelles; ce qui dura jusqu'à ce que la grande Tartarie reçût enfin un échec décisif, qui fut suivi des guerres de Kasan, & qu'Iwan Wassiliewitsch (*Jean Basilowitz*) commença de lever la tête. Gm.

Abdürhachman gouvernoit alors le royaume d'Astrakan. La valeur du Czar, la réputation qu'il s'étoit acquise, portèrent ce prince tartare à contracter, ainsi qu'avoient fait avant lui plusieurs autres chefs de sa nation, un traité avec les Russes. Un grand nombre de nobles Tartares, dont plusieurs même étoient du sang royal, se rendirent à Moscou & s'estimoient heureux de pouvoir entrer au service du Czar. *Emthurtschey* ou *Dtschamturtschey* étant monté sur le trône après la mort d'Abdürhachman eut également à cœur de se ménager l'amitié des Russes & envoya l'an 7059, suivant la manière de compter des Grecs, (1553 de

notre ere) le prince Jschim en qualité d'ambassadeur à Moscou, pour se mettre sous la protection du Czar & le reconnoître pour son souverain. Le Czar reçut gracieusement cet ambassadeur, accepta ses propositions, & le renvoya l'année suivante à son maître accompagné d'un autre ambassadeur auquel Emthurtschey fit un fort mauvais accueil; procédé qui fut le premier germe de la guerre qui succéda peu de tems après. L'an 7061 d'autres ambassadeurs se présentèrent à Moscou, de la part d'*Ismael Myrfa* & de quelques autres Princes Tartares du *Nagaja*, (Nogais) pour se plaindre au Czar des offenses & des injustices multipliées qu'Emthurtschey leur faisoit essuyer; ces envoyés implorèrent en même-tems l'assistance du Czar, & lui promirent de l'aider de leurs personnes & de leurs vies, s'il vouloit pénétrer dans le *Nagaja* avec son armée. Le Czar se prêta volontiers à toutes leurs instances & stipula en outre, que s'il parvenoit à soumettre le royaume d'Astrakan, *Ismael Myrfa* lui enverroit son fils en otage à Moscou, & que lui *Ismael* iroit attaquer de l'autre côté du Jaïk le prince *Isup* qui venoit de maltraiter un envoyé Russe qu'il tenoit même en prison.

Ces conditions furent agréées par *Ismael-Myrfa*, il se réserva seulement, dénué comme

il l'étoit, des forces nécessaires, de ne point agir directement dans la guerre d'Astrakan, ce que le Czar voulut bien encore lui accorder. Après quoi il envoya vers le printems de l'an 7063 une forte armée contre Astrakan. Les Russes informés qu'*Emmthurtschey* avoit abandonné sa capitale à leur approche & s'étoit enfui plus loin, s'y rendirent en diligence. Le petit nombre d'habitans restés dans la ville ouvrirent leurs portes aux Russes qui se rendirent ainsi maîtres d'Astrakan, sans effusion de sang. *Emmthurtschey* qui ne s'étoit pas d'abord retiré bien loin, avoit établi son camp à huit wersts seulement au-dessous de la ville, mais les Russes ayant pénétré jusqu'à son poste, & s'en étant emparés, le prince Tartare gagna de nouveau le large, & les Russes n'ayant pu apprendre ce qu'il étoit devenu, rebroussèrent chemin vers la ville, y firent proclamer *Derbisch Alé* roi d'Astrakan, & obligèrent tant les Tartares qui étoient restés dans la ville, que ceux qu'ils avoient pris dans leur fuite, à prêter serment de fidélité à la Russie & à leur nouveau souverain. Après avoir tout mis en ordre & laissé une garnison suffisante dans Astrakan, l'armée Russe se partagea en différens corps pour aller à la poursuite d'*Emmthurtschey*. On s'empara d'abord d'un gros assez considérable de ses compagnons qui

étoient chargés d'argent , de bijoux & d'armes. On fut aussi par eux que le sérail de leur prince s'étoit réfugié dans les environs de *Syschmoschag* ; le rapport se trouva juste, les Russes se rendirent maître du trésor , & toutes les reines au nombre de quatre furent faites prisonnières avec leurs familles. L'on apprit alors qu'*Emthurtschey* accompagné de toute la noblesse d'Astrakan & à la tête d'un gros corps d'armée avoit traversé les marais de *Motschag* pour se rendre à *Carabulath*. Les Russes l'y atteignent , l'attaquent , & détruisent entièrement son camp. *Emthurtschey* s'échappe à grande peine avec quelques-uns de ses plus braves guerriers , & se sauve vers le lac *Beloe* , il y est de nouveau atteint, se dérobe encore une fois à la constante poursuite des Russes & se sauve avec vingt de ses compagnons à *Asoff*. Tous les autres Tartares qui l'avoient suivi furent tués ou faits prisonniers. A peine la nouvelle de l'entière défaite de ce rébelle se fut-elle répandue , que tous les Tartares , qui s'étoient tenus cachés jusqu'alors , se rassemblèrent en un seul corps , & dépêchèrent une députation au général victorieux , pour lui demander grace , ce qu'il leur accorda. On indiqua de la part des Russes un jour auquel quiconque désiroit participer à la grace accordée devoit se rendre à Astrakan. En conséquence

de cette déclaration, l'on vit arriver le prince *Iraklesch*, le chef de la députation dont nous venons de parler, avec *Ischim & Ali*, accompagnés de toute leur famille & de tous leurs sujets. Ils furent suivis d'*Enbuwat Afey* à la tête de 3000 chevaliers armés, de 500 *Murfas* & princes, & de 7000 Tartares noirs. Tous ces gens-là jurèrent de la manière la plus solennelle de se reconnoître à perpétuité, eux & leurs descendans sujets de la Russie, s'engageant à payer au monarque Russe une redevance annuelle de 4000 roubles, & lorsque *Derbisch Alé* seroit mort, à supplier le Czar de leur donner un nouveau roi. Cette négociation terminée, les Tartares remirent aux généraux Russes tous ceux de leur nation qui se trouvoient depuis nombre d'années dans la captivité des barbares; & les Russes leur rendirent en retour leurs prisonniers Tartares: ils prescrivirent aux nobles & aux principaux d'établir leur habitation dans la ville, & reléguèrent les gens du commun dans les campagnes. Ainsi l'armée du Czar retourna victorieuse à Moscou, où elle arriva heureusement au mois d'Octobre suivant, Gm.

Il n'y avoit pas encore bien du tems que le royaume d'Astrakan étoit rentré sous la domination des Russes, lorsqu'il prit fantaisie à Sultan Sélim empereur des Turcs, l'an de

Jefus-Chrift 1569 , de l'arracher de nouveau de leurs mains, & de l'attaquer en conféquence par mer & par terre. L'armée de terre étoit compofée de 25,000 cavaliers Turcs & de 30,000 janiffaires. Trois cents galères firent voile de Constantinople vers Azoff, & avoient à bord 5000 janiffaires, 3000 pionniers, un grand nombre de Tartares avec quantité d'outils propres à remuer la terre : fuivant le plan de cette expédition, ces galères devoient remonter le Dôn depuis Azoff, & lorsqu'ils feroient dans la partie où ce fleuve fe rapproche le plus du Wolga, tout ce monde devoit creufer un canal de communication entre les deux fleuves, afin qu'à l'avenir les vaiffeaux puffent fe rendre de la mer noire dans la mer Cafpienne. L'armée de terre arriva enfin après une marche très-pénible à Azoff, où *Aldiguerey*, kan des Tartares de la Crimée, fe rendit pareillement avec fes trois fils & joignit fes troupes à celles des Turcs.

Après un repos de dix jours cette armée réunie fe porta au travers de la grande Steppe de Kuban, & par celle de Kuman fur Astrakan, & arriva effectivement le 6 Septembre 1569 devant cette ville, dont elle fit auffi-tôt la circonvallation. A peine étoit elle partie d'Azoff que la flotte y arriva auffi, elle entra tout de fuite dans le Don, & aborda à l'endroit où

L'on devoit commencer de creuser le canal entre les deux fleuves. L'on avoit déjà mis la main à l'œuvre, lorsqu'un heureux concours de circonstances amena précisément dans ces environs le général *Pierre Semeonowitsch* qui venoit de Moscou à la tête d'une armée, suivant toutes les apparences, pour aller au secours d'Astrakan. Sitôt qu'il eût appris que les Turcs se trouvoient là, il alla tomber sur eux à l'improviste, dans le tems qu'ils s'y attendoient le moins, & les défit tellement qu'il pût en échapper à peine un très-petit nombre pour aller porter la déplorable nouvelle de cet événement à Azoff.

Cependant Astrakan continuoit à être assiégée par les troupes de terre; la garnison qui se confioit en son courage, mais qui ne laissoit pas, vu son petit nombre, de flotter entre la crainte & l'espérance, se décida enfin à faire pendant la nuit une sortie inattendue sur les assiégeans; cette sortie fut si bien conduite que plusieurs milliers d'ennemis y furent tués, & que la garnison rentra dans la place sans avoir perdu un seul homme. Peu de tems après l'armée Turque instruite du sort de la flotte tomba dans le découragement & perdant tout espoir de réussite, elle abandonna toute idée de conquête, pour se livrer aux craintes trop fondées d'une famine prochaine, privés

comme ils l'étoient de tout moyen de recevoir des vivres & voyant que l'hiver étoit à la porte. Les Tartares du pays d'Astrakan attachés secrètement au parti des Ottomans, tâchoient cependant de ranimer leur courage, & leur offrirent de leur procurer des vivres. Ils firent en conséquence une course en Russie dans l'intention de piller le pays; mais ils y furent si bien reçus, qu'il n'y en eut pas un seul qui put seulement aller porter aux Turcs la nouvelle de leur désastre. Ceux-ci voyant que les Tartares leur manquoient de parole, leverent le siège, détruisirent tous les retranchemens qu'ils avoient élevés, & se retirèrent sans avoir rien opéré. Les Russes auxquels il suffisoit d'avoir maintenu la ville dans leur possession, sans qu'il en ait rien coûté à la garnison, ne trouverent point à propos de s'abandonner à la poursuite de l'ennemi, qu'ils abandonnerent à son propre sort. Les Tartares d'Astrakan qui voyoient bien d'un côté qu'ils n'avoient plus aucun secours à espérer de la part des Turcs, & qui vouloient de l'autre rendre leur infidélité envers les Russes moins punissable, conseillèrent à l'armée qui se retiroit de passer par la Steppe de Moschari, qui leur offroit, disoient-ils, une route plus courte & plus facile pour se rendre à Azoff. Ce funeste conseil fut la perte presqu'entière de cette malheureuse

armée, au moins en revint-il à peine 3000 hommes dans leur patrie, tout le reste fut détruit par le froid & la disette dont ils furent assaillis dans ces Steppes où ils s'étoient si aveuglement laissé engager.

Depuis cet événement le royaume d'Astrakan jouit pendant long-tems d'une pleine tranquillité; il secoua peu-à-peu toute espèce de domination Tartare; l'administration y fut mise entièrement sur le pied Russe, & bientôt il se trouva converti en un des gouvernemens de cet empire. Mais dans l'année 7155 ou 1669 de notre ere, de nouvelles calamités vinrent désoler ce royaume. Le fameux rébelle *Stenco Rasin* ramassa dans le mois de Mai de cette année-là parmi les Cosaques du Don une troupe abjecte de mutins & de vagabonds, traversa les Steppes à la tête de ces brigands, marcha vers le Wolga, & vint s'établir près de la riviere de *Kamischenka*, d'où il enlevoit ou pilloît tous les bâtimens qui descendoient le fleuve pour se rendre à Astrakan. Ce *Rasin* par ses rapines se porta, en saccageant & ravageant tout ce qui se trouvoit sur son passage, par *Zarizyn* sur *Gurjew*, s'empara de cette forteresse & y fit un affreux massacre, où tous les principaux habitans & officiers perdirent la vie. Un corps de troupes envoyé contre lui d'Astrakan fut taillé en pièces.

pièces, plus de mille gentils-hommes Russes y restèrent sur la place, & à peine en échappait-il un très-petit nombre. Après s'être arrêté cet hiver-là à *Gurjew*, *Rasïn* se rendit au printems en Perse, où quantité de villes & de villages devinrent la proie de ses affreux & cruels brigandages.

Un tremblement de terre assez violent se fit sentir le 4 Janvier 1670 à Astrakan, & bien plus vivement encore à *Schamachie*, où huit mille habitans, dont trente Indiens, périrent sous les ruines. Trois Caravanserais y furent détruits, & ceux qui chercherent à s'échapper par la fuite tomberent entre les mains des brigands Rasiniens. Soixante-dix villes Turques éprouverent ce même tremblement de terre & le bourg de *Laitscha* dans le voisinage de *Schamachie* en fut entièrement anéanti. Le 10 Juin suivant il en survint un autre dont les secousses causerent encore un dommage très-sensible dans la ville d'Astrakan.

Tandis que *Stenko Rasïn* s'occupoit dans cette même année 1670 à ravager & piller une partie de la Perse, il s'éleva un nouveau brigand nommé *Sereschka Krimoj* ou Sergius Strabon, Cosaque du Don comme le premier ; renforcé par un grand nombre de conjurés qu'il s'étoit associés. Il se rendit en force sur le Wolga, enleva quantité de bâtimens

marchands & poussa jusques vers la mer. *Schil-kow* qui gouvernoit alors la province d'Astrakan envoya contre lui des chaloupes armées de Strélitzes, qui tombèrent entre les mains de ces pirates avec leurs canons, leurs armes, leurs munitions de guerre & de bouche, & furent faits prisonniers. Cette autre bande de révoltés se rendit aussi en Perse avec ses prises, & s'y réunit à *Rasim*. Celui-ci se voyant ainsi renforcé poursuivit ses cruautés avec plus de violence que jamais, & toujours plus enorgueilli de ses succès, auxquels un kan Persan osa cependant tenter de mettre des bornes. Ils se livrèrent l'un à l'autre un combat naval des plus sanglans, *Rasim* y perdit la moitié de son monde, mais les Persans finirent par être battus si complètement, que ceux qui échappèrent au fer du vainqueur périrent dans les flots.

Dans l'automne de cette même année, *Proforowski* se trouvant gouverneur d'Astrakan, *Stenko Rasim* reçut un ordre du Czar de se retirer de la Perse & de retourner dans sa patrie, où il lui étoit enjoint de se tenir tranquille. Le rebelle obéit, s'en revint vers le Don, & envoya huit hommes de sa Stanize à Moscou pour supplier la cour de lui accorder sa grace & le pardon de ses crimes. Le Czar fit passer ces députés avec un capitaine

de Samara à Astrakan ; mais ils maltraiterent cet officier dans la route , & au lieu de se rendre à Astrakan , ils retournerent vers le Don où ils rejoignirent Rafin.

Après que *Rafin* se fut arrêté quelque tems sur les bords du Don , il se porta de nouveau dans le mois d'Avril 1672 sur le Wolga , prit dans les environs de Zarizyn un grand nombre d'Ulasses , Kalmouques & Tartares , assiégea la ville , & ayant corrompu par argent les Strélitzes dont étoit composé la garnison de Zarizyn , il pénétra dans la place & y massacra le commandant & tous ceux qui voulurent faire quelque résistance. Il s'empara de la caisse de la couronne , & de tous les vaisseaux qui n'appartenoient point à des particuliers. Cependant Iwan Lopatin arriva de Moscou , suivi de quelques gros de Strélitzes pour s'opposer à ces nouvelles cruautés de Rafin ; mais le général Russe fut complètement battu , & resta lui-même sur le carreau. La nouvelle étant parvenue à Astrakan que Rafin s'étoit aussi emparé de *Tschernoy-Jar* , & qu'il y avoit massacré un grand nombre de nobles , on se mit en état de défense , on répara les murs de la ville , on garantit les portes , on mit du canon sur les murailles & l'on arma tout le monde sans distinction , jusqu'aux étrangers & aux plus jeunes gens en état de

manier un fusil. Mais Astrakan nourrissoit dans son propre sein un ennemi qui pour être ignoré n'en étoit que plus dangereux, & Rafin bien informé des dispositions de ces traitres à son égard, marcha vers la ville, & vint dans la même nuit disposer ses échelles pour l'escalade. Les soldats de la garnison qu'on avoit postés sur les murailles, reçurent non seulement à bras ouverts tous ces brigands qui venoient à eux à la faveur de leurs échelles, mais les attirèrent encore de leur côté, moyennant certains mots d'intelligence, dont ils étoient auparavant convenus. Les canonniers qui devoient faire feu sur les assaillans refusèrent d'obéir, & restèrent les bras croisés. Les officiers de la noblesse & de la bourgeoisie qui se montrèrent fidèles & courageux furent tous massacrés. Le gouverneur fut transpercé d'outre en outre d'un coup de pique & porté à demi-mort dans l'église cathédrale, où un grand nombre d'habitans d'Astrakan s'étoient rassemblés & renfermés, comme dans l'unique refuge qui leur restoit encore. Lorsque le jour parut & que les brigands se furent entièrement rendus maîtres de la première enceinte, ils pénétrèrent jusques dans le château, & assiégèrent ce temple tout rempli de ces malheureux habitans. Un d'entre eux, nommé *Florus Dura*, capitaine de cinquante bourgeois,

qui se trouvoit à l'entrée du parvis, combattit avec une valeur & une activité si surprenantes, qu'il eut le bonheur, à l'aide seulement de son couteau, de faire mordre la poussière à un grand nombre d'ennemis ; mais les portes de l'église ayant été à la fin brisées par les efforts des assaillans, le vaillant *Dura* fut coupé en morceaux, pour prix de son héroïsme. On enleva le gouverneur, qui respiroit encore à peine, de l'endroit où il étoit couché, on le porta sur une tour attenante au parvis, du haut de laquelle il fut précipité sur le pavé. Tous les bourgeois réfugiés dans l'église, tous les officiers, tous les nobles en furent arrachés & massacrés à mesure qu'on les en sortoit, au nombre d'environ six cents. Pendant cette barbare exécution, deux Russes avec quelques Allemands & Circassiens, neuf en tout, grimperent au haut d'une autre tour de cette église, où entourés d'ennemis, ils se défendirent jusques vers le milieu du jour. Tant qu'ils eurent des balles, il fut impossible aux brigands de s'emparer de la tour, & lorsqu'ils les eurent toutes consommées, ils leur substituerent des pièces de monnoie d'argent & de cuivre ; mais privés enfin de cette dernière ressource & ayant d'ailleurs usé toute leur poudre, une partie d'entre eux se précipita du haut de la tour ; le reste tomba entre les mains de leurs barbares

ennemis , qui les massacrèrent comme les autres,

Astrakan se trouva ainsi au pouvoir d'un insatiable brigand : le pillage fut permis à quiconque voulut l'exercer. La caisse publique , composée en partie d'argent monnoyé , en partie de peaux de zibeline , fut le premier butin du chef des rebelles ; après quoi l'on pilla de fond en comble toutes les maisons , & tout ce butin fut porté dans la forteresse de *Jumburtschey* ; où il fut partagé. *Rasim* resta jusques vers le milieu de Juillet à *Astrakan* & s'y livra à tous les genres de cruauté ; lorsqu'il passoit à cheval dans les rues & que par un malheureux hazard il s'offroit un habitant à sa vue , tantôt il le faisoit sabrer ou jeter dans l'eau , tantôt il le faisoit pendre par les pieds , ou mutiler des bras & des jambes. Les soldats de la garnison , qui lui avoient si lâchement livré la ville , devinrent aussi les ministres de ses atrocités ; & l'on vit jusques aux enfans de ces traîtres s'attrouper pour exercer ensemble les violences les plus infames & les plus atroces.

Le 13 Juillet *Rasim* envoya dans l'ivresse de sa rage son *Jessaul* à l'archevêque , pour qu'il lui livrât le fils aîné du gouverneur *Prossorowski* , qui avoit péri si malheureusement à la prise de la ville. A l'arrivée de ce jeune

homme , le barbare lui demanda quel usage son pere avoit fait du produit des péages ? Il répondit que cet argent avoit été remis à la chancellerie , & qu'on en avoit payé les soldats , ce qui fut encore attesté par un secrétaire nommé *Alexiew*. Le tyran voulut savoir ensuite de lui où le bien de son père se trouvoit caché , sur quoi le jeune Proforowski repliqua que c'étoit le Jeffaul de lui (*Rafin*) qui s'en étoit emparé. Là-dessus *Rafin* lui fit lier les jambes , & ordonna qu'on le pendit par les pieds contre un mur , il fit en même tems enfoncer au secrétaire *Alexiew* un crochet de fer dans les côtes , & le fit suspendre en l'air dans cette affreuse position. Au bout d'une demi-heure , il fit encore venir le fils cadet de Proforowski & le fit attacher à côté de son frere ; ils ne périrent pas à la vérité , mais l'ainé survécut peu de tems à ce barbare traitement.

Après toutes ces horreurs , *Rafin* accompagné de ses brigands du Don & de quelques Strélitzes de la garnison d'Astrakan , reprit le chemin de Simbirsk , laissant le commandement de la ville à deux Attamans , qui réglèrent en tous points leur conduite sur celle de leur chef , & exciterent bientôt après son départ dans une assemblée qu'ils convoquerent , de nouveaux désordres : ils égorgerent , soit

dans les rues, soit dans leurs propres maisons, tous les officiers de la chancellerie d'Astrakan qui avoient échapé aux fureurs de Rafin ; ils affaillirent même la maison de l'archevêque, & voulurent qu'il leur livrât *Iwin Turtfchinin*, lieutenant de l'empereur qui s'étoit caché chez lui : mais ne l'ayant pas trouvé, ils vomirent les injures les plus atroces contre le Métropolitain, lui reprocherent d'être plus porté pour les notables de la ville que pour les Cosaques, & oferent même attenter à sa vie ; mais cette fois-là les choses n'en vinrent pas encore à ce point.

Pendant l'hiver de 1673, il parvint de Moscou à l'archevêque un décret impérial qui enjoignoit à tous les habitans d'Astrakan, & particulièrement à ceux qui avoient eu part à la trahison, de renoncer à l'esprit de rebellion auquel ils s'étoient livrés, & de rentrer dans l'obéissance qu'ils devoient à leur légitime souverain. Lorsque le prélat voulut se mettre en devoir de faire connoître l'ordre de la cour, loin de déférer à ces ordres, ils jetterent dans les fers le prêtre qui leur en faisoit la lecture, & l'on employa les plus cruelles tortures, pour savoir de lui si cet ordre émanoit effectivement de l'empereur, ou n'étoit qu'une invention de l'archevêque.

Au mois d'Avril suivant un soldat de la

garnison d'Astrakan vint annoncer à l'archevêque que des Tartares Jurtoviens avoient déréchef apporté un décret impérial de Moscou, & qu'ils se trouvoient avec cet ordre de l'autre côté du Wolga. L'archevêque fit ouverture de la chose aux chefs conjurés, & leur manda de se rendre vers lui; mais au lieu d'obéir & de comparoître à l'église, ils s'assemblerent tumultueusement sur le marché, où le prélat les suivit pour leur dire qu'ils pouvoient envoyer eux-mêmes chercher l'ordre de l'empereur. Les rebelles lui reprocherent de nouveau de vouloir faire passer ses propres ordres pour des décrets impériaux, & se mirent encore une fois à l'invectiver. L'archevêque montra la-dessus beaucoup de fermeté, déclara hautement qu'il tenoit pour son empereur, & osa leur mettre devant les yeux toute leur perfidie.

Le premier Mai de la même année, les conjurés prirent le malheureux prêtre qui leur avoit lu la première fois le décret impérial, lui firent éprouver les plus cruels tourmens, pour lui faire avouer que l'archevêque avoit lui-même fabriqué ce prétendu décret; mais voyant qu'il persistoit invariablement à soutenir la vérité, ils finirent par lui arracher la vie. Deux nobles de distinction qui demeuroient chez le Métropolitain essuierent pareil-

lement & sous les mêmes prétextes les violences les plus atroces, & lorsque leur méchanceté se fut enfin épuisée de ce côté-là sans succès, on prit la résolution de massacrer le prélat lui-même. Le 11 Mai quelques-uns des conjurés se rendirent dans la métropole & signifient à l'archevêque de se rendre dans leur cercle; il le promit, mais il prit auparavant la précaution de faire sonner les cloches, qui servirent d'avertissement aux prêtres de venir le joindre dans le temple. Le prélat s'y revêtit de ses habits pontificaux & se rendit à l'assemblée des conjurés, où ils élevèrent de nouveau contre lui les reproches injustes d'avoir voulu faire passer ses propres ordres pour des décrets impériaux. Le Métropolitain défendit les droits de son empereur avec une nouvelle fermeté, & exhorta les rebelles à l'obéissance; mais ces sages exhortations ne firent qu'irriter davantage les esprits, & ces audacieux se disposant déjà à le dépouiller avec violence de ses habits pontificaux, l'un d'entre eux leur représenta qu'il ne convenoit pas de porter la main aux ornemens sacerdotaux d'un évêque. La remontrance coûta cher à ce malheureux, qui fut incontinent trainé hors de l'église & cruellement maltraité sous les yeux même de Joseph, c'est ainsi que se nommoit le prélat. L'assem-

blée ordonna ensuite aux prêtres de dépouiller l'archevêque de ses vêtemens; & celui-ci ne voyant que trop à quoi tendoit cet ordre, le leur réitéra lui-même. Incontinent après les conjurés le poussèrent hors de l'assemblée, lui lièrent pieds & mains, & se mirent à lui déchirer le corps avec des tenailles ardentes, lui demandant sans cesse l'aveu de la prétendue fraude, dont ils l'avoient accusé. Après avoir horriblement martyrisé l'infortuné prélat, voyant qu'ils n'en pouvoient tirer aucune réponse, ils le portèrent enfin sur une tour du haut de laquelle ils le précipitèrent. A ce dernier acte d'atrocité succéda un long & morne silence de la part de ces barbares meurtriers, qui semblèrent pendant un quart d'heure avoir tous été frappés de la foudre. Cependant les prêtres aiant voulu se rassembler ensuite au-tour du cadavre de leur archevêque, les conjurés les en chassèrent à coup de bâton. Il fut pourtant embaumé & enterré le lendemain dans sa métropole.

La triste nouvelle de la situation déplorable où se trouvoit la ville d'Astrakan, étant parvenue à Moscou, le Czar Alexis Michailowitsch, pere de Pierre le grand, envoya, vers la fin du mois d'Août, le général *Iwan Bogdanowitsch Miloslawski* avec un nombre assez médiocre de troupes pour ramener les con-

jurés à l'obéissance. Ceux-ci fiers de leurs succès précédens oferent aller à la rencontre de l'ennemi avec la plus grande partie de leur monde sur des bâtimens armés, mais ils furent complètement battus & presqu'entièrement détruits. *Miloslawski* vint ensuite établir son camp devant Astrakan, & y envoya des députés pour sommer les habitans de se rendre; il permit en même tems aux conjurés de venir en toute assurance dans son camp, comblant de caresses tous ceux qui s'y rendoient, & tâchant de les gagner par des promesses. Mais comme tout cela ne le conduisoit point à son but, il plaça un autre camp de l'autre côté du Wolga pour resserrer davantage la ville: les rebelles vinrent fondre sur ce camp avec furie, dans l'espoir de l'enlever; mais cette attaque fut repoussée, & ils y perdirent beaucoup de monde. Il se trouva sur ces entrefaites dans Astrakan un prince Circassien nommé *Kasulat Musselowitsch*, qui trouva le moyen d'attirer par ruse le chef des conjurés chez lui, & de le livrer à *Miloslawski*: il y eut outre cela nombre de rebelles, qui séduits par les bonnes façons du général Russe, passèrent dans son parti. Cependant la ville étoit livrée au dedans à de violentes dissensions; une partie des habitans vouloit se rendre aux Russes, tandis que les autres étoient résolus de se défendre contre

eux jusqu'à la dernière extrémité. Dans cette position des choses, l'hiver arriva; les conjurés commencèrent à se méfier de leurs forces, & gagnés d'ailleurs par la douceur du général, ils lui rendirent la ville d'un commun accord; il y fit effectivement son entrée le 27 de Novembre, se rendit d'abord à l'église pour y rendre grâces à Dieu, & il mit de fortes gardes aux portes & dans les tours. Il soulagea par de prompts secours ceux des bourgeois dont les besoins étoient les plus pressans, remédia à tous les défordres, rendit à Astrakan son ancienne tranquillité, & fit punir, selon leurs degrés d'atrocité, les cruautés qu'on y avoit exercées. *Stenka Rasin* porta pareillement la peine due à ses crimes; & après avoir été battu par le général Dolgoruki & mené prisonnier à Moscou, il fut placé dans un chariot au-dessous d'une potence dressée sur le chariot même & promené ainsi par toute la ville, comme un objet d'exécration universelle, après quoi il fut écartelé tout vivant. Les quatre parties de son corps avec sa tête furent placées sur quatre poteaux, & les intestins du scélérat jetés aux chiens. Ce barbare montra la plus grande intrépidité au milieu de tous ces tourmens. En revanche son frère cadet *Frolka*, qu'on avoit pris en même tems que lui, & qui fut condamné à marcher à pied

derriere le chariot, ne s'en montra que plus pufillanime; mais comme il avoit decouvert au Czar les tresors caches de son frere, ce prince lui fit grace de la vie.

Depuis cette cruelle époque, il ne se passa plus d'évenemens de cette importance à Astrakan. Dans l'année 1705 il s'y fit un grand massacre des ci-devant Strélitzes. En 1722 Pierre le Grand visita ces contrées, & ce fut particulièrement dans cette année, ainsi que dans les suivantes, pendant lesquelles se fit la célèbre expédition de Perse, qu'Astrakan commença à se faire connoître & à jouer un rôle. En 1727 la peste lui enleva une grande partie de ses habitans. Mais, excepté un grand nombre d'incendies, de même que l'établissement d'un canal qui joint le Wolga avec le Kutum, & le nouveau plan sur lequel cette ville a été bâtie, il ne s'y est opéré aucun changement. Gm.

Si nous voulons nous former une idée exacte de la situation d'Astrakan & de la contrée qui l'environne, il faut avant toutes choses prendre une connoissance plus particuliere du Wolga. Ce fleuve qui reçoit les eaux d'une infinité de grosses & de petites rivières, sans compter les torrens & les ruisseaux, est dangereux à naviguer, par la quantité d'angles, de coudes, de bas-fonds, d'eaux mortes,

d'isles & de bancs de sable qu'il présente. Ce n'est que dans les mois de Mai & Juin, que les rivières qui s'y rendent, sur-tout vers le nord, considérablement grossies par la fonte des neiges, faisant monter les eaux du Wolga beaucoup au-dessus de leur niveau ordinaire, en rendent la navigation sûre & facile aux gros bâtimens. L'accroissement de ces eaux est tel que non seulement les isles basses en sont couvertes de manière à pouvoir naviguer par dessus, mais que toutes les terres basses qui bordent les deux côtés du fleuve sont inondées au point qu'il n'y a que la cime des plus grands arbres qui paroisse au-dessus de la superficie de l'eau. Ainsi le Wolga offre déjà à cet égard un rapport sensible avec le Nil en Egypte, & cette analogie devient encore plus frappante par la grande fertilité que ces inondations répandent sur les terres qui les ont éprouvées, & dont les prairies ressentent le plus particulièrement les effets. *Saratow* est regardé comme faisant à-peu-près le milieu du cours du Wolga. Jusques à cette place & de-là jusqu'à *Zarizyn* ce fleuve coule depuis sa source méridionale droit vers l'est, à travers une vallée très-étendue; mais de *Zarizyn* il se tourne vers le midi & dirige son cours sur Astrakan; c'est entre ces deux places qu'il est le plus

large, & les endroits où il se retrécit jusqu'à la largeur d'un werst sont très-rares. Le Wolga forme une étrange quantité d'isles, dont les plus larges sont celles de *Sarpi*, de *Tschiltfcherinskoi*, & d'*Arbusnoi*; c'est surtout aux environs d'Astrakan qu'elles sont en plus grand nombre, & plus ce fleuve s'approche de son embouchure, plus ces isles se multiplient, à cause que le Wolga se partage dans son cours en plus de bras qu'aucun autre fleuve connu.

Le premier bras du Wolga est celui qu'on connoit sous le nom d'*Achtuba*, qui se détache de sa rive gauche à dix wersts au-dessus de Zarizyn, là où se trouvent les plantations de soie dont nous avons fait mention, & en faveur desquelles on a établi deux colonies. Ce bras parcourt tout le terrain gauche du bas-Wolga, se jette près de *Krasnoi - Jar* dans le Busan, & de-là dans la mer Caspienne. Ce n'est que dans le tems des inondations du printems que l'*Achtuba* prend un cours réglé; en tout autre tems il ressemble à une nappe d'eau tranquille, se dessèche en quantité d'endroits, & se trouve tellement coupé par des bancs de sable, qu'à peine apperçoit-on quelques traces de ses ondes. — Le second bras principal du Wolga se nomme *Busan* & se sépare du fleuve à 40 wersts au-dessus d'Astrakan.

kan. Les autres bras moins remarquables portent les noms de *Bolda*, *Koutoum*, *Zarew-Protok*, *Baschmakowka*, *Tschagan*, *Iwantschouk* & *Bachdennir*. Mais comme tous ces différens bras se partagent encore en d'autres plus petits, que souvent ils rentrent ensuite les uns dans les autres & qu'enfin le Wolga se décharge dans la mer Caspienne par plus de 70 embouchures, on conçoit aisément combien il doit se trouver de contrées marécageuses dans tout le district qui sépare Astrakan de la mer Caspienne, ce qui ne peut, très-certainement, que porter une atteinte sensible à la santé des habitans, & mérite qu'on y fasse la plus sérieuse attention. Gm.

Krasnoï-Jar, dont nous venons de faire mention, est situé à 30 wersts de l'Astrakan d'aujourd'hui, & fut bâti sous le règne du Czar *Alexis Michailowitsch*; afin que ses habitans eussent la facilité de surveiller les entreprises des Cosaques du Don qui étoient dans l'habitude de se rendre du Wolga dans le Bufen, & pénétroient de-là dans la mer Caspienne, dont ce poste devoit leur fermer le passage; il devoit encore servir à empêcher les hostilités des Kalmoucs, qu'on n'avoit point encore pu soumettre; & à s'opposer aux trop fréquentes incursions des *Kirguis-Kaïsaques*. C'est à ces différentes fins qu'on y mit une

garnison. Il s'y forma en 1729 & 1730 du plein gré de ceux qui la composoient une compagnie de commerce, qui fut cause qu'on y bâtit en 1745 un hôtel de ville. Dans les tems précédens, on n'y mettoit point de commandans en titres, mais on y envoyoit d'Astrakan des officiers supérieurs & de moindres grades avec un certain nombre de soldats. Ce n'est que depuis quelques années qu'on y a mis un commandant à demeure, & qu'on y a formé une chancellerie. On tira dans le même tems des 500 familles qui se sont fixées dans ce lieu une troupe de 50 jeunes hommes choisis qui portent le nom de *Cosaques Krasnoïens*, & qui sont restés sur pied; mais on ne les employe point pour des commissions éloignées, ils ne servent que lorsqu'on a quelque chose à démêler avec les Kalmoucs, & en qualité de couriers dans la communication avec Astrakan.

Les *inondations du Wolga* qui ont lieu au printems & en été, & qui sont occasionnées ou par la fonte des neiges dans les contrées supérieures de la Russie, ou par un vent du sud, qui non seulement agit avec violence les flots de la mer, mais exerce encore son impétuosité sur le Wolga lui-même, méritent toute l'attention d'un observateur. M. Gmelin a déterminé, d'après ses observations le

25 d'Avril, comme l'époque à laquelle le Wolga commence à croître aux environs d'Astrakan. Et l'on peut en ce cas regarder comme un signe assuré de cette revolution le changement de couleur du Wolga qui paroît alors tout blanc. L'accroissement du fleuve dure jusques dans les premiers jours de Juin, alors les eaux demeurent 4 à 5 & jusqu'à 6 jours, dans l'état d'élévation où les a mises le plus haut degré de leur accroissement ; après quoi elles commencent à diminuer petit-à-petit, & le Wolga se retrouve déjà dans son lit ordinaire vers la fin de Juin. Les habitans d'Astrakan affirment unanimement que les inondations de ce fleuve n'ont jamais été aussi considérables que dans ces dernières années, & que cependant les eaux n'ont jamais crû beaucoup au-delà d'une toise Russe. L'année 1770 la crue des eaux commença vers la fin d'Avril, & le 27 Mai elles avoient monté jusqu'à sept pieds neuf pouces, après quoi elles diminuèrent peu-à-peu, & le 20 Juillet elles se retrouvèrent à leur niveau ordinaire.

Il en est tout autrement au dessus d'Astrakan, car les eaux ne croissent à Zarizyn & à Tschernoï-Jar que jusques vers le commencement de Juin, & sont entièrement retombées vers les premiers jours de Juillet. Elles s'élèvent aussi à Zarizyn, lorsqu'elles ont at-

teint leur dernier degré d'accroissement , beaucoup au-delà d'une toise , & cet accroissement est encore bien plus considérable au dessous de Zarizyn du côté de Tschernoï-Jar. Il est très-aisé de se convaincre de la vérité du fait , par la seule inspection des arbres qui ont été exposés à l'inondation , & que l'on mesure après l'écoulement des eaux. Les terres basses ou la vallée , dans laquelle les eaux du Wolga se débordent , en sont entièrement submergées & semblent un vaste océan ; mais c'est toujours au grand détriment des lièvres & des souris qui en souffrent infiniment. Quant aux animaux d'une plus grande espèce , tels que les loups , les renards , les sangliers , &c. il faut ou que le tems du débordement leur soit connu d'avance , ou qu'ils s'en apperçoivent dès qu'il commence , puisqu'ils se retirent à point nommé dans l'intérieur du pays vers les Steppes. Mais lorsque les hautes eaux prennent les lièvres au dépourvu , & qu'ils en sont entièrement environnés , ils cherchent à se réfugier sur les terrains les plus élevés , & lorsque ces mêmes eaux atteignent encore ces derniers , il n'est aucun de ces infortunés animaux qui puisse échapper à sa perte. Trouvent-ils au contraire assez de lieux élevés où les eaux ne parviennent pas , ce n'est que pour un tems très-

court qu'ils échappent ; savoir , jusqu'à l'arrivée des chasseurs qui en prennent une grande quantité très-souvent avec la main seule. Les différentes espèces de rats & de fouris qui habitent les terres basses du Wolga , ont recours à une double ressource pour mettre leur vie à l'abri lors de la crue des eaux , ressource qui ne les conduit toutefois qu'à des nouveaux dangers. Il y en a qui prennent le parti de se sauver à la nage , & vont en troupes se réfugier dans le Wolga même , dont ils tâchent de gagner la rive occidentale ; ces animaux nagent quelquefois l'espace de trois wersts & plus sur le fleuve , mais finalement les forces leur manquent , & ils vont à fond ; d'autres au contraire se réfugient sur les arbres , où les oiseaux de proie les guettent soigneusement , tandis que les Welfes vont d'un autre côté donner avec leurs queues à l'arbre où ces infortunés se sont réfugiés , de violentes secousses qui les font tomber dans l'eau , où ils deviennent la pâture de ce poisson vorace ; fort qu'éprouvent aussi les jeunes corbeaux qui ne sont point encore en état de voler.

Quoique le Wolga se divise en un si grand nombre de bras , il a pourtant encore auprès d'Astrakan 2200 pieds de largeur. Dans le fort de l'hiver qui dure tantôt un mois tantôt deux , ce fleuve se gèle si fortement que les

traineaux les plus chargés le traversent sans nul danger. Plus on s'approche de la mer, plus on rencontre de joncs, qu'on trouve alors tout farcis de sangliers qui vont y faire leur pâture tant de ces mêmes joncs, que des rats d'eau qui les habitent. Gm.

La ville d'Astrakan d'aujourd'hui est située sur la rive du Wolga qui est bordée de prairies, là où le fleuve commence à se diviser en un si grand nombre de bras, & à 80 wersts de leurs différentes embouchures. Toutes les diverses parties de la ville sont éparées sur des collines qui en composent l'enceinte. La partie principale ainsi que les fortifications occupent ce qu'on nomme la colline des lièvres, qui peut avoir deux wersts en longueur & un peu plus d'un demi werst en largeur, & dont le côté septentrional est baigné par le Wolga. Les habitations des Arméniens & des Tartares sont sur la colline de *Kifelcu* où l'extrémité est occupée par un petit nombre de soldats & marchands Russes. Tout près de cette monticule passe un canal qui traverse un marais salé & forme une communication entre le Koutouni & le Wolga.

Le *Kremi* ou la forteresse occupe la partie la plus élevée de la colline, vers le couchant, & forme un triangle régulier entouré d'un mur bâti en briques; il y a encore attenant à ce

Kreml, un autre petit fort, qui étoit aussi environné d'une muraille, mais qui n'est plus enfermé que de palisades. On le nomme *Shitnoï Dwor*, ce qui veut dire magasin, & cela parce qu'on y dépose des grains, de la chaux & différentes autres provisions. Les murs de la ville sont assez généralement très-mal entretenus; ils sont même tombés en nombre d'endroits où l'on s'est contenté de leur substituer des palisades. Quoiqu'Astrakan soit entièrement environné d'eaux, elles ne peuvent servir à sa défense qu'en été; & comme le Wolga, ainsi que nous l'avons vu, se gèle en hiver, les glaces ouvrent alors à l'ennemi un accès très-facile vers la place.

L'église métropolitaine est placée dans le Kreml, près du côté occidental des murs de la ville; elle est remarquable par la grandeur de son vaisseau; le métropolitain *Samson* la fit élever à ses frais en l'année 1696. Elle est bâtie en briques & a deux étages. Attenant au côté méridional de ce temple se trouve le palais archiepiscopal, également bâti en briques; il est fort vaste, mais il porte déjà toutes les empreintes de la vétusté, & menace de ne plus durer bien long-tems; le principal corps de logis habité par l'archevêque, communique avec l'église par une arcade aussi en briques. On a établi à l'endroit où étoit autre-

fois le couvent de la sainte Trinité un séminaire, destiné à l'instruction de la jeunesse, tant dans les langues que dans tous les genres de sciences; mais le succès de cet établissement n'est point du tout heureux, sans doute parcequ'il est encore trop tôt de songer à étendre les progrès des connoissances humaines dans cette partie de la Russie. * On a aussi érigé près du Kremlin ou petit fort, aux frais du gouvernement, une auberge Russe très-considérable, dans le goût des caravanserais; elle est en brique & toute entourée de boutiques & de magasins. Les marchands sont obligés de louer ces boutiques & de payer à la couronne pour chacune 24 roubles par an. L'auberge Arménienne bâtie au milieu de l'enceinte des fortifications, est pareillement entourée de boutiques qui payent annuellement douze roubles chacune de loyer, ce qui fait un revenu total de passé mille roubles pour le fisc. Il se trouve encore dans la même enceinte cinq églises bâties en pierres, l'apothicairerie publique de la couronne, qui occupe le quart

* Le plus grand obstacle qui s'oppose aux progrès des sciences dans tout l'empire Russe, c'est qu'on y manque presque absolument d'instituteurs, & c'est à y remédier que le gouvernement devoit particulièrement s'occuper.

de l'auberge Russe, & la maison de police.

La ville d'Astrakan ayant souffert un dommage prodigieux par le dernier incendie, la couronne a chargé la banque de cette même place de faire une avance de cent soixante-dix mille roubles, pour bâtir des maisons en pierres sur un nouveau plan; & ces maisons devoient être livrées aux habitans, moyennant le remboursement des frais de construction. Les indigens obtinrent même la faveur d'un délai de dix ans, jusqu'au terme du remboursement. Mais ces constructions s'exécutent avec une telle lenteur qu'il s'écoulera bien des générations avant qu'Astrakan soit achevé de bâtir, si le travail n'est pas plus accéléré à l'avenir qu'il ne l'a été jusqu'à présent.

On met au nombre des fauxbourgs d'Astrakan l'Amirauté, qui est munie d'un rempart avec un fossé, mais qui n'a que de vieilles maisons de bois; c'est de tous les fauxbourgs le plus rapproché des fortifications. On trouve plus loin le marché Tartare où l'on trafique depuis le grand matin jusques vers midi; le marché Russe, au contraire, ne se tient pour l'ordinaire que vers le soir. Près de l'angle le plus saillant des fortifications, entre le mur de la place & le canal s'étend le lac salé nommé *Solontchiack*, qui

se trouve rempli en hiver d'une grande quantité de sel amer & de sel de cuisine, ce qui fait que dans les froids les plus vifs la glace prend à peine le dessus; en été il s'en exhale des vapeurs salées, & le dépôt qui s'y forme consiste uniquement en une matière argilleuse. Près de ce lac & dans ces environs, l'on découvre dans les tems secs des cristaux de sel de figure régulière; mais dès que le tems devient humide ou pluvieux ces cristaux disparaissent; il en est aussi de même de la couleur blanche, qu'affecte ordinairement toute cette contrée. L'on trouve à l'endroit où le lac, qui peut avoir environ 50 toises de largeur, a le moins de profondeur, le bourg de *Siano-wa Sloboda* ou *Oulitza*, & tout près de-là l'Ostrog, entouré de palissades, où sont les prisons. On vend sur le marché des Arméniens toutes sortes de comestibles, comme fruits, légumes, poissons, viande, beurre, ris, épicerie, gommes-résines de Perse, &c. aussi les boutiques sont-elles ouvertes tout le jour. Le premier des couvents de filles à Astrakan, & qui est de l'ordre de l'annonciation de la sainte Vierge, a deux églises bâties en pierres. Il est entouré d'un mur de briques; mais les cellules des religieuses, excepté celle de l'abbesse, sont en bois. Il y a encore, le long du canal, un couvent catho-

lique à deux étages, dont celui du haut est employé au service divin, & le bas sert d'habitation aux religieux. Il n'y en a communément que deux, dont l'un est le supérieur. Pierre I. qui lorsqu'il se rendit à la tête de son armée à Derbent, s'arrêta un certain tems à Astrakan, accorda la permission à un pere capucin, qui s'y trouvoit alors, de former cet établissement. Il y a du reste dans cette ville un très-petit nombre de Catholiques Allemands, mais ce sont les Arméniens qu'on a eu précisément en vue en formant cette maison religieuse, parce que plusieurs d'entr'eux sont catholiques, ou se laissent aisément engager à le devenir.

La bourse près de laquelle tous les bâtimens qui viennent de la mer abordent & débarquent leurs marchandises, est un vieil édifice qui menace ruine. Il y à vis-à-vis de la porte Nikolski un autre port destiné à recevoir & débarquer les bateaux de marchandises qui arrivent de la Russie par le Wolga. Au dessous des fauxbourgs se trouve encore le bourg de *Besrodnaja*, qui mérite qu'on en fasse mention; il renferme un grand nombre de rues & de maisons, dans un terrain de 150 toises de long, sur environ 100 toises de large, resserré par le bord du fleuve. L'espace qui sépare le canal de la colline de *Besrodnaja*

renferme un autre lac salé d'une assez vaste étendue, il porte aussi le nom de Solontschak. Ensuite commencent trois bourgs tartares, dont on appelle le premier l'Agrischanien. Ce nom, qui dérive du mot tartare *Agrischan*, qui signifie *bâtard*, a été donné à ce bourg, parce qu'il est habité par des Tartares qui descendent d'Indiens; car dans le tems qu'il vint des Indiens s'établir à Astrakan, ils épousèrent des femmes tartares & laissèrent une assez nombreuse postérité. Le second bourg tartare se nomme le Boucharien & le troisième le Guilanien. Les habitans de Besrodnaia éprouvent de grandes incommodités du canal qui les avoisine, & vers lequel la colline que le bourg occupe se rabaisse considérablement, & se pénètre presque continuellement d'eau salée, de manière qu'il est impossible d'y creuser des caves, & que la plus grande partie de l'année tout ce terrain devient si gras & si boueux qu'on a toutes les peines du monde à passer dans les rues situées le long du canal.

Il y a derrière Besrodnaia, vers l'ouest, le long de la rive du Wolga, encore un gros village tartare, nommé *Zarew* par les Russes & *Tiek* par les Tartares, il renferme un grand nombre de rues, dont les maisons sont de bois. De l'autre côté du Koutoum est un espace

entièrement occupé par des bâtimens russes; il s'y trouve un jardin de botanique à l'usage des pharmacies, & l'on y entretenoit autrefois une ménagerie où l'on conservoit quantité d'animaux rares, qui furent ensuite envoyés à Petersbourg. Toute cette contrée est tellement inondée dans le tems des grandes eaux, que les habitans ne peuvent communiquer d'un lieu à l'autre, qu'au moyen de petites barques de pêcheurs. On a aussi bâti tout nouvellement de ce côté-là un hôpital passablement beau & vaste, à deux étages, & destiné aux soldats malades.

Le jardin botanique dont nous venons de parler, est tout attenant au second fauxbourg de Kouttoun, il est entouré d'un rempart avec un fossé qui le mettent à l'abri des inondations; son étendue est d'environ 70 toises en tout sens; on y a construit une grande maison de bois pour la demeure de l'apothicaire; deux pavillons pour les ouvriers & un bon laboratoire de chimie, où l'on prépare les sels qu'on tire des plantes, le sel amer d'Astrakan, le jus de réglisse, des eaux distillées, &c. Toutes les apothicaireries de la couronne établies dans l'empire tirent d'ici toutes les plantes médicinales dont elles ont besoin, & l'apothicaire de cet établissement fournit toute la Russie de jus de réglisse & de sel d'Angleterre,

Il est aussi tenu de faire des extraits chimiques du regne animal & du regne minéral, & comme on peut se procurer aisément de la Perse, vû la proximité, quantité de simples précieux à bon marché, il est souvent chargé d'en pourvoir les magasins de drogues de Petersbourg & de Moscou.

Le poste avancé le plus éloigné d'Astrakan est la belle maison de campagne de *Tscherepacha*, que le gouverneur Beketof a fait bâtir il y a peu d'années, la première & jusques ici la seule terre noble qui soit dans tout ce voisinage. C'est une isle formée par différentes rivières ou bras du Wolga, elle renferme deux grands lacs. On y a desséché les endroits marécageux, & planté des mûriers & des vignes; ces dernières réussissent déjà si bien qu'elles rapportent annuellement quelques milliers de roubles. On y a de plus formé un beau haras.

On a placé immédiatement derrière la colline d'Ilinsk le comptoir impérial des jardins, qui a plus de 300 personnes sous ses ordres. Non seulement on s'y occupe beaucoup de la culture de la vigne, mais il fournit encore la cour de toutes sortes de fruits, envoie quelquefois un vaisseau en Perse, fait faire des tuiles & des briques, trafique en bois, tient des brandevineries, &c. On fait par le

rapport d'Oléarius qu'un vieux moine Autrichien amené comme prisonnier à Astrakan, y a planté le premier des vignes tirées de la Perse, lesquelles sont très-bien venues par ses soins. Ce même religieux établit en 1613 par un ordre exprès du Czar un vignoble public, sur le modèle duquel des bourgeois de la ville en formerent un bon nombre depuis cette époque, jusqu'en 1640, qu'on eut à Astrakan un maître vigneron en titre. Pierre le grand eut depuis fort à cœur d'y porter cet objet important à sa perfection, de façon qu'aujourd'hui la culture de la vigne s'y trouve sur un très-bon pied.

On cultive dans les jardins d'Astrakan toutes sortes de plantes pour la cuisine, des laitues, des betteraves, des carottes, des navets, des radis, de la moutarde, des concombres, des melons & des arbouses ou melons d'eau. Dans le nombre de nos légumes d'Europe dont on y fait récolte, on est surpris de ne point y trouver la pomme-de-terre ou patate, (*Solanum tuberosum*) ni la poire-de-terre ou topinambour (*Helianthus tuberosus*) ni l'artichaut. On y plante en revanche une grande quantité de mélongènes ou aubergines & de poivre d'Espagne. Les poiriers, les pommiers, les cerisiers, les pêchers & les mûriers sont les arbres fruitiers les plus ordi-

naires; mais comme les chenilles en dévorent la plus grande partie dans le tems que ces arbres sont en fleur, ils portent peu de fruits. * L'on couche les sèps & on les couvre de terre pendant l'hiver. Et comme les chaleurs sont très-fortes pendant l'été & les pluies très-rares, on se procure des arrosemens au moyen de moulins à vent, placés le long des eaux courantes, & quelquefois d'un simple ruisseau; ces moulins font remonter les eaux jusques dans des rigoles pratiquées dans les jardins, ainsi que dans les vignobles pour les égayer.

On compte depuis le dernier incendie dans tout Astrakan, sans les églises, 2541 maisons, y compris les bâtimens qui sont dans le Kreml, & les habitations que les soldats se sont bâties proche du couvent d'Iwanowski. Les églises Russes y sont au nombre de 25, & il n'existe plus que deux couvents en titre. Les Arméniens y ont deux églises, les Luthériens & les Catholiques en ont une pour chaque religion.

* Il est à présumer que c'est faute de prendre contre la voracité de ces insectes destructeurs des précautions usitées avec succès dans plusieurs pays; comme par exemple, d'établir une amende de tant par nid de chenilles qu'on trouvera un certain jour de l'année dans une possession, & de veiller à ce que ces nids soient tous brûlés bien soigneusement.

religion. Les Indiens ont aussi dans le milieu de leur caravanserai un petit temple d'idoles.

Dans la description que nous allons faire des habitans d'Astrakan, nous commencerons par les Tartares; & c'est ainsi que nous en avons déjà usé, en traitant de l'histoire de cette ville, vu qu'elle appartenoit autrefois avec tout le pays qui en dépend à ces mêmes Tartares, des mains desquels le tout a passé dans celles des Russes. Ainsi nous parlerons d'abord des *Tartares d'Astrakan*, qui se nomment dans leur langue *Nagai* ou *Nogais*, & que les Russes appellent *Tartares Jassaks*, ou *Jassachs*. On peut encore les partager en *Jourtois* & en *Kotchewyschis*. Les premiers sont une nation à demeure fixe & se nomment aussi *Ailhys*, (du village d'*Ail*), les derniers sont nomades & errent en hordes d'un lieu à l'autre; ils ne sont plus en bien grand nombre aujourd'hui; parce qu'indépendamment de ceux qui se sont réunis aux *Kalmoucs*, il en est passé quantité dans la *Crimée* & dans le *Kouban*, & quelques-uns même chez les *Cosaques du Kirguis* & chez les *Bas-kires*. Mais les Tartares *Jassaks* furent forcés après la conquête d'Astrakan, de payer à la Russie les mêmes redevances qu'ils payoient auparavant à leur Kan, sans compter bien d'autres charges. Ils étoient alors assez nom-

breux, & l'année 1715, lorsque les Tartares de Crimée vinrent à Astrakan, on les comptoit encore forts de douze mille hommes; dès-lors il n'en resta plus que deux mille, & ils se sont encore bien fondus depuis ce tems-là. Ils étoient partagés de tems immémorial, en tabunes ou villages dont chacun étoit préfidé par un Staroste qui touchoit une petite paye. Aujourd'hui les Tartares Jourtowns ou Aïlnys payent une capitation effective à la couronne, & pour lors on les appelle Tartares Jassaks proprement dits; ou bien ils desservent les postes entre Astrakan & Kifslar, & prennent alors le nom de Podwodnys, ou bien ils sont attachés au comptoir impérial des jardins, & sont obligés d'y travailler un mois au printems lorsqu'on tire les vignes de dessous terre, & un mois en automne lorsqu'on les y remet de nouveau.

Les villages habités par les Tartares sont des plus chétifs, & ne leur servent qu'en hiver; en été ils se rendent dans leurs kibitkes qui sont toutes différentes de celles des Kalmoucs; elles sont plus petites & le grillage de bois en est plus solide, en sorte qu'elles ne peuvent être transportées d'un lieu dans un autre. Ainsi lorsque les Tartares veulent changer de station, ils n'emportent que leurs couvertures de laine, qu'ils mettent sur une

charette assez légère , pour qu'un seul homme puisse la traîner. Ces kibitkes sont tantôt rondes, tantôt angulaires & si basses qu'on a peine à s'y tenir debout. Elles ont vers l'extrémité supérieure , qui se termine en pointe, une ouverture ronde qui tient lieu de fenêtre , & procure dans le besoin un passage à la fumée. Les murs de cette cahute sont garnis de joncs ou des feuilles du roseau de marais, (*Typha palustris*) le haut est entouré de couvertures , ainsi que l'ouverture ronde, qui est fermée de manière qu'on puisse en cas de besoin la déplacer ou la remettre facilement au moyen d'une perche.

Tous les Tartares Jourtows s'adonnent à l'agriculture & à l'éducation du bétail, car tout commerce leur est interdit. Ils viennent vendre leurs jardinages à Astrakan. Ils ne sement aucune autre espèce de grains que du millet qu'ils mangent ou grillé, sans autre préparation, ou cuit avec du lait, en forme de bouillie. Ils ont adopté des Russes la manière de faire du pain & de préparer d'autres alimens composés de farine; du reste ils se nourrissent aussi de viandes de cheval, de mouton & de bœuf, soit rôties, soit bouillies, & de toutes sortes de poissons qu'ils mangent souvent sans autre préparation que d'avoir été séchés au soleil. Quoique leur re-

ligion le leur défende, il y en a beaucoup qui boivent du vin & plus encore qui font usage d'eau-de-vie ; mais tous sans exception usent d'une espèce particulière d'*Hydromel* qu'ils appellent *Balbousan*, & dont il ne faut que deux ou trois verres pour être complètement yvre.

Voici la maniere de préparer ce *Balbousan*. On fait dissoudre un poudé de miel dans cinq seaux d'eau ; on met ensuite dans un pot deux stofs de levure de biere, une livre de farine de froment avec deux stofs de cette eau miellée ; après quoi l'on fait cuire une livre de houblon dans un seau d'eau, jusqu'à ce que celle-ci soit à-peu-près réduite à moitié. On verse après cela un stof de cette eau houblonnée dans le pot sus-mentionné qu'on place dans un lieu chaud, pour que tout ce mélange soit mis pendant trois ou quatre heures en fermentation ; cela fait, on le mêle avec le restant de l'eau miellée, on verse le tout dans un tonneau qu'on met dans un lieu tempéré où il faut que cette liqueur fermente encore pendant vingt-quatre heures. Au bout de ce tems-là on la tire au clair pour la boire tout de suite ; ou si l'on veut avoir un hydromel extraordinairement fort, on remet la liqueur tirée au clair dans un autre tonneau, pour l'y faire encore fer-

menter de nouveau pendant huit à quinze jours, en prenant la précaution d'y ajouter toutes les vingt-quatre heures une demi-livre de miel, afin que l'hydromel conserve toujours sa douceur pendant cette longue fermentation.

Les Tartares Jassaks qui habitent les villages ou qui formés en hordes, mènent la vie nomade, se sont acquis à juste titre la réputation d'être très-sobres & très-réglés dans leurs mœurs; on trouve en revanche beaucoup d'ivrognes & de débauchés parmi ceux d'Astrakan, & ce sont sur-tout les riches qu'on accuse de ces vices.

Les Tartares d'Astrakan tiennent beaucoup des Kalmoucs par les traits du visage, ils ont la peau d'un gris foncé, les cheveux noirs, la tête large & plate, les joues pareillement larges & charnues, & le menton pointu; leur barbe est courte & peu épaisse, leurs oreilles sont fort grandes & détachées de la tête; ils ont au contraire le nez petit & écrasé. Ils sont de taille moyenne, fort droits, & rarement bien gros. Les jeunes gens portent les cheveux courts & rognés à la manière des Cosaques; ils se rasent entièrement la barbe, ou ne laissent croître que la moustache. Les vieillards au contraire tiennent la barbe en vénération, se rasent entièrement la tête dont

ils couvrent le derriere d'une calotte avec un bonnet par-dessus. L'habillement des Tartares est en général l'habillement ordinaire des Orientaux & differe peu de celui des Cosaques. Leurs femmes portent assez fréquemment des pendans d'oreille, & des anneaux d'or ou d'argent, ornés souvent de perles & même de diamans, elles passent ces anneaux dans les narines qu'elles font percer à cet effet.

Ils professent la religion mahométane, & suivent la secte des Sunnites. Lorsqu'ils ont terminé leurs jeunes du Ramazan, ils se rendent, le premier jour du dixieme mois nommé Sjawwal, que Mahomet a destiné aux aumônes, en rase campagne, pour y réciter des prieres en commun, la face tournée vers le midi, (c'est-à-dire, vers la Mecque). Après avoir récité différentes formules de prieres, tantôt ils se prosternent en terre, tantôt ils se jettent à genoux, ou se tiennent tout droits, ce qui s'exécute par toute l'assemblée avec autant d'exactitude & de régularité que les mouvemens d'un bataillon de soldats bien exercés. Les prieres achevées, le prêtre principal monte dans une chaire dressée à cet usage & prononce un discours, après lequel les Tartares dévots s'approchent de lui, le saluent, lui baissent la main droite qu'ils posent sur leur front; les plus riches lui appor-

tent des calaates ou tuniques d'été, & les mettent sur les épaules.

Ils ont trois sortes de prêtres, dont le principal est le *Kafy*, après lui viennent les *Mollahs* & ensuite les *Abys*. Le *Kafy* obtient sa dignité par droit de naissance; ce qui n'empêche pas néanmoins qu'en prenant possession de sa charge, il ne soit déclaré publiquement & proclamé tel. Il décide de tous les cas qui concernent la religion, & il est juge-né de tous les autres prêtres. — Un Mollah est un prêtre installé, & chacun d'eux a sa mosquée en propre à desservir; ses fonctions consistent à y faire la prière, à y lire quelques chapitres de l'alcoran, à assister à la circoncision des enfans; à leur donner un nom & à faire les cérémonies requises aux noces & aux enterremens. Enfin les *Abys* font les sacristains, ou comme les marguilliers chez les protestans; ce sont eux qui appellent du haut des tours des mosquées les fideles aux prières publiques; dont ils leur font même aussi quelquefois lecture, lorsque ces prières se trouvent dans l'alcoran; d'ailleurs ils assistent les Mollahs dans leurs fonctions sacerdotales. L'Aby & le Mollah sont également exempts de toute imposition, & de toute charge civile & tirent bon parti de leurs emplois; car les naissances, les mariages & les morts leur rap-

portent de l'argent; & les présens qu'ils reçoivent des riches sont souvent assez considérables.

L'office de sage-femme dans les accouchemens s'exerce ou par la mere de la femme en travail, ou par la mere de son mari, ou par quelque parente au fait de la besogne. Immédiatement après la naissance, les femmes de la connoissance de l'accouchée viennent faire leurs félicitations; au bout de quelques jours arrive un prêtre qui donne un nom à l'enfant nouveau-né, cette cérémonie est précédée d'une priere, & les gens riches sont dans l'usage d'accompagner la solemnité d'un festin. Lorsqu'un jeune garçon a atteint sa huitieme ou sa dixieme année, on procède à la circoncision, à laquelle il n'assiste qu'un prêtre, un chirurgien & un couple d'amis de la maison, qui se rendent dans la chambre où se trouve le jeune homme, sans être accompagné ni du pere ni de la mere. Là, le prêtre commence la cérémonie par une priere, tâche de gagner l'enfant par des caresses & lui bande les yeux; alors le chirurgien saisit avec des ciseaux de bois, destinés à cet usage, le bord du prépuce dont il coupe une partie avec un petit couteau & saupoudre la playe avec de la cendre de coton brûlé. Il y a quantité de jeunes garçons qui guérissent fort vite & sont

en état de courir & d'agir dès le lendemain, tandis que d'autres chez qui l'opération est suivie de gonflement & de suppuration ne guérissent quelquefois qu'au bout de quinze jours. Il faut que tout Tartare soit circoncis avant sa quinzième année, passé laquelle la circoncision n'est plus praticable ; & tout incirconcis est regardé comme impur ; au moins ne lui est-il point permis d'égorger aucun animal, & dans le cas où la chose auroit eu lieu, il est défendu d'en manger la chair.

Les noces des Tartares sont accompagnées d'un grand nombre de cérémonies remarquables, qui deviennent assez dispendieuses. La demande & les fiançailles se font souvent bien des années avant la célébration, & quelquefois les conjoints n'ont pas plus de quatre à huit ans. Lorsque les parens ont fait choix d'une épouse pour leur fils, ou que celui-ci est en état de se la choisir lui-même, on député une vieille aux parens de la jeune fille, pour leur exposer la chose & pour s'informer de la valeur du présent qu'ils exigent de l'époux. Si le jeune homme plait à la fille, & que la nouvelle parenté soit agréée, on détermine le *Kalim* ou présent, & la vieille négocie pour les deux parties jusqu'à ce qu'on soit d'accord. Ce *kalim* est toujours proportionné aux facultés des conjoints, ce qui les rend

très-différens, car quelquefois une épouse coûte plusieurs centaines de roubles, tandis que d'autres n'en coûtent souvent que dix. Indépendamment de l'argent, l'époux est encore obligé de faire d'autres présens; mais ses amis lui aident à y fournir.

Lorsque le jour, auquel le futur époux doit remettre le présent aux parens de la future, est arrivé, l'on prépare une fête à laquelle on invite les amis de part & d'autre, qui s'y rendent souvent en si grand nombre qu'ils ne pourroient pas être tous reçus dans la maison, & qu'on est obligé de dresser pour eux des tentes à l'entour. Si la future épouse est en âge nubile elle se rend auprès de ses amies, le visage voilé, & va se mettre à la dernière place de l'assemblée. D'un autre côté les jeunes garçons & les jeunes hommes vont se rassembler près du futur dans le dessein de se bien régaler. Alors on apporte le kalim & l'on y joint de la farine de froment, du ris, du beurre, une certaine quantité de viandes rôties & bouillies, de la toile, des raisins de Corinthe, du sucre, des confitures & quelques autres bagatelles, le tout couvert de tapis de laine ou de soie. Des tambours & des fifres suivis d'une troupe de jeunes gens ouvrent la marche; vient ensuite le cheval du futur époux superbement enharnaché, mené

par un domestique ou par un parent ; après quoi viennent les présens , dont le comestible est distribué sur le champ aux convives qui ont soin d'en emporter les restes chez eux. Au bout de trois jours cette première fête est suivie d'une seconde , ce sont alors les parens de la fille qui regalent leur gendre futur ; celui-ci se rend en grand cortège dans leur habitation , au son des fifres & des timbales , accompagné de ses amis. Après avoir assisté au festin qui l'attendoit , il passe dans l'appartement où sa future se trouve avec ses amies , & fait exécuter devant elle , par des musiciens , accompagnés d'instrumens , des chants à l'honneur de ses futurs beau-pere & belle-mere. Pendant tout ce tems la belle reste voilée , & son fiancé reprend bien-tôt après le chemin de sa demeure suivi de tout son cortège.

Il se passe souvent bien des années entre cette célébration des fiançailles & le jour des noces , sur-tout lorsque les fiancés n'ont point encore atteint l'âge compétent , hors ce cas là l'intervalle n'est ordinairement que de six mois ou de l'année entière , pendant lequel tems il faut que le fiancé évite soigneusement la compagnie du beau-pere & de la belle-mere & de toute leur parenté. Il lui est permis en revanche d'aller voir sa fiancée aussi souvent qu'il en a la fantaisie. Les choses n'en restent

même pas toujours là, & il arrive quelquefois que la belle perd sa virginité avant les noces. La chose est d'autant plus probable que le fiancé a la liberté de coucher avant le mariage dans le même lit avec sa belle, où il est, à la vérité, gardé à vue par des vieillards qui tiennent des torches allumées à la main; mais au moyen de quelques roubles il ne lui est pas difficile de faire éteindre les torches & de se débarrasser de ces incommodes surveillantes. Dans ce même tems les parens de la fille lui préparent ses habits de noce, & le jeune homme songe à ramasser ce qui peut encore lui rester à payer du kalim. Aussi-tôt qu'il est entièrement payé, on fixe le jour des noces, & le pere & la mere de la fiancée y font inviter leurs parens & leurs amis, avec quelques Mollahs ou même le Kasy, lorsque ce sont des personnes riches; ils tâchent surtout de rassembler un grand nombre de jeunes filles pour servir de compagnes à la mariée. Dès que toute cette compagnie est rassemblée, l'époux se rend avec un ami choisi parmi les plus prudens, vers la maison de son beau-pere & s'arrête devant la porte, affectant d'ignorer tout ce qui s'y passe; il regarde à travers les fenêtres ou de quelque autre ouverture, comme s'il vouloit savoir pourquoi tout ce monde se trouve rassemblé; enfin il depute

son ami vers l'assemblée pour lui servir de procureur. A son arrivée le Mollah, ou l'un d'entre eux, s'il y en a plusieurs d'invités, commence à réciter une prière, fait son compliment de félicitation & demande au député si la fiancée plait au fiancé? Lorsque la réponse est affirmative, il envoie son sacrissain ou l'Aby à la fiancée pour lui demander si elle aime son fiancé, si ce n'est point par contrainte & en vertu des ordres absolus de ses pere & mere qu'elle embrasse l'état de mariage. Lorsque la réponse est favorable à l'époux, le prêtre demande au député sous quelles conditions le fiancé prétend de se marier, & après que ces conditions lui ont été exposées, il s'adresse aux arbitres nommés de la part de la fiancée, & s'informe de l'amende qu'ils infligent au fiancé, en cas qu'il lui arrivât de traiter mal sa future épouse, ou de lui refuser les alimens & vêtemens nécessaires, ou d'être convaincu d'infidélité. Cette amende est déterminée d'après les facultés de l'époux de 50 à 100 roubles. Si la somme paroïssoit exorbitante au député du fiancé, on négocie jusqu'à ce qu'on soit d'accord; alors le prêtre recite de nouveau quelques prières, & de cette maniere l'essentiel de la cérémonie nuptiale est terminé. Le marié s'en retourne chez lui, les conviés rassemblés chez les parens de

la mariée mangent & boivent, la mariée se divertit avec ses amies, on fait de la musique, on danse, & ces divertissemens durent trois jours; au milieu de la nuit du troisieme jour, l'entremetteur amene la nouvelle mariée dans la maison du nouveau marié, la conduit droit à la chambre à coucher où l'époux vient la joindre. Ils se mettent tous deux au lit, & n'osent plus sortir de trois jours de l'appartement, sans une nécessité urgente. Les amis de l'époux se divertissent pendant ce tems-là dans sa maison, on en fait de même dans la maison des parens de l'épouse; enfin le matin du quatrieme jour les conviés de la noce se rassemblent pour la dernière fois & terminent la fête par un coup d'eau-de-vie. Il n'est pas permis à une femme Tartare, nouvellement mariée, de quitter sa chambre à coucher qu'elle n'ait mis un enfant au monde, de sorte que celles qui sont stériles sont forcées de se résoudre à s'y tenir enfermées pendant deux ou trois ans. — La polygamie est admise parmi les Tartares d'Astrakan comme elle l'est chez tous les autres Mahométans; la plupart d'entre eux se contentent néanmoins d'une seule femme, & la regle ne leur permet pas d'en prendre plus de cinq. La plus ancienne en date conserve une prééminence sur les autres; du reste les cérémonies nuptiales sont à chaque

fois les mêmes que celles que nous venons de décrire.

Les danfes usitées dans ces sortes de fêtes sont pitoyables, deux garçons, les bras étendus, font des mouvemens en avant & en arriere; & lorsque la danse s'exécute par de jeunes filles, elles se meuvent nonchalamment en décrivant quelques ronds.

Leur maniere d'enterrer les morts est des plus simples. On lave le cadavre du défunt; on en bouche soigneusement toutes les ouvertures, afin qu'il ne s'en écoule rien d'inspiré, & on le couche dans sa bière, enveloppé d'un linceuil de toile de coton. Le prêtre recite une prière auprès de la fosse, le mort est mis en terre & l'on donne un festin aux parens & aux voisins. Le troisieme jour après le décès, le septieme & le quarantieme les parens rappellent la mémoire du défunt & font des prieres pour lui, ce qu'ils renouvellent encore une fois après l'an révolu. — Les femmes Tartares filent le poil des chameaux & en fabriquent une espèce de camelot qu'ils nomment *Biaza*, & les Russes *Armiak*.

Outre les Tartares que nous venons de décrire, il se trouve encore dans Astrakan des Tartares de Casan qui ont leurs prêtres particuliers, quoiqu'ils soyent Mahométans comme les premiers, & pareillement de la

secte des Sunnites. Ils s'occupent presque uniquement du commerce, qui les attire ici de la province de Casan. Les uns tiennent leur propre maison, d'autres se placent chez des marchands en qualité de commis, particulièrement auprès des Indiens.

On fabrique ici une sorte de savon de la manière qui suit. L'on prend des plantes de nature saline de différens genres, telles que la soude, les diverses espèces d'arroches, &c. après les avoir fait sécher quelques jours au soleil, on les réduit en cendres. Cette opération faite, on étend ces cendres sur des nattes soutenues par quatre poteaux, on jette par-dessus de l'eau bouillante qui filtre à travers les nattes. Cette lessive se met aussi-tôt dans une chaudière où il faut qu'elle recuise. Lorsqu'elle est réduite environ à la moitié, on remplace ce qui s'en est évaporé par autant de nouvelle lessive, ce que l'on réitère à trois reprises, ou pour mieux dire, jusqu'à ce que le tout se soit converti en une épaisse bouillie blanche. On verse une certaine quantité de cette bouillie dans un autre vase, qu'on tient prêt à cet effet, & l'on y mêle à petite portion de la graisse de chien-de-mer ou de l'huile de baleine, on remue fréquemment ce mélange jusqu'à ce que les deux matières soient bien incorporées l'une avec l'autre, ensuite
on

on étend à mesure cette masse sur une natte qu'on expose au soleil, afin d'en séparer toutes les parties aqueuses. Après quoi on la remet dans une chaudiere sur le feu, on y ajoute encore un peu de graisse ou d'huile de baleine; lorsque le tout a été de nouveau bien mêlé on le coule dans des formes, & après que la masse est bien refroidie on découpe ces formes en petits morceaux, pour les vendre. Les Russes & les Tartares soutiennent que ce savon est préférable au savon ordinaire en ce qu'il enlève les tâches de graisse des toiles de lin & de coton; mais il exhale une puanteur insupportable & laisse ordinairement des tâches jaunes, étant noir de sa nature. Il se vend au surplus à beaucoup meilleur marché que le savon de Russie, & l'on en peut avoir ici plus d'une livre pour deux copeques.

Les environs d'Astrakan, sont actuellement aussi habités par un peuple Tartare qu'on nomme les *Tartares de Belgorod*; ils forment quatre hordes, & leur nombre monte à environ 70000 hommes. Ils habitoient du tems de Pierre le Grand les Steppes du Jaïk, mais ils sortirent en 1725 des terres de la Russie, pour aller se mettre sous la protection des Turcs, qui leur permirent de s'établir dans les déserts qui confinent à Belgrade, où ils errerent jusqu'en 1769. Alors rebutés de la

domination Turque, ils revinrent avec deux autres hordes dans les états de la Russie, où ils furent reçus à bras ouverts, & où on leur accorda gracieusement toutes les prérogatives dont jouissent les Kalmoucs.

Les Arméniens sont le second peuple venu de l'Asie qui habite Astrakan, il y a passé cent ans qu'ils se sont établis dans l'empire Russe, & le nombre de ceux qui se sont fixés dans cette ville monte à 1281 mâles. Ils avoient d'abord choisi Casan pour premier domicile, mais la peste y ayant fait de grands ravages parmi eux, tout ce qui put échaper à ce fléau vint se réfugier à Astrakan, où ils jouissent de tous les privilèges possibles, ayant leur maison-de-ville particulière, payant très-peu d'impôts, avec un plein & libre exercice de leur religion, au point même d'avoir des cloches & de faire publiquement leurs processions par les rues.

La communion Arménienne est une des plus anciennes de toutes les communions Chrétiennes, leur grande erreur est de n'admettre dans la personne du Sauveur qu'une seule nature, savoir la nature divine. Ils reconnoissent sept sacréments, le baptême, la confirmation ou le Chrême, la sainte Cène, la pénitence, l'ordination & l'extrême onction. En administrant le baptême, le prêtre asper-

ge trois fois la tête de l'enfant , & le plonge trois fois dans l'eau. Ils croient à la transubstantiation & distribuent aux communians du pain trempé dans du vin rouge. Ils ne reconnoissent ni l'autorité du pape , ni celle des conciles , & la croyance au purgatoire est exclue de leur confession de foi. Ils enseignent avec les Grecs que le Saint Esprit procede uniquement du Pere , & ils ont conservé les cérémonies judaïques , tant à l'égard des purifications légales auxquelles leurs femmes qui relèvent de couche sont astreintes , que relativement aux victimes que leurs prêtres sacrifient à la porte des églises. Ils font grand cas de l'intercession des saints , sur-tout de celle de la mere de Dieu. Ce point de leur religion aussi-bien que leur grande vénération pour leurs reliques , sont néanmoins plutôt fondés chez eux sur l'habitude & la tradition , qu'ils ne sont regardés comme vrais articles de foi.

Le culte divin s'exerce également chez les Arméniens par les moines & par les prêtres. Les premiers vivent dans le célibat & sont ou patriarches , ou archevêques , ou évêques , ou simples moines , ou hermites. Comme les prêtres sont obligés par leurs fonctions à fréquenter souvent des personnes de l'un & de l'autre sexe , ils sont tenus d'avoir une femme. Les Arméniens ont mis une triple maniere de

faire abstinence ; l'une qu'ils nomment *Poch*, consiste à ne manger ni viandes, ni lait, ni poisson, ni œufs, & s'observe particulièrement tous les mercredis & tous les samedis ; une autre appelée *Dzourin* qui exige qu'on s'abstienne entièrement de boire & de manger depuis le soleil levé jusqu'au soleil couché ; enfin le Navakatikh qui se borne au contraire à s'abstenir uniquement de viande. Leur grand carême avant Pâque dure sept semaines. La plupart de leurs fêtes sont précédées d'un jeûne de huit jours, telles que la naissance & le baptême de Jesus-Christ, la fête de saint Sergius, de saint George, l'exaltation de la croix, saint Tropheus, saint Jacques, &c.

Leurs enterremens sont chargés d'une infinité de formalités. Le cadavre, après avoir été bien lavé, est porté pour l'ordinaire dès le premier jour, en grande cérémonie, à l'église, dans un cercueil plus ou moins orné, accompagné des diacres portant des cierges, de l'évêque & de tout son clergé, tous revêtus de leurs habits pontificaux, des parens & des amis des deux sexes. La procession étant arrivée au temple, on brûle de l'encens, on fait des prières pour le mort, & le reste du jour se passe à manger & à boire. Le lendemain tout le monde se rassemble dans la maison du défunt & se rend en procession à l'église, les prêtres chantent

& recitent des prieres, après quoi le corps est porté en cérémonie, mais accompagné des hommes seulement, au lieu de la sépulture. Quelques jours ensuite on va pleurer le mort auprès de sa tombe, devant laquelle on dit pendant six semaines des messes pour les trépassés *. Les Arméniens prennent le deuil pour leurs proches, & la durée en est plus ou moins longue, selon le degré de proximité.

Les mariages des Arméniens ne sont pas moins surchargés de cérémonies que leurs enterremens. Le futur époux quitte vers le soir sa maison & se rend avec un grand cortège de conviés dans la maison de celui qui s'est chargé de faire les fonctions de pere dans l'acte nuptial. La marche est ouverte par deux chanteurs, accompagnés d'instrumens, ils sont suivis d'un autre homme qui porte sur sa tête un grand plateau quarré chargé de deux grands flacons d'eau-de-vie, entre lesquels il y a un petit flacon d'argent, rempli d'eau-de-rose, qui doit servir à asperger les conviés à mesure

* Faire des prieres pour un mort, dire des messes pour les trépassés, & ne point admettre la doctrine du purgatoire, cela doit paroître bien contradictoire à ceux qui ignorent que les Arméniens sont dans l'opinion que les hommes ne seront punis ou recompensés qu'au jour du jugement, & qu'en attendant ce grand jour les ames séparées des corps errent dans la région de l'air.

qu'ils arrivent. Tout ce plateau est de plus garni de bougies allumées, de differens fruits & de confitures. Ensuite viennent les convives portant des cierges à la main, & au milieu d'eux l'époux, qui lorsque le cortège est arrivé devant la maison du pere, où on les asperge avec de l'eau-de-rose, n'y entre que le dernier. Après que la troupe s'y est arrêtée une demi-heure à chanter & à se régaler, elle retourne dans le même ordre à la maison de l'époux, dont quelques personnes sortent à la rencontre avec un grand arbre de cire orné de toutes sortes de fleurs de même matiere & de différentes couleurs. Tandis que le souper se prépare, la compagnie reste devant la maison, le plus souvent sous des tentes & passe son tems à chanter & à boire; ces divertissemens sont aussi pour l'ordinaire accompagnés de décharges d'armes à feu. Après quoi on va se ranger à terre dans un appartement dont le plancher est couvert de tapis, & c'est alors que commence le véritable festin. La place d'honneur, qui est un peu plus élevée, est occupée par l'époux, qui tient en ses mains, ou à côté de lui un cimenterre nud; on place vis-à-vis de lui le grand arbre de cire, le plateau, &c. Le repas terminé, on chante, on boit & on danse, puis on apporte du vermil-

lon, dont l'époux futur & son pere se peignent les mains.

Alors le pere de la future paroît & vient annoncer que sa fille est prête à aller recevoir la bénédiction nuptiale à l'église. Aussi-tôt tout se leve, on faist les instrumens de musique, on prend le grand plateau & l'arbre, & l'on se rend en hâte dans la maison de l'accordée. Le prêtre, le pere de l'époux, & l'époux lui-même vont trouver l'épouse; le premier bénit le nouveau couple & recite une priere, il revêt l'époux d'un ruban en forme d'ordre & lui attache autour du col un fil très-mince, dont les extrémités sont jointes par un noeud, ce qui doit signifier que l'époux n'est point autorisé à consommer le mariage, que le prêtre ne soit venu au bout de trois jours dénouer ce fil de sa propre main, en récitant les prieres d'usage. Alors les nouveaux mariés se donnent la main; on marche vers l'église, mais on a soin de s'arrêter souvent le long du chemin pour manger & boire. Lorsqu'on y est arrivé, le prêtre recommence les prieres, fait promener l'époux & l'épouse en cercle autour de lui, leur donne à tous deux un peu de vin à boire, & termine la cérémonie par une messe.

Il faut que les Arméniens, du tems de Tournefort, aient été de tout autres gens

qu'ils ne font aujourd'hui , ou que ce galant-homme se soit bien trompé dans la description qu'il en a faite. Suivant les observations de M. Gmélin, observations puisées dans une longue fréquentation, ils sont presque tous fourbes, & se conduisent selon les circonstances, avec beaucoup de hauteur, ou avec une extrême bassesse; mais toujours d'une manière intéressée. Un Arménien est capable de vendre son pere & son frere s'il y trouve son avantage. Il n'hésite point à prêter un faux serment, s'il échape en se parjurant à une punition méritée, ou s'il se maintient dans la possession de son argent. Il viendra se jeter à vos pieds s'il a besoin de votre assistance, il vous offrira sa maison & tout ce qu'il possède; mais à peine se trouve-t-il hors d'embarras qu'il oublie non seulement son libérateur, mais qu'il est encore capable de lui causer toutes sortes de dommages. Les Arméniens conservent même entre eux une antipathie sourde & voilée, qui les excite les uns contre les autres, & entretient continuellement dans leurs cœurs le poison de l'inimitié.

La principale occupation de cette nation dans Astrakan est sans contredit le commerce, & l'on peut regarder la part qu'ils ont à celui de Perse, comme la branche la plus considérable de leur trafic. Ils font passer d'Astrakan

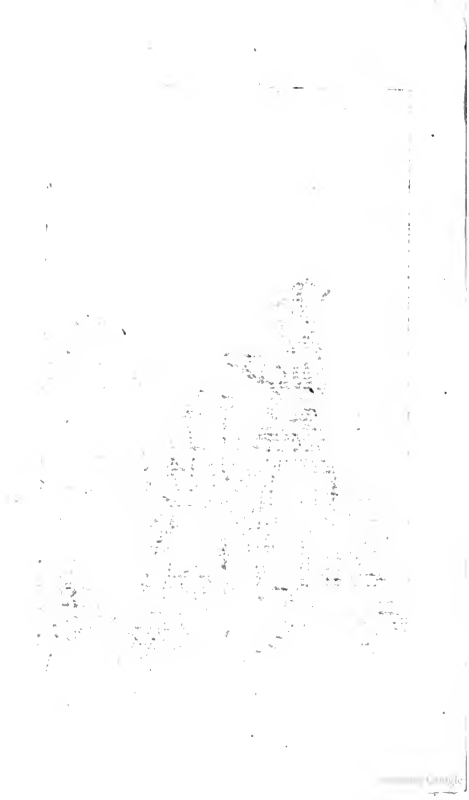
dans ce royaume les marchandises qu'ils tirent d'Europe, telles que la cochenille, l'indigo, de riches étoffes de France, du camelot, du fil d'or & d'argent, du sucre, du café & du thé, & ils en rapportent en retour de la soie, du coton cru & filé, & des étoffes de soie & de coton. Ils commercent encore par la Perse avec la Chine & la Boucharie où ils portent les mêmes marchandises qu'ils vendent aux Persans, & achètent dans ces contrées du coton, des peaux d'agneaux, des perles, des diamans & de la poudre d'or. Malgré tout cela, ce sont eux qui, par les dettes qu'ils contractent & l'indignité de leur façon de penser, ont causé presque seuls la chute du commerce par la mer Caspienne. Cette nation fournit aussi quantité de fabricans & d'artisans, jusqu'à des orfèvres, des jouailliers & des horlogers. Ils se plaisent encore singulièrement au jardinage, & cultivent en conséquence beaucoup de fruits & de légumes.

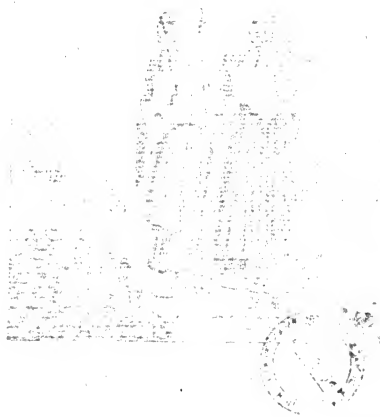
Les femmes Arméniennes sont extraordinairement fécondes, ce qu'il faut, selon toute apparence, encore plus attribuer aux jeunes fréquens & rigides auxquels ce peuple est astreint, & pendant la durée desquels tout commerce charnel leur est interdit, qu'au très-grand usage qu'ils font de l'ail dans leurs mets. Leurs filles sont très-communément

réglées dès l'âge de dix ou onze ans. Les femmes en général sont dans l'habitude de se noircir les cheveux & les sourcils ; elles emploient pour cela des noix de galles pulvérisées qu'elles étendent sur une plaque de fer , sur laquelle ces galles pilées se broient & se brûlent avec une autre plaque de fer rougie jusqu'à ce qu'elles rendent une huile , qui mêlée avec de l'eau & broyée de nouveau avec un morceau de cuivre en forme de bouchon , fournit une teinture d'un beau noir.

Les Arméniens d'Astrakan se couvrent la tête d'un bonnet rond , le plus souvent de velours , & bordé de peau d'agneau noir ; ce bonnet se distingue de celui des Tartares , en ce qu'il n'est point aussi élevé , & que la bordure n'en est qu'à moitié aussi large. Leurs robes de dessus & leurs pelisses sont beaucoup plus longues que celles de dessous , ainsi qu'on peut le voir par la figure de la planche I. elles ne croisent point pardevant & sont garnies de boutons. Leur seconde robe de dessus ou surtout est entièrement à la Tartare , avec cette différence que ce surtout ne joint pas sur la poitrine , qu'il croise sur le bas-ventre , & qu'il se retrouffe des deux côtés depuis le bas jusqu'à la hanche. Les robes de dessous sont entièrement à la Tartare. Plusieurs Arméniens portent aussi quelquefois en place de ces robes









des espèces de camifoles d'étoffes de soie rembourrées de coton, qui se ferment sur les côtés avec des rubans, & qui ont de petites manches. Leurs robes de dessus sont ordinairement de couleur violette, & leurs bonnets rouges ou orange. Ils portent de larges culottes qui leur prennent les hanches, des bas de fil ou de laine fort courts, qui ne leur montent que jusqu'au-dessus du genou, & des pantoufles de femmes, rouges, jaunes ou noires. Leurs chemises sont pour la plupart à la façon d'Europe. Ils coupent leurs cheveux en rond autour de la tête; peu d'entre eux laissent croître leur barbe; mais ils portent presque tous une moustache.

Les femmes Arméniennes portent un voile de cambray ou batiste, bordé d'une frange de soie ou d'or, & qui leur pend jusqu'au milieu du dos: elles se nouent sur le devant du front un morceau d'étoffe de soie plié en bande étroite, qui fait le tour de la tête par-dessus le voile; les deux côtés du visage sont accompagnés de grosses boucles de cheveux noirs, & il leur pend sur le derrière de la tête d'autres cheveux soit crépés, soit en forme de tresse. Le cou est orné de pierres précieuses, de perles, ou de pièces de monnaie d'or & d'argent; leurs robes, tant celles de dessus que celles de dessous, ainsi que leurs pelis-

ses, sont toutes semblables à celles des hommes, si ce n'est que celle des trois qui se met par dessus, ainsi que celle qui se met par dessous, ne leur vient que jusqu'aux genoux, tandis que celle qui est entre deux leur descend jusqu'aux talons; elles passent aussi sur leur seconde robe de dessus une ceinture, soit d'or ou d'argent massif & garnie de pierres précieuses, soit d'un tissu de soie. Lorsqu'elles sont hors de chez elles, elles sont couvertes de la tête aux pieds d'un grand voile blanc de batiste. Voyez pl. II.

Il faut encore compter parmi les habitants d'Astrakan le détachement du corps des ingénieurs & de l'artillerie, qui a été augmenté, il y a quelques années de troupes d'infanterie, de dragons & de chasseurs. Il y a de plus un premier médecin nommé par le collège impérial de médecine, & un arpenteur chargé de faire des partages exacts des terres en culture, l'un & l'autre résident habituellement à Astrakan.

Les environs d'Astrakan étant absolument dénués de bois, doivent avoir naturellement une grande disette de quadrupèdes. On y trouve cependant les mêmes animaux qui vivent dans les Steppes supérieures du Wolga, & dans le voisinage du Don, tels que le lièvre

de terre les *Suslikis* *, les *Slepezis*, outre différentes espèces de fouris. Les loups & les renards ne laissent pas aussi d'être communs dans ces quartiers. Les habitans de la ville sont fort incommodés dans leurs maisons par la visite d'un gros rat de passage, auquel M. de Buffon a donné le nom de *Surmulot*; mais la souris domestique ordinaire manque entièrement. Leurs animaux domestiques sont les chevaux Russes, Circassiens, Gorskiens & Kalmouques; les chameaux & les dromadaires, les bœufs communs & les buffles, les moutons de race Russe & de race Kalmouque à queue grasse en forme de couffin; cette dernière espèce est la meilleure, mais ces moutons dégénèrent volontiers de même que ceux de race Circassienne, dès qu'ils sont privés de la pâture des Steppes, quelque soin que l'on prenne à conserver rigoureusement l'espèce dans l'accouplement. M. Gmelin en infère que les terrains salés fournissent aux moutons un engrais qui leur procure ces queues grasses, cette opinion paroît d'autant plus

* Erxleben dans son Syst. Regn. anim. regarde le *Mus sibirica* de Guldenstedt, *Comment. Petrop. nov. XIV.* p. 389. & le *Mus citillus* décrit par M. Pallas dans le même volume, ainsi que le *Casan marmot* de Pennant & le *earlest marmot* du même Pennant, pour le même animal.

fondée, que les moutons de race Circassienne qui viennent des montagnes, ont des queues grasses beaucoup moins considérables que ceux de race Kalmouque. Quoiqu'en puisse dire M. de Buffon, l'une & l'autre race appartient à celle du mouton domestique. M. Gmelin vit dans le courant de l'hiver qu'il passa dans cette ville, une assez grande quantité d'oiseaux, & nommément de l'espèce des oiseaux de proie; la *Buze* (*Falco Buteo*), la *Souïbuse* (*F. Subbuteo*), l'*Aigle doré* (*F. chrysaïtos*). l'*Aigle noir* (*F. Melanetus*). l'*Aigle commun* (*F. fulvus*; le *Pygargue* (*F. Pygargus*); le *Milan* (*F. Milous*); le *Faucon gentil*, (*Falco gentilis*), le *Lanier*, (*Falco lanarius*), le *Kober*, (*Falco vespertinus*), le *Bal-buzard*, (*Falco haliatus*). Ceux des oiseaux de proie nocturnes, qui habitent Astrakan, sont le *Grand-Duc* (*Strix Bubo*), le *Petit-Duc* (*Strix Otus*), le *Harfang* (*Str. Nyctea*), l'*Orfraye* (*Str. Aluco*), le *Hibou blanc* (*Str. alba*), auquel les Kalmoucs rendent presque des honneurs divins; la *petite Chouette* (*Strix Ulula*) & une espèce particulière à laquelle M. Pallas a donné le nom de *Strix accipitrina*. Les Corneilles sont en si grand nombre dans tout le gouvernement d'Astrakan, que celui qui fourniroit un bon moyen d'en diminuer la quantité, mériteroit une riche récompense.

Elles font sur-tout de si grands dégats dans les vignes, qu'on est obligé d'établir des gardiens pour les chasser par le bruit d'un cliquetis de planchettes. Les différens oiseaux de ce genre qui passent leur hiver dans ce pays-ci sont la *Corneille moissonneuse* (*Corvus frugilegus*), la *Corneille mantelée* (*Corvus glandarius*), le *Choucas*, (*Corvus monedula*), la *Pie*, (*Corvus Pica*; la *Corneille noire* ou *Corbine*, (*Corvus corone*), le *Coracias* ou *Crave* (*Corvus Corax*). De l'espèce des *Pics*, l'on y voit le *grand*, le *moyen* & le *petit Pic*, (*Picus major*, *medius* & *minor*, Linn.) L'*Outarde* (*Tarda*), se montre pareillement dans cette saison, ainsi que le *Faisan* & la *Perdrix*. Diverses espèces d'alouettes arrivent aussi par milliers, mais l'on n'en voit jamais qu'il ne soit tombé de la neige auparavant; & elles viennent constamment de l'ouest; ces alouettes fournissent les tables d'un mets très-délicat. Elles sont accompagnées des *Ortolans de neige* (*Emberiza nivalis*), du *Tarin* (*Fringilla citrinella*), du *Verdier* (*Fringilla spinus*), de la *Mésange hupée* [*Parus cristatus*], de la *grosse Méfange* [*Parus major*], de la *bleue*, [*P. caeruleus*], de la *noire* [*P. ater*], de la *Méfange de marais* [*P. palustris*] & de celle à *longue queue* [*P. caudatus*].

La chaleur se fit sentir dès les premiers

jours de Février 1770, avec tant d'énergie, que le canal qui se trouvoit depuis quelques tems dégagé des glaces, de même que le Koutoum, étoient déjà tout-à-fait libres; & que la branche principale du fleuve étoit dégelée de maniere à ne pouvoir plus être passée sans péril. La neige avoit disparu vers la fin de Janvier, & les animaux qui sont dans l'usage de se cacher pendant l'hiver dans leurs terriers, se manifestoit déjà, tandis que différens oiseaux de passage commençoient aussi à paroître. Ces environs sont habités, mais en hiver seulement, dans les tems de neige, par une espèce de chevreuils nommés *Saïgakis*, qui n'appartiennent pas proprement aux quadrupèdes du Wolga, mais qui viennent du Jaïk dans ces contrées, & souvent en grandes troupes. Ces animaux courent très-vite, la grande ouverture de leur trachée-artère, le volume de leurs poumons, & la capacité extraordinaire de leurs naseaux facilitent beaucoup cette rapidité de leur course, cependant comme ils sautillent continuellement en courant, ils se lassent bien vite, & les chasseurs vont les guêter dans les terrains entrecoupés de collines. Lorsque ces chevreuils sont jeunes, la chair n'en est pas désagréable; celle-même des vieux, celle de la chèvre sur-tout, ne feroit pas si décriée, sans une espèce particulière

liere de vers qui se logent en très-grand nombre chez ces animaux entre cuir & chair & les rendent extrêmement dégoutans. On remarque encore parmi les quadrupedes de ces environs une petite espèce de hérissons qui se distinguent par la longueur de leurs oreilles, mais dont les mœurs sont en tout semblables à celles des hérissons ordinaires. Il sont sur-tout très-communs dans les jardins d'Astrakan.

L'*Ortolan des roseaux* [*Emberiza schœnichus*], qui passe tout l'hiver à Woronesch, ne s'arrête point ici, & en part dans l'automne; mais c'est pour s'éloigner du nord, & il y a toute apparence qu'il descend du haut Wolga. Il habite continuellement dans les roseaux, & y fait son nid avec des poils, des brins de paille & de plantes à un ou deux pieds de terre, selon que l'eau est plus ou moins profonde. Les beaux jours de Février amenèrent aussi l'*Oie à large bec*, avec différentes espèces d'Oies & de Cignes. Ils furent suivis des espèces connues des canards, telles que l'*Anas clypeata*, *Strepera*, *Clangula*, *Acuta*, *Ferina*, *Fuligula*, *Querquedula*, *Crecca*, *Circia*, *Platyrynchos*, &c. qui viennent toutes en grandes bandes, de sorte que dans ces jours-là les amateurs se donnent continuellement le divertissement de la chasse au faucon. A ces oiseaux que nous venons d'indiquer se joignirent en-

core différentes espèces de *Plongeurs*, telles que l'Oie de mer [*Mergus merganser*]; le *Plongeur blanc* [*Mergus albellus*] plus une grande espèce de *Hérons* à laquelle M. Gmelin donne le nom d'*Ardea gigantea*, qu'on voit toujours paroître au printems; ils ne se montrent jamais que deux à la fois, le mâle & la femelle, & se nourrissent de poissons, de grenouilles & de serpens; tout accouplés qu'ils sont, ils ne nichent point dans la contrée, mais poursuivent leur route en remontant le Wolga. Les Mouettes se font voir toutes ensemble telles que la *Mouette riense* [*Larus ridibundus*], la *petite grise* [*L. canus*], la *Moqueuse* [*L. atricilla*], &c.

L'*Hermine* se montrait déjà dans sa robe d'été, & l'on n'appercevoit plus que quelques places blanches répandues çà & là sur son dos. Les *Lièvres de terre* [*Mus jaculus*] quittoient leurs terriers en grande foule, & les *Susliks* en faisoient de même. Ce ne fut qu'au commencement du mois qu'arriverent les *Pélicans*, les *Plongeurs*, les *Poules de mer*, & un petit nombre de *Bécasses*. Il en vint une plus grande quantité avec les *Hérons* dans les premiers jours de Mars. Ceux de ce dernier genre qui se montrèrent furent l'*Ardea alba*, *major*, *Nycticorax*, *Cayenensis*, *Striata*, *Botaurus major*, &c. La plupart des oiseaux

aquatiques qu'on rencontre en Perse, se rendent à Astrakan pendant l'été, & il en est de même des *Scolopaces*, dont toutes les espèces étoient arrivées vers le 18 de Mars. Ainsi l'on vit à cette époque les *Chevaliers* [*Tringa*], les *Pluviers* [*Charadrii*], le *Bec recourbé* ou l'*Arrosette* [*Recurvirostra*] & la *Bécasse de mer*. Les *Guépriers* ne sont pas aussi nombreux à Astrakan, qu'ils le sont plus haut le long du Wolga; mais en revanche la *Grive couleur de rose*, y est on ne peut pas plus commune. Toutes les espèces de mésanges disparaissent en été, excepté la *Mésange de Lithuanie* ou *Pendulin*, très-remarquable par la manière dont elle construit son nid *. Les espèces ordinaires de *Pinçons* [*Fringilla*], les *Lavandières* ou *Hochequeues* [*Motacilla*] & les *Gobemouches* [*Muscicapæ*], sont tous des oiseaux de passage.

Quant aux plantes qui croissent dans les environs d'Astrakan, voici, à peu près, les plus remarquables. Il y vient des *Raforts*, qui sont quelquefois plus gros que le bras d'un homme; un Arbruste qu'on nomme *Ca-*

* C'est le *Parus pendulinus*, qui suspend avec une singulière dextérité, son nid construit de la partie cotonneuse du chardon; à une branche d'arbre, & qui habite aussi la Pologne, la Lithuanie, l'Hongrie & l'Italie.

prier sauvage [*Zygophyllum fabago*], mais dont le fruit ne sauroit tenir lieu de capres ; la *Camomille jaune* [*Anthemitinctoria* ; la *Pomme épineuse*, plante vénéneuse [*Stramonium*]. Le *Roseau* d'Astrakan est l'*Arundo Donax* & *arenaria* ; & l'on trouve aussi dans les lieux où ces roseaux viennent en plus grande abondance, nos *Trapa natans*, *Hippuris*, *Callitriche*, *Nymphaea alba* & *lutea* de Suisse. Cette contrée produit aussi, non seulement toutes les espèces de *Régliasses* connues, mais encore une espèce qui ne l'est point & dont les Kalmoucs se servent en guise de thé. L'art de teindre en garance est très-connu à Astrakan, & l'on s'y pique d'être aussi versé dans la manière d'y procéder qu'en Turquie même. Quoique les vignes de cette province ne produisent pas de bien bon vin, l'on pourroit en tirer un très-grand parti si l'on en faisoit des eaux-de-vie, & la culture mériteroit d'en être beaucoup plus encouragée qu'elle ne l'est, quand ce ne seroit que dans cette vue.

Comme les *Marroquins* d'Astrakan, tant le rouge que le jaune, sont renommés, nous pensons que la manière de les préparer mérite bien d'être décrite. Lorsqu'on a, par exemple, cinquante peaux de bouc fraîches à préparer, on commence par les mettre dans un cuveau rempli d'eau froide, & après les y

avoir laissé tremper pendant vingt-quatre heures, on les retire pour en racler toutes les chairs qui peuvent y être restées. Ensuite pour les peler, c'est-à-dire, en faire tomber le poil, on les remet pendant dix jours dans une eau froide impregnée de chaux; sur 50 seaux de Russie d'eau, que doit contenir le cuveau, on met un sac & demi de chaux. Au bout de ce tems-là on racle les poils, on rince les peaux dans de l'eau bien pure, on les remet dans de l'eau froide pour les y laisser encore quinze jours. Lorsque la quinzaine est écoulée les peaux sont mises dans un vaisseau de bois avec de l'eau froide bien nette, où on les foule avec les pieds, & cette opération se réitere à sept reprises; puis on les retire, & on les met en une pile par paire, de maniere que les deux peaux se touchent par leur côté extérieur, & on les y laisse pendant vingt-quatre heures. Cet entassement des peaux se réitere à chaque fois qu'on les rince, après quoi on les foule de nouveau à quatre reprises de la maniere qui a été décrite; sur quoi on remet encore dans un vaisseau, & l'on saupoudre chaque peau avec de la crote-de-chien blanche, dont il faut deux pleins seaux, on verse par-dessus le tout vingt seaux de Russie d'eau, on les foule environ un quart-d'heure, puis on les retire, on les rince à neuf reprises dans de

l'eau bien pure, & on les racle avec un couteau, ensuite on les étend afin qu'il n'y reste plus d'humidité.

Alors on partage les cinquante peaux en deux moitiés, dont chacune se met dans un vaisseau différent, & on les saupoudre de son de froment. On jette de l'eau par-dessus, de manière que le vaisseau ne soit qu'à demi rempli, & les choses restent dans cet état pendant quatre jours. Après quoi l'on fait bouillir vingt livres de miel dans une chaudière, & l'on y verse cinq seaux d'eau, en faisant bien attention que ce mélange, venant à bouillir à un feu tant soit peu trop vif, est très-sujet à s'enfuir. Lorsque cette eau mêlée commence à redevenir tiède, on y trempe les peaux, on les entasse bien ferrées, on les remet dans un grand vaisseau, & on les charge de planches & de pierres, mais avec la précaution de pratiquer dans le fond de ces vaisseaux des trous pour favoriser l'écoulement que ces poids procurent. On prépare dans l'entrefaite un autre vaisseau qui contient cinq seaux d'eau chargée d'une livre de sel. On a soin de bien remuer le sel dans cette eau, & l'on met les peaux dans cette espèce de lessive salée, dont on ne les retire qu'au bout de quatre jours, pour les faire égoutter de nouveau, & les reporter ensuite dans cette même lessive; & comme

elles en souffriroient en y restant davantage, on a soin de les teindre le jour suivant.

Or voici comment l'on s'y prend pour donner la couleur à ces peaux. On verse dix seaux d'eau dans une chaudiere, & l'on met quatre livres d'une couleur jaune, nommée *Tschagan* [*Artemisia annua*]. On fait bouillir l'eau jusqu'à ce qu'elle devienne jaune. Alors on retire le marc de la chaudiere, & l'on jette dans cette eau jaune une livre de cochenille réduite en poudre ; on continue à faire bouillir cette teinture pendant au moins une demi-heure ; au bout de ce tems-là on y ajoute, suivant la qualité de la cochenille, cinq ou six solotniks d'alun, & l'on donne à ce mélange encore un bouillon. Pour lors on apporte une auge dans laquelle on verse de la chaudiere environ la valeur d'une pinte de teinture, dont on teint le côté extérieur de chaque peau qu'on tord ensuite bien doucement ; on vuide à chaque peau qu'on teint ce qui reste dans l'auge, & l'on y verse de nouvelle teinture pour la suivante. Les peaux se plient en deux pour être passées dans l'auge, ensuite on les retourne & l'on procede de même à l'égard du côté intérieur. Il faut avoir soin de bien étendre les peaux dans le fond de l'auge, afin qu'elles ne fassent aucun pli nulle part. On ne les tord que lorsqu'elles ont tou-

tes reçu la teinture. Après quoi on les reteint de nouveau pour la seconde, troisieme & quatrieme fois, & il faut bien observer que les doses d'ingrédiens que nous avons énoncées ne sont que pour vingt-cinq peaux.

Cette opération terminée, l'on prend dix poudes de feuilles de chêne de Kislar, dont on fait trois parts égales. On prend une de ces parts, on la met dans une auge, on verse par-dessus une quantité proportionnée d'eau tiede, puis on y place les peaux & on les y foule avec les pieds. Tout en les foulant, il faut avoir soin de goûter l'eau de tems-en-tems, & si elle n'a point contracté une certaine douceur, il faut continuer de fouler jusqu'à ce qu'elle l'ait acquise. Pour lors on retire les peaux de cette lessive de chêne, on les tord, on en exprime bien toute la vieille eau, & on recommence le même procédé avec la seconde & avec la troisieme part des feuilles restantes. Par ces dernieres manipulations, les peaux acquierent la souplesse requise, & lorsqu'il n'y a plus rien à desirer à cet égard, on a soin d'en bien racler encore le côté intérieur & de le rendre bien net. Puis on les rince encore une fois, & c'est alors qu'on frotte le côté extérieur avec de l'huile d'olive ou de chenevi, dont il faut environ un stof pour cinquante peaux. On les pend à l'air pour les sécher &

on les calandre avec un morceau de bois bien dur, jusqu'à ce qu'elles aient pris un beau lustre. Mais il faut avoir soin d'humecter le côté extérieur des peaux la veille qu'on les calandre, sans quoi on risqueroit de les brûler, pour peu qu'elles fussent trop sèches. Cette dernière opération exige en général une très-grande précaution, & il vaut mieux pour plus de sûreté calandrer chaque peau deux fois. Tels sont les procédés qu'on employe pour le *marroquin rouge*.

Le *marroquin jaune* se prépare de la manière suivante; les premiers procédés sont les mêmes que pour le rouge, si ce n'est qu'on n'y employe ni miel, ni sel. On laisse les peaux pendant deux jours dans la lessive de feuilles de chêne, & on ne les foule que quelques heures par jour. Au bout de ces deux jours on les rince soigneusement, & on les pend bien entassées sur une perche, pour les faire égouter; sur quoi l'on verse sept seaux d'eau dans une chaudière & l'on y jette vingt livres de la couleur jaune dont il a été fait mention, qu'on a soin de piler bien fine; puis on la fait cuire à gros bouillon: à mesure qu'elle cuit on en tire de la chaudière une certaine quantité qu'on verse dans une cuve, & qu'on remplace incontinent par de l'eau fraîche, & l'on continue à transvaser ainsi de la

chaudiere dans la cuve , & à remettre de l'eau dans la chaudiere , jusqu'à ce que la couleur ait suffisamment jauni l'eau. On compte que vingt livres de couleur jaune saturent quinze seaux d'eau , & qu'il faut pour cette même dose deux livres d'alun pilé bien fin , qu'on y mêle peu-à-peu par demi-cuillerées. Chaque peau se teint deux fois , & lorsque tout est fait , on les passe à l'huile , on les sèche , & on leur donne le lustre comme pour le marroquin rouge.

Il regne à Astrakan une espèce de *Lepre* qu'on appelle la *maladie de Crimée* , & qui attaque des gens de tout âge , mais principalement ceux du bas-peuple , qui se nourrissent communément de mauvais poissons & d'alimens crus ou salés. Cette maladie ne parvient à son dernier degré de malignité qu'au bout de quelques années , & pour lors elle devient mortelle , de sorte que les remèdes qui auroient pu la guérir dans les commencemens ne sont plus d'aucun effet. Les premiers symptômes par lesquels elle s'annonce sont un visage bouffi & bleuâtre , des taches rouges à différens endroits du corps , particulièrement aux extrémités ; ces taches ne sont point douloureuses d'abord , mais elles causent par la suite des démangeaisons & des cuissions violentes. Au bout d'une couple d'années toute la peau

du corps devient rude, dure, écailleuse, & prend une couleur rouge tirant sur le brun; le visage s'enfle considérablement & devient absolument difforme. Les glandes qui sont sous la peau du visage, sous la langue, celles du nez & de toutes les extrémités se durcissent & deviennent squirreuses. Les tumeurs s'ouvrent peu-à-peu & dégénèrent, communément aux jambes, en ulcères malins qui exhalent une odeur fétide. Quelques-uns de ces ulcères se dessèchent d'eux-mêmes & se ferment, alors ils restent quelquefois fermes, quelquefois aussi ils se rouvrent. Les bubons exulcérés forment une croûte hideuse, & lorsqu'elle se sèche le malade ressent une cruelle démangeaison. Si l'une des écailles vient à se détacher par quelque accident, il en résulte aussi-tôt des ulcères qui pénètrent jusqu'aux os, & l'on a des exemples que des doigts ou des orteils sont tombés articulation par articulation. Enfin le mal pénètre dans les parties intérieures, la gorge s'exulcère, les narines se ferment ou se remplissent d'abcès. La langue & le palais sont rongés, & souvent tous les poils tombent. Dans des circonstances aussi déplorables le malade conserve tout son appétit, & jouit pour l'ordinaire d'un sommeil tranquille; la transpiration est tantôt libre & tantôt interrompue. Quelques-uns

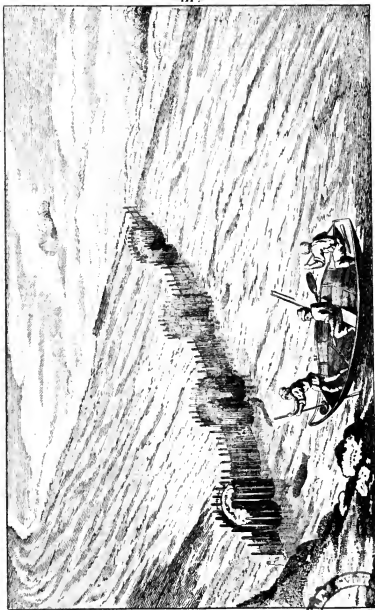
ressentent des douleurs dans les membres, sur-tout lorsqu'il se fait quelque variation dans l'atmosphère, d'autres éprouvent des maux de tête; le pouls est foible & accéléré, sur-tout vers le soir. On ne peut pas dire que cette lepre soit contagieuse, quoiqu'elle attaque quelquefois des familles entières. Il paroît qu'il faut attribuer le principe de cet affreux mal à un degré extrême de corruption dans le sang & dans les autres humeurs qui se forment du sang, & qu'on peut le regarder comme le dernier degré du scorbut.

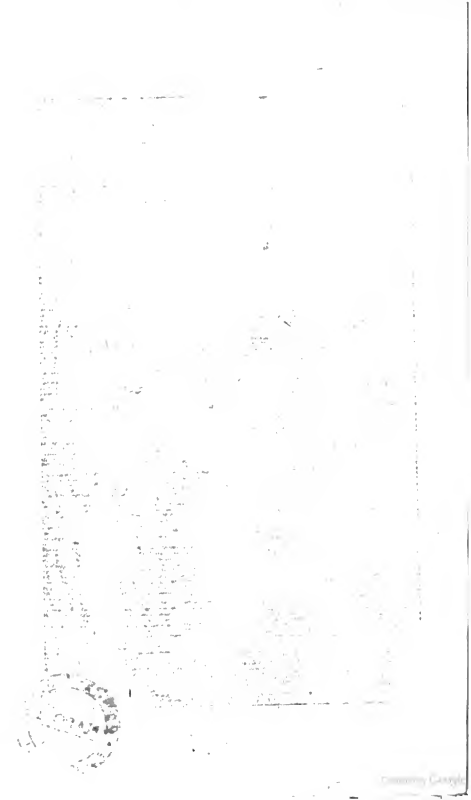
Quant à ce qui concerne les poissons de ces contrées, c'est le *Saumon blanc* qui de tous les poissons de passage arrive le premier; on en pêche une grande quantité avec de gros hameçons, depuis le milieu de Janvier jusqu'en Mars. Ce poisson n'est jamais meilleur que lorsqu'il est salé & fumé, sa chair prend alors une couleur rougeâtre; mais qui n'a pas à beaucoup près la beauté de celle du *Saumon rouge*, qu'on trouve très-rarement ici; mais qui est très-commun dans le Terek. L'*Alose* dont il a été parlé (I. 476.), ne se montre que dans le tems des hautes eaux; mais il s'en trouve alors une si grande abondance qu'on en prend une à chaque coup d'hameçon. — Aussitôt que le Wolga commence à se dégager de ses glaces, ce qui arrive tantôt au commence-

ment tantôt vers la fin de Février, & pour le plus tard dans les premiers jours de Mars, les grands Esturgeons ou Beluges ne manquent pas de se rendre de la mer Caspienne dans le Wolga & remontent seuls le fleuve durant quinze jours. A ceux-ci succèdent pendant un mois entier les *Sewruges*, autre espèce d'esturgeons qui voyagent par bandes prodigieusement nombreuses. Les *Esturgeons* proprement dits ne commencent leur émigration que vers le milieu d'Avril, & sont accompagnés des *Sterlets* [*Accipenser ruthenus*] & des *Walses*. Lorsque les eaux ont atteint leur plus haut degré d'élévation, l'on ne prend que des *Sewruges* dans les filets, & dès qu'elles baissent ces poissons retournent à la mer avec les esturgeons ordinaires. Les Beluges paroissent alors très-rarement, & quand la chose arrive on leur donne l'épithete de *Voyageurs*. Lorsque le Wolga est entièrement rentré dans son lit, on ne pêche plus que des *Sewruges* & des *Sterlets*. Vers le commencement de Septembre l'on voit de nouveau reparoître les Beluges; & l'on continue à prendre avec ce dernier poisson des *Sewruges* & des *Esturgeons* ordinaires; mais ceux-ci disparaissent entièrement à la fin de l'automne, tandis que les Beluges restent encore quelque tems, se préparant néanmoins à prendre leurs quartiers.

d'hiver , pour lesquels ils choiffissent les endroits fort profonds du fleuve , tels qu'il s'en trouve vers le confluent de deux ou trois bras ou rivières , où ils se tiennent tranquilles enveloppés dans leur bave visqueuse.

De tous les appareils de pêche , le plus curieux & qui se construit particulièrement pour la pêche des grands poissons , se nomme la *Saboïka* , dont nous donnons la figure à la planche III. On enfonce d'abord en travers du fleuve de gros pieux à la distance d'une demi-aune l'un de l'autre. Lorsque le courant de l'eau est rapide , la ligne que décrit la *Saboïka* va en serpentant , mais lorsque ce courant est moins sensible l'on donne à cette ligne une direction droite. Cela fait , on construit contre le courant , pareillement avec de gros pieux joints ensemble , des chambres à-peu près en forme de cœur , dans le milieu desquelles on pratique plusieurs cellules , en observant d'enfoncer beaucoup moins solidement les pieux qui sont près de l'ouverture qui forme l'entrée , afin que lorsqu'un poisson de plus grande taille se précipite dans le piège , ces pieux puissent en se prêtant lui ouvrir un passage proportionné à son volume. On construit plus ou moins de chambres , selon que le bras du fleuve a plus ou moins de largeur , & l'on donne à celle du milieu , entre toutes





les autres , le nom de *Materaja*, parce que c'est sur elle que se dirige le fort du courant, & qu'on y prend communément les grosses Beluges. Les intervalles de tous les pieux qui composent cette espèce de digue , sont remplis par une chaîne continue de gros rondins de bois, joints ensemble par le travers, au moyen de trois ou quatre grosses cordes d'osier. Lors donc que les poissons remontent le fleuve & qu'ils pénètrent dans les chambres, par les ouvertures qui leur servent d'entrée, & qu'ils parviennent, soit de droite, soit de gauche dans les angles, ils s'y trouvent trop resserrés pour pouvoir se retourner sur eux-mêmes & reprendre le chemin par lequel ils sont venus, & sont forcés au contraire de rester dans la position où la configuration des côtés & des angles de la chambre les tient emprisonnés; du moins quant aux grands poissons; car pour les petits, tels que les sewruges & les esturgeons de la moyenne espèce, ils pourroient à tous égards revenir sur leurs pas; mais alors ils trouvent un autre empêchement dans la rapidité du courant auquel il faut qu'ils se laissent aller, & qui est considérablement augmentée par l'espèce de digue que forme la ligne de pieux qui traverse le bras du fleuve. De sorte qu'ils deviennent également la proie des pêcheurs. On construit

les Saboïkes de préférence dans des bras du Wolga , qui ont une certaine profondeur , & qui communiquent avec la mer par leur propre embouchure. On prend par leur moyen une si énorme quantité de poissons , qu'il n'est pas possible de trouver assez de monde pour retirer de cette pêche tout le profit dont elle est susceptible.

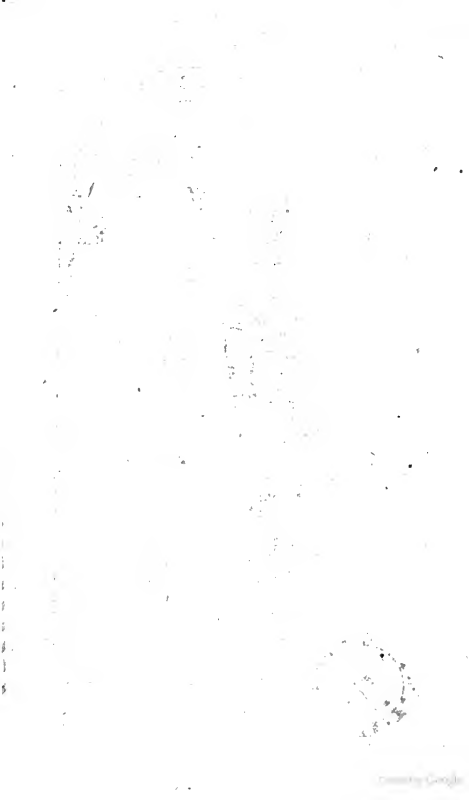
On est obligé de veiller soigneusement tous les ans au printems & en automne aux réparations de tout cet édifice ; souvent même la chose est encore nécessaire après l'écoulement des hautes eaux. On emploie principalement pour cette opération des plongeurs , qui se rendent au fond de l'eau pour examiner toutes les parties de l'édifice & les réparer. L'imagination la plus vive peut à peine se représenter l'extrême fatigue & toutes les incommodités qu'éprouvent ces malheureux plongeurs dans ce pénible travail. Avant de s'y mettre ils avalent un verre d'eau-de-vie & se rendent là-dessus dans une étuve excessivement chaude , toute attenante à la digue , où ils se tiennent une demi-heure ; ensuite enveloppés d'une pelisse , ils montent dans la nacelle qui leur est destinée , se déshabillent à l'endroit où ils doivent procéder à l'examen , font trois fois le signe de la croix sur le front & se laissent aller peu-à-peu au fond de l'eau.

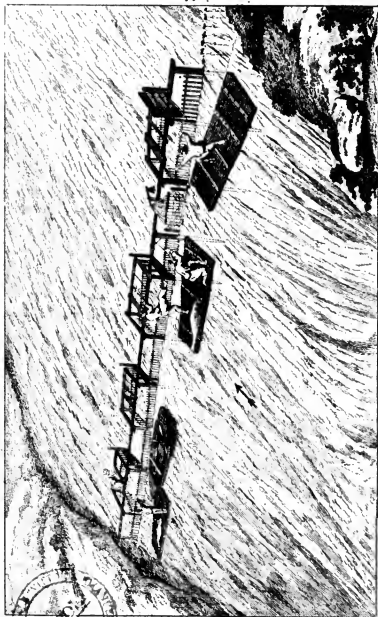
Dans

Dans cette disposition on les tire tantôt vers le haut, tantôt vers le bas, afin qu'ils puissent prendre une connoissance parfaite de l'état de la digue. Le besoin de respirer les oblige de tems en tems à remonter, ils mettent alors la tête hors de l'eau, & après s'être un peu réconfortés, ils replongent de nouveau vers le fond, ce qu'ils réiterent jusqu'à ce que saisis & grelottant de froid, ils s'apperçoivent que leurs membres commencent à se roidir. Pour lors ils rentrent de nouveau dans l'étuve, avalent encore un peu d'eau-de-vie, retournent à l'eau & réiterent ces alternatives de chaud & de froid, jusqu'à ce qu'enfin le sang leur ruisse-
lant par le nez & par les oreilles, il faut les jeter à demi-morts dans la nacelle, qui ne les abandonne pas un instant. Le plus vigoureux plongeur ne peut rester plus de sept minutes de suite dans l'eau, ni supporter plus de cinq fois dans un jour ces passages subits du chaud au froid. Comme il faut ordinairement sept jours pour réparer entièrement ces digues, le plongeur est dans le cas d'éprouver pendant tout ce tems-là toutes les suites de l'étourdissement le plus violent & le plus extraordinaire; aussi leur santé en est-elle si fort affoiblie qu'il n'en est aucun qui atteigne le terme ordinaire de la vie humaine, & qu'ils meurent tous à un âge très-peu avancé. Nul d'entre eux n'est en

état d'exercer ce métier au-delà de dix ans, & quantité sont forcés de succomber au bout de la troisième ou quatrième année.

Il se prend aussi dans ces contrées quantité de poisson à l'hameçon, & l'on emploie entre autres pour ce genre de pêche le *Snaft*, qu'on voit représenté à la planche IV près du bord de la rivière, voici la manière de le construire. On prend une corde de chanvre de la grosseur du doigt & de sept à huit toises de long, à laquelle on noue des ficelles de la grosseur d'une plume d'oie, sur un peu moins de deux pans de longueur & à un pan & demi de distance l'une de l'autre. A leur extrémité on fixe avec du fil un peu fin des hameçons de fer, au milieu de la courbure desquels on attache une ficelle de crin. A l'autre extrémité de cette ficelle se trouve un bouchon d'écorce de faule ou de peuplier noir. On noue ordinairement soixante hameçons à la grosse corde, qu'on place en travers dans l'eau, & afin que ces hameçons ne soient pas entraînés par la force du courant, on charge les deux extrémités de la corde d'un tas de pierres; & pour indiquer qu'il y a un *snaft* à cet endroit, on fait monter du fond, vers la surface de l'eau, deux cordes qui sont maintenues par deux perches flottantes sur cette surface. — Lors donc que les poissons qui vont & viennent vers le fond,

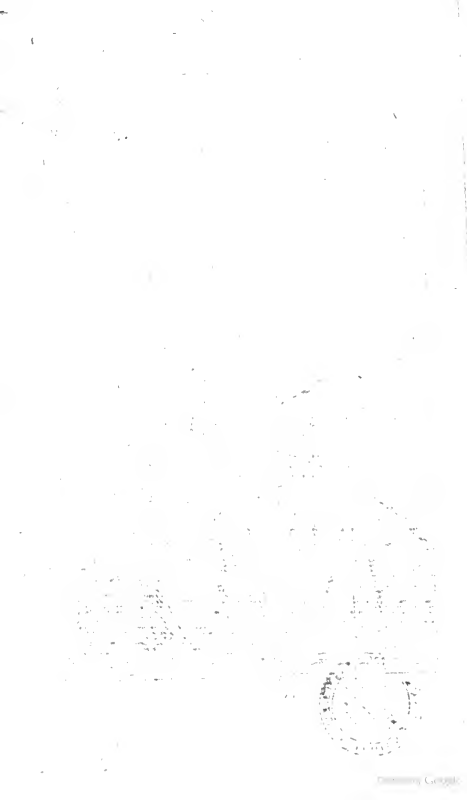


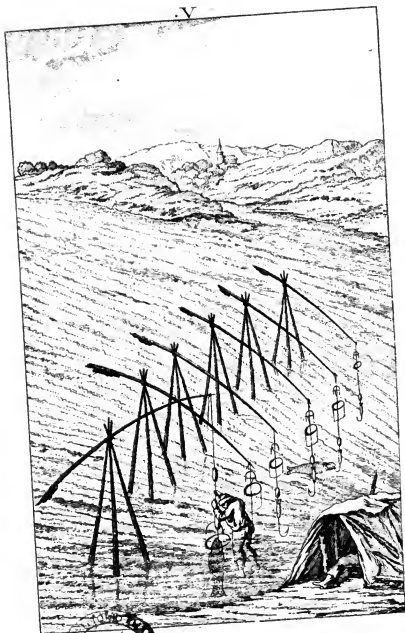


agitent l'eau par leurs mouvemens circulaires, il arrive que les bouchons légers & spongieux de leur nature, en suivant les vibrations irrégulières de l'eau approchent l'hameçon du corps du poisson, qui se sentant blessé, s'agite encore d'avantage, & cherche à atteindre le fond, ce qui met les hameçons voisins pareillement en mouvement, au moyen de leurs bouchons & multiplie les blessures du poisson. Ce ne sont pour la majeure partie que des esturgeons de différentes espèces qu'on prend avec ces снаsts, parce que ces poissons sont de taille, qu'ils ont la peau très-tendre, & qu'ils s'agitent dans l'eau d'une manière extraordinaire; aussi s'embarraissent-ils bien vite dans les hameçons.

Il est une autre manière de prendre du poisson à l'hameçon, dont on ne fait usage qu'en hiver, & qui est particulièrement appropriée à la pêche du saumon blanc (*Delphinus Leucas Pall.*) On creuse d'abord dans la glace, jusqu'à ce qu'on soit parvenu à la superficie de l'eau courante, un trou peu spacieux, à travers lequel on puisse retirer le poisson qu'on doit prendre. On place tout auprès de ce trou un arc fait de branches d'osier, dont les deux extrémités sont fixées dans la glace; cet arc est d'une épaisseur médiocre, & n'est pas considérablement élevé au-dessus de sa base; on

pose derrière cet arc trois perches d'environ une toise de long, dont les extrémités inférieures sont écartées de façon qu'elles puissent se tenir aisément debout, étant liées ensemble par le haut avec une corde, & cela de manière que leurs pointes dépassent le point de leur réunion. Après quoi l'on fixe à ces perches une petite corde avec laquelle on attache au travers de la tête du faisceau, formé par les perches, un levier d'environ deux toises de long, qui se dirige, lorsqu'on l'abaisse, vers le trou & vers l'arc, tandis que son autre extrémité est chargée d'un poids; le bout qui aboutit au trou porte une grosse ficelle longue de deux toises, à laquelle pend un hameçon recouvert d'écaillés de poissons, & muni sur le devant d'un petit plat d'étain battu. On fixe après la ficelle, tout au-dessus de l'hameçon un morceau de plomb, afin que la force du courant n'éloigne pas ledit hameçon de l'ouverture. On attache encore à cette même extrémité de la perche qui sert de levier une ficelle fort courte à laquelle tient un coin, & à la ficelle de l'hameçon une autre ficelle un peu plus longue, fixée à deux ou trois pans de l'extrémité du grand levier, & au bout de cette dernière ficelle un disque de bois placé en travers. Alors on abaisse le grand levier avec l'hameçon dans le trou, & l'on fait passer le coin sus-





pendu à l'autre extrémité de ce levier au travers de l'arc, on en use de même à l'égard du disque qu'on place dans l'arc, de manière que les deux extrémités de l'arc touchent à la circonférence du disque; le petit coin dont nous avons parlé, obtient dans l'arc une position perpendiculaire, tenant par l'une de ses extrémités à la partie supérieure de l'arc, & de l'autre au disque; moyennant quoi le coin ne fauroit glisser hors de l'arc, & il maintient l'extrémité du levier qu'on a baissée de force vers le trou dans cet état. Ainsi dès qu'un faumon blanc a saisi l'hameçon, il fait aussitôt sortir le disque de l'arc, le levier s'élève brusquement, tire le poisson en-haut, & le jette sur la glace. (Voyez planche V.) Quelques pêcheurs mettent à l'hameçon un véritable poisson vivant pour appât, d'autres se contentent d'une plaque d'étain à laquelle on donne la figure d'un poisson.

Nous supprimons la description d'un grand nombre d'autres manières de prendre du poisson, usitées dans ces environs, & nous ferons seulement encore mention d'une espèce de filet qu'on nomme *Achan*, bien moins remarquable par la nature de l'instrument, que par l'appareil fastueux qui accompagne la pêche, pour laquelle on le met en usage. L'*Achan* n'est proprement qu'un filet en forme de sac,

de deux toises de long, sur deux aunes seulement de large, il est tissu de cordes de la grosseur du pouce, faites d'écorce de tilleul. L'ouverture de l'Achan est garnie de deux grosses cordes d'une bonne longueur, au moyen desquelles deux nacelles, qui voguent à peu de distance l'une de l'autre, soutiennent le filet qu'on a fait descendre au fond de l'eau chargé de poids. Les pêcheurs qui tiennent dans les mains ces deux cordes tendues, s'aperçoivent-ils qu'un poisson se soit embarrassé dans le filet, ils tirent aussi-tôt les cordes à eux & amènent hors de l'eau leur capture qui se trouve enfermée dans le sac. On ne fait usage de ce filet que dans de certains tems, en certains lieux, & seulement pour prendre les *Beluges* ou *Esturgeons*, lorsque ces animaux se rendent, à l'approche du froid, dans leurs creux, ou qu'ils s'y sont déjà retirés.

Lors donc que le froid commence à se faire sentir, le commandant du comptoir expédie ses ordres à tous les inspecteurs des *Utschugs* * pour qu'ils défendent à tous les

* On appelle *Wataga* un port sur le Wolga où tous les poissons, pris par les pêcheurs, sont remis au propriétaire de la pêche, où l'on les sale, où l'on prépare le Kaviar & la colle de poisson, & où se font tous les travaux relatifs à la salaison. Un *Utschug* est un lieu

pêcheurs d'exercer leur profession dans tous les endroits où l'on s'apperçoit qu'il y a des fosses de Beluges, & pour qu'ils recommandent à tous les bâtimens qui naviguent sur le fleuve, de ne point faire de bruit, & sur toutes choses de bien se garder de tirer des coups d'armes à feu, afin que les poissons qui se sont couchés dans leurs trous, pour y hiberner, ne soient point inquiétés. Le grand jour pour cette chasse aux poissons se fixe lorsqu'on s'est apperçu que le poisson s'est élevé plusieurs fois vers la surface de l'eau, & s'est ensuite laissé aller vers le fond, ce qui, pour l'ordinaire, a lieu vers le commencement du mois de Novembre. Lors donc que le tems favorable est arrivé, on notifie à tous les pêcheurs de se rendre avec tous les instrumens nécessaires, à une certaine heure à tel ou tel *Utschug*.

plus considérable, où l'on a établi de ces grandes digues du genre de celles qui ont été décrites plus haut sous le nom de *Saborka*. Ces *Utschugs* sont tous bâtis sur une élévation au bord d'un des bras du Wolga, chacun a son église, & est habité par cinquante ouvriers qui ne travaillent pas comme journaliers ainsi que les pêcheurs des *Watages*, mais jouissent d'un traitement fixe, comme des gens en service réglé. *Gm.* Les droits que les *Watages* payent à la couronne se reglent sur la quantité de Kaviar & de colle de poisson qu'on y prépare. La caisse publique retire cinq roubles par ponde de colle de poisson, & deux roubles quatre-vingt copeques par ponde de Kaviar. P.

Le commandant invite pour son compte dès la veille un grand nombre de personnes, avec lesquelles il se rend aux Utschugs, où il a soin de les régaler somptueusement & de faire distribuer de l'eau-de-vie aux pêcheurs. Le lendemain de très-grand matin l'on se rend aux endroits où il y a des trous de Beluges, & l'on impose un silence universel. Après qu'on a mis les Achans en état & rangé les nacelles, un coup de fusil donne le signal du départ. A ce signal toutes les nacelles, qui sont pour l'ordinaire au nombre de 300, partent toutes à la fois. A peine les filets sont-ils jettés & tous les passages fermés, qu'au silence qui avoit régné jusqu'alors, succede un bruit épouvantable de cris & de hurlemens, poussés par les pêcheurs; les poissons effrayés cherchent à s'échapper par toutes sortes de moyens, les uns gagnent la surface de l'eau, d'autres n'osant se hasarder si haut, restent entre deux eaux, d'autres tâchent de se dérober au péril qui les menace, par les mouvemens les plus irréguliers, mais tous manquent leur but, & sont environnés d'une foule de pêcheurs, uniquement occupés à leur fermer toutes les issues par lesquelles ils pourroient s'échapper. Alors on voit d'énormes poissons tantôt faire des culebutes sur la surface de l'onde, tantôt renverser les nacelles. Ici l'on apperçoit des

pêcheurs trempés depuis les pieds jusqu'à la tête faire un vacarme d'autant plus affreux, que la plupart sont yvres; là on entend de violentes disputes, & les injures qu'ils vomissent les uns contre les autres, lorsque deux nacelles se sont heurtées. Souvent aussi l'on apperçoit les effets de la jalousie, lorsque la fortune a été plus favorable aux uns, en leur procurant des poissons plus gros ou en plus grand nombre, qu'aux autres. Lorsqu'enfin les esturgeons ont été suffisamment inquiétés, les pêcheurs jettent les Achans de côté, & s'arment de la *Poganoi*, (autre espèce de filet sans sac, qui embrasse 120 toises en largeur, & quatre en profondeur), & s'emparent du poisson qui cherche à s'échapper à la faveur du courant. Tout ordre cesse de nouveau dans ce moment, chacun rame où il peut, de-là naissent encore mille nouvelles disputes, lorsque les nacelles s'approchent de trop près, ou que leurs filets s'embarrassent les uns dans les autres.

Les grands Esturgeons, *Ichtyocolla*, qui dans toute autre saison de l'année sont si forts que dix hommes ont de la peine à se rendre maîtres d'un seul, sont alors tellement affoiblis, que deux pêcheurs en viennent aisément à bout. Ce n'est pas sans fondement qu'on allègue pour raison de cette molle résistance

de la part du grand esturgeon au commencement de l'hiver , cette enveloppe épaisse & visqueuse , dont la peau de cet animal se couvre à cette époque , & qui ne le quitte point pendant toute cette saison. Or l'esturgeon ne veut point , dit-on , à quelque prix que ce soit , perdre cette espèce d'habillement composé de ses propres sucs , & dont la nature l'a pourvu , pour le garantir de la rigueur du froid *.

Cette pêche dure pour l'ordinaire environ deux heures , & lorsqu'elle est terminée , tous les pêcheurs se rendent vers le Pristan , y débarquer leur prise en présence de leur inspecteur , & reçoivent le salaire qu'ils ont mérité. Ce qui fournit encore de nouveaux sujets de jalousies & de querelles , & occasionne derechef un tapage effroyable. Chaque société tâche d'obtenir que sa prise soit reçue la première ; & s'il arrive que l'un s'efforce à dé-

* Ne seroit-il pas plus simple d'attribuer cet état de foiblesse qu'on observe alors chez l'esturgeon à l'épuisement que la perte de ces mêmes sucs qui composent cette enveloppe , a naturellement du lui occasionner ? Un certain degré de froid ne pourroit-il pas aussi produire dans ce poisson une altération , un épaissement dans les humeurs , un engourdissement , qui les rendent moins actif , moins propre à se défendre dans cette saison que dans le reste de l'année ?

vancer l'autre, ou que dans cette espèce de joute il y ait une nacelle qui en heurte une autre, celui qui se croit lésé fond sur son camarade, comme il tomberoit sur l'ennemi le plus furieux; on se porte des coups, les rames se brisent, les barques sont fracassées, & souvent une partie des combattans est précipitée dans les flots.

Lorsque tous les creux ont été visités, & que tous les poissons qui s'y trouvoient en ont été retirés, il se rassemble de nouveau des gardes aux environs de ces creux, & si au bout de quelques jours ces gardes viennent rendre compte qu'ils ont vus des poissons nouvellement arrivés, qui commençoient à s'agiter dans ces endroits-là, on ordonne la seconde pêche, qui se réitère quelquefois aux mêmes lieux jusqu'à la troisième & à la quatrième reprise. Ce qui n'arrive cependant que lorsqu'on a lieu de présumer qu'il se trouve une grande abondance de poisson, & suivant les observations des pêcheurs d'Altrakan, la chose a lieu tous les quatre ans; hors ces cas-là on se contente de la seconde pêche. M. Gmelin assista le 3 Novembre 1769 à une de ces pêches, & il assure qu'on y prit en moins de deux heures passé 500 Beluges de différente taille, mais la plupart de 40 à 50, & quelques-uns de 70 poudes; c'est-à-dire de 13 à

16, & jusqu'à 23 quintaux. Il ajoute qu'il ne se trouva dans tout ce nombre qu'un seul sewruge & un seul esturgeon ordinaire.

Ces poissons se coupent diversement, selon leur diverse grandeur; on fait d'un grand esturgeon d'une taille ordinaire cinq morceaux, & l'on en retire la colle; le nerf du dos & le Kaviar *. Dès que le poisson est coupé, on le porte dans une glaciere bien appropriée à cet usage, & on le met dans une saumure, où il reste pendant deux jours en été, & pendant un jour seulement en hiver. Dès qu'on le croit suffisamment pénétré de sel, on le tire de la saumure, & on le couche sur le plancher de la glaciere pour l'égouter; après quoi il est mis en tas & saupoudré de sel. Les *Esturgeons ordinaires* & les *Sewruges* n'exigent aucun soin ultérieur, mais les grands Esturgeons sont mis d'abord en petits tas, & lorsqu'on les a saupoudrés de sel pendant quelques jours dans cette situation, on en fait des tas plus considérables, sur lesquels on jette de nouveau du sel. On sale les petits poissons

* Les pêcheurs affirment généralement qu'on rencontre quelquefois, tant parmi les beluges que dans les autres espèces d'esturgeons, des individus qui ont des laites d'un côté & des œufs de l'autre, & qui sont par conséquent de vrais hermaphrodites; ce qui a déjà été observé plusieurs fois en Hollande dans les Cabliaux. *Pallas.*

de la même manière, que les gros, avec cette différence que les derniers restent toujours entassés sur le plancher de la glacière, tandis qu'après que les autres ont été suffisamment imprégnés de sel, on les met secher à l'air. On compte pour un grand esturgeon ichtyocolle 25 livres de sel, pour un esturgeon ordinaire 7 à 8 livres, & 4 livres pour un sêwuge. (En coupant les poissons on trouve souvent dans les beluges de la plus grande taille ce qu'on nomme *Pierre de beluge*, à laquelle on ne parvient que lorsque l'on fend les cartilages du dos dans leur longueur, & que le couteau éprouve de la résistance. Car cette pierre est cachée dans cette masse de chair glanduleuse qui couvre la partie postérieure de l'épine du dos, & tient lieu de rognon chez les poissons, l'intérieur de ce corps glanduleux est revêtu d'une pellicule particulière, dans laquelle la pierre est logée; & c'est là, d'après les rapports les plus certains, la place qu'elle occupe. Elle est à l'extérieur, au moment qu'on la tire du poisson, un peu molle & humide, mais elle se durcit bien vite à l'air, Ce sont les pêcheries d'Astrakan qui en fournissent, dit-on, le plus; sa grosseur ne passe jamais celle d'un œuf; sa figure est quelquefois ovale, quelquefois assez aplatie & un peu arquée, ou bien avec un angle recourbé,

à l'endroit où elle étoit attenante aux cartilages du dos. Il n'est pas rare de trouver cette pierre qui se vend communément un rouble. On a aussi rencontré quelquefois dans les esturgeons proprement dits de la plus grande taille, des pierres de même nature que les pierres de beluges ; même les grandes barbues en fournissent aussi assez souvent. — Il y a toute apparence que ces pierres, ou leur couleur, la même que celle des os, & leur texture uniforme, appartiennent aux parties naturelles de l'animal : leur poids est médiocre, eu égard à leur grosseur, on peut les racler avec le couteau, quoiqu'assez difficilement, & elles ne fermentent point du tout mêlées avec des acides. Elles tiennent un rang considérable, quoique très-peu mérité, parmi les remèdes domestiques des Russes, qui en administrent la raclure en petites doses dans de l'eau, dans les accouchemens laborieux, dans les maladies des enfans, & dans les embarras des conduits urinaires). Pall.

Nous avons décrit plus haut (I. 330.) la manière de préparer le *Kaviar* ou *Cavear*, il nous reste seulement à ajouter que le plus chétif est le Kaviar pressé, qn'on n'apprête ainsi que durant l'été, & cela de la façon suivante. On détache le Cavear du poisson avec tous ses filamens & ses parties charnûes, & on l'é-

tend pour le faire secher au soleil. Quand il commence à perdre de son humidité, on le mêle bien ensemble, & on le remet secher de nouveau, ce qui se réitere à plusieurs reprises, jusqu'à ce qu'il soit parfaitement sec. Alors les ouvriers en séparent les filamens avec de grands couteaux, y mêlent encore un peu de sel, & l'encaquent tout de suite dans des barils. — Il a pareillement été parlé plus haut de la *Colle de poisson*. Ici le prix réglé de cette colle est de 26 à 32 roubles le poud, & de 10 roubles seulement lorsqu'elle n'a pas été mise en forme, & qu'elle se vend en feuilles.

L'huile de poisson se tire des entrailles grasses de l'animal & des filamens qu'on détache du Kaviar en le nettoyant. On mêle le tout ensemble, on le met cuire avec de l'eau dans une grande chaudiere. La graisse qui surnage après que le tout a bouilli pendant long-tems s'enleve avec la cuillere à pot, & se verse dans de grands seaux, ou dans d'autres chaudières, ce qui se réitere tant qu'il se présente de la graisse sur la surface de l'eau. Cette huile qu'on tire de restes impurs de poissons, souvent même de poissons près à tomber entièrement en putréfaction, est regardée comme sale, & ne s'employe jamais dans la préparation des alimens. Elle tient lieu cependant de chandelles aux personnes fort pauvres ou

excessivement économes, dans toute la partie basse du Wolga. L'huile de poisson pure & saine se tire uniquement de la véritable graisse de ces animaux, qui s'attache, sur-tout au printems & en automne au dos & aux intestins, & s'employe, même par les gens d'une certaine façon, au lieu de beurre ou d'huile de chenevi, pour toutes sortes de fritures. Mais il faut nécessairement y être accoutumé, & les personnes qui n'ont jamais usé que d'alimens apprêtés au beurre ou à l'huile ordinaire, trouvent celle-ci souverainement dégoûtante.

Une partie des pêcheurs de cette contrée ne travaillent que pendant l'été, & font la pêche en vertu d'un contrat en forme où leur paiement est stipulé, en raison de la quantité de poisson qu'ils prennent. D'autres au contraire se mettent au service du propriétaire pour toute une année moyennant des gages réglés. On trouve des pêcheurs de la première de ces deux classes dans les contrées supérieures du Wolga, de même que dans les environs d'Astrakan; mais ceux de la seconde n'existent que dans les Watages voisines de la Mer. Ceux-là prennent le nom de fermiers, & ceux-ci celui de pêcheurs à l'année. Les fermiers viennent ordinairement des villes de la Russie vers le Wolga, amènent avec eux tout ce qui est requis pour la pêche, & lorsqu'ils

lorſqu'ils ont fait leur accord avec le propriétaire, ils ſe rendent dans les eaux qui leur ſont assignées, ſe conſtruifent des habitations de pêcheurs ſur les bords du fleuve ou dans une iſle, y reſtent depuis le commencement du printems juſqu'à la fin de l'automne, y exercent la pêche de la maniere que nous avons décrite, & apportent de tems en tems leur poiſſon dans les watages. Lorſque le tems de la pêche eſt paſſé, & qu'ils ont touché leur payement, ils vont prendre chez le propriétaire les arrhes d'un nouvel engagement pour l'année ſuivante, engagement dont toute la communauté des pêcheurs ſe porte caution, enſuite ils retournent chez eux, pour y paſſer l'hiver, & reviennent à leur poſte à la débacle des glaces.

Voici les prix que les pêcheurs retirent des propriétaires des watages. On leur paye au printems au-deſſous d'Aſtrakan pour un grand eſturgeon ichtycolle de bonne taille 35 kopeques; pour un eſturgeon ordinaire 25 kopeques, & 6 pour un ſewruge; le beluge coûte en automne 45 kopeques, l'eſturgeon ordinaire 35, & le ſewruge 8 kopeques. Au-deſſus d'Aſtrakan près de Tſchernoi-Jar, l'on paye au printems les beluges & les eſturgeons ſur le pied de 40 kopeques, & 12 pour le ſewruge. En automne le grand eſturgeon

vaut 110, l'esturgeon ordinaire 70, & le fewruge 15 kopeques. Le poisson qui se prend durant l'été a la même valeur que celui qui se pêche au printems. Les propriétaires des watages à l'entour d'Astrakan se font payer d'un grand esturgeon salé un rouble & 30 kopeques; & s'ils font de petite taille on en compte deux pour un. Lorsqu'on commerce en gros, le 100 de beluges se vend de 80 à 100 roubles. Un esturgeon ordinaire de bonne taille coute salé 70 kopeques, tandis qu'un fewruge pareillement salé n'en vaut que 13. En gros le 100 d'esturgeons ordinaires se vend de 65 à 70 roubles, & le millier de fewruges de 130 à 170 roubles. Un beluge frais se vend en hiver 120 & un esturgeon 25 kopeques. Le poud de Kaviar de chétive qualité se donne pour 70 kopeques; mais le meilleur vaut de 90 à 100 kopeques & jusqu'à un rouble & demi. Le gros nerf du dos (I. 332.) n'a point de prix, on le donne ordinairement aux acheteurs par-dessus le marché. Le millier de *Ssafanes* ou *Barbues* se vend 35 à 40 roubles, & le poud de la colle qu'on retire de ce même poisson se donne pour 4 à 5 roubles.

Lorsque dans le cours de l'hiver les bords de la mer sont assez pris par les glaces, pour qu'on puisse se hasarder dessus en traîneaux, les pêcheurs quittent les watages & se hâtent

de se rendre au rivage. On établit sur toute la communauté un Attaman, qu'on choisit parmi ceux qui se sont acquis le plus de réputation dans ce genre de pêche. Celui-ci règle la distribution des travaux & désigne les lieux où l'on doit pêcher. Ils se hazardent à un certain éloignement du rivage, pour y percer dans la glace quantité d'ouvertures peu éloignées les unes des autres, & font entrer par ces ouvertures au moyen d'une longue perche sous la glace dans l'eau, le Snaft que nous avons décrit ci-dessus, (pl. IV.). On fixe pour appât des poissons vivans à de gros hameçons auxquels les grands esturgeons viennent mordre & se laissent prendre. A une heure après minuit les pêcheurs quittent les watages, & se rendent à la mer au lieu où ils ont établi leurs Snafts, retirent les poissons qui leur sont échus en partage, les dépècent avant que le froid les ait trop endurcis, en séparent les intestins & transportent leur butin dans les watages. Ils n'y reviennent ordinairement, tant à cause de l'éloignement des Snafts, qu'à cause du tems qu'il leur faut pour découper leurs prises, que vers les neuf ou dix heures du soir ; en sorte qu'il leur reste fort peu de tems pour se reposer. Mais on prend la précaution de désigner toujours le quatrième ou le cinquième jour pour le repos.

Cette pêche est quelquefois accompagnée de grands dangers : car lorsqu'il s'élève un vent de sud , les vagues de la mer affluent vers l'embouchure du Wolga , & soulèvent fortement la glace ; si alors un vent violent du nord , ou de nord-ouest , ou d'est , succède subitement au vent du sud , il fait refluer les eaux de l'embouchure du Wolga vers la haute mer , la glace s'enfonce , & se rompt souvent en morceaux si énormes , qu'un seul de ces glaçons entraînés en pleine mer , occupe quelquefois un espace de 20 à 30 wersts ; auquel cas tous les pêcheurs qui se trouvent dessus , sont ou bientôt engloutis par la mer avec tout ce qu'ils ont avec eux ; ce qui arrive lorsqu'ils sont emportés trop avant en pleine mer où la glace se fond bien plus vite que dans la proximité du rivage ; ou quelquefois , par le bonheur le plus singulier , il arrive qu'après avoir lutté trois ou quatre jours contre le péril , ils atteignent la terre à demi-morts. Dans ces cruelles circonstances , dès que ces malheureux s'apperçoivent qu'ils ne tiennent plus au rivage , ils sont habitués à prendre seulement garde vers quel point les vagues portent leur effort ; observent-ils qu'elles se poussent vers la pleine mer , ils restent dans la même place , immobiles comme des statues & attendent la cruelle décision de leur sort ; mais s'il leur

reste quelque espoir de pouvoir gagner terre, ils s'élançent sur les chevaux qu'ils ont ordinairement avec eux pour emmener leurs prises, & se rendent au grand galop vers le côté sur lequel le vent porte, afin que dans le cas où le morceau de glace devenu leur unique ressource, viendrait à heurter contre le rivage, ils puissent saisir le moment du contact pour sauter à terre avec la vitesse de l'éclair. S'ils manquoient cet instant, la glace repoussée avec force vers la mer venant à se fondre peu-à-peu par l'agitation des vagues, leur perte deviendrait plus que jamais inévitable. On conçoit aisément qu'un genre de vie aussi périlleux, & qui cause la perte de tant de monde, n'est embrassé que par des gens réduits à la dernière misère, & qui souvent ont mérité la corde ou pis encore, lorsqu'ils s'y sont une fois adonnés, ils s'engagent dans un esclavage perpétuel, à cause des avances continues qu'ils font dans la nécessité de recevoir de leurs maîtres, qui profitent souvent de la circonstance pour commettre envers ces misérables les injustices les plus criantes, tandis qu'il n'y a qu'eux qui s'enrichissent, & que les infortunés ouvriers s'enfoncent toujours plus dans la misère.

Nous avons déjà fait plus haut (I. 183.) quelque mention de la navigation du Wolga.

Il feroit possible de se rendre par eau d'Astrakan jusqu'à S. Petersbourg, vu qu'il existe un canal de communication entre la Twerza & le lac Mstino, auquel ce canal vient aboutir près du bourg de Wischnoï-Wolotschok ; on entre de ce lac dans la Msta, de-là dans le lac d'Ilmen ; de celui-ci dans la riviere de Wolchow puis dans le canal du Ladoga qui conduit enfin dans la Newa. Cependant il n'arrive que très-rarement, peut-être même qu'aujourd'hui il n'arrive plus du tout, que les bâtimens d'Astrakan fassent ce voyage. Lorsqu'il s'agit de transporter des marchandises à Petersbourg, on les décharge pour l'ordinaire près de Jaroslaw & de Nischney-Nowogorod dans de petites barques qui les conduisent plus loin. De même aussi les bâtimens qui arrivent à Astrakan, ne s'y rendent que par ces deux places de la foire de Makariew, de Kazan, Simbirsk, Saratow & Zarizyn.

Le nombre des bâtimens qui arrivent annuellement à Astrakan, peut aller de cent jusqu'à deux cents. Ils fournissent la ville de toutes les marchandises d'Europe, & de tous les objets de nécessité qui lui manquent, tels que des grains de toute espèce, des bois de chauffage & de construction, du fer & d'autres métaux, des draps, des toiles, des étoffes de soie & de laine, toutes sortes de vases &

d'ustensiles, soit en bois, soit en métal, &c. Il vient très-peu de choses dans cette place par la voie des traîneaux. On exporte au contraire d'Astrakan en Russie, outre le sel & les poissons salés, des marchandises de Perse, & différens produits des manufactures établies dans la ville même. Les bâtimens y arrivent d'ordinaire deux fois l'année, sur-tout dans les derniers jours de Mai & en Septembre; ils apportent dans leur premier voyage des grains, de l'avoine & du bois, & la seconde fois ils arrivent de la grande foire annuelle de Makariew. Un pere de famille attentif à ses intérêts a grand soin de mettre ces deux époques à profit, car il se met dans le cas de payer toutes ses emplettes deux ou trois fois plus cher s'il les fait dans les intervalles.

Il existe dans les environs d'Astrakan une quantité étonnante de lacs salés, qui forment une partie considérable du revenu de cette ville. Quelques-uns de ces lacs fournissent du sel amer, d'autres du sel de cuisine avec plus ou moins de sel amer. Les deux rives du Wolga sont garnies de quantité de ces lacs de la première espèce, mais ils sont très-petits, & ne contiennent pas une bien grande abondance de sel. Ce sel se dépose au fond du lac, après que l'ardeur du soleil en a fait évaporer entièrement l'eau qui en étoit char-

gée, & se présente sous une couleur blanche comme la neige *, ce qu'on observe même quelquefois au milieu de la ville d'Astrakan, entre le canal & les ouvrages de la forteresse. Dans les eaux qui contiennent de ce sel amer en plus grande quantité, l'épaisseur de la couche qu'il forme en se cristallisant, ne va cependant jamais à plus de deux doigts. Dans les lacs qui fournissent du sel de cuisine, on distingue le sel amer de ce dernier, tant par la diversité de sa cristallisation, que par les différences qu'on observe dans le lit de ce sel. Car celui-ci est dense & blanc dans tous ces lacs, quoique son épaisseur diffère ordinairement selon la qualité des eaux des lacs, selon les saisons & selon le tems qu'il fait. En hiver par exemple que l'eau-mère prend le dessus, le lit est fort mince, au lieu qu'en été, lorsque la chaleur du soleil fait évaporer cette eau, l'épaisseur du lit augmente sensiblement. Au surplus il est décidé que la couche de sel de cuisine occupe en tous tems la superficie du fond du lac; à cette première couche, il en

* Le *Lac Malinowa*, qui veut dire Lac de framboise, a pris ce nom de ce que le sel nouvellement desséché qu'on en tire, se distingue de tous les autres sels des lacs salés des environs d'Astrakan, par sa couleur tirant sur le pourpre & une odeur semblable à celle de la framboise. *Gm.*

succede deux ou trois autres, dont celle de dessus contient les plus petits cristaux, qui ne sont pas cependant bien compacts; ceux de la couche du milieu sont plus grands & encore plus poreux, enfin les cristaux de la couche inférieure sont les plus grands de tous, & n'ont presque point de consistance. Lorsque ces couches de sels se trouvent mêlées de sable & de terre de jardin, elles prennent une couleur noire. D'après une nombreuse suite d'essais qu'on a faits sur le sel de ces couches, on s'est assuré que ce n'est autre chose qu'un sel de Glauber, dont l'acide est combiné avec un phlogistique.

On n'exploite que ceux de ces lacs qui se trouvent voisins des eaux douces navigables, & qui rendent une quantité considérable de sel; vu que l'on a toujours la liberté du choix dans les amas prodigieux de cette denrée, dont la Russie abonde au point qu'aucun royaume de l'univers ne sauroit se vanter d'en posséder de pareils, & qu'on préfère les endroits où l'exploitation est la plus commode & la plus facile. Quelques-uns de ces lacs sont tellement remplis de vase, que leur sel en perd entièrement sa qualité. D'autres qui étoient bons ci-devant, contractent peu-à-peu une amertume qui oblige de les abandonner. Il arrive souvent que quelques-uns de ces lacs sont si

complètement couverts par des tourbillons de sable, que les grands vents amènent, qu'on n'en apperçoit plus aucuns vestiges. Il y en a plusieurs qui fournissent chaque année depuis 30 jusqu'à 50 mille poudes de sel. On se sert pour le rompre de bèches de bois, avec lesquelles on attaque la couche pour en détacher les pièces; qu'on lave ensuite dans l'eau-mère, avec des peles plus larges, & après cela on les met en tas. On forme ces tas dans le lac même, & chacune de ces pyramides contient mille poudes pesant de sel, [33 milliers]; lorsque le sel doit se transporter bientôt, on le laisse-là jusqu'à ce qu'il soit tems de l'enlever; dans le cas contraire on le transporte sur le rivage où l'on en forme un seul monceau, pour le mettre à l'abri des dommages, que de gros orages ou des pluies consécutives pourroient lui causer. Les ouvriers qu'on prend pour rompre le sel sont pour l'ordinaire des Bourlakes; l'on employe des Tartares pour le transporter des lacs au Pristan. Le salaire se proportionne à la quantité d'ouvriers, occupés à rompre le sel, & peut aller de trois kopeques & demi à cinq kopeques & demi pour chaque ouvrier, par milliers de poudes de sel. Les voituriers chargés de le conduire du lac jusqu'à l'entrepôt reçoivent selon les tems & la distance pour mille sacs, dont chacun pèse

trois poudes & demi, depuis quatre jusqu'à cinq roubles, & sont de plus nourris par le fermier, tout le tems du travail. On transporte le sel d'Astrakan, des Pristans à Astrakan même, à Saratow, Dmitrewsk & Nischneï-Nowgorod. La couronne payoit ci-devant aux fermiers deux kopeques & demi par poudé, du lac à Astrakan, sept jusqu'à Dmitrewsk, neuf jusqu'à Saratow, & dix-sept jusqu'à Nischneï-Nowgorod. Les fermiers actuels se sont chargés de livrer 1000 poudes à Astrakan, en y comprenant les fraix pour rompre le sel & pour le transporter jusqu'au Pristan. On leur bonifie communément dix kopeques par poudé, livré à Dmitrewsk, à Saratow dix & demi, & dix-neuf & demi à Nischneï-Nowgorod.

Il est bien tems que nous quitions enfin avec M. Gmelin Astrakan & ses environs pour aller visiter les provinces de la Perse qui sont situées sur la mer Caspienne. Notre savant s'étoit proposé, avec l'approbation de l'Académie Impériale, de passer le mois de Mai 1770 entre Astrakan & l'embouchure du Terek, celui de Juin entre l'embouchure de ce fleuve & Derbent; celui de Juillet entre Derbent & Bakou, le mois d'Août entre Bakou & Rescht, & celui de Septembre entre Rescht & Astrabad; enfin après être parvenu à l'ex-

trémité la plus reculée de la mer Caspienne , il devoit revenir dans le courant d'Octobre vers le Terek. Le docteur Guldenstedt devoit dans le même tems quitter Kislar au mois de Mai , visiter le Mont Caucafé & la ville de Teflis , capitale de la Géorgie , & venir ensuite en automne se réunir à M. Gmelin. En conséquence de ce plan M. Gmelin obtint un vaisseau en propre , & le gouverneur d'Astrakan eut ordre de le faire passer en Perse avec toutes les précautions les plus propres à appuyer l'entreprise & à maintenir l'honneur de la Russie dans un royaume limitrophe. Notre savant fut muni des lettres de recommandation les plus pressantes pour les différens Kans Persans qu'il devoit voir , & des instructions les plus positives aux consuls de Russie , qui résident à Sallian & à Enzelli. On lui donna de plus deux bons interpretes , l'un Persan & l'autre Tartare , & pour escorte un détachement de douze soldats sous les ordres d'un sergent , avec un tambour & un fifre.

Ce vaisseau bien muni de tout ce qui étoit nécessaire pour ce voyage , partit le 28 Mai de l'Amirauté d'Astrakan pour se rendre à l'embouchure du Wolga. M. Gmelin , retenu par une forte fièvre , ne put se rendre à son vaisseau que le 5 Juin , dans une chaloupe , de sorte qu'il n'arriva que le 12 à la pointe

du jour devant Derbent, où l'on jeta l'ancre à un mille environ de la ville. On évalua le trajet par mer d'Astrakan à Derbent à soixante-huit milles. Après que le fort eût salué le bâtiment Russe de cinq coups de canon, & que celui-ci eût rendu le même salut, M. Gmelin envoya son interprete Tartare avec quelques personnes de sa suite en ville auprès du commandant, qui les reçut très-bien, & les chargea de rapporter à M. Gmelin qu'on avoit déjà préparé un logement commode pour lui & pour tous les siens, & il accompagna cette commission d'un présent, pour marque de la satisfaction que lui caufoit l'arrivée de M. Gmelin; ce présent consistoit en vin de Derbent & en fleurs odoriférantes, suivant l'usage du pays. M. Gmelin se rendit là-dessus à terre avec toute sa suite, prit possession du quartier qu'on lui avoit assigné, & alla le 14, accompagné de ses deux interpretes, rendre ses devoirs au Kan, auquel il offrit en même-tems quelques présens, qui consistoient principalement en draps d'Hollande, en sucre, en confitures & en une boussole. La salle d'audience n'annonçoit rien du tout qui eût un air de magnificence. Il y avoit dans l'antichambre, qui n'étoit séparée de la pièce où se tenoit le Kan que par un petit escalier, quantité de monde debout, & tous sans fan-

dales , l'usage exigeant qu'on les laisse à l'entrée pour la propreté. Le Kan étoit assis par terre au milieu de la salle en habillement Tartare & fumoit du tabac ; il avoit à côté de lui un pistolet chargé qu'il ne quitte jamais. Vis-à-vis du Kan étoit assis le commandant de la ville , ayant à son côté un prince Tartare du voisinage ; ce fut près de ce dernier qu'on plaça un siege pour M. Gmelin , & ses deux interpretes furent obligés de se tenir debout derriere lui. La lettre de recommandation du gouverneur d'Astrakan fut remise entre les mains de l'adjudant du Kan , & fit un si bon effet sur l'esprit de ce prince , qu'il promit à notre savant tous les secours qui pouvoient dépendre de lui. Mais ayant appris que M. Gmelin étoit médecin , il le fit revenir dès le lendemain pour lui tâter le pouls , pratique que les Persans ont en grande estime , & pour lui demander ses conseils au sujet d'une tumeur squirreuse qu'il avoit à la joue. Cette circonstance mit M. Gmelin en singuliere faveur auprès du Kan ; il lui prescrivoit des remedes , dont il lui promit du soulagement , & ayant refusé d'accepter cent roubles , dont le Kan vouloit le gratifier , celui-ci lui envoya quelques moutons & de la volaille.

On prétend que Derbent a été bâti par Alexandre le Grand , que les orientaux appel-

loient Iskender ; au moins assure-t-on que cet ancien conquérant a le plus contribué aux commencemens de cette ville. Elle est située tout au bord de la mer , au bas d'une montagne qui fait partie du Derbent , & qui est une continuation des monts Usmeïns ; elle est bâtie en long , & munie d'une forteresse ou château , placé sur la partie la plus élevée du pied de la montagne. C'est dans ce château qu'est la demeure du Kan , lorsqu'il réside à Derbent , & il est encore habité par quelques Arméniens. La nature & l'art ont également contribué à le rendre très-fort , il est entouré de hautes murailles qui ont du coûter des peines incroyables à élever , & renferme quantité de maisons , entre autres plusieurs tours voutées qui servent de magasins à poudre & d'arsenaux pour l'artillerie. Les murs de la ville & tous les édifices qui les composent sont bâtis sur le roc. Tous ces rochers sont remplis d'un nombre prodigieux de coquillages tant pétrifiés que calcinés , qu'on retrouve également en abondance dans toutes les montagnes voisines.

Il part de la forteresse , directement à l'ouest , une muraille qui passe à travers les montagnes & les vallées , & dont les habitans assurent qu'elle alloit autrefois jusqu'à la Mer Noire. On trouve effectivement à un mille

& demi de Derbent des restes très-considérables de cette muraille , qui sont encore en leur entier ; on y distingue des tours qui ont servi de corps-de-garde & des vestiges de forts , & ces débris s'étendent assez avant dans le territoire de Tabesseran. On ne sauroit mieux comparer cette muraille qu'à des lignes tirées de la mer Caspienne à la mer Noire , & ces tours , ainsi que ces forts dont elle étoit garnie , étoient suivant toute apparence destinées à fournir à Derbent , comme étant sans doute le chef-lieu & la garnison principale , des moyens d'être informé sur le champ de tout ce qui se passoit dans les montagnes.

La ville qui est dominée par le château ; est entourée de fortes murailles , elle est toute en pente , & le Naïp , ou gouverneur Persan , qui commande en l'absence du Kan , y fait sa demeure. On ne sauroit rien dire de positif sur l'origine des habitans de Derbent. Les différentes vicissitudes & les dévastations auxquelles cette ville a été consécutivement en butte pendant une longue suite d'années , mettent en droit de douter qu'il s'y trouve encore de vraies races Persanes , & l'on n'y voit plus aujourd'hui qu'un mélange de sang Tartare & Persan. On y compte en tout 4000 familles , dont il y en a cent Arméniennes. Leurs moyens de subsistance sont en partie les métiers,
en

en partie l'agriculture & l'éducation des bestiaux. Les Arméniens ne payent aucune imposition au Kan, mais ils supportent en faveur de cette exemption toutes les charges de la police.

On ne sème ici que très-peu de grain, & l'on n'en recueille pas seulement ce qu'il en faut pour le plus grand besoin; de sorte qu'il se vend quelquefois très-cher. Les laboureurs de ce pays ont aussi une méthode toute particulière de battre leur grain. On choisit en plein champ un emplacement propre à cet usage, & l'on y étend son bled de l'épaisseur d'un pouce; alors on a deux planches oblongues, plus ou moins larges, préparées comme on verra plus bas, & à l'extrémité antérieure desquelles on fixe un bloc de bois de figure carrée & élevé, on attèle à ce bloc une couple de chevaux ou une paire de bœufs. Derrière ce bloc se tient une personne, c'est ordinairement un jeune garçon qui fait cet office & chasse les bêtes de trait en ligne circulaire sur le bled étendu par terre; au moyen de cette opération tout le grain se détache de l'épi. Mais il faut savoir encore que les planches ont des aspérités en - dessous, ou plutôt qu'on a eu soin de pratiquer à leur surface inférieure, vers le milieu dans la longueur, quantité de trous carrés, dont chacun a été

garni d'une petite cheville pointue. On parvient par ce moyen, non-seulement à détacher le grain, mais tandis qu'il se détache, les épis vuides se séparent d'eux-mêmes, & le grain ainsi dégagé peut se recueillir d'autant plus aisément dans les sacs.

Comme les rivages de Derbent sont très-peu favorables à l'atterrage des vaisseaux, le commerce de cette place ne fauroit être d'aucune importance : la province de *Gilan* & la *Schamachie* la fournissent de différentes espèces d'étoffes de coton & de soie, qu'on y échange avec les Tartares de *Lefgi* & de *Gorski*, contre des espèces de draps fort minces qui se fabriquent dans leurs montagnes. Derbent fait aussi passer dans le *Gilan* & dans la *Schamachie* quantité de safran, dont la culture est fort répandue tout autour de la ville, & rend si abondamment que le poudre de safran ne se vend qu'environ cent roubles dans le tems de la récolte, & il s'en faut de beaucoup que la Russie puisse encore tirer cette denrée d'Europe à un prix aussi modique.

Mamed Seid Kan se trouvoit gouverneur de Derbent du tems de *Schach-Nadir*. Après que la dignité de *Schach* eût été supprimée en Perse, *Mamed Seid* resté kan de cette ville avec les attributs de la souveraineté, en usa très-mal avec les habitans, & punit avec la

derniere cruauté ceux qui se trouvoient hors d'état de payer les impositions énormes qu'il exigeoit de ces infortunés. Pouffés à bout, ils songerent à trouver des moyens de se délivrer d'un pareil tyran. Ils se tournerent du côté de Fetch-Ali-kan, souverain de Kuba, implorerent son assistance & s'engagerent à livrer la ville entre ses mains. Celui-ci se mit en conséquence à la tête d'un corps de troupes, marcha devant Derbent, & s'en empara l'année 1760, sans beaucoup de difficulté. *Mamed Seid kan* fut transféré comme prisonnier à Baku, & y mourut en 1768. *Fetch Ali kan* est fils d'Ussein Ali kan, qui régnoit à Kuba du tems de *Nadir-Schach*, & que Pierre le grand, lorsqu'il vint dans cette contrée, avoit déjà déclaré souverain de tout ce district, qu'il transmit en héritage après sa mort à son fils *Fetch Ali kan*. Celui-ci peut avoir trente ans, il a six femmes, &, suivant la triste coutume du pays, il est fort adonné à la boisson. Il paroît qu'il est assez aimé de ses sujets. Son pouvoir est illimité; mais on ne sauroit déterminer exactement ce qu'il a de revenus, vu qu'il regle les impositions qu'il met sur son peuple, selon que les circonstances l'exigent. Elles consistent en chevaux, en bestiaux, en seigle, en froment, en riz & autres productions. Il a dans toutes les villes ses jardins en

propre , & des terres qu'on cultive pour son compte. L'armée qu'il tient continuellement sur pied à ses propres frais , se monte , dit-on , à quarante mille hommes ; & bien loin d'être uniquement composée de Persans , qui lorsqu'ils servent comme soldats , & touchent la solde du kan , sont appelés *Kuls* ; * elle consiste principalement en Tartares soudoyés , qui se levent dans le voisinage , & ce sont les Tartares Lefgiens qui se laissent enrôler le plus volontiers. Ces troupes stipendiaires sont l'objet le plus considérable des dépenses du kan. Tout ce que ses sujets peuvent ramasser devient le partage de cette soldatesque , & malgré l'amour que ces mêmes sujets portent à leur maître , ils s'abandonnent souvent au murmure , & tout Derbent desire de voir renaître l'heureux tems auquel le Schirvan étoit soumis au sceptre de la Russie. Le kan d'un autre côté se voit forcé par l'esprit turbulent de ses voisins , d'entretenir une puissance militaire , qui le rende respectable , &

* *Kul* est la vraie dénomination des soldats Persans , *Kyfilbasch* veut dire tête-rouge , & c'est un sobriquet injurieux que ceux de la secte de Sunni donnent à tous les Persans , à cause de la couleur rouge de leurs turbans. Les Arméniens même en général qui habitent ce pays-ci , lorsqu'ils veulent désigner la religion d'un Mahométan de la secte d'Ali , l'appellent la *Kyulbaschienne*.

comme le nombre de ses Sujets n'est point à beaucoup près suffisant, il faut qu'il y supplée par des troupes étrangères, qui veulent être bien payées. Or c'est sur les malheureux Sujets que retombe cette dépense, indépendamment des autres besoins auxquels ils sont obligés de fournir; de sorte qu'on peut juger combien ils sont accablés du poids d'une telle charge.

On trouve tout autour de la ville de Derbent, la partie méridionale exceptée, un nombre incroyable de tombeaux, posés tantôt verticalement, tantôt obliquement, & entremêlés d'autres de forme ovale, qui sont couchés horizontalement à terre, & qui ressemblent à des cercueils. Ils sont chargés d'inscriptions en différentes langues usitées dans l'Orient; on y lit entr'autres le nom, l'âge, &c. du défunt. Il est d'usage en Perse, ainsi qu'en Europe, que chaque famille se choisisse un endroit en propre pour lui servir de lieu de sépulture. Chaque mort a aussi sa tombe particulière; celles des riches sont chargées de divers ornemens, & d'ouvrages de sculpture.

Les montagnes voisines de Derbent renferment quantité de sources considérables, que l'on conduit par des tuyaux & des canaux voûtés dans la forteresse & de-là dans tous les autres quartiers de la ville. La structure des

maisons est tout-à-fait dans le goût oriental ; chaque maison forme un quarré & a ses murs séparés de ceux de ses voisins : elles ont en place de fenêtres un treillage de bois : & des trous quarrés , pratiqués dans l'épaisseur des murs des appartemens , y tiennent lieu d'armoires. Les chambres sont échauffées par des cheminées. Il n'y est point question de caves , & la plupart de ces maisons n'ont qu'un seul étage. On n'y connoît pas non plus de cuisines proprement dites.

C'est vers le côté méridional de la ville , le long de la mer , & vers le nord , en tirant contre les monts Usmeiniens que sont situés leurs admirables jardins , qui reçoivent à la vérité très-peu d'agréments de l'art ; mais à qui la nature prodigue en revanche ses dons les plus exquis. A la réserve de quelque peu de jardinage , comme concombres , choux , &c. on n'y plante gueres que de la vigne & toutes sortes d'arbres fruitiers. Le vin qu'on y recueille est , non-seulement agréable au goût , mais il a de plus toute la force requise & se laisse très-bien garder. Ils en ont du rouge , du blanc & du claret ; mais tous ces vins ont le défaut d'être le plus souvent épais & sont rarement purs & clairs , ce qui ne vient que de la mauvaise maniere de les faire & de les gouverner. Les seps sont absolument abandonnés à la

/

nature ; on ne songe ni à les affermir à l'aide d'un échalas , ni à les couvrir de terre en hiver. Quant au dernier point, il n'est effectivement pas nécessaire, vû que c'est ici que commence le sol natal de la vigne , & qu'elle vient naturellement & sauvage dans les montagnes voisines , où souvent on la trouve qui file le long des arbres les plus élevés & dépasse leur sommet.

Les fruits qu'on cultive dans les jardins de Derbent, sont toutes sortes d'espèces de pommes des plus agréables au goût, des poires & des coins; de plus des pêches, des abricots, des amandes, des figues & des grenades , le tout de la première bonté. Les arbres qui portent ces fruits, sont plantés pêle-mêle , sans le moindre arrangement, & rendent avec une abondance extraordinaire. On voit pareillement ici une grande quantité de *Balsamines* ; cette plante s'appelle *Kna* en turc, & s'emploie à un singulier usage. On jette par-dessus les feuilles, accompagnées de la fleur, de l'eau bouillante, dans laquelle on les laisse infuser quelque tems; les Persans & les Tartares se lavent les ongles des mains & des pieds dans cette infusion, qui donne aux ongles une couleur d'un jaune de safran ou rougeâtre, ce qu'ils regardent comme un ornement. Cette pratique est pareillement familière aux Armé-

niens d'Astrakan. On en teint même les cheveux des enfans, qui en deviennent noirs à la longue, lorsque la chose est souvent réitérée. Au surplus la balsamine qu'on apporte de la Perse & qui se vend en poudre, est plus forte & plus active que celle d'Astrakan, à laquelle on ajoute toujours un peu d'alun. Voici la manière dont les Arméniens procèdent avec cette plante ainsi réduite en poudre; ils jettent de l'eau chaude par-dessus, & la délayent jusqu'à ce qu'elle soit réduite à la consistance d'une bouillie peu épaisse, dont ils s'enduisent les doigts & les orteils aussi avant que l'usage exige qu'ils soient jaunes, & l'on enveloppe les endroits ainsi enduits avec des petits morceaux de boyaux de mouton soufflés. Lorsqu'on veut teindre les cheveux on les frotte de cette bouillie, de manière à les en bien pénétrer; on les enveloppe d'une toile qu'on attache de façon que les cheveux se dressent sur la tête, & après qu'ils ont resté pendant douze heures dans cet état, on les peigne.

On sème à Derbent au lieu de pois, une autre plante dont la graine est apportée de l'intérieur de la Perse, & qui s'appelle *Nochotte* (*Nochotta oleracea*). * Les Persans

* Les éditeurs s'étoient proposé de donner ici la

mangent cette graine tantôt cuite en guise de légume, tantôt crue. Ils font aussi dans l'usage de la confire, ou plutôt de la mettre en dragée, comme les amandes & les pistaches. On présente de ces dragées chez les grands avec des liqueurs fortes dans les collations. L'espèce de *Nielle* nommée *Nigella sativa*, se sème aussi dans ces quartiers, & l'on en mange la graine, lorsqu'elle est bien mûre, sur le pain, comme la graine de pavots, & avec les mêmes effets.

Derbent est situé au 42^e degré de latitude septentrionale, position dont on ne peut rien concevoir que de favorable. Les terres labourées sont extrêmement fertiles de leur nature, & le sol n'exigeroit qu'un peu plus d'activité de la part des habitans. On ne fait ce que c'est qu'engrais dans tous ces environs, le seul amandement qu'on y connoisse consiste à brûler la paille & le chaume sur les champs, & à en répandre également les cendres qui font un-effet merveilleux. La chaleur du soleil est très-vive dans cette contrée, ce qui n'empêche pas que les hivers n'y soient très-rudes

figure de cette plante que M. Gmelin a donnée dans la relation de son voyage, mais ayant été informés qu'il avoit pris pour la Nochette, le *Cicer arietinum* ou *Pois ramé*, ils ont cru devoir la supprimer.

à passer, non à cause qu'on y éprouve des froids bien piquans, mais attendu la grande humidité qui regne alors & l'incroyable quantité de neige qui tombe tous les ans. Comme les maisons n'ont proprement point de toit, & que la terrasse qui en tient lieu n'est qu'un enduit de terre-grasse, qu'elles n'ont d'ailleurs pour toute fenêtre qu'un treillis de bois, qu'enfin les appartemens habités sont à rez-de-chauffée, l'humidité de l'air & cette neige y pénètrent de tous les côtés. Il arrive même que la neige barre tellement l'entrée des maisons, que ceux qui l'habitent sont souvent dans l'impossibilité d'y entrer ou d'en sortir. Mais comme le froid n'est jamais assez vif pour que cette neige tienne, elle se fond peu de tems après être tombée.

Les montagnes voisines produisent beaucoup de bois, & sont pour ainsi dire toutes couvertes d'arbres & de buissons, qui poussent du milieu des rochers & y viennent fort bien. Les différentes espèces d'arbres qui croissent dans ce district sont le chêne, le bouleau, les peupliers tant le noir que le blanc, ainsi que le tremble; le mûrier blanc & le noir, le coudrier, & diverses sortes de saules; ce qui n'empêche pas que le bois ne se paie excessivement cher à Derbent. Cette contrée ne manque pas non plus de gibier ni de bêtes

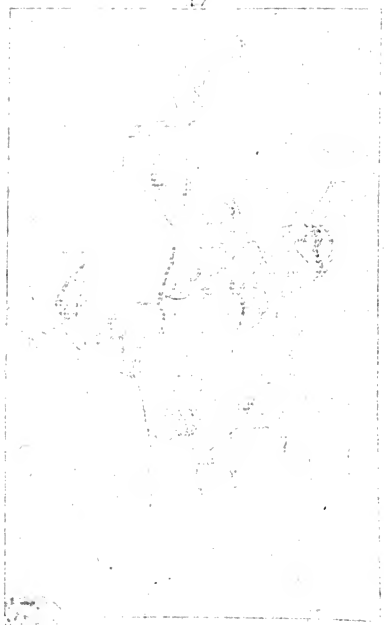
fauves. Il s'y trouve une grande quantité de lièvres, de sangliers, de chevreuils, de renards, de loups & d'ours. On y voit aussi des hermines ordinaires, & cette petite espèce dont le poil ne blanchit point en hiver, & qui n'a pas de pointe noire à la queue. Le putois habite les rochers & les maisons tombées en ruines; enfin les chacals deviennent quelquefois souverainement incommodes par leurs cris lamentables.

M. Gmelin auroit fort désiré de se rendre par terre de Derbent à Baku, le kan lui avoit même promis les chevaux nécessaires; mais ne voulant pas d'un autre côté le laisser aller que sa tumeur squirreuse ne fût guérie, ce qui auroit exigé un très-long-tems, & que d'ailleurs le kan regardoit, sans cependant le faire paroître, M. Gmelin comme un espion de la Russie, celui-ci se vit à la fin obligé de renoncer à tout espoir d'assistance de la part du kan, & de se rendre à bord de son vaisseau, sur lequel il partit de Derbent le 9 Juin. Un des compagnons de voyage de M. Gmelin, le sieur *Charles Louis Hablitz* trouva entre cette dernière place & Kuba, la plante connue dans les pharmacies sous le nom de *Squine*, qui croissoit là sans culture. Cette plante qui appartient à la famille des Smilox, est grimpante & s'élève en s'attachant comme la vigne,

au-dessus du sommet des arbres les plus hauts, sa racine est grosse, ligneuse & fort noueuse, elle rampe transversalement en terre, & est garnie d'une grande quantité de fibres longues, hautes, noueuses, dont la direction est horizontale, sa couleur est d'un brun rougeâtre en-dehors & d'un blanc rougeâtre en-dedans; elle est d'un goût très-amer, accompagné d'une âcreté particulière à cette racine. Les sarmens qui en sortent commencent par être ligneux; ils sont de l'épaisseur du doigt & par de-là, & de forme quadrangulaire, avec quantité de nœuds à quelque distance les uns des autres; ces nœuds s'amolliissent vers le haut de la plante & se garnissent de quantité d'épines, qui sont rangées tantôt alternativement, tantôt en opposition, ou quelquefois aussi en cercle; les queues des feuilles sont courbées, & pourvues à leur base de deux écailles qui semblent sortir d'un fourreau. Les feuilles mêmes sont unies des deux côtés, de forme ovale découpée en cœur & se terminent en pointe. Les fleurs avoient déjà disparu; le fruit consiste en grains sphériques rassemblés en grappe, & partagés intérieurement en trois compartimens, dont chacune renferme deux semences cylindriques. Nous en donnons la figure à la planche VI.

Arrivé au port de *Niezabad*, M. Gmelin





y loua des chevaux , & donna ordre à son vaisseau de faire voile vers Baku. Le 5 de Juillet il atteignit la ville de Kuba , & observa , chemin faisant , que les payfans de la contrée s'occupoient à élever des abeilles privées. Leurs ruches sont de forme sphérique & faites de branchages tissus en maniere de panier d'osier , & entièrement enduites & recouvertes de terre-grasse. Ils pratiquent dans le haut une ouverture fermée par un couvercle auquel on a seulement laissé une autre petite ouverture par où les abeilles entrent & sortent. Ces mêmes payfans construisent pareillement pour conserver leurs grains , de grands & vastes cylindres en clayonnages qu'ils enduisent de terre-grasse par-dehors.

Kuba , qui est proprement la résidence de *Fetch Ali Kan* , est une très-petite ville & n'a qu'à peine un werst de circonférence. Elle est fermée en grande partie d'un mur de pierre de taille , construit depuis 30 ans , lequel est flanqué de tours & percé de créneaux ; ce n'est que dans la partie du Nord-ouest , baignée par la rivière de *Kuba* , qu'elle est ouverte , mais les bords de cette rivière étant singulièrement escarpés , & venant aboutir jusqu'aux portes de la ville , suppléent avec avantage à une muraille. Il se trouve de l'autre côté de cette même rivière qui prend sa source dans les

montagnes, une slobode fort étendue & habitée, pour la majeure partie, par des Juifs. En deçà, tout près de la ville, il y a quelques cabanes Arméniennes. Le château du kan est garni d'une couple de pièces de canon, & n'offre d'ailleurs rien de remarquable. Les boutiques ne sont occupées que par des merciers, & les habitans sont pour la plupart Tartares, qui tiennent les uns à la secte des Sunnis, les autres à celle des Schahis, car le kan les protège toutes deux. Le district de Kuba est composé de différens villages dont les habitans subsistent de la culture des terres & de l'éducation du bétail. Le commandement de la ville est remis à un *Naïp* lorsque le kan est absent.

La fameuse *montagne de Schat* semble élever son sommet, couvert d'une neige éternelle, presqu'au-dessus de la ville, quoiqu'elle en soit éloignée d'une bonne journée; le chemin qui mène à cette montagne est extrêmement pénible; il conduit au travers de cinq villages, dont le premier fait partie des domaines héréditaires du kan; les autres sont habités par des gens du bas Dagestan, & forment un peuple particulier qui parle la langue Lefgi, & entend aussi le turc; ils sont proprement aussi sujets du kan, mais leur inconstance & leur goût pour l'indépendance les

portent à ne vouloir reconnoître aucune autorité souveraine. On apperçoit tout le long du chemin, dans les endroits les plus escarpés des montagnes, des cavités souterraines, à côté desquelles on trouve quelquefois de petits retranchemens, c'est dans ces lieux inaccessibles que toute la canaille de la contrée va se retirer dans les tems de rebellion, & qu'elle y jouit de la plus grande sécurité, vù l'impossibilité de les y atteindre.

Lorsque M. Gmelin fut arrivé au pied de la montagne, les conducteurs qu'il avoit pris à Kuba refuserent de le mener plus loin, alléguant pour raison qu'il y avoit plus avant quantité de villages, dont les habitans, qui vivent continuellement dans la rebellion & dans le brigandage, aussi-tôt qu'ils apperçoivent un étranger, lui dressent des embûches, pour le jeter dans l'esclavage, ou même pour le massacrer. Et en effet le seul aspect de ces lieux est propre à inspirer de l'effroi. Ce ne sont que montagnes sur montagnes, dont les cîmes tantôt nues, tantôt couvertes d'arbres ou d'autres productions, élèvent leurs pointes au-dessus des nuages, tandis que les vallées qui les séparent, & où l'on voit dans certains endroits des champs fertiles, dans d'autres d'arides bruyeres, sont effectivement habitées par des peuples barbares & armés,

qui pourroient même faute d'armes se rendre maîtres d'un malheureux passant, en l'accablant avec des pierres.

Notre savant quitta Kuba le 21, & traversa différens villages où tout annonçoit la misere. Dans la plûpart il ne lui fut pas possible de se procurer des vivres, & le peu qu'on pouvoit lui fournir dans les autres, il les payoit à un prix exorbitant. Il parvint le 24 à la riviere d'*Atta*, & fut obligé d'y acquitter les droits dans une douane établie au passage. Il fit de-là le jour suivant un voyage vers le mont *Bisbarmak*, qui signifie en langue Persane les cinq doigts, dont cette montagne a, dit-on, la figure: du moins tous les voyageurs s'accordent-ils à la comparer, quoique très-improprement, à la main d'un homme. Le chemin qui y mène est très-pénible, & la chaleur du jour contribua beaucoup à le rendre bien plus pénible encore. Tantôt il faut gravir des élévations très-roides, puis descendre dans de profondes vallées, pour remonter encore par des routes très-rapides.

La pierre dont est composée toute la montagne est du roc tout pur, entremêlé çà & là de félérites & de cristaux; & la nature de ce roc est toute différente de celle de la pierre dont sont construits les bâtimens de Derbent; car cette dernière est remplie de pétrifications.

On

On n'apperçoit plus aujourd'hui le moindre vestige de bâtimens , de retranchemens ni de forteresses, &c. & quoique plusieurs voyageurs l'aient avancé, l'on a peine à se figurer qu'il y ait jamais rien eu de pareil dans une montagne presque inaccessible. Après avoir été fort allarmés par l'arrivée de quelques Tartares, qui les firent redescendre la montagne avec beaucoup de précipitation, nos voyageurs arriverent enfin à un *Karawanfarey*, où ils se réposèrent. C'est un édifice carré, construit tout exprès pour les voyageurs, & pourvu de cellules de différentes grandeurs, où l'on peut se mettre à l'abri des brûlantes ardeurs du soleil en été, & des rigueurs du froid en hiver. Notre savant trouva dans la partie extérieure des murs quantité de noms allemands, latins & orientaux, taillés dans la pierre ; il eut la satisfaction de distinguer dans le nombre celui du célèbre Kämpfer, daté du mois de Décembre 1683, & celui de M. le Conseiller Lerch, daté du 25 d'Août 1738. M. Gmelin n'hésita pas à suivre l'exemple de ces deux célèbres naturalistes, & grava comme eux son nom dans la pierre.

Il quitta dans cet endroit les montagnes, pour s'approcher de la mer, & rencontra, chemin faisant, une grande quantité de cigognes si apprivoisées, qu'elles se laissoient ap-

procher de très-près, sans être tentées de s'envoler. Vers le soir il atteignit une fontaine qu'un charitable marchand de Baku a fait creuser en faveur des pauvres voyageurs, attendu qu'on ne rencontre aucune source d'eau pure dans un trajet de quarante wersts. Nos voyageurs virent dans ce lieu une énorme quantité de *Lièvres de terre*, (I. 76) qui passoient en sautant devant toute sa fuite, sans s'effaroucher, & avec une vitesse incroyable. M. Gmelin s'arrêta là jusques vers minuit, & se remit ensuite à cheminer, sans rencontrer ame vivante, ni sans voir aucune source pendant quarante & quelques wersts. La chaleur étoit presque insupportable, car le vent s'étoit entièrement calmé, & toutes les plantes qui n'étoient pas très-seches de leur nature paroissoient entièrement brûlées. Il gagna le 26 vers midi le second *Karawanfarey*, dont les pierres qui ont servi à sa construction sont toutes remplies de coquillages, soit pétrifiés soit calcinés.

Étant arrivé le 27 à *Baku*, il y trouva son vaisseau, où il prit toutes les choses dont il avoit besoin, & fut offrir au Kan un présent composé de draps pour deux habits complets à la mode de Perse, de poudre à tirer, de sucre & de café. Mais celui-ci ne le reçut pas fort bien, & ne voulut jamais se laisser

dissuader que M. Gmelin ne fût un espion de la Russie , ne pouvant pas se figurer qu'il valût la peine d'entreprendre d'aussi grands voyages uniquement pour observer des curiosités naturelles.

On ne sauroit se faire une peinture assez vive de l'état misérable de la contrée dans les environs de Baku ; ce n'est toujours qu'une steppe aride & stérile qui s'étend encore par-de-là la ville, jusqu'à *Sallian*. La nature pierreuse du sol ne permet presque à aucune plante d'y pousser , tout y étoit d'ailleurs brûlé par l'ardeur du soleil ; & les habitans disoient qu'au commencement de l'été, il leur étoit venu du sud une effroyable quantité de sauterelles , qui avoient entièrement ravagé les campagnes, & que le peu qui avoit échappé à leur voracité, avoit été brûlé par l'ardeur du soleil, n'étant pas tombé une goutte de pluie de tout l'été.

Les sources de Naphte près de Baku ont trop de célébrité, pour que nous négligions de nous y rendre & d'en donner une description à nos lecteurs. Kämpfer les visita, il y a près d'un siècle , & n'a pas manqué de les décrire ; mais le lecteur trouvera dans ce que nous allons en rapporter nombre de choses qu'il chercheroit vainement dans Kämpfer.

La presqu'isle d'*Abfcheron* , à laquelle

Kämpfer donne le nom d'*Ocetra*, qui n'est plus en usage aujourd'hui, presqu'isle qui s'étend depuis le côté du Nord-ouest de Baku jusqu'à la mer, est la matrice inépuisable du Naphte, ou *Nephtha*, car c'est ainsi qu'on nomme cette huile naturelle de montagne dans le langage du pays. On met trois heures pour arriver au feu perpétuel, & l'on passe à moitié chemin devant le village de *Keschlar*, près duquel on voit un ancien temple mahométan d'une hauteur extraordinaire, & d'une vaste enceinte : quoiqu'il ne tombe point encore en ruines, on n'en fait actuellement aucun usage, & les adhérens de la secte des Schahis ne se font aucun scrupule lorsqu'ils sont en voyage, de s'en servir comme d'un lieu de repos, ce qu'un zélé Sunni se garderoit bien de faire jamais. On trouve plus loin divers édifices ruinés, parmi lesquels il y en a deux qui ont l'apparence d'avoir été ci-devant des lieux fortifiés. On voit aussi dans le même endroit une caverne retranchée, qui doit avoir servi de retraite au fameux rebelle *Stenko Rasin*. L'endroit où se trouve le feu perpétuel annonce sa présence avant qu'on y arrive, par l'odeur de Naphte qui frappe de loin l'odorat du voyageur. * Lorsqu'on y est par-

* Les Indiens n'attribuent point l'origine de ce feu

venu, voici les phénomènes que la nature y expose aux yeux de l'observateur. On aperçoit d'abord une place dont l'étendue est indéterminée, car elle change avec le cours des années; le sol y est de nature à s'allumer dès qu'on le touche avec un charbon ardent, ou toute autre substance combustible. Cette flamme brûle sans discontinuer, à moins qu'on ne veuille l'éteindre à dessein, ce qui peut avoir lieu lorsqu'on l'étouffe avec de la terre jettée par-dessus, ou en y versant une suffisante quantité d'eau. La terre à travers laquelle le Naphte pénètre est de la classe des argiles, ou proprement une marne grossière; car elle fait une violente effervescence avec les acides, se durcit au feu, & se laisse travailler lorsqu'elle est détrempée avec de l'eau; elle est rude au toucher, parce qu'il s'y trouve du sable mêlé, mais en moindre proportion avec l'argile. Sa couleur est d'un blanc plus ou moins grisâtre & tire aussi sur le jaune.

inextinguible au Naphte; mais ils soutiennent qu'il brûle depuis un grand nombre de milliers de millions d'années, & que Dieu y avoit jetté le diable, pour en délivrer les hommes, à qui cet esprit malin avoit fait beaucoup de mal. Ils ajoutent que ce feu reçoit son aliment perpétuel de la graisse du diable, & ils y viennent en pèlerinage pour prier Dieu qu'il daigne continuer à tenir ainsi emprisonné l'ennemi du genre humain. *Gmelin*

Elle se pénètre entièrement de la matiere du Naphte ; ce qui se manifeste ; non-seulement par des morceaux entiers devenus noirs comme du charbon , mais encore plus positivement par la distillation , laquelle fournit une eau d'une odeur extrêmement désagréable , qui dès qu'on y mêle de l'acide vitriolique , donne à connoître aussi-tôt ses propriétés. Lors donc qu'on écorche la superficie de cette terre à un ou deux pouces de profondeur , à quelque endroit que ce soit , de cet espace de terrain , elle prend feu , comme nous disions , aussi-tôt qu'on la touche avec un tison , ou quelque autre corps allumé : la flamme est d'un jaune bleuâtre ; lorsque l'air est calme ou par un vent favorable elle s'élève à quelques pieds du sol , & ne s'éteint jamais d'elle-même. La fumée qui en sort est très-disgracieuse & insupportable à ceux qui sont incommodés de la poitrine. Les places qui brûlent effectivement , (& par les raisons que nous déduirons bientôt , il ne manque jamais d'y en avoir) , s'étendent tantôt en longueur , tantôt obliquement , quelquefois aussi en cercle , ou bien elles forment des rameaux. Ces places brûlantes sont plus ou moins larges , & la flamme s'en élève avec plus ou moins de tranquillité ; quelquefois aussi elle sort avec une telle impétuosité , qu'il semble qu'on l'excite avec des soufflets,

Cependant elle ne consume pas la terre, elle l'échauffe seulement, & cela de manière qu'on ne sauroit y tenir la main dans la proximité des places brûlantes. M. Gmelin ayant fait creuser à deux pieds au-dessous, ne pût rien découvrir qui eût l'apparence de pierre-ponce; ou pierre calcinée; il trouva seulement qu'à cette profondeur, la marne étoit plus douce au toucher, & n'étoit plus mêlée de sable, comme nous avons vu qu'elle l'étoit vers le haut.

Ce feu perpétuel est d'un excellent secours aux habitans de Baku, pour faire leur chaux. On enlève la superficie d'un petit circuit de ce terrain brûlant, qu'on détermine à volonté, on y entasse les pierres qu'on destine à être calcinées, & dont presque tout le sol des environs de Baku est composé; on couvre ces pierres avec la terre qu'on vient d'enlever, & dans l'espace de deux ou trois jours la chaux est entièrement cuite. Les habitans du village de *Srogann* se rendent là pour y préparer leurs alimens; & en général la flamme du Naphte peut être employée aux mêmes usages que tout autre feu.

Le choix que quelques pèlerins Indiens ont fait de ce lieu, pour y fixer leur séjour, contribue encore à en augmenter la célébrité. Ce sont des descendans des anciens Guébres,

& le nom de *Dervifchi*, (*Derviches*), que le commun peuple leur donne, ne leur convient pas du tout. Ces Indiens regardent ce feu perpétuel comme une chose extraordinairement sacrée & comme un signe palpable de la divinité, qui ne sauroit se manifester aux hommes sous une forme plus pure ni plus parfaite que le feu & la lumière, matière tellement épurée qu'on ne peut plus la mettre au rang des corps. Les dévots de cette nation font des pèlerinages vers ce lieu, du fond des Indes, leur patrie, & viennent y rendre leurs respectueux hommages à l'Être éternel d'une manière si touchante, que ceux qui les voyent, prennent de ces gens-là des idées toutes différentes de celles qu'on se fait communément des gentils. Ils ont élevé tout autour du lieu du feu perpétuel de petits temples, construits en pierres, dans lesquels ils ont placé des autels. Il n'y a, pour le présent, qu'un seul de ces temples d'employé. On y a pratiqué près de l'autel un tuyau de deux pieds de haut, dont il sort une belle flamme bleue mêlée de rouge, qui ne rend pas la moindre odeur. Ce tuyau se rétrécit par en-haut, pour qu'on puisse poser des pots sur son ouverture, de manière qu'il sert en hiver à donner de la chaleur, & tout le long de l'année à cuire des alimens. Aussi-tôt qu'on y présente un brin de

paille allumé , la flamme monte par le tuyau , & lorsqu'on veut l'abattre de nouveau , on se sert d'un morceau de gros linge ou de feutre qu'on jette par-dessus. Les Indiens , lorsqu'ils se trouvent devant ce tuyau ou devant tout autre , car ils en ont aussi pratiqué dans les demeures souterraines qu'ils se sont construites , tout attendant au temple , observent un profond & religieux silence , qui n'est interrompu que par les soupirs de dévotion qu'ils élancent. Quelquefois ils sont assis , ou bien ils joignent les mains par-dessus la tête , (position dans laquelle l'un d'entr'eux , mort il n'y a pas longtemps , a passé vingt années consécutives sans en changer , ne buvant ni ne mangeant que pour l'extrême besoin ce que d'autres lui apportent) , ou bien ils ne tiennent qu'un bras étendu en l'air , & l'un de ceux-là pour s'être martyrisé pendant sept ans à conserver cette pénible posture , en a contracté , pour toute récompense , un roidissement total. Aucun objet quelconque n'est capable de les distraire dans leur dévotion ; mais il est difficile de deviner précisément en quoi elle consiste , à moins que ce ne soit dans ces attitudes gênantes ou dans l'air sérieux & réfléchi , qu'expriment les traits de leur visage , qu'ils placent le plus haut degré de respect qu'ils rendent à l'Etre tout-puissant. Comme les adorateurs du

feu font regardés par les Persans comme les plus abominables de tous les idolâtres, & qu'ils ont même été entièrement expulsés par Schach *Abas*, il n'y en a encore pour le présent, qu'on paroît plus disposé à les tolérer jusqu'à un certain point, qu'un très-petit nombre qui s'arrêtent dans ces quartiers, & M. Gmelin n'en trouva que trois, lesquels font entretenus par un autre Indien de *Schamachie*, pour lequel ils prioient; car ils ne font pas toujours ces sortes de pèlerinages pour eux-mêmes, mais ils les font aussi quelquefois pour d'autres. Ils vont tout nus & la tête rasée, il n'y a que les parties naturelles qu'ils couvrent avec un morceau de toile. Leur nourriture se réduit à des racines crues & à des fruits, aussi ressemblent-ils à des squelettes sur lesquels on auroit tendu une peau noirâtre.

Le tuyau sacré des Indiens nous rappelle ce que *Gärber* & *Hanvey* ont rapporté, * savoir: que lorsqu'on enfonce en terre, à une profondeur indéterminée, un tuyau, ne fut-il que de roseau ou même seulement de papier, pour-

* Le premier dans *Müllers Samml. russisch. Gesch.* c'est-à-dire, *Recueils pour servir à l'histoire de Russie*, par M. Müller, part. 1 & 2. pag. 336; & le second dans la *Rélation de ses voyages en Russie & en Perse*, tom. 1. pag. 281.

vu qu'il soit bien recouvert de terre vers le bas ; si on approche de son extrémité supérieure un charbon allumé, la vapeur de Naphte qui en sort s'allume incontinent, & continue à brûler comme une chandelle, sans interruption jusqu'à ce qu'on l'éteigne tout exprès, ou qu'on enleve le tuyau. Ces sortes de tuyaux tiennent lieu de chandelles pendant la nuit & ne souffrent aucun dommage, moyennant la précaution que nous venons d'indiquer, sans laquelle le tuyau seroit nécessairement consumé par le feu.

Le puits d'où l'on tire le *Naphte-blanc*, n'est éloigné du feu perpétuel que d'environ un demi-verst vers le sud-ouest. Avant d'y arriver, l'on passe à côté d'un petit lac de cinquante & quelques toises de long, sur vingt de large & d'environ deux toises de profondeur, qui est la plupart du tems à sec & ne se remplit de quelque peu d'eau qu'en tems de pluie. C'est à l'ouest de ce lac, tout à fait en plaine, au pied d'une petite colline, qu'est la source de Naphte. C'est proprement un puits de la profondeur de trente & quelques pieds, & large de deux, au fond duquel le Naphte fourcille goutte-à-goutte hors de la terre, & s'y conserve jusqu'à ce qu'on vienne l'en tirer. M. Gmelin n'y vit qu'une seule source, mais les habitans lui assurèrent que les choses changeoient de

tems en tems ; que bientôt une source se perdoit, & que bientôt aussi il en reparoissoit une autre. Le puits est recouvert en pierres enduites dans leurs joints d'un ciment de terre-grasse, dans lequel on a gravé le nom du Kan, afin que personne ne puisse s'emparer du Naphte à moins que celui qui est préposé par le Kan à cet effet, ne leve cette espèce de scellé.

Il ne faut pas s'imaginer que ce Naphte blanc ait reçu cette dénomination, parce qu'il est blanc de couleur ; on ne la lui a donnée que parce qu'il est transparent & jaune, & qu'il se distingue par-là du Naphte noir ; sa flamme est plus subtile & plus pure, & la vapeur qui s'en élève n'est pas à beaucoup près aussi dé-fagréable que celle de l'autre ; mais il brûle aussi beaucoup plus vite, & il s'enflamme même avant le contact du feu, bien plutôt que le Naphte noir. Le Batmann évalué à huit livres pesant de Naphte blanc se vend un abas & demi ou trente kopéques, & c'est le Kan de Baku qui jouit de ce revenu, sous le bon plaisir du Feth Ali Kan.

Ce n'est que lorsqu'on fait passer ce Naphte par l'alembic qu'il prend une couleur blanche, & si l'on réitère l'opération à une ou deux reprises, il se concentre au plus haut point, & on le prend en Perse comme un résolutif des plus pénétrants, dans les rhumatismes &

dans les paralysies ; de sorte que les Mahométans , ainsi que les Arméniens en font généralement usage , & le mettent au nombre de leurs remèdes domestiques les plus en vogue.

Ce n'est pas seulement dans la presqu'isle d'*Apscheron* , décrite par Kämpfer , qu'on trouve du Naphte , on en tire encore d'autres endroits de cette contrée , comme dans la presqu'isle que les Persans appellent *Bael* , & le commun des Russes *Schachow Rinok* , ou marché du schach , où l'on a découvert dans ces derniers tems plusieurs puits de ce bitume liquide. M. Gmelin en a compté plus de soixante-dix qui sont pareillement de figure cylindrique , profonds de douze toises , & placés sans ordre les uns parmi les autres. L'un d'entre eux qui surpasse les autres en capacité , tient lieu de réservoir où l'on va verser le Naphte de toutes les autres sources , & qu'on a soin de sceller. Mais ce Naphte-là n'est pas d'aussi bonne qualité que celui d'*Apscheron* , parce qu'il est considérablement atténué par l'eau de la mer , & brûle par conséquent moins bien ; aussi ne le transporte-t-on qu'à Sallian , tandis que toute la Perse se fournit de l'autre.

Le Naphte noir est le seul dont on fasse usage pour brûler , aussi s'en fait-il un grand trafic. Le batman de quinze livres se paye cinq

kopéques , & c'est encore là un des revenus du Kan ; ainsi que le sel , qui se vend sept kopéques & demi le ponde. Tout le Naphte blanc ainsi que le noir se conserve & se transporte dans des sacs de cuir ; il perd trop de son poids dans des vaisseaux de bois ; ceux de terre valent mieux , mais les plus convenables de tous sont ceux de verre. Le revenu annuel que le Kan de Baku retire de ce produit territorial a été évalué par des Arméniens très au fait , à quarante mille roubles. Il y a peu de chose à dire sur l'origine de ce bitume , vu qu'il découle des monts Caucases , dont l'histoire naturelle est encore très-inconnue. Quantité de superflu de cette huile coule dans la mer , qui en contracte une amertume très-sensible , & produit ce sel connu en Russie sous le nom de *sel amer d'Astrakan*.

La ville de *Baku* touche vers le Nord à la montagne de *Bischbarmak* , elle a *Schamachie* à l'ouest & *Sallian* au sud ; c'est une très-ancienne cité , située au 39^e degré , 30 minutes de latitude , elle présente un quarré irrégulier qui étoit autrefois entouré d'un double mur de pierres calcaires , mais dont la plus grande partie a été détruite par la violence des eaux. Le côté du nord-ouest de la ville est muni d'un fossé & garni de quarante & quelques tant canons que mortiers. Le fort que les

Russes y ont construit ci-devant est encore en bon état. Le palais du Schach est situé dans la partie la plus élevée de la ville , & conserve encore des restes sensibles du faste oriental , & de l'architecture massive si goûtée dans ces climats. Il y a quantité de mosquées répandues dans la ville , & à côté des trois principales , des tours fort élevées, du haut desquelles les prêtres appellent le peuple aux prières publiques.

Baku offre de - dessus la mer un aspect magnifique, mais il s'en faut de beaucoup que l'intérieur y réponde : les rues y sont étroites, la plupart ne sont pas pavées ; le plus grand nombre des maisons n'ont qu'un étage & sont extrêmement mal bâties, parce que les maçons ne se donnent pas la peine de tailler les pierres, & les entassent toutes brutes & inégales les unes sur les autres, comme elles leur tombent sous la main , & les lient avec de la terre grasse ou de la chaux. Celle qu'habite le Kan est un peu mieux, & a de plus un jardin fort agréable ; il vient aussi de faire élever hors de la ville un bâtiment d'un goût moitié européen, moitié oriental, où il passe la plus grande partie de son tems avec ses deux femmes. Le *Karawanferay* est placé tout contre le port , & l'on peut y transporter très-commodement les marchandises qui

viennent par mer. C'est un emplacement assez grand, voûté en pierres, & soutenu par de bons piliers; à côté de cette voûte sont les boutiques. Non loin de la ville actuelle, il existe encore quantité de débris de vieux édifices qui compoloient vraisemblablement, ou l'ancien Baku, ou l'un de ses faubourgs.

Les habitans de *Baku* sont partie Persans, partie Tartares, ou plutôt une race impudente & grossière, issue du mélange des deux nations, & l'on n'y compte qu'un petit nombre de familles arméniennes. Quant aux Indiens, hormis les trois zélés pélerins, dont nous avons fait mention en parlant du feu perpétuel, il ne s'en trouve pas un seul. La religion dominante est la mahométane de la secte des Sunnis, ce qui n'empêche pas cependant que la secte des Schahis n'y soit tolérée. Les Arméniens exercent leur culte divin sans bruit. Les productions du pays se bornent au naphte & au sel; quand à ce dernier article, il consiste non-seulement en sel gemme, mais encore principalement dans ce sel qui se cristallise de soi-même sur la superficie d'une quantité de lacs répandus tout autour de Baku, & qui se recueille si pur, qu'il n'a presque pas besoin d'être raffiné par le secours de l'art. Ces productions territoriales se transportent en Perse, tant par mer vers les différens ports, que par terre,

terre, & il part de Baku des caravanes entières qui n'ont point d'autre chargement. *Gilan* & *Masanderan* fournissent en retour la ville de riz, & *Schamachie* de soies & d'étoffes de cette matiere. Du reste le commerce y a perdu dans ces tems modernes toute son importance, & comme il n'y aborde plus de vaisseaux Russes, on y apporte les marchandises d'Europe par terre. On cultivoit autrefois beaucoup de safran dans les environs de Baku, cette culture y est même encore pratiquée; mais elle est exercée avec bien plus de succès & d'activité à *Derbent*. On voit aussi dans quelques endroits de ce canton quelques plantations de coton.

Le Kan de *Baku* est soumis à *Feth Ali Kan*, souverain du *Kuban*, & il est obligé, de même que le Kan de *Schamachie* & quelques autres Kans du voisinage, de lui fournir une contribution annuelle en argent, en vivres & en hommes, pour mettre ce prince en état de défendre les frontieres contre les incursions des Tartares du Caucase. Mais comme le Kan actuel de Baku, *Melik Mamed* a épousé la sœur de *Feth Ali Kan*, il jouit en conséquence de bien des prérogatives, quoiqu'il n'en demeure pas moins son vassal. Son extrême avidité pour l'argent & les forts impôts dont il accable ses sujets, à qui d'ailleurs il vend

la justice à beaux deniers comptans, font causé qu'il n'en est point du tout aimé.

M. Gmelin quitta la ville de Baku le 10 Août, après avoir eu beaucoup à souffrir des soupçons que le Kan avoit conçus contre sa personne & contre les motifs de son voyage. Il se rendit à Schamachie par terre, tandis que son vaisseau faisoit voile vers *Sallian*. Près du village d'*Aecmetli*, il vit encore de la terre brûlante, imprégnée de Naphte, qui lui parut avoir la même origine que celle d'Apscheron. De distance en distance il appercevoit de petits lacs salés, couverts de crystaux cubiques, mais qui se trouvoient toujours entremêlés de sel de Glauber. Des troupeaux entiers de Chevreuils, (*Cervus capreolus*), parcouroient les champs les plus arides, quoique toutes les plantes parussent être entièrement brûlées par le soleil.

Le 13, il parvint à *Schamachie*, & campa près du ruisseau de *Pusabat*, qui est fréquenté par une énorme quantité de *Tortues*, (*Testudo caspica*, Gm.), dont l'espèce est inconnue en Europe; mais qu'on rencontre souvent dans la plupart des eaux douces du Gilan; il n'est pas rare qu'elles parviennent à une grosseur assez considérable, pour que plusieurs personnes puissent tenir sur l'écaille d'une de ces tortues, & se laisser charier ainsi par l'ani-

mal. Les Perfans portent l'horreur qu'ils ont pour la tortue en général à un point extrême; & lorsqu'on leur raconte qu'il y a des pays, où non-seulement on les mange, mais où elles sont même recherchées comme un mets très-délicat, ils secouent la tête ni plus ni moins que s'il étoit question de gens qui mangent de la chair humaine.

Si depuis un tems immémorial *Derbent* a été un théâtre continuel de ravage & de défolation, *Schamachie* a éprouvé toutes les rigueurs du sort d'une manière encore plus sensible. *Schah-Nadir* détruisit en 1734 l'ancienne *Schamachie* de fond en comble, & bâtit à une journée de là une autre ville, à laquelle il donna le même nom. En 1748, *Adfschi Mamed Ali Kan* fut établi souverain de cette ville, & se maintint dans cette dignité jusqu'en 1761. Mais l'ancienne *Schamachie* n'avoit pas été tellement détruite par *Tamas Kuli Kan*, (c'étoit le nom de Nadir), qu'il n'en fut échappé quelque chose, *Mémé Sayd*, fils d'*Ali Berdi Beg*, qui vivoit sous le règne de *Schah Nadir*, & l'un des principaux nobles de la contrée, où il possédoit un très-grand nombre de villages, se mit en possession de cette ville détruite, où il s'étoit rendu avec quelques payfans de ses vassaux, s'empara du petit nombre de maisons qui étoient encore

sur pied, attira quantité de vagabonds de toute espèce, & fit renaître ainsi de ses ruines l'ancienne Schamachie, dont *Kerim Kan* le nomma Kan peu de tems après. Dans ces entre-faites les habitans de la *nouvelle Schamachie* très-mécontents du gouvernement de leur Kan *Adschi Mamed Ali*, vinrent s'offrir à *Mémé Sayd*, qui rassembla bien vite une armée, s'empara de la ville, & fit traîner son Kan comme prisonnier dans l'ancienne Schamachie, où il mourut l'année suivante âgé de 80 ans. *Mémé Sayd* mit là-dessus un Naïp dans la nouvelle Schamachie & s'en retourna chez lui. Mais comme il écrasoit toujours davantage les malheureux sujets sous les impôts, & qu'il refusoit de payer à *Feth Ali Kan* le tribut qu'il lui devoit comme au protecteur de Schamachie contre les Lefgiers & les Tartares, celui-ci vint à diverses reprises à la tête d'une armée devant la ville, dont *Mémé Sayd* soutenu par *Usssein Kan de Tschaki* le repoussa plusieurs fois. Mais ces deux derniers Kans s'étant brouillés, & *Usssein* ayant embrassé le parti de *Feth Ali*, Schamachie fut enfin prise en 1766 & *Mémé Sayd* mené prisonnier à Derbent avec toute sa famille. Après cela *Feth Ali* fit entièrement détruire en 1769 la nouvelle Schamachie, & transporta ses habitans dans l'ancienne.

C'est ainsi que cette ville est ressortie peu à peu de ses ruines, mais sans avoir repris cette ancienne splendeur qui la rendoit si considérable dans des tems plus reculés. Elle est située, selon *Olearius*, à 40 degrés 50 minutes de latitude septentrionale, ayant le mont Bischbarmak au nord, Kaballa à l'ouest, le mont Rustan à l'est, & Sallian au midi. C'est la capitale de toute la province de *Schirwan*; qui est l'ancien royaume de Médie; elle est environnée de montagnes du côté du nord & du côté de l'ouest; cette ville est bâtie très-irrégulièrement & forme un pentagone allongé; à peine y voit-on un seul édifice de quelque apparence; toutes les maisons sont de pierres brutes non taillées, & jointes avec de la terre grasse; elles sont à un ou deux étages seulement. La partie supérieure de la ville, où le Kan fait sa demeure, est entourée d'un mur qui est endommagé dans quantité d'endroits; on l'a renforcé d'un rempart garni de quelques canons. Les rues sont pour la plupart très-étroites, & ne sont pas seulement toutes pavées.

La population de la ville est d'environ mille familles Persanes ou Tartares, & l'on fait entrer dans ce nombre cinquante familles Arméniennes. Chaque famille paie cent roubles par an au Kan, & les Arméniennes paient encore,

au-delà de cette somme, chacune une capitation de 240 kopéques, & tout célibataire qui a passé vingt ans, 120 kopéques. Il y a de plus entre l'ancienne & la nouvelle Schamachie cinq villages Arméniens, dont les habitans paient tout autant au Kan que ceux qui se sont établis dans la ville. Il y a très-près de deux de ces villages deux couvens, dont l'ambassade du Hollstein à procuré la fondation.

Feth Ali Kan exerce un pouvoir despotique dans Shamachie & dans tout son district. Il a un lieutenant qui remplit sa place en son absence, & qui ne fait que fouler le peuple encore davantage. Le Kan envisage ce malheureux pays comme une province conquise par la force des armes, & y exerce sa domination bien plus en vainqueur qu'en pere du peuple. Si indépendamment des impositions ordinaires, il vient à avoir besoin d'argent, de vivres, de fourages, de bestiaux, de chevaux ou de toute autre chose, il faut le lui trouver à toute force, de quelque part que cela vienne; & ce sont particulièrement les Arméniens qui sont les plus exposés à ces sortes de vexations; ce sont encore eux qui sont obligés de loger les passans & de faire la garde aux portes de la ville. S'avise-t-il de demander de l'argent à quelqu'un de ses sujets, & que celui-ci ne le lui délivre pas sur-le-champ, il peut s'attendre

infailliblement à une punition corporelle des plus dures. Il est aisé de se figurer après tout cela combien cetyran doit être abhorré de ses sujets accablés sous l'oppression, & qu'ils profiteront de la première occasion pour se soustraire à un joug aussi insupportable. Feth Ali Kan fait très-bien à quoi s'en tenir à cet égard que lors même qu'il vient à Schamachie, il n'y loge jamais, & se tient le plus souvent en cachette dans quelque village voisin, où il prend le divertissement de la chasse au faucon, & n'ose pas seulement avoir de la lumière pendant la nuit, afin que le lieu où il couche reste ignoré.

Schamachie est située, en droite ligne par-delà des montagnes, à une journée de la mer; mais le chemin est si roide & si étroit qu'il est presque impossible de s'en servir, & il seroit très-dangereux de faire le voyage en droiture de Derbent à Schamachie, à moins d'une forte escorte. Cette ville a dû toute son ancienne célébrité & sa richesse à la soie qui se recueille dans son district & dans la province de *Kaballa*: & c'est encore cette utile production qui lui conserve aujourd'hui quelque ombre de son antique splendeur, & une certaine supériorité sur d'autres villes de la Perse septentrionale. Il s'exporte de la soie de Schamachie dans la Perse ainsi qu'en Russie, &

l'on apporte de l'intérieur de la Perse dans cette ville des étoffes de soie & de cotton, des toiles peintes, des couvertures de lit de toute espèce, des marroquins & des peaux de moutons de Schiras. Il y vient de la Russie de l'indigo, du sucre, du thé, des draps d'Hollande, des toiles de lin, de l'étain, de l'acier, du fer, du plomb, du bois de Fernambuc, du blanc-d'Espagne & toutes sortes de quincailleries, comme miroirs, couteaux, ciseaux, grains de corail, &c. Du tems du dernier Kan, il se faisoit aussi quelque trafic en soie avec la Turquie, d'où l'on tiroit en retour de l'acier, du bois de Fernambuc & des grains de corail; mais ce commerce a totalement cessé depuis quelques années. On trouve encore dans les boutiques de Schamachie, outre les marchandises dont nous venons de faire l'énumération, des étoffes de soie & de cotton, fabriquées sur les lieux & qui se vendent aux Russes & aux Tartares. Les dures & les perpétuelles vexations de *Feth Ali Kan* ont fait considérablement tomber tout ce commerce, qui touche à sa ruine totale. Même les manufactures qui étoient autrefois si florissantes, sont aujourd'hui très-déchues à tous égards. Sous le gouvernement de *Mémé Sayd Kan*, cent fabricans de Tauris étoient venus s'établir dans cette ville, mais aussi-tôt que

Feth Ali en eut fait la conquête, ils s'en retournerent chez eux.

La contrée où *Schamachie* est située seroit une des plus fertiles & des plus fortunées de l'univers, si l'haleine du despotisme, qui desseche tout ce qui l'environne, ne l'avoit pas rendue peu à peu inculte & sauvage. Des pommes exquisés, des poires, des abricots, des pêches, des figues, des marons, des noix, toutes sortes de fruits du goût le plus délicieux, décorent les arbres des jardins de ce pays. Les Arméniens y ont aussi établi quantité de vignobles, & les vins qu'ils leur produisent, dont ils font presque chaque année d'abondantes récoltes, sont de la première bonté, préférables même à tous les autres qui croissent dans la Perse septentrionale. La culture de ces vignes est abandonnée aux seuls Arméniens, vû que les Persans de même que les Tartares croiroient transgresser la loi de Mahomet, s'ils s'occupoient de ce genre de travail. Ce qui n'empêche pas que ces bons Musulmans n'achètent aux Arméniens une grande quantité de vins & d'eau-de-vie, dont ils s'enivrent sans s'en faire un cas de conscience, mais cependant toujours en cachette & de nuit, afin de ne point être vûs. La vigne qu'on cultive dans les vignobles, dont nous venons de parler, vient d'elle-même dans cette contrée,

& produit dans son état sauvage des raisins âcres & d'un goût très-astringent ; mais sitôt qu'on les transplante en allées qu'on a soin de couvrir en forme de berceaux, ce qui est la méthode la plus usitée ; ces vignes fournissent un vin excellent, qu'on peut mettre en parallele avec les vins de Pontac & le claret qu'on tire de Bordeaux.

La vendange tombe à la mi-Septembre, on n'y fait aucun choix du raisin ; les rouges & les blancs se jettent pêle-mêle dans une grande auge, on les foule avec les pieds, le jus qu'on en exprime se verse dans des jarres ou grands vases de terre cuite, qu'on enterre à plus de dix pieds de profondeur. Vers le printems l'on transvase ce vin, qui a fini de fermenter, dans d'autres jarres, & on le conserve comme la première fois ; il y en a qui mettent alors de l'eau, d'autres de l'eau-de-vie, pour l'empêcher de s'aigrir. Quelques-uns même le mettent dans des vaisseaux de cuivre, & l'on peut juger combien un procédé si peu réfléchi doit le rendre pernicieux. Lorsqu'on transporte ces vins par terre, on se sert de peaux de bouc, dans lesquelles il y a eu du Naphte de Baku, ce qui lui donne un goût très-amer & empyreumatique qu'il ne perd plus, mais qui fait que le vin s'en conserve mieux.

M. Gmelin partit le 27 d'Août pour *Sallian*, où il arriva le premier de Septembre ; *Feth Ali Kan* charmé de se débarrasser de lui, lui avoit fourni douze soldats pour l'escorter. Cette route est dangereuse & pénible, outre qu'elle est infestée par des brigands Moganniens, qu'il faut gravir des montagnes très-rapides, descendre dans des enfoncemens de terrains très-profonds, & franchir des passages fort périlleux, où souvent les chevaux peuvent à peine passer ; d'ailleurs l'on rencontre très-rarement de bonne eau, & le sol est presque par-tout sec & aride. Le pays s'ouvre & les montagnes se perdent entièrement, à mesure qu'on s'approche du fleuve *Kur*, & l'on trouve dans cette plaine quantité de Persans qui habitent dans des Kibitkes. M. Gmelin s'arrêta pendant tout le mois de Septembre à *Sallian*, retenu par la fièvre, qui ne le quitta point jusqu'à son départ.

La ville de *Sallian* est située sur le fleuve *Kur*, nommé *Cyrus* dans les anciens historiens ; ce fleuve prend sa source dans le mont Caucase, passe à *Tiflis*, capitale de la Georgie, & a un cours extraordinairement rapide. C'est ici qu'il se jette dans la mer par un grand nombre d'embouchures qui forment quantité d'isles, sujettes à être inondées au printemps. Le district de *Sallian* comprend beaucoup de villages,

répandus sur les deux rives du Kur, & qui font habités par des Persans & par des Tartares, tant de la secte des Sunnis que de celle des Schahis, & par un petit nombre d'Arméniens. Le sol est fertile, & produit principalement du riz & du coton; mais vû le peu d'Arméniens qui habitent ce canton, le jardinage y est en très-mauvais état, & les vignes qui viennent naturellement dans tous ces environs, y sont absolument négligées. Le *Kur* est très-poissonneux, il fournit des esturgeons, des fewruges, des béluges, des bécards, un poisson fort gras du genre des carpes; des ombres, (*Cyprinus Aspius*), & diverses autres espèces.

Sous le regne de *Schach Nadir*, il y eut un Kan particulier, nommé Mamed, qui fut envoyé pour exercer la souveraineté dans cette province. Immédiatement après la mort de celui-ci, cette même souveraineté fut remise à *Ibrahim Kan*, demi-frere de *Feth Ali*; mais Ibrahim ayant été rendu suspect à son pere *Ussein Ali Kan*, il fut déposé, & *Feth Ali* fut mis à sa place. Le district de *Kabulla* qui touche à celui de *Sallian*, jouissoit sous *Schach Nadir* d'une entière liberté, & ses habitans s'éliisoient un chef à leur bon plaisir; ce qui a bien encore lieu aujourd'hui, avec cette différence qu'ils sont obligés de reconnoître la sou-

veraineté de Feth Ali Kan. Les revenus que ce dernier tire du district de Sallian consistent dans une capitation, & dans une certaine quantité de riz, & ces deux impositions montent à peine, dit-on, à vingt-cinq mille roubles. Ceux qui veulent pêcher dans le Kur sont obligés de payer au Kan cinq kopèques pour un esturgeon ou une béluge, deux & demi pour un sewruga, vingt-cinq pour un Bécard, & cinq pour trois de ces espèces de carpes auxquelles on donne le nom de poisson gras. On transporte ces derniers, ainsi que les bécards, à Derbent, Kuba, Baku & autres villes des environs. Il vient aussi tous les ans quelques bâtimens Russes pour la pêche des béluges, sewruges & des grands esturgeons, & cette course ne laisse pas de bien rendre à ceux qui l'entreprennent. On apporte le sel qu'on emploie à saler ces poissons, des lacs qui se trouvent dans les environs de Sallian.

On rencontre en différentes places autour de Sallian des sources salées bouillonnantes, dont l'eau a un goût amer, sur la superficie & sur les bords desquelles le sel se forme en cristaux sous leur figure accoutumée. L'eau de ces sources s'élève avec violence de-dessous terre vers le haut, & se répand, soit en ruisseaux, soit en petits lacs, qui se dessèchent à la longue, & fournissent alors du sel. Mais

d'où peut venir le bouillonnement & la forte ébullition de cette eau ? Il est vraisemblable que la cause de ce phénomène doit s'attribuer uniquement au Naphte, qui se mêle avec cette eau, & dont toute la contrée est remplie. C'est encore de la même cause que paroissent provenir les cristaux de sel en losange, qui se trouvent mêlés en grand nombre avec les cristaux cubiques. Quantité de gens du commun vont se plonger dans ces lacs, & tiennent ces bains pour salutaires, particulièrement dans les maladies de la peau. Tout le district de Sallian est en général très-remarquable par la quantité de sel qu'il produit ; & c'est sur-tout le long de la rive occidentale du fleuve *Kur*, qu'il y en a une très-grande abondance. Il arrive souvent que le sel se forme sur la surface du sol, & semble provenir de la terre, comme le salpêtre dans quelques provinces de l'empire de Russie ; & lorsqu'il a plu, presque toutes les eaux de borbier ont un goût plus salé.

On exprime ici, de même qu'en d'autres endroits de la Perse, une huile excellente, d'une espèce d'*Antirrhinum*, * ou *Musse*

* *Antirrhinum* (majus) corollis ecaudatis, floribus spicatis, calycibus rotundatis. LINN. Spec. plant. 2, p. 859. n. 35. *Antirrhinum* majus alterum folio longiore,

de veau; cette huile, qui n'est presque en rien inférieure tant par sa couleur que par son goût agréable aux meilleures huiles d'Italie, s'appelle en langue turque *Kunſchut Jagi*, & en persan *Kunſchut Rogoe*. On écrase la semence de cette plante sous une meule que l'on met en mouvement par un agent à volonté, l'huile qui en sort passe à travers un tamis, placé sous la meule, & se purifie par cette opération. Avant de mettre cette semence sous la meule, on la fait griller à peu près autant qu'on grille le café avant de le moudre. Excepté la bonne huile d'olive, dit M. Gmelin, je n'en connois aucune qui puisse être comparée à celle-là; lors même qu'on l'employoit en guise de beurre, pour faire la pâtisserie, je ne pouvois pas la distinguer du beurre même.

L'oiseau-bleu ou la Poule Sultane, (*Fulica porphyrio*), est extrêmement commune dans toute la Perse, & se tient volontiers dans les endroits du rivage de la mer Caspienne, qui sont couverts de joncs. Comme cet oiseau a les pieds fourchus, il ne sauroit vivre dans

Bauh. Pin. 211. Comme c'est une plante qu'on trouve dans tous nos jardins, sous la dénomination de *la grande bouche de Lyon*, il seroit très-facile de faire des essais avec sa semence dans nos contrées.

Peau, & peut difficilement être rangé dans la classe des poules-d'eau ou des foulques, où Linné l'a rangé. Le goût exquis de sa chair prouve aussi qu'il cherche sa nourriture partout ailleurs que dans l'eau, quoiqu'il séjourne continuellement dans sa proximité. La femelle fait son nid dans les joncs, vers le milieu du mois de Mars, elle ne pond que trois ou quatre œufs, qu'elle couve pendant trois ou quatre semaines, & ne reçoit aucune espèce d'assistance dans cette fonction de la part de son mari, dont elle est aussi peu relevée que les autres poules du leur. Cet oiseau ne se laisse point aprivoiser, & aime mieux perdre sa vie que sa liberté.

M. Gmelin fut à portée d'avoir à Sallian quelques *Chacals*, ou *Schakals*, (*Canis aureus*, Linn.), & comme cet animal n'est pas fort connu, on le trouvera représenté pl. VII. La figure que nous en avons donnée n'est pas celle qu'on trouve dans M. Gmelin, qui ne l'a fait dessiner que d'après un de ces animaux empailés; mais nous avons pris celle qu'a donnée M. Pallas. Le chacal observé par M. Gmelin avoit à peu près trois pieds & demi de long, & paroissoit au premier coup-d'œil un loup dégénéré; mais comme l'économie entière de ces animaux s'accorde avec celle du renard, notre savant pense que c'est une espèce moyenne
entre





entre celle du loup & celle du renard. * Il a le poil fort épais, tirant sur le jaune dans le haut, & blanc dans le bas, vers la racine; il est mêlé de quelques poils noirâtres, répandus çà-&-là : sa queue est toute ronde, droite, & prodigieusement fournie de poils, qui sont d'un jaune foncé à leur naissance, tout à fait jaunes au milieu, & noirs à l'extrémité. On distingue au bas du cou un double collier jaune, de forme demi-circulaire, chacun de la largeur d'un pouce. La tête est allongée & se termine par un museau pointu comme celle du renard. Il a les yeux extraordinairement grands; les oreilles en forme de cœur allongé, droites, écourtées, & doublement fendues à l'extérieur de leur naissance; les dents de même que toutes celles de la race canine. La conformation des parties intérieures est parfaitement semblable à celle du loup. Les *Chacals* s'accouplent comme les loups; car les mâles ont de même qu'eux la verge ossifiée & entourée d'un bourrelet, qui ne leur permet de se séparer que très-difficilement de la femelle après le coït. La femelle n'entre en chaleur qu'une fois l'année, & cela au prin-

* M. le comte de Buffon pense au contraire, que le *Chacal* est une espèce moyenne entre celle du loup & celle du chien. *Hist. nat. article Chacal.*

tems, elle met bas 5, 6 jusqu'à 8 petits; aussi la nature l'a-t-elle fournie en conséquence d'un plus grand nombre de mamelles. Elle s'arrange dans son terrier de la même manière que la femelle du renard, & ne diffère du mâle quant à l'extérieur, que par la taille.

Le *Chacal* est un animal carnacier; il aime cependant aussi les fruits, comme le renard, aussi devient-il fort gras en automne. Les Chacals se tiennent pendant le jour dans les bois qui sont dans la proximité des montagnes; à la nuit tombante ils quittent leurs retraites, & viennent visiter les villes, les bourgs, les villages & les fermes du voisinage. Ils ne paroissent jamais qu'en compagnie de quelques-uns de leurs camarades. Lorsqu'ils vont à la picroë, ils prennent l'allure d'un animal rampant, allongeant la tête en avant, pour mieux épier l'objet qui flatte leur appétit. Au moment qu'ils sont à la piste de quelque chose, ils courent extraordinairement vite & surpassent le loup en vitesse. Dans les fermes, toute la volaille est en proie à leur naturel rapace. Rencontrent-ils une porte ouverte, ou l'entrée d'une tente, ils sont assez imprudens pour enlever en pareille occasion, des bottes, des souliers, tout ce qu'ils trouvent même en habillemens, du pain, du fromage, &c. & de le traîner avec eux. Les cris qu'ils poussent

pendant la nuit font horribles , insupportables , & ressemblent à d'affreux hurlemens , qu'ils entrecourent par des aboyemens pareils à ceux du chien. Il y a toute apparence que Kämpfer dit vrai lorsqu'il prétend que si l'un d'entre eux se met à hurler , tous ceux qui sont à portée d'entendre sa voix font chorus avec lui ; au moins est-il certain , que l'on en entend toujours hurler un grand nombre à la fois. Du reste , il n'existe aucun exemple dans toute cette contrée qu'ils aient jamais attaqué aucun homme soit jeune , soit vieux. *

* Ces animaux malfaisans habitent aussi en très-grand nombre l'Asie mineure , la Mingrèlie , la Géorgie , le Bengale , les côtes de Coromandel & de Malabar , l'île de Ceylan , l'Arabie , la Palestine , la Syrie & la Barbarie. Ils attaquent aussi des personnes adultes , lorsqu'ils sont vivement pressés par la faim , & l'on a des exemples qu'ils en ont dévoré plusieurs aux Indes orientales. Quant aux enfans , ils ne les épargnent pas toutes les fois qu'ils en rencontrent. Les cadavres sont pour eux un mets délicieux , qui les attire de bien loin. Ils savent découvrir les cimetières & tous les lieux qui servent de sépulture , & déterrent en grattant les corps morts hors des tombeaux , si l'on n'a pas eu soin de les placer assez profondément , & de les garantir suffisamment avec des épines & avec des pierres. Ils suivent aussi fort loin , pour l'amour des cadavres , les armées & les caravanes. Suivant l'expérience que M. Pallas a faite sur un jeune Chacal , (*Spicil. zool. fasc. XI.*) Cet animal s'apprivoise encore plus facilement que le renard , au point même qu'il devient caressant , qu'il laisse jouer avec lui , sans qu'il morde jamais , & qu'il badine volontiers avec les chiens. Voyez Schreber , *Histoire des Quadrupèdes.*

Le consul de Russie se tenoit ci-devant à Baku ; actuellement il réside à Sallian , ou plutôt sur une isle du Kur qu'il occupe toute entière avec son détachement , & qu'il a pourvue de maisons très-logeables , bâties partie en bois , partie en terre-grasse , dont il y en a une entre autres qui sert d'auberge pour les négocians.

M. Gmelin partit de Sallian le premier d'Octobre , & arriva le 3 , à bord de son vaisseau devant le port d'*Enzelli* ; il envoya sur le champ quelques-uns de ses gens chez le consul Russe , qui réside dans cette place , pour se faire préparer un logement ; une violente tempête le retint encore à son bord jusqu'au 6 , qu'il pût à grand-peine se rendre à terre , ayant beaucoup à souffrir des vagues , dont sa chaloupe étoit souvent couverte ; échappé à la fin à tant de fatigues & de dangers , il n'eut plus qu'à se louer de la bonne réception que lui fit le consul.

Enzelli , ou comme les Russes l'écrivent , *Sinfili* , se partage en ancienne & en nouvelle ville. L'ancienne n'est habitée que par des Persans & par des Arméniens de Perse ; & la nouvelle n'est peuplée que par des commerçans Russes , & par des Arméniens sujets de la Russie. Toutes les maisons , sans en excep-

ter une seule , sont construites de joncs ; * & l'on a d'autant plus de raison d'en être surpris , que le port a déjà passé cinquante ans d'ancienneté , & que par une conséquence naturelle , d'une manière de bâtir aussi misérable , les incendies y ont déjà causé beaucoup de dommage , sans compter que d'aussi mauvaises barraques , où l'on reçoit l'humidité & toutes les intempéries de l'air de la première main , ne peuvent être que très-nuisibles à la santé. L'ancienne & la nouvelle Enzelli sont attenantes l'une à l'autre , & l'église Arménienne se trouve placée entre deux. La totalité de ces bâtimens de jonc peut aller à 300. On vend sur la place du marché , indépendamment des denrées , toutes sortes de marchandises de Perse & d'Astrakan ; mais ce ne sont que des rebuts & de ce qu'on appelle

* Ces cabanes sont toutes bâties en quarré ; les ouvriers mesurent la place sur laquelle le bâtiment doit s'élever , & se font payer le pied à raison de 40 jusqu'à 60 kopeques ; mais l'on ne paye qu'un des côtés du quarré , attendu que les trois autres côtés , ainsi que le toit sont compris dans le marché ; de sorte qu'une de ces maisons peut coûter depuis 50 jusqu'à cent roubles ; mais comme elles ne peuvent servir au plus que trois ans , & qu'il faut au bout de ce tems en construire une nouvelle , une pareille habitation coûtera depuis 300 jusqu'à 700 roubles en vingt ans ; encore pourvu que les incendies , qui ne sont que trop fréquens , ne viennent pas pour surcroît augmenter la somme. Gm.

garde-boutique, qui ne peuvent plus se vendre à Râfcht. La ville s'étend le long du rivage & présente une longue rue entrecoupée par plusieurs rues transversales. C'est-là que commence le Golfe, qui se partage au-dessus d'Enzelli en deux bras, lesquels se réunissent ensuite, reçoivent quantité de rivières, & vont se jeter dans la mer à peu de distance de Langerood. Ce Golfe fait d'Enzelli une presqu'isle, qui contient un bon nombre de villages, dont les habitans vivent partie de la culture de la soie, partie de la navigation. Le service divin se célèbre tous les jours dans l'église Russe, à laquelle il y a un prêtre d'attaché. Le consul a près de lui un détachement de trente hommes & un chirurgien. Le sol d'*Enzelli* n'est qu'un sable tout pur, ce qui rend véritablement la construction des maisons d'un genre plus solide assez difficile, en revanche on s'en trouve bien en automne, vû les pluies très-abondantes qui tombent dans cette saison. Ce sont les mois d'Octobre, Novembre & Décembre qui sont proprement les mois pluvieux, & qui constituent l'hiver de ce pays-là; pendant leur durée l'air n'est presque jamais serein, les vents du nord soufflent continuellement & amènent de la pluie, qui tombe rarement en neige, encore n'est-ce qu'une neige très-fine & de courte durée. Il

est extrêmement rare que l'eau se gèle, & l'on peut avancer avec fondement qu'il n'y a point d'hiver en Perse. Mais ces tems pluvieux & humides sont beaucoup plus incommodes que le froid, sur-tout quand on est forcé d'habiter de misérables cabanes de joncs. Il y a quelques plantes qui fleurissent ici tout le long de l'année, par exemple quelques espèces de *Veronica*, *Alfine*, *Swertia*, *Rubus fruticosus*, *Cratægus nobilis*, *Prunus spinosa*, *Leontodon taraxacum*, *Fumaria bulbosa*, *Datura stramonium*, *Richius americanus*, *Mirabilis nyctage*, *Cynanchum acutum*, &c. Quantité de plantes ne perdent jamais leurs feuilles, & le beau-tems recommence déjà avec le mois de Janvier, desorte que vers la fin de Février l'on est en plein printems.

Les oiseaux de passage arrivent communément avec la fin d'Octobre & le commencement de Novembre. Ce sont les oyes & les cygnes qui ouvrent la marche : ils sont suivis de troupes innombrables de pélicans, de cormorans ou baglanes, de mouettes, principalement de la grande mouette des maisons, d'une petite espèce de plongeon, & du grand plongeon à oreilles. M. Gmelin n'a pu appercevoir que très-rarement le Pale ou bec-à-cuiller, & n'a jamais pu voir de tout l'hiver aucune hirondelle de mer. Les beccasses de

presque toutes les espèces existantes font on ne peut pas plus nombreuses dans ces cantons; il y en a dans le nombre qui ne viennent pas d'Europe, mais du sud-ouest. Le *Phœnicopterus* (le *Flamand* ou *Becharu*) est très-rare sur la côte occidentale de la mer Caspienne, mais lorsqu'il y vient, c'est toujours en très-grand nombre, & avec un vent de nord-est, qui amène de la pluie & de la neige; ce qui a lieu communément en Octobre & en Novembre. Aussi-tôt que le vent tourne au sud, ou à l'ouest, ou au nord, ou au nord-ouest, ils disparoissent absolument. Dans sa première jeunesse cet oiseau est tout blanc par en-bas, & d'un blanc grisâtre dans ses parties supérieures; au bout d'un an ou deux, il devient d'un rouge éclatant, mais les grandes plumes deviennent en même-tems noires, & restent blanches vers leur origine. La *Poule persique*, (*Tetrao rufus*), se tient tout le long de l'année dans les bois voisins & ne change pas de contrée. Le *Faisan* est tout aussi commun, & demeure aussi dans le pays. Le *Francolin de Tournefort* ne se laisse voir que très-rarement. Quant aux oiseaux de la petite espèce, il s'en trouve une quantité extraordinaire dans ces environs, la plus grande partie de ceux d'Europe font du nombre; mais il y en a beaucoup qui sont particuliers à ce climat: très-

peu de ces derniers sont oiseaux de passage, car M. Gmelin les vit presque tous dans toutes les saisons de l'année, & toujours en aussi grand nombre; il a seulement observé que pendant l'été, ils habitent de préférence les montagnes. Notre *Hirondelle domestique* est on ne peut pas plus commune dans ces quartiers; lorsqu'elles changent de climat, elles se rendent du nord de la Perse, vers le sud-ouest du côté de la Mecque, où elles meurent au second voyage, & l'on prétend que les champs & les grands chemins en sont tellement jonchés, qu'on s'en sert en guise de combustible pour faire du feu.

Le Porc-épic à panache, (*Histrix cristata*), est très-commun dans ces contrées, & habite des terriers qu'il fait se creuser avec beaucoup de sagacité. D'abord il les fait très-profonds, tant en longueur, qu'obliquement, & très-souvent aussi en spirale; mais ce terrier en contient tant d'autres plus petits, qui cependant ne forment tous ensemble qu'un seul & même terrier, que s'ils étoient construits en ligne droite, ils embrasseroient au moins un demi-verst de terrain. C'est dans ces retraites souterraines que cet animal cherche à se dérober aux poursuites de ses ennemis; & lorsqu'il se voit en danger, il gagne la plus éloignée, pour se mettre en sûreté. Ils sont toujours un

bon nombre qui habitent le même terrier, & admettent dans leur société des blaireaux, qui font même leurs petits dans le terrier commun. Cette habitation souterraine n'a qu'une seule ouverture, qui sert d'entrée, & lorsqu'on veut se donner la peine de l'ouvrir, ce qui est le seul moyen de se rendre maître de l'animal, il en coûte souvent une journée de travail pour parvenir à son but. Vient-on à découvrir le porc-épic, il tente encore tous les moyens imaginables pour se sauver; il se met en boule, comme le hérisson, & s'y tient fort ferré; il dresse alors ses piquans avec tant d'efforts qu'on croiroit qu'il va s'en servir en guise de flèches. Il y en a même qui soutiennent très-sérieusement qu'il les lance en effet; mais M. Gmelin ne l'a jamais vu. Lorsqu'on est enfin parvenu à s'en emparer, il est presque impossible de le contenir, bien loin de pouvoir songer à le rendre familier. Il perce peu à peu les loges où l'on tâche de le garder, disparoît dans le tems qu'on s'y attend le moins, & reprend sa liberté, quelque soin que l'on ait pris à pourvoir à sa subsistance. Il vit de choux, de fruits, de toutes sortes de feuilles & de racines; mais c'est sur-tout le buis qu'il aime de préférence; c'est aussi dans les bois de buis que l'on trouve le plus de terriers de ces animaux. La femelle met bas vers la fin de

Mars ou au commencement d'Avril ; sa portée est de deux , trois , jusqu'à quatre petits.

Le *Citronat* , dont le fruit est connu dans nos ménages , paroît être ici dans son pays natal , & sa culture ne donne pas plus de peine aux habitans de cette contrée que celle des pommiers & des poiriers à nos Allemands. Cet arbre se plaît particulièrement dans le fable , & le fol d'Enzelli n'étant , comme nous l'avons déjà vu , qu'un fable pur , il n'y a point d'endroit dans tout le Ghilan où l'on en trouve en plus grande abondance. Il s'est au moins tellement naturalisé ici , les rivages sablonneux de la mer Caspienne lui sont si favorables , qu'il soutient les hivers , sans exiger aucun soin. Il parvient à une hauteur assez considérable & devient fort branchu ; les branches s'étendent en largeur & le tronc devient de la grosseur d'un homme. Les feuilles ont la figure , le goût & la grandeur des feuilles du citronier , mais elles sont déchiquetées des deux côtés & ordonnées alternativement. Les fleurs ont tous les caractères de celles de la famille des limons , & le fruit est de forme oblongue , d'un très-beau jaune , & d'une odeur fort agréable ; sa surface extérieure est fortement sillonnée par des élévations & des enfoncemens des plus sensibles. Ce fruit parvient souvent à une grosseur extraordinaire & pèse alors quelques

poudes ; il y en a quantité qui restent petits , mais le plus grand nombre devient d'une grosseur moyenne. L'arbre fleurit tout le long de l'année, ou bien il porte du fruit : il arrive même fréquemment qu'il est garni tout à la fois de fleurs, de fruits mûrs & de fruits qui n'ont point encore atteint leur maturité. Les Persans appellent ce fruit *Badranke*, & en font la citronade, qu'ils regardent comme cordiale & stomachale. On peut la conserver longtemps fraîche, & même la transporter, mais dans ce dernier cas, pour plus de sûreté, l'on prend la précaution de la saler.

Les joncs qui croissent en si grande abondance dans ce pays, ne s'employent pas seulement à la construction des maisons, on en fait encore ces *Nattes* de Perse si renommées. On a des joncs de différens degrés de bonté, & l'on choisit pour les travailler le jonc verd le plus mince, dans le tems qu'il commence à peine à croître. On l'expose au soleil, jusqu'à ce qu'il prenne une couleur jaune, on ne le coupe point, mais on l'emploie en entier pour en faire un tissu des plus fins ; on emploie pour les plus belles nattes des joncs teints en noir, que l'on marie avec les jaunes de manière qu'ils forment une espèce de mosaïque avec des clairs & des ombres. Les moindres de ces nattes coûtent quinze à vingt ko-

péques , les moyennes trente à cinquante , & les plus fines & en même tems les plus grandes quatre-vingt jusqu'à cent kopéques. On fait encore avec ces joncs des corbeilles, des bonnets, des évantails & d'autres choses qu'on fait ailleurs avec de la paille.

Les Persans qui habitent Enzelli payent à *Hedaet*, Kan de Ghilan, une contribution annuelle de quinze cents roubles; chaque famille arménienne persane est imposée à cent roubles; ceux qui ne sont pas mariés sont exempts de toute imposition.

M. Gmelin s'étoit proposé de ne passer qu'une partie de l'hiver à Enzelli, mais il y fut arrêté plus long-tems qu'il ne vouloit, tant par maladie, que par différentes autres causes, de sorte qu'il ne pût en partir que le 10 Février 1771 pour *Raesch*, où *Hedaet Kan*, souverain du Ghilan, qui réside dans cette ville, l'avoit invité très-amicalement de se rendre. Ainsi nous croyons pouvoir rapporter ici tout ce que notre voyageur fut à portée d'apprendre & de recueillir durant son séjour à Enzelli, concernant la Perse.



De la constitution politique actuelle de la Perse, du naturel de ses habitans & de leur religion.

SI jamais il exista un empire qui ait mérité d'occuper l'attention d'un historien philosophe, c'est sans contredit l'empire de Perse, qui du degré le plus élevé de la grandeur humaine, est tombé de nos jours dans le plus déplorable abaissement. Si un *Cyrus*, un *Darius*, un *Xerxès*, un *Alexandre*, un *Abas le grand*, revenoient sur terre ; s'ils jettoient un coup-d'œil sur le règne malheureux de *Hussein* que la faim réduisit finalement à déposer sa couronne pour la passer sur la tête de *Machmud*, chef des Afgans ; s'ils voyoient un Pâtre du *Chorasân*, faire secouer, à la vérité d'une part, à la Perse le joug des Afgans, apporter dans sa patrie, par une suite de ses étonnantes conquêtes dans les Indes, une énorme quantité d'or, d'argent & de pierreries, faire trembler la Porte-Ottomane, & s'attirer même la plus sérieuse attention de la part de la cour de Pétersbourg ; s'ils voyoient ensuite d'un autre côté ce même *Thomas-Kouli-Kan* ou *Schach Nadir*, comme il se nomma lui-même après être monté sur

le trône d'Iran, (nom que les Orientaux donnent à la Perse), * ne pouvant mettre aucunes bornes à son insatiable avidité, exercer sur son peuple la tyrannie la plus affreuse & ouvrir par une conduite aussi atroce le chemin à une telle misère, que loin qu'on ait pu jusqu'à ce jour y apporter du soulagement, elle ne fait

* Voyez l'*Histoire de Chulichan, traduite du persan en françois, par M. Jones, Londres 1770, 2 vol.* L'original persan appartient au roi de Dannemark, à qui il est parvenu directement de l'orient, & qui l'a fait traduire en françois par M. Jones, membre de l'université d'Oxford. Voyez *Biornsthäls Briefe von seinen Reisen*, 1 Band, S. 109. c'est-à-dire, *Lettres de M. Biornsthäl*, (savant suédois), sur ses voyages, édit. allemande de 1777. M. Jones publia depuis cette même histoire en anglois, sous le titre suivant : *the History of the Life of Nadir Schach, King of Persia extracted from an Eastern Manuscript by William Jones*. Il a enrichi cette édition de différens traités particuliers, entre autres d'un abrégé de l'histoire de Perse jusqu'à Schah Nadir, & d'une histoire de la langue Persane. Voyez *loco citato*, p. 408. Le traducteur de cette note eut occasion de voir ce M. Jones en 1770 à Londres, & l'a regardé comme un des plus rares phénomènes qui ait jamais paru dans la littérature; qu'on se figure un jeune homme d'environ vingt-cinq ans, né riche, de l'extérieur le plus aimable, du meilleur ton, parlant très-bien le françois, possédant à fond les langues orientales, &, ce qu'il y a de plus extraordinaire, entendant assez le chinois pour être en état d'apprécier l'exactitude d'une traduction françoise, qui venoit de paroître de quelques poëmes composés par l'empereur de la Chine, actuellement régnant; & l'on conviendra qu'il a paru peu d'hommes plus extraordinaires.

que s'étendre d'année en année , & qu'elle menace d'amener tôt ou tard l'empire de Perse à son entière destruction ; si ces fameux souverains de cet empire , disions-nous , pouvoient l'envisager dans sa situation présente , ils éprouveroient qu'il n'y a rien en apparence de si impossible qui ne puisse souvent se réaliser. Mais bornons-nous aux tems les plus modernes , l'histoire des âges plus reculés de cet empire peut se puiser dans d'autres sources.

La cruauté de *Schach Nadir* étoit parvenue dans les dernières années de sa vie à un tel point d'atrocité , qu'il paroissoit être tombé dans une aliénation totale , & n'être plus guidé que par son excessive avarice. Il se rendit l'année 1747 dans le Kirman , y dépouilla près de deux mille personnes de leurs biens , les fit ensuite décapiter sans aucune espèce de raison , & employa leurs têtes abattues à la construction d'une tour. Il se porta de là , suivi d'une armée de dix-sept mille hommes , à *Mesched* , * exigea des habitans une somme de sept millions , qu'ils devoient livrer dans
l'espace

* *Mesched* ou *Thus* , *Antiochia Margiana* , ville considérable du *Kurassan* , dans le voisinage de laquelle on trouve les plus belles turquoises. Il est assez particulier qu'il y ait dans le Duché de Westphalie , sur le *Rohr* , une ville qui porte présentement le même nom.

l'espace de dix jours , sous peine à ceux qui ne seroient pas en état de payer , d'être mis à mort sans délai. De sorte que le terme expiré , il ne se passoit pas de jour qu'il n'y eût au moins trois cents hommes de fabrés.

De pareilles atrocités ne purent pas s'exercer bien long-tems avec impunité. Les Kans qui se trouvoient dans l'armée de Schach Nadir , tombés dans une sorte de désespoir , se sentirent entraînés aux dernières extrémités & prirent enfin la résolution de massacrer le tyran. Ils communiquèrent leur projet à *Ali Kouli Kan* , petit-fils de Nadir ; ce prince avoit été envoyé peu de tems auparavant du côté de *Siet* , à la tête d'une armée de quarante mille hommes , pour ramener sous l'obéissance du Schach les Abdollis , qui s'étoient révoltés ; les conjurés le supplièrent de les protéger dans leur malheur & de monter sur le trône d'Iran. A peine Ali Kouli Kan eut-il appris cette nouvelle , qu'il partit de Siet , avant d'avoir rempli l'objet de sa mission , s'approcha de la ville de Mesched , & fit entendre aux Kans qu'ils pouvoient exécuter leur projet à la première occasion. Ils ne manquèrent pas en conséquence de la saisir à point nommé. Après que Nadir eut exercé ses cruautés à Mesched , il se rendit à *Kutschan* , pour y mettre à la raison le peuple qui s'étoit révolté ; on y vit encore

sa rage se porter aux derniers excès. Il rassembla ensuite les Afgans & les Usbeks qui se trouvoient dans son camp, & après leur avoir fait prêter serment de lui être fidèles & de lui garder le secret, il leur ordonna de passer au fil de l'épée, dans une nuit qu'il leur désigna, tous les Persans qu'il avoit dans son armée, sans en laisser échapper un seul. Les Kans informés de cet ordre exécrationnable par un des domestiques du Schach, songerent à le prévenir, & ayant mis de leur parti le *Kan Sali Beg*, qui commandoit une troupe de quinze cents hommes, particulièrement destinés à faire les fonctions de gardes-du-corps du Schach, ils pénétrèrent avec encore huit autres Kans dans le sérail du Schach, où ils furent conduits par le même domestique, dont nous venons de parler, dans l'appartement du Schach, & réussirent enfin à massacrer ce tyran dans le mois de Mai 1747. * D'autres racontent l'histoire plus en détail & cela de la manière suivante; ce fut, disent-ils, *Sali Beg* qui se chargea de l'exécution, ne demandant que vingt hommes déterminés pour l'aider.

* *Hamway* raconte différemment plusieurs circonstances; mais M. Gmelin assure qu'il tient ce qu'il rapporte de personnes qui se trouvoient en Perse à cette époque, & qui s'étoient informés scrupuleusement de toutes les particularités de cet événement.

Au moment que tout lui parut s'être livré au repos, il se mit courageusement en chemin pour l'accomplissement de cette grande entreprise. La garde qui vouloit lui interdire l'accès aux tentes du Schach, avec la suite qui l'accompagnait, fut fabrée à l'instant; ayant pénétré dans leur enceinte, ils cherchèrent vainement le Schach dans quatre tentes différentes; ce contretems fit perdre le courage à douze des compagnons de *Sali Beg*, qui l'abandonnerent lâchement par une fuite honteuse; ce chef intrépide marchait avec les huit braves qui lui restoient vers une cinquième tente où le tyran se trouvoit avec une de ses femmes & une esclave suivante; lorsque ce prince, réveillé par le bruit qui se faisoit autour de sa personne, dit à l'esclave de sortir, pour voir d'où ce bruit pourroit provenir. Cette jeune fille effrayée à la vue de tant d'hommes le sabre nud à la main, rentra tout tremblante. Aussi-tôt le Schach se jette en-bas de son lit, & s'élance hors de la tente; à l'aspect des sabres levés sur lui, il veut rentrer pour prendre le sien, mais tandis qu'il se retourne pour ne pas manquer l'entrée, le courageux *Sali Beg* lui applique un violent coup de sabre qui lui prend tout le dos & l'étend aussi-tôt par terre dans la tente même. Ceux qui se tenoient en-dehors attendirent un assez long-

tems pour observer s'il ne s'élevoit aucun bruit, mais voyant que tout restoit tranquille ils s'approcherent de plus près, couperent la tête au tyran & furent à l'instant la porter aux autres chefs. Après ce grand événement, tout le camp des Persans fut violemment agité, & le tumulte qu'exciterent ceux qui étoient mécontents de la mort du Schach, ne put être apaisé qu'après que sa tête eut été exposée publiquement à la vue d'un chacun. *Ali Kouli Kan* ne tarda point à être informé de ce qui s'étoit passé, il se hâta en conséquence de se rendre à *Mesched*, y fut élevé sur le trône d'Iran, & prit le nom d'*Adil Schach*, (*Roi de justice*). Pour s'affermir sur ce trône, il fit égorger les deux fils de *Nadir*, *Nesir Aly Myrfa*, & *Rifa Kouli Myrfa*, que son propre pere avoit fait priver de la vue. Il exerça, selon le bel usage de l'Orient, plusieurs autres cruautés pareilles, & fit ouvrir le ventre à quelques femmes de *Nadir* qui se trouvoient enceintes. Enfin quoiqu'il aimât singulièrement *Schach Ruch Myrfa* fils de *Rifa Kouli*, qui jouissoit en même tems d'une considération toute particuliere chez tous les Persans, il ne crut pas pouvoir se dispenser de le tenir prisonnier dans son sérail.

La durée des grandeurs d'*Adil Schach* s'étendit à peine au-delà d'une année. Il avoit accordé aux chrétiens divers avantages confi-

dérables , & en avoit revêtu un grand nombre de charges distinguées ; mais les Persans étant de leur nature ennemis déclarés de tous les chrétiens, on ne tarda pas à s'appercevoir d'un levain de mécontentement contre son administration , dans laquelle l'yvrognerie du Kan laissoit effectivement glisser bien des désordres. Adil ne fut pas plutôt informé que les esprits de ses sujets commençoient à s'aliéner , qu'il chercha , par le conseil de son beau-pere *Teimuras* , Czar de Géorgie , à se ménager la protection de la Russie ; il sortit ensuite de Mefched pour se retirer à Astrabad , & envoya son frere *Ibrahim Kan* à Ispahan , pour y remettre l'ordre dans l'administration. Celui-ci loin de répondre à la confiance de son frere & de lui rester fidèle , négocia sous main avec *Amur Afslan Kan* , son oncle & le demi-frere de Schach Nadir , lequel Amur résidoit alors à Tauris , & devoit l'aider à trouver les moyens de s'emparer de la personne d'*Adil* & de monter sur le trône. *Amur* se prêta sans hésiter aux sollicitations d'*Ibrahim*, non, suivant toutes les apparences , pour favoriser ce dernier , mais parce qu'il comptoit avoir lui-même des prétentions sur le trône de Perse. En attendant *Ibrahim* exerçoit à Ispahan un pouvoir illimité , & mettoit tous ses soins à augmenter ses troupes. *Adil* avoit député dans ces entrefaites

deux envoyés extraordinaires à la cour de Russie, pour demander du secours, & s'étoit rendu d'Astrabad à Masandran, où il se vit forcé de se mettre en campagne contre son frere, qui s'étoit joint à *Amur Aslan Kan*. Quoique l'armée d'*Adil* fut la plus forte, elle fut vaincue par une ruse de guerre; *Adil* tomba au pouvoir du vainqueur, & *Ibrahim* fut déclaré souverain de la Perse. Il fit aussi-tôt crever les yeux à son malheureux frere, & peu de tems après il le fit égorger. Ensuite pour n'avoir plus rien à craindre d'un autre côté de son oncle *Amur*, il eut également soin de s'en défaire. Lorsque la nouvelle de la triste fin de l'infortuné *Adil* fut parvenue sur les frontieres de la Russie, on ne laissa pas venir les deux envoyés, dont on vient de parler, jusqu'à la cour, mais on les fit repartir d'Astrakan pour la Perse.

Nous avons déjà dit que *Schach Roch*, petit-fils de Nadir, aimé du peuple & d'*Adil* lui-même, avoit obtenu grace lorsque ce dernier monta sur le trône, en se soumettant néanmoins à rester prisonnier dans le sérail, pendant le règne du nouveau Schach. Il fut privé de la vue par un rébelle kurtalien, & se rendit à Mesched, où il obtint depuis la souveraineté de cette ville, sans avoir pu cependant se faire donner le titre de Schach, quoi-

que sa naissance lui donnât des droits légitimes sur cette dignité. Cependant il ne voyoit pas d'un œil indifférent *Ibrahim*, qui avoit moins de droits au trône que lui, assis au timon de l'état; il tâcha, en conséquence, de se former un parti à *Mesched*, & envoya, vers la fin de l'année 1749 *Amir Kan*, qui n'étoit qu'un simple fondeur de canon, avec une armée contre *Ibrahim*, qui perdit la vie dans le premier combat. *Schach Roch* ne monta pas pour cela sur le trône, suivant toutes les apparences, à cause que les troubles qui s'élevèrent peu de tems après, le retinrent à *Mesched*, & que son parti s'étoit considérablement affoibli.

Ce fut alors que *Kerim Kan* & *Ali Mardan Kan* parurent sur la scène. Le premier étoit un homme de basse extraction, qui n'étoit encore que simple *Jessaul* sous le règne de *Nadir*: mais il possédoit, ainsi que toute sa nombreuse famille une force de corps extraordinaire; cet avantage dont les Persans font un cas tout à fait singulier, le conduisit, à ce qu'on prétend, aux emplois les plus honorables. *Ali Mardan Kan* étoit au contraire d'une naissance relevée, & un officier très-estimé. Ces deux hommes s'associèrent ensemble contre *Asad Kan*, qui vaincu par eux en plusieurs rencontres, se vit à la fin forcé de s'enfuir en Géorgie, où le prince *Héraclius*, qui le fit prison-

nier, le livra en 1761 à *Kerim Kan*, chez lequel il vit encore dans un âge très-avancé, sur le pied d'un mécontent auquel on a ôté tous les moyens d'entreprendre aucune espèce de rébellion.

Cet *Asad Kan* est un Afgans de naissance qui gouvernoit un petit district sous le regne d'*Achmet Schach*. A son retour de l'Inde, Nadir prit à son service un grand nombre d'Uzbeks, d'Afgans & de Kabuliens, dans le nombre desquels *Asad* se trouvoit en qualité de chef d'un petit corps. Mais Nadir ayant eu à se plaindre de la fidélité de ces stipendiaires, il les partagea en deux bandes, dont il envoya l'une vers Astrabad, & l'autre dont *Asad* & sa troupe faisoient encore partie, sur les frontières de la Géorgie où ils restèrent jusqu'après la mort de Nadir. A cette époque ils crurent pouvoir se regarder comme indépendans, *Asad* s'arrogea le commandement de toutes ces troupes, & marcha vers Tauris, où il s'offrit à Ibrahim Myrfa; mais ce prince ne lui ayant pas fait tout l'accueil qu'il espéroit, il quitta bientôt son armée, pilla tous les villages qu'il trouvoit sur son chemin & fut s'emparer de la ville de Kaswin, & de quelques autres encore; & après s'être rendu maître de Tauris même, y avoir fait passer une partie des habitans au fil de l'épée, & pris *Feth Ali Kan* à son service,

il s'arrogea le titre de Kan. Enflé par ces succès, il s'empara de plusieurs autres villes, chassa *Kerim Kan* jusques vers Schiras, où il le battit, marcha contre Ispahan, où il fut ensuite attaqué à son tour par *Tschich Ali Kan* qui le força de fuir vers le Gilan. Il y trouva de même un puissant adverfaire dans la personne de *Mahomed Hassan Kan*, vers lequel *Feth Ali Kan*, son principal soutien passa, laissant Afad réduit aux derniers abois avec environ cent hommes qui lui restoit ; une prompte fuite put seule le tirer d'un aussi mauvais pas. Après avoir essayé vainement de se relever par plusieurs entreprises malheureuses, il résolut de se rendre en Géorgie avec tout son monde ; & lorsqu'il se trouva près des frontieres, il dépêcha un courier au Czar *Héraclius* pour lui offrir ses services. *Héraclius* lui promit tout ce qu'il pouvoit désirer ; il fut au devant de lui avec une suite nombreuse, composée de tout ce qu'il avoit de plus distingué parmi ses sujets, & environ mille hommes de troupes. Après s'être complimentés réciproquement, ils marcherent ensemble à cheval vers la ville, & lorsqu'ils n'en étoient plus bien éloignés, le caractère faux & trompeur d'Afad, qu'il avoit su cacher jusques-là, se manifesta tout à coup. Il ordonna à ses soldats qu'aussi-tôt qu'ils seroient près de la ville,

ils se jettassent à l'improviste sur le prince Héraclius pour l'égorger ; & lui laissassent ensuite le soin de pourvoir au reste. Il leur donna cet ordre en langue afgane , persuadé qu'il étoit qu'Héraclius ne la comprenoit pas. Mais ce prince qui l'entendoit parfaitement , ne perdit pas un mot de tout ce qu'*Asad* avoit dit , & , sans faire semblant de rien commanda à ses gens de massacrer toute la troupe du perfide , & de l'amener lui-même prisonnier dans la ville. L'un & l'autre fut exécuté sur le champ , & *Asad Kan* vécut long-tems captif à Tefflis ; à la fin cependant *Héraclius* le remit en liberté , & l'établit même gouverneur d'un petit district dans les montagnes. Mais de nouvelles perfidies qu'il fit à son bienfaiteur obligèrent celui-ci à le faire arrêter pour la seconde fois , & sur les pressantes sollicitations de *Kerim Kan* , il le lui livra contre quelques présens.

Kerim Kan & *Ali Mardan Kan* se partagèrent ainsi la souveraineté des vastes provinces de la Perse , dont le dernier obtint la partie la plus considérable. Ils parurent pendant un tems vivre en très-bonne intelligence ; lorsque tout à coup *Ali Mardan* s'avisa d'exiger des habitans de Julfa l'un des fauxbourgs d'Ispahan , qui appartenoit à *Kerim* , une grosse somme d'argent ; ce qui mit ce dernier dans une telle fureur contre *Ali Mardan* qu'il se

mit en campagne contre lui , battit son armée & le tua sur une montagne près d'Ispahan. (Cet événement se passa en 1754 ou 1755.)

De pareils succès enflaient insensiblement l'orgueil de *Kerim Kan*, son armée s'accroissoit de jour en jour , déjà même il osoit se déclarer le protecteur du peuple , auquel il cherchoit, disoit-il , à rendre une tranquillité tant désirée depuis très-long-tems. Mais il se vit bientôt obligé de songer à sa propre sûreté qui n'étoit rien moins qu'affermie ; *Mamed Hassan Kan* & *Feth Ali Kan* , souverain de *Rumeli* ,* s'allièrent ensemble contre lui. *Hassan* s'empara même de la ville d'Ispahan , & força *Kerim* de s'enfuir à Schiras. Mais *Tschisch Ali Kan* , cousin d'*Ali Kan* , surprit en 1758 Ispahan , s'en rendit maître , & fit égorger *Hassan* , qui étoit déjà en chemin pour se sauver. D'un autre côté *Kerim* se porta en 1761 , à la tête d'une forte armée sur *Rumeli* , surprit *Feth Ali Kan* , le fit prisonnier , & ayant découvert qu'il tramoit de nouvelles perfidies , il s'en défit en lui faisant trancher la tête d'un coup de hache en 1763.

A cette époque, la Perse prit enfin une apparence extérieure de tranquillité , dont elle a

* *Rumeli* étoit une ville arménienne derrière Tauris.

joui jusqu'à ce jour, mais qui dans le fond est encore toujours extrêmement précaire & limitée. Aussi-tôt que *Kerim Kan* se fut débarassé de ses deux plus redoutables ennemis, il songea aux moyens d'établir son autorité sur un pied plus solide. Il assembla pour cet effet les Kans de toutes ses provinces, se présenta devant eux comme leur chef suprême, leur fit prêter serment de fidélité & d'obéissance, & pour mieux s'assurer de leur soumission, il garda, soit leurs femmes, soit leurs enfans, soit leurs plus proches parens, auprès de lui en ôtage, & les y tient encore aujourd'hui tant à Schiras qu'à Kasurin, où il y a une forteresse. En même tems, pour prévenir de nouvelles révoltes de la part du peuple, il attira, sous le pretexte d'une conférence secrète, sept Kans qui restoient encore du règne de Nadir Schach, l'un après l'autre dans sa tente, où il les fit mettre à mort sans bruit. Il disposa des places qu'ils laissoient vauquantes en faveur de quelqu'un de leurs subalternes, ou d'un sujet fort riche, leur donna les villes avec toutes leurs dépendances à gouverner, à peu près comme s'il les leur affermoit, & exigea d'eux les redevances prescrites, sous les mêmes formes & avec les mêmes précautions qu'il avoit observées à l'égard des Kans des provinces. *Kerim Kan* est encore aujourd'hui

fouverain d'une partie de l'*Aderbifan*, des provinces de *Mafanderan* & d'*Aftrabad*, des villes de *Tauris*, *Gamadan*, *Tegrat*, *Schiras*, *Isfahan* & *Kirman* avec leurs dépendances, ainfi que de tous les autres lieux qui s'étendent d'un côté jufqu'au Golfe Perfique, & de l'autre jufqu'aux frontieres de la Turquie. Lorfqu'il fe vit ainfi au comble de tous fes défirs, il fe rendit à *Schiras*, y fit construire un palais qu'il entourra d'un mur, difperfa fon armée, & ne garda près de lui qu'un petit nombre d'hommes pour la défenfe de fa perfonne. Actuellement il s'inquiète fort peu du bien-être de fes fujets, & totalement livré à fon infatiable avarice, à l'ivrognerie & à toutes les voluptés fenfuelles, il ne fe met en peine ni de maintenir les *Kans* de fa dépendance, dans la crainte & dans l'obéiffance, ni de s'opposer à leurs exactions & à leurs violences, ce qui eft caufe que les habitans d'*Aftrabad* & les Perfans, qui font établis entre cette ville & *Mefched*, fe font déjà fouvent révoltés. A en juger par ce qui paroît à l'extérieur, les fous-*Kans* ne font que les vaffeaux de *Kerim Kan*; mais dans le fond de leur cœur ils fe regardent tous comme revêtus d'un pouvoir illimité; chacun d'eux fe repaît de l'efpérance de parvenir à l'autorité fuprême à la mort de *Kerim*; & pour y arriver plus sûrement, il

n'en est aucun qui n'extorque à ses malheureux sujets de quoi former un trésor, qui le mette en état de rassembler quand il voudra une armée, de soutenir une guerre dans l'occurrence, de s'acquérir une autorité indépendante & d'agrandir dès à présent sa souveraineté. Ainsi quoique la Perse paroisse à l'extérieur dans le sein de la paix, elle se trouve intérieurement dans les circonstances les plus déplorables & sous la plus cruelle oppression. Aussi Kerim s'est-il totalement aliéné l'esprit de ses peuples. On le voit rarement hors de son sérail, où il se tient presque toujours renfermé pour plus de sûreté. Si l'un des plus vils de ses sujets trouvoit la moindre occasion favorable d'affranchir la Perse d'un joug qui n'est presque plus supportable, il seroit immédiatement suivi de mille autres, & l'on verroit naître des revoltes inévitables.

Nous avons déjà fait mention plus haut de *Schach Roch* ; ce prince se maria dès qu'Adil fut mort & eut deux fils, dont l'aîné est âgé de dix-huit ans (en 1771). Il est le seul prince de toute la Perse, qui puisse former de justes prétentions sur le trône d'Iran ; & ce sera lui, qui suivant toute apparence, pourra tôt ou tard occasionner une révolution. Il est même actuellement question de quelques mouvemens que l'on apperçoit à Mesched, & l'on

parle de certaines intelligences qu'il entretient avec les Afgans , qui depuis long-tems se sont toujours mêlés des troubles de la Perse. Il trouvera cependant bien des difficultés à surmonter pour parvenir au trône , car les cruautés de Nadir ont fait une si forte impression sur les esprits des Persans , qu'il ne fera pas si facile à l'un de ses descendans d'obtenir la couronne ; d'ailleurs les Kans ne souffriront guères que les choses en viennent jusques là , vù qu'ils se trouvent trop bien de la constitution actuelle , & que la plupart, s'ils n'aspirent pas eux-mêmes à la suprême puissance , sont tout au moins décidés à ne plus souffrir de Schach au-dessus d'eux. Mais d'un autre côté si le peuple , pour se soustraire à la tyrannie des Kans , éliçoit un des fils de *Schach Roch* ou *Schachbruch* , ce prince pourroit en ce cas se former facilement un parti , & peut-être qu'avec le secours des Afgans il parviendroit pourtant à monter sur le trône. *Kerim Kan* a bien aussi un fils qui a déjà passé vingt ans ; mais l'on n'entend pas dire que le pere fasse la moindre chose en faveur de ce fils ; toutes ses démarches à cet égard seroient d'ailleurs inutiles , vù que dans ces derniers tems les Schachs ne sont point parvenus à cette dignité par le droit de leur naissance ; & que la chose peut encore bien moins avoir lieu pour la dignité de Kan ; ainsi tout

ce qu'il pourra faire fera d'employer les richesses que lui amasse l'avarice sordide de son pere, à se frayer un chemin à la fortune.

Les anciennes loix, tant civiles que religieuses, établies par les Schachs qui régnoient antérieurement à ces tems d'anarchie, & qui se fondent uniquement sur les regles que l'Alcoran prescrit à tout Mahométan, sont depuis long-tems abrogées, & Kerim, de même que tous ses Kans, ainsi que nombre de leurs prédécesseurs, vivent & gouvernent à leur bon plaisir ; on ne connoît plus ni droit des gens, ni droit naturel, l'un & l'autre ont été totalement abolis par le cruel *Seffi* & par le féroce Nadir, qui les ont sacrifiés à leurs exécrables penchans. Ce n'est qu'alors que quelqu'un se rend coupable d'un meurtre, d'un vol ou de quelque crime capital, que sa vie & ses biens tombent au pouvoir du Kan, sous la souveraineté duquel il se trouve. Les parens d'un homme assassiné obtiennent très-souvent du souverain la permission de se venger sur le coupable, soit en lui arrachant la vie, soit d'une autre maniere ; ce qui ne peut que donner lieu à bien des désordres, & produire quelquefois des scènes bien atroces. * Souvent aussi c'est le

* Cette coutume exista long-tems chez les anciens

le Kan lui-même qui détermine la punition ; mais plus souvent encore l'on se facilite les moyens de se le rendre favorable & d'obtenir sa grace , en raison des présens qu'on est en état de lui faire. Si quelqu'un vient malheureusement à être soupçonné de projeter quelque chose contre la personne du Kan , aussitôt , sans autre examen , ou bien on lui ôte la vie , ou bien on le prive de la vue & très-souvent on lui coupe le nez & les oreilles. Un homme est-il dans l'impossibilité d'acquitter au tems prescrit les contributions pécuniaires auxquelles il est imposé , on lui enlève tout son avoir , & on lui inflige des châtimens si tyranniques , qu'il lui en coûte toujours la vie. Pour ce qui concerne les plaintes pour dettes , il n'y a jamais de justice à attendre. Si celui qui a des prétentions fondées sur les lettres de change les plus formelles & les moins équivoques , ne prend pas le parti de faire aux favoris des Kans & aux Kans eux-mêmes , des présens considérables , il se met dans le cas d'attendre souvent bien des années avant de parve-

ciens Grecs : & les Corfès s'étoient arrogé ce droit durant l'anarchie sous laquelle ils vivoient , avant d'être entrés sous la domination françoise , il y a même assez d'apparence que ces Insulaires l'ont reçue des Sarrazins , auxquels ils furent quelque tems soumis , avant que les Génois eussent enlevés la Corse à ces derniers.

Tom. II.

S.

nir au remboursement du quart, ou tout au plus de la moitié de la dette, quelquefois aussi n'en retire-t-on rien du tout. Ce sont sur-tout ceux à qui il arrive de prêter de l'argent à un Kan ou qui ont quelque chose à toucher de leur part, qui peuvent pour l'ordinaire s'attendre à n'être jamais payés. * — Mais c'est assez parler de l'injustice qui règne en Perse, passons à d'autres objets.

Les Persans ont de la monnoye d'or, d'argent & de cuivre, tant ancienne que nouvelle. Les différens genres des pièces de cette monnoye portent la même dénomination, mais varient en valeur. Et comme tous les souverains du pays ne sont nullement d'accord entre eux, il n'est pas possible qu'ils puissent con-

* Tout ce qu'on rapporte ici de la forme du gouvernement de la Perse, de la tyrannie & de l'oppression qui font gémir les malheureux habitans, existe sans la moindre différence dans tout le vaste empire du Mogol & dans l'Indostan, où les Nababs en usent à l'égard de leur empereur, précisément comme les Kans à l'égard de leur Schach. Le joug de l'oppression a dû nécessairement y produire la même misère, la même façon de penser, &c. Voyez là-dessus les *Lettres de Kinderley, datées de l'isle de Ténérif, du Brésil, du Cap de Bonne-Espérance, & des Indes Orientales, 1777*, où l'on trouve des détails assez bien circonstanciés sur ce grand empire, & sur sa décadence. Ce sont là pourtant les fortunés gouvernemens dont le célèbre Linguet vante tant la supériorité sur ceux sous lesquels nous avons, selon lui, le malheur d'être nés.

venir de rien, relativement à la valeur des espèces. Chaque Kan fait battre sa propre monnoye, & détermine sa valeur selon son bon plaisir, ce qui fait que les choses changent à cet égard pour le voyageur, toutes les fois qu'il passe des terres d'un Kan dans les terres d'un autre Kan. Il est même arrivé que le Kan de Guilan ayant été informé qu'il étoit venu à Râscht des marchands munis d'une grosse somme en or, pour faire des achats de soie, ce prince fit baisser tout d'un coup la valeur du ducat à son ancien taux de 25 kopéques; & les marchands qui se virent forcés de faire leurs emplettes sur ce pied-là, ne furent pas plutôt partis qu'ils apprirent que le ducat avoit été remis au taux de 50 kopéques, auquel il étoit avant leur arrivée à Râscht. On est encore bien plus à plaindre à Schamachie, à Derbent & à Baku; car on ne trouve dans ces trois places que des monnoyes falsifiées. Comme toutes les pieces de monnoye d'argent, qu'on fabrique en Perse; n'ont qu'un petit diamètre sur beaucoup d'épaisseur, il est aisé de couvrir un morceau de pur cuivre en-dessus & en-dessous d'une feuille d'argent.

Ce que nous allons rapporter du naturel, du caractère, &c. des Persans d'aujourd'hui; ne regarde pas ceux qui habitent depuis Kislat jusqu'aux steppes de Mogan, le long des côtes

occidentales de la mer Caspienne , ni les souverains qui gouvernent les pays de l'intérieur dans cette partie-là, vû que leur voisinage & leurs continuelles relations avec les Tartares Gorskiens en ont fait à peu de chose près de vrais Tartares, s'il ne le font même pas d'origine. Nous ne parlons que des Persans proprement dits.

La nation Persane se pique de politesse envers tout le monde, elle est très-prodigue en protestations d'amitié, & se montre surtout très-hospitalière; mais l'on observe en même-tems que bien loin qu'une pareille conduite parte d'un cœur noble & généreux, il faut l'attribuer à des principes bien différens. Les Perses possèdent le don de la flatterie à un très-haut degré, & combleront un étranger des louanges les plus outrées, sur lesquelles ils exigent qu'on renchérisse à leur égard, sans quoi ils vous mépriseront, & vous tourneront en ridicule. Ils vous recevront très-volontiers dans leur maison, ce qui est d'autant plus commode qu'on ne trouve d'autre auberge dans tout le pays que les Karavanfareys dont nous avons déjà parlé : mais dès qu'ils vous rendent quelque service, ils prétendent soit des présens, soit d'autres services en retour, & ne cachent point leurs vues intéressées. Aveuglés par la vanité la plus outrée, ils méprisent

souverainement, malgré leur politesse affectée, toutes les autres nations, croient avoir seuls la prudence & la sagacité en partage, & cherchent en toute occasion à se donner du relief, en employant les expressions les plus guindées. C'est celui qui possède le mieux l'art de tromper les autres qui passe parmi eux pour le plus sage; celui qui laisse continuellement découler de sa bouche des paroles miellées, tandis que son cœur hypocrite est rempli de ruses dangereuses. Un Persan fera poli jusqu'à la bassesse lorsqu'il se sentira avoir besoin de quelqu'un; mais il oubliera bien vite les bienfaits dont vous l'aurez comblé, & traitera un plus foible que lui avec une hauteur insupportable. C'est alors qu'il vous comble le plus d'amitié & de caresse, qu'il vous témoigne le plus de confiance, que l'on doit le plus se méfier de lui, parce qu'il couve sûrement alors quelque méchanceté, qu'il ne manquera pas de faire éclater à la première occasion. Cette nation est d'ailleurs très-inconstante dans ses engagements, ainsi que dans ses entreprises. La colère & la cruauté, ces filles de l'orgueil dominant presque toutes les ames, & sont presque toujours accompagnées de l'avarice, comme d'un véhicule pour parvenir à la puissance & à la considération. La moindre bagatelle peut occasionner entre eux les plus vives querelles; on les

voit alors se jeter les uns sur les autres comme des loups enragés, & s'assommer de coups. Un puissant n'entre en dispute avec un autre puissant, que parce qu'il se croit plus puissant que lui. A-t-il le bonheur de l'emporter, il traitera son ennemi de la manière la plus atroce, il lui extorquera des sommes excessives, il lui faudra même du sang, pour assouvir sa rage; en conséquence il lui fera couper le nez & les oreilles, crever les yeux, & subir même les genres de morts les plus cruels; ce qu'il ne pourra pas faire par lui-même, il le fera exécuter par d'autres, en sa présence. Aucun spectacle de cruautés ne fera trop affreux pour lui, parce que tout sentiment de pitié est étranger à son cœur. La violence la plus emportée & la plus cruelle rigueur sont les détestables moyens dont les plus puissans & les plus qualifiés se servent pour tenir en bride leurs sujets & leurs inférieurs. Pour ôter à ces derniers tout moyen de se révolter, les souverains sans aucune commiseration, les mettent tellement à contribution, qu'il leur reste à peine de quoi subsister. Au lieu de les exciter par des bienfaits à remplir leurs devoirs, on les maltraite deux fois par an à coups de bâtons sur la plante des pieds, & pour des fautes un peu plus graves ils sont punis de mort sans aucune miséricorde. Il est vrai qu'à la longue des cruautés

aussi soutenues, ont tellement dégradé les esprits des Persans, que pour peu que le plus misérable d'entre eux obtienne un peu trop de liberté, le germe étouffé de son orgueil fermentera tout aussi-tôt dans son cœur, & il cherchera tous les moyens de se venger de son rigoureux & injuste maître.

Quant à la complexion des Persans, ils sont d'un tempérament chaud & colérique, & rien ne prouve mieux combien ils sont dominés par le dernier, que cet orgueil & ce caractère cruel & violent qui les distingue. Et c'est aussi ce qui a le plus contribué dans des tems plus reculés à troubler le bonheur de leur position; ils ne faisoient usage de leur feu que pour aggraver de plus en plus leurs maux, jusqu'à ce qu'une malheureuse suite de revolutions presque continuelles les eût enfin précipités dans la dernière des misères. Indépendamment de ce naturel colérique, ils sont encore d'un tempérament assez sanguin; aussi fournissent-ils très-peu d'exemples de suicides. Le riche conserve sa bonne humeur au milieu de ses richesses, & le pauvre n'est jamais vivement affecté de son indigence. On voit souvent les mêmes gens au sortir des querelles les plus violentes se livrer à la gaité la plus immodérée. De là viennent aussi cette inconstance de leur caractère, & cette politesse qui promet tout &

tient si peu. De là vient encore l'habitude qu'ils ont de chanter souvent, soit seuls, soit en compagnie : habitude d'autant plus disgracieuse pour une oreille européenne que leur chant dénué de cadence va toujours sur le même ton. Ceux qui s' donnent au vin & à l'usage des liqueurs fortes ne cessent pas d'en boire qu'ils ne soient entièrement privés de force & de raison. Un Persan croit qu'il n'a proprement été placé sur cette terre, que pour se livrer sans frein ni retenue à toute l'impétuosité de ses desirs charnels. C'est à les satisfaire qu'il met sa plus grande félicité, & cela d'autant mieux que les principes de sa religion viennent à l'appui de cette opinion. Ce qui constitue les véritables agrémens du lieu conjugal, ce que cette union a de plus doux pour l'être raisonnable, est absolument inconnu au Persan ; parce que le penchant qui l'entraîne vers le sexe est purement brutal, & qu'il s'y livre en furieux, jusqu'à ce qu'il ait totalement épuisé ses forces, ce qui arrive ordinairement de bonne heure : pour lors il cherche à les suppléer par des irritans qui achevent de ruiner sa constitution. Comme le sexe ne lui suffit pas pour assouvir ses penchans dissolus, il n'a pas honte de se livrer même à la bestialité, & la pédérastie est chez ce peuple un vice dominant : aussi les Lefgiens trouvent-ils moyen de vendre bien chèrement aux grands de ce pays les jeunes Géorgiens qu'ils

enlevent; il n'est même pas rare de leur voir retirer d'un seul sujet qui réunit la jeunesse à la beauté jusqu'à mille roubles.

Les Persans sont d'une belle stature, ordinairement accompagnée d'embompoint. Leur tein est d'un blanc olivâtre, cependant les Schirassiens, les habitans de Candahar, & tous ceux qui habitent dans le voisinage de l'Inde tirent sur le noirâtre. Ils ont les cheveux noirs, le front élevé & saillant, les sourcils noirs, les yeux ou noirs ou bleux, le nez aquilin, les joues pleines & un grand menton. Le tour de leur visage est allongé & offre bien des agrémens. Leurs oreilles ne se tiennent pas, comme les nôtres, droites & fermes contre la tête, elles sont au contraire assez communément pendantes, ce qu'il faut sans doute attribuer à la pesanteur de leurs turbans, qu'ils ne quittent jamais. Tous les Persans ont les jambes plus ou moins sensiblement arquées, défaut qui provient de leur manière de s'asseoir; leur usage à cet égard est de s'accroupir par terre en faisant porter tout le poids de leur corps sur leurs jambes, qu'ils replient de façon que leurs talons viennent se joindre au derrière.

Les Persanes qui habitent l'intérieur du royaume sont tellement brûlées par l'ardeur du soleil, qu'elles peuvent difficilement passer pour des beautés, & cela d'autant moins qu'on

n'apperçoit d'ailleurs rien de fin ni de régulier dans leurs traits; toutefois le sang persan a considérablement gagné par le mélange des femmes Circassiennes & Géorgiennes. Les Harems des grands en sont peuplés, & comme il y a déjà quelques siècles que cet usage s'est toujours maintenu, les bons effets qu'il a produits sont déjà si universels, qu'on voit actuellement aussi de très-belles personnes. Il faut, pour qu'une Persane soit réputée belle, selon le goût du pays, qu'elle soit de taille médiocre & d'un embompoint proportionné, qu'elle ait de longs cheveux noirs, les yeux & les sourcils également noirs, de longues paupières, le tein blanc & légèrement coloré, un petit nez, une petite bouche & un petit menton, les dents blanches & petites aussi, le cou allongé, peu de gorge, les mains & les pieds petits, la taille mince, & la peau bien douce.

Les Persans sont naturellement forts & robustes, en état de supporter les travaux les plus rudes, sans se fatiguer; leur santé est des plus fermes, & les conduit, malgré leur vie turbulente & dissolue, à un âge fort avancé. Les habitans du Guilan & du Masanderan, sont à la vérité sujets, parce qu'ils habitent un terrain bas & plat, à la fièvre, à la surdité, aux vertiges & aux enflures. Presque tous les Persans ont encore pendant la plus grande partie

de leur vie à combattre contre toutes les espèces de maladies des yeux, & même la cataracte ; ils sont aussi fort sujets aux hémorroïdes & à toutes les incommodités qui en résultent ; les grands mouvemens qu'ils se donnent & leurs fréquens exercices, sont leurs meilleurs préservatifs contre ces sortes d'infirmités, & le grand moyen de les adoucir. Ils sont encore assez exposés aux fièvres chaudes, qui sont cependant rarement dangereuses. Comme ils sont fort sanguins, il est tout naturel qu'ils se ressentent de tous les effets de la plethore. La jaunisse pourroit aussi être regardée comme une maladie endémique de la Perse. Du reste on n'y entend jamais parler d'aucune maladie extraordinaire.

L'esprit martial domine les Persans dès leur jeunesse ; aussi étouffe-t-il parmi eux toute espèce d'amour pour les sciences, dont ce peuple n'a aucune connoissance, ni même le moindre desir d'en acquérir. Il y a cependant parmi eux des espèces de sàvans qui se rencontrent uniquement dans la classe des prêtres, mais qui s'occupent uniquement de l'astrologie judiciaire. S'agit-il d'une entreprise un peu importante, de quelque nature qu'elle puisse être, il faut que les prêtres qui jouissent de la plus grande réputation déterminent le jour de son exécution d'après l'aspect des

astres. S'il leur naît un enfant, il faut aussitôt faire dresser son horoscope. Quelqu'un a-t-il fait quelque songe, il a sur-le-champ recours aux prêtres pour en avoir l'explication. Quand un pere ne veut pas donner lui-même un nom à son fils, lorsqu'il le fait circoncire, c'est le prêtre qui lui en fournit un d'après les planetes qui ont présidé à la naissance de l'enfant. Toutes les bonnes choses, toutes les mauvaises, tous les changemens d'une certaine importance, tous les événemens heureux ou malheureux, les mariages, &c. sont déterminés, développés & rectifiés par les prêtres d'après le cours des astres; & c'est dans cette sublime astrologie judiciaire que consiste toute la science & toute l'érudition des Persans.

Les Persans se font raser toute la tête, il n'y a que les jeunes gens qui laissent pendre de chaque côté une boucle le long des tempes, par forme d'ornement. Ils portent des bonnets très-élevés, d'étoffe cramoisie, qui est leur couleur de prédilection; ils sont garnis en-dehors de peau de mouton noir, & tiennent la tête fort chaude, ce qui rend cette coëffure très-incommode en été. Les personnes de distinction portent un bandeau fait de poil de chevre du Kirman, dont ils s'enveloppent la tête en forme de turbans, & qui sont si chers que les moindres reviennent à 30 & les plus

recherchés souvent à 200 roubles. La barbe est une chose sacrée chez les Persans, aussi en prennent-ils le plus grand soin. Comme il faut qu'elle soit noire, ceux chez qui elle commence à grisonner ne manquent pas de la teindre.

Ils portent communément trois ou quatre habillemens légers l'un par-dessus l'autre, lesquels leur descendent jusqu'au genoux & au-dessous. Les grands portent des vestes de soie rembourrées de coton ; la robe de-dessus est de drap d'or, sur laquelle ils laissent pendre une pelisse de marte zibeline. Les gens du moyen étage & ceux du commun portent des habits de soie ou de toile peinte. La façon de leurs robes est tout à fait simple, on peut même dire, raisonnable & conforme à la nature ; elles sont d'une longueur convenable, & sont arrêtées vers les hanches par une agraffe, ils se passent une bande de soie autour des reins qu'ils ferment avec une boucle pour que la robe marque mieux la taille, & par-dessus cette bande ils portent encore une ceinture. Leurs culottes sont fort larges, & très-appropriées à la chaleur du climat. Les personnes de distinction portent des bas, & tout le monde des pantoufles avec de hauts talons, qu'ils quittent lorsqu'ils entrent dans leurs appartemens ou dans ceux des autres. Leurs chemises sont de

toile de coton ou de soie , mais point de pure soie , la loi leur défendant de faire leur priere dans de pareilles chemises. Ils aiment sur-tout à porter de grands manteaux , & choisissent à cet usage les draps rouges les plus épais.

Les femmes Persanes s'enveloppent la tête d'une grande pièce d'étoffe de soie de différentes couleurs. Leurs robes sont beaucoup plus courtes que celles des hommes , elles sont aussi plus justes & fendues par-dessous les manches , qui , de même que celles des hommes se ferment très-près de la main avec des boutons ; elles portent aussi des ceintures , & leurs culottes se distinguent de celles de l'autre sexe en ce qu'elles sont plus étroites au-dessous des genoux ; au lieu de bas elles passent autour des jambes des bandes de toile de coton , & pour se donner plus de mollêts , elles les rembourrent en-dessous avec du coton. Leurs pantoufles , qui sont leur unique chaussure , n'ont point de quartiers. Lorsqu'elles sortent elles se couvrent d'un voile de toile de coton blanche qui leur descend du sommet de la tête jusqu'à terre. Leurs cheveux tombent en boucles sans beaucoup de régularité. Leurs bras sont ornés de bracelets de perle & leurs ornemens de tête sont en pierreries. Elles portent de grosses boucles d'oreilles , & souvent elles se fendent les deux narines , à la mode

des femmes tartares, pour y passer des anneaux d'argent ou d'autre métal, ce qu'elles regardent comme un ornement très-recherché.

Les Persans mangent deux ou trois fois par jour, ils dînent d'abord après-midi, mais leur principal repas se fait le soir, à la nuit tombante. Lorsque l'heure du repas est arrivée, les domestiques de la maison vont auparavant présenter à tous ceux qui doivent manger là de quoi se laver, & l'on distribue en même tems de l'eau rose, pour que tous les convives exhalent une bonne odeur. Cette cérémonie faite, on apporte dans la salle à manger de grandes assiettes, on donne à chacun des plus distingués de la compagnie la sienne à lui tout seul; ceux qui sont de moindre qualité n'en ont qu'une pour deux, & quelquefois même pour trois. Chacun étant à cet égard traité suivant son rang qu'on observe très-scrupuleusement. Les mets s'apportent ensuite, & de tous ces mets le plus commun & le principal, chez le riche ainsi que chez le pauvre, est toujours du riz cuit, qu'ils appellent *Plof*, lorsqu'il est apprêté avec du beurre, & *Schloff*, lorsqu'il est sans beurre. Cette dernière manière est préférée en été; ils s'abstiennent même assez volontiers dans cette saison de toute espèce de graisse. Ce riz que tous les Persans regardent comme un aliment indispensable au

soutien de la vie, se cuit seul, ou avec toutes sortes d'espèces de viandes, avec des raisins de caisse, ou avec ce que nous appellons raisins de Corinthe, quelquefois aussi avec des fruits, soit cruds, soit secs; & ils lui donnent différentes couleurs, soit avec du safran, soit avec d'autres ingrédiens. On est étonné de l'énorme quantité de cette nourriture, dont les Persans sont en état de se gorger dans un seul repas, ils en pétrissent plein leurs mains & avalent cette masse sans la mâcher. Leurs viandes sont tellement ramollies par la cuisson, qu'au défaut de fourchettes & de couteaux, dont l'usage leur est défendu par la loi, ils peuvent la dépecer avec les doigts, & l'enveloppant de leur Plof, ils en forment de grosses boulettes qu'ils avalent en entier, comme si l'usage des dents leur étoit entièrement inconnu. Quoique les cuillers ne leur soient point interdites, ils prennent tout au plat avec la main, & s'inquiètent fort peu de se graisser la barbe & tout le visage, de manière que les gouttes de cette graisse leur découlent des lèvres comme la sueur : spectacle qui fait soulever le cœur à ceux qui n'y sont pas accoutumés.

Ils usent encore dans leurs repas de toutes sortes de légumes & d'herbes potageres, de racines & de fruits; on sert aussi sur leurs tables des gâteaux de riz cuits au four, des œufs

œufs durs, & différens fruits en dragées, tels que pistaches, amandes, nochottes, &c. comme ils aiment beaucoup les sucreries, ils sont fort prodigés de tous genres de confitures, ainsi que de jattes remplies de différentes liqueurs froides; tant sucrées qu'acidules ou sorbets, qu'ils prennent avec des cuillers de bois fort minces. Les plats dans lesquels ils servent leurs mets sont pour la majeure partie de porcelaine. Ils étendent sur la table, en guise de nappe, de grands pains mollets, ou plutôt de gâteaux extrêmement minces, suivant l'usage d'Orient, qui se rabattent par-dessous les assiettes, de manière qu'on peut encore s'en servir comme de serviettes.

Les Persans, parlent fort peu, ou même point du tout, pendant qu'ils sont à table, ils mangent fort vite, desorte que leurs repas durent à peine une heure. Après qu'il est terminé, on présente de nouveau à laver à tous les convives, puis on leur sert du café, du thé & le Kallian, ou la pipe, dont nous donnerons plus bas la description. Dans les dîners tout se passe dans la plus grande tranquillité & avec beaucoup de décence; il n'en est pas de même aux soupers; ils introduisent alors leurs musiciens & l'on y sacrifie à pleine coupe à Bacchus, jusqu'à ce qu'on soit hors d'état de sacrifier d'avantage. Les gens du commun sont

dans l'habitude de déjeuner encore le matin & de goûter entre les deux repas.

La grossièreté du peuple envers les Européens est très-grande, & un étranger doit se résoudre à se laisser entourer dans les rues par une foule de gens quelquefois si nombreuse qu'il ne saura de quel côté se tourner ; il ne faut pas qu'il se formalise d'un ris moqueur, ni des propos insultans ou injurieux qu'on lui tient ; trop heureux s'il en est quitte pour quelque légère contusion des pierres qu'on fait voler sur lui de toutes parts. Il ne faut pas non plus qu'il s'étonne si sa demeure est continuellement assiégée & comme assaillie par un peuple de curieux, qui pénètre jusques dans les appartemens qu'il occupe, & dont on ne peut se dépêtrer, ni par des paroles polies, ni par des menaces sérieuses.

La pureté prise dans un sens général, est un des articles capitaux de la religion des Persans, dont nous parlerons dans la suite, & c'est aussi là le principal motif, du cas étonnant que ce peuple fait de la propreté ; ils poussent même la chose au point qu'ils perdroient plutôt la vie que de donner la moindre atteinte aux règles qui leur sont prescrites à cet égard. Ils ne souffriront point en conséquence la moindre mal-propreté dans leurs maisons. Le milieu du plancher dans les ap-

partemens des grands est couvert de tapis du travail le plus précieux, & ils étendent dans les côtés des feutres de poils de chameau, sur lesquels ils s'asseient à leur maniere. Chez les gens de moindre étage, ce sont des nattes de cannes qui tiennent lieu de tapis. Il n'arrivera jamais à un Persan de cracher dans aucun appartement, malgré l'énorme quantité de tabac qu'ils fument, & qu'ils aspirent avec tant de force que la fumée leur pénètre jusques dans les poumons & qu'ils la font ressortir par les narines. Ils ne se servent pas de crachoir & rarement du mouchoir. Il faut que leurs habits soyent toujours propres & sans taches. Ils se lavent très-fréquemment, non-seulement avant de faire leur priere, ou après avoir fait leurs nécessités, mais aussi avant de se mettre à table, ou lorsqu'ils croient avoir touché une chose qui auroit pu avoir contracté la moindre souillure. Ils se rendent presque tous les jours aux bains, & c'est pour eux une chose indispensable à chaque fois qu'ils ont eu commerce avec une femme, ce qui les y fait aller fréquemment deux jusqu'à trois fois dans un jour. Ils ont à cette fin des bains publics & particuliers; il y a même des gens préposés pour y inviter les amateurs, à certaines heures dans certains jours de la semaine, en se servant d'une certaine formule d'invitation.

L'âge auquel les Persans font circoncire leurs enfans varie considérablement. Les uns y procèdent dès le septieme ou dixieme jour après la naissance, d'autres attendent jusqu'après la dixieme année. C'est un chirurgien & non point un prêtre qui fait l'opération. Le pere de l'enfant, qui doit être circoncis donne ce jour-là un grand festin, auquel il invite toute sa parenté. Ce n'est qu'après le repas qu'on procède à la cérémonie, à laquelle il n'est pas toujours nécessaire qu'un prêtre soit présent. Tantôt c'est le pere qui donne à l'enfant, dans cet acte solennel, un nom à son choix; tantôt il s'en fait choisir un par un prêtre, qui consulte à cet effet, ainsi que nous l'avons déjà vu, les astres qui ont présidé à la naissance de l'enfant; ou bien on allume à la fois six à sept chandelles, on leur donne à chacune un nom, & c'est celui de la chandelle qui a brûlé le plus long-tems que reçoit le nouveau circoncis. On ne lui coupe pas tout le prépuce, mais seulement l'extrémité; la playe se couvre aussitôt de bois de chêne, réduit en poudre très-fine, ou d'un emplâtre. Il est très-rare d'entendre dire qu'un enfant soit mort des suites de cette opération, mais on a beaucoup d'exemples de ces petits malheureux qui très-souvent en sont alités & souffrent des douleurs très-vives. Nul Persan mâle ne peut être exempté

de la circoncision, les Arabes la pratiquent même à l'égard des jeunes filles ; pratique absolument ignorée des Kyfilbachs. Le jour de la circoncision est un jour de grande réjouissance pour la famille ; car c'est de ce jour-là que le nouveau circoncis devient un véritable membre de la communauté des fidèles & un vrai sectateur de Mahomet. Les réjouissances qui se font à cette occasion, sont souvent prolongées, sur-tout chez les riches, pendant plusieurs jours.

Les cérémonies nuptiales des Persans sont dans le goût oriental, & se rapportent en bien des points à celles qui se pratiquent chez les Russes, car ces derniers tiennent quantité de leurs usages des orientaux. Les Persans riches se marient de bonne heure, au lieu que les pauvres sont dans l'obligation de différer plus long-tems la chose. Lorsqu'un jeune homme songe à se marier, il envoie dans la maison de la personne qu'il a en vûe, une vieille femme chargée de la bien examiner & de s'informer de tous les tenans & aboutissans. Pour avoir ensuite des informations encore plus sûres, il députe au bout de quelques jours à l'objet de ses vœux trois autres femmes, & lorsque celles-ci lui font, ainsi que la première, un rapport conforme à ses desirs, il envoie deux hommes de considération au pere & mere

ou aux plus proches parens de la future , pour leur demander s'ils font intentionnés de lui donner leur fille ou leur parente en légitime mariage ? Lorsqu'ils consentent à la proposition , on demande encore ce que la future épouse exige de présens du futur époux , & ce qu'elle est intentionnée de donner en retour. Ces présens se montent d'ordinaire , pour les gens du commun à vingt ou trente roubles , & quant aux gens de distinction , ils consistent en six , dix & jusqu'à vingt paires d'habits , en boutons d'or , galons , &c. & la fille est obligée de faire de son côté au garçon des présens de la même valeur à-peu-près que ceux qu'elle reçoit. Du moment qu'on est d'accord sur ce point , l'affaire est à-peu-près conclue , mais le fiancé ne peut voir sa fiancée que la nuit même des noces ; en attendant il a soin de lui envoyer de petits présens de confitures , de bagues , de bracelets , &c. Ce sont les peres & meres ou les plus proches parens des deux côtés , qui déterminent le jour du mariage , & quelques jours auparavant on envoie les étoffes & l'on travaille aux habits. On invite pour la célébration de ces noces un grand nombre de personnes des deux sexes , & l'on choisit en conséquence deux maisons qui ne soient séparées que par une cloison , & dont l'une sert à recevoir & régaler les hom-

mes, & l'autre les femmes. Lorsque tout le monde est rassemblé, on amène un prêtre, les fonctions consistent dans les points suivans : premièrement il sert de témoin pour constater les présens faits de part & d'autre ; secondement c'est lui qui stipule avec les parens des deux côtés une certaine somme, que celui des deux conjoints qui demande sa séparation sera tenu de payer à l'autre ; & enfin il se rend en troisieme lieu vers la porte qui sépare la pièce où se tient le nouveau marié, de celle où se tient la nouvelle mariée, & y récite à haute voix quelques prieres. Cela fait, l'on se met à table & l'on mange & boit abondamment ; après le repas le marié se retire dans sa propre maison, accompagné de tous ses conviés, qu'il congédie devant sa porte. On mène alors la mariée, accompagnée d'un grand nombre de femmes, dans la maison de son futur mari, où elle se rend dans la chambre nuptiale, dont la premiere entremetteuse ferme la porte, qu'elle garde jusqu'à ce que les jeunes mariés viennent l'ouvrir eux-mêmes le lendemain ; alors la vieille enleve le drap sur lequel les époux ont couché, & va montrer aux peres & meres & à toute la parenté des deux intéressés, les signes existans de la virginité de la mariée, & reçoit de chacun une récompense pour sa peine.

C'est ainsi que se termine toute la cérémonie.

Mahomet défend aux Persans dans son Alcoran de prendre au-delà de quatre femmes légitimes ; mais il leur permet en même-tems de prendre autant de concubines à gages que leurs facultés leur permettent d'en entretenir ; de sorte qu'ils croient se faire un mérite auprès de Dieu , d'en tenir un grand nombre , alléguant qu'ils mettent par-là les femmes à portée de rendre quelque service à l'humanité , tandis que sans cela elles resteroient des membres inutiles à la société. * Lorsqu'un Persan

* Parmi les Negres de la côte de Guinée , il est permis à un chacun d'épouser autant de femmes qu'il peut en entretenir , ce qui fait que les rois en ont quelquefois plusieurs centaines , & de simples particuliers jusqu'à dix. C'est encore l'usage parmi eux que celle qui s'est mariée la première soit aussi la première en rang. C'est elle qui conduit le ménage , qui a l'inspection sur ses compagnes , qui les fournit d'habits & de tout leur nécessaire , & qui leur distribue leur travail. Il n'y a que la stérilité qui puisse les priver de cette prérogative. Le divorce à volonté est aussi reçu généralement chez ces peuples ; il n'y a que dans le Loango qu'il est , dit-on , très-rare. L'adultère est pareillement très-peu fréquent dans tous ces pays-là , il y est regardé comme un crime qui attire sur ceux qui le commettent des maladies & même la mort. Chez quelques-uns de ces peuples , ce crime est puni avec tant de severité , que l'on y condamne l'homme adultère à avoir le dos écorché , les yeux crevés , les oreilles coupées , & qu'on finit par lui trancher la tête ; quand à la femme coupable on lui fait avaler du plomb fondu. Voyez *Olendorp, Geschichte der Mission von St. Thomas, &c.*

prend successivement plusieurs femmes légitimes, on observe à chaque mariage qu'il contracte les mêmes cérémonies que nous venons de décrire. La première en date est distinguée des autres femmes, & cette distinction réjaillit jusques sur ses enfans; elle est, même parmi les gens du commun, dispensée de tous les gros ouvrages, & n'est chargée que de la conduite du ménage. Cependant s'il survient quelque jeune beauté plus piquante, & qui étale aux yeux du mari des charmes plus séduisans, la loi de l'Alcoran si strictement observée dans d'autres circonstances est oubliée, & les attraites usés sont forcés de céder toutes leurs prérogatives aux attraites si puissans de la jeunesse & de la nouveauté.

Tout Persan peut se séparer de sa femme légitime, & toute femme de son mari, sans être dans le cas d'alléguer aucune raison. Il suffit que la partie mécontente se rende chez le prêtre qui a présidé au mariage, & qu'elle lui déclare ses intentions; pour lors le prêtre lui prescrit le payement de la somme convenue le jour des noces en cas de dédit, l'oblige de rendre tous les présens qu'elle a reçus, & lui délivre aussi-tôt une lettre de divorce en bonne

c'est-à-dire : *Histoire des missions de S. Thomas, par Oldendorp, 1777, tom. I. p. 295, 296.*

forme. Si un mari a des enfans de la femme dont il se fait séparer, il est le maître de les garder ou de les lui laisser : si c'est la femme qui se sépare du mari, elle jouit du même droit. Les concubines ne sont pas aussi-bien vêtues par le mari que les femmes légitimes, & ne retirent rien à la mort de celui-ci que leurs gages, tandis que les quatre femmes prennent la septieme partie du bien. Les mêmes concubines peuvent aussi être renvoyées par le mari sans aucun divorce en regle ; elles se louent ordinairement pour un certain tems, soit par semaines, par mois ou par années.

Le corps-de-logis, habité par les femmes, est composé chez les grands de plusieurs appartemens, & chacune d'elles occupe deux ou trois pièces. Lorsque la mere ou une sœur ou une proche parente du maître se trouve dans la maison, c'est à elle que le soin du gouvernement est confié, & toutes les autres femmes lui sont subordonnées; ce n'est qu'au défaut d'une pareille parente que la premiere femme est revêtue de cette autorité. Les occupations journalieres de toutes ces femmes consistent en toutes sortes d'ouvrages de broderie en or, en argent & en soie ; à fabriquer de certaines étoffes fines en soie ou coton, &c. & l'on ne regarde pas comme honteux de vendre les ouvrages des femmes, même d'un Kan, dans

les marchés publics. On les fait apprendre, dès leur tendre jeunesse, par un prêtre, à lire, à écrire & à connoître les principes de leur religion, & on les instruit à faire toutes sortes d'ouvrages.

Ce sont de vieilles femmes instruites par leur propre expérience, qui font l'office de sages-femmes, & qui l'exercent exclusivement même dans les accouchemens contre nature, qui heureusement sont fort rares. L'arrière-faix s'arrache de force immédiatement après la délivrance de l'enfant, quoique puisse indiquer la nature. Le cordon ombilical ne se coupe que le septième jour avec un couteau. On a des exemples très-fréquens de couches qui produisent deux jumeaux, mais celles de trois sont extrêmement rares ; chez les Arabes au contraire, il est, dit-on, très-ordinaire de voir une femme donner le jour à quatre & même jusqu'à cinq enfans d'une seule couche. Les Persanes sont assez fécondes, mais elles cessent communément d'engendrer entre la trentième & la quarantième année de leur âge.

Aussi-tôt qu'un Persan meurt on a soin de le laver, * si c'est un homme on le porte à

* Un homme est lavé par un homme, & une femme par une femme ; cependant le mari & la femme peuvent se rendre cet office l'un à l'autre. Cette ablution se fait

cet effet au bord d'une rivière, ou près d'une fontaine; mais si c'est une femme, cet office se fait dans la maison. Cette cérémonie faite, le mort est encore enterré le jour même. * On creuse d'abord pour cet effet un trou de quelques toises de profondeur, après quoi l'on creuse un caveau qu'on mure avec des pierres & qui se ferme avec une porte, c'est-là que l'on place le mort, qu'on ne couche pas sur le dos, mais sur le côté, de manière que la tête soit dirigée vers le nord, & les pieds vers le midi. On le porte depuis la maison de deuil jusqu'au lieu de la sépulture dans un cercueil de bois, dont on le tire revêtu d'une

avec une eau préparée, où l'on a fait macérer les feuilles d'un arbre nommé en persan *Serder*; cette feuille rend l'eau trouble & blanchâtre. On rougit en même-tems les ongles du mort. Il faut que toute la cérémonie se fasse sous un toit. Les endroits de son corps, dont il s'est servi pour faire sa prière, tels que le front, les mains, les genoux & les pieds doivent être frottés avec du camphre qui ne peut être mis en poudre qu'avec les doigts. Gm.

* Il paroît que les Persans, comme tant d'autres peuples n'ont point encore réfléchi sur le danger des enterremens précipités, & que leurs usages superstitieux ou peut-être seulement habituels prévalent chez eux sur ce que la raison & une trop funeste expérience pourroient leur dicter à cet égard. C'est là un de ces points qu'un ami de l'humanité ne sauroit trop mettre sous les yeux de ses semblables : & l'on ne peut assez déplorer que malgré les ordonnances publiées à cet égard en France, on y enterre encore tous les jours avant l'expiration des vingt-quatre heures, quelque insuffisant même que soit ce terme.

simple chemise blanche pour le placer dans sa tombe. Tous les parens & amis du défunt accompagnent le corps avec des prêtres qui chantent. On fait des prières sur la tombe, & l'on y vient quelques jours de suite réciter l'office des morts. La plupart des tombeaux sont aussi placés le long des grands chemins, pour que chaque passant soit à portée de prier Dieu pour la délivrance de l'ame du défunt. Nous omettons cent misérables pratiques superstitieuses, dont ils font encore usage dans leurs enterremens.

Les personnes dévotes ou riches élèvent à leurs morts des mausolées souvent très-beaux; tels sont les tombeaux des douze Imans qui doivent leur origine à la dévotion des Persans. Le mot *Iman* signifie un lieutenant ou vicaire du Prophète. C'est Ali que les *Schias* regardent comme le successeur immédiat de Mahomet, qui est selon eux le premier de ces Imans, & on en compte onze successeurs, dont nous allons donner les noms suivant leurs rangs. *Hasen, Hussein, Elaabedjien, Mahumed Bakir, Diafer Tsadik, Musa Kasim, Resa, Mahumed Takhi, Ali Nachi, Husan Askeri*, & enfin *Mahumed Mehdi*. Comme les *Schias* leur portent le plus grand respect, qu'ils leur attribuent le don des miracles & s'efforcent de régler leur conduite sur leur modèle, ils

regardent leurs reliques comme une chose sainte qu'ils invoquent, & croient que les ames bienheureuses qui les ont animés, sont de puissans avocats auprès de l'Etre suprême pour le salut de la leur, & qu'elles méritent en conséquence qu'on fasse des pèlerinages auprès des tombeaux qui les renferment. Voilà pourquoi dès les tems les plus anciens du Mahométisme, on leur a bâti des chapelles ou mosquées très-belles, à chacune desquelles on a le plus ordinairement annexé un vaste bâtiment nommé *Tékia* avec des bains couverts, des fontaines & des jardins de plaissance, &c. Les rois de Perse & d'autres personnes riches ont aussi légué à ces tombeaux des Imans des sommes très-considérables, qui ont mis en état d'y étaler une grande magnificence & d'y entretenir des prêtres particuliers. *Resa* par exemple a un tombeau superbe à Metsched, & comme on lui attribue particulièrement le don miraculeux de rendre la vue aux aveugles; il s'y fait tout les ans des processions solennelles, qui ne sont au reste que décéler davantage les fraudes des Moulahs, qui ne sont pas d'ailleurs inconnues aux Persans raisonnables.

Ce n'est pas à l'honneur des seuls Imans qu'on a érigé de ces chapelles, il y en a quantité d'autres de fondées en l'honneur de

nombre de saints personnages, qui se sont particulièrement distingués par leur piété ; elles se nomment *Mesars*, comme celles des Imans, & sont presque en aussi grande vénération que les Metschédés ou Mosquées. On rencontrera difficilement un lieu tant soit peu considérable où l'on ne trouve de pareils tombeaux, parce que les Persans croient gagner le paradis, en érigeant de ces sortes d'édifices. C'est une chose reçue parmi eux, que lorsqu'un homme quitte ce monde, c'est un ange particulièrement établi pour cela, qui lui porte la mort par un commandement exprès de Dieu. Aussi le suicide est-il extrêmement rare chez les Persans, & les duels y sont absolument ignorés.

Lorsqu'un Persan meurt & qu'il laisse après lui des femmes ou des enfans, son bien se partage de la manière qui suit : ses quatre femmes, ou s'il en a moins, celles qui se trouvent à son décès, prennent d'abord la septième partie de la succession ; les six parties restantes se divisent en trois ; les garçons en prennent deux & en laissent une pour les filles. Les enfans des concubines ne reçoivent que la demi-part des enfans des femmes légitimes, à moins que le père n'ait déclaré sur son lit de mort qu'il vouloit qu'ils fussent traités également. Le fils aîné n'a d'autre prérogative sur ses frères que celle de pouvoir pren-

dre le meilleur cheval, le meilleur livre & le meilleur fabre de son pere. Les dispositions testamentaires ont aussi lieu chez les Persans, & il faut comme chez nous, pour qu'elles soient reconnues valides, que le testament soit constaté par des témoins. Lorsqu'un pere laisse des enfans mineurs, il constitue dans les dernieres années de sa vie un de ses parens ou un ami pour être leur tuteur, & celui-ci n'est tenu de rendre compte de son administration qu'à ces mêmes enfans, à mesure qu'ils avancent en âge. Assez communément, c'est aussi la mere, lorsqu'elle n'est pas dans le dessein de se remarier après la mort de son mari, qui élève elle-même ses enfans, & qui dirige les affaires de la maison. Lorsque le pere & la mere meurent sans avoir constitué un tuteur pour leurs enfans, ceux-ci sont élevés aux fraix de la communauté ou Slobode; mais on a peu d'exemples que des gens de distinction se soient déclarés en faveur de pareils orphelins.

Avant de rapporter ce que nous avons à dire touchant *Hédaet*, Kan actuel du Ghilan, de ses revenus, de son administration & de sa cour, nous entrerons dans quelques détails sur son origine. *Mahomet Hassan Kan* avoit confié le gouvernement du Ghilan à un Persan, nommé *Adschi Schamal*, qui possédoit
des

des richesses considérables, & qui fut pere decet *Hédaet Kan*, dont nous parlons. Après la suppression de la dignité de Schach, dans le royaume de Perse, Adfschi-Schamal profitant des troubles dont ce malheureux pays étoit agité, se fit un parti, & tâcha d'amener le Ghilan sous son obéissance; il réussit effectivement dans son entreprise, mais il ne put en jouir que deux ans, ayant été assassiné en 1752, tandis qu'il étoit à Schaft, par *Hadschischest*, Staroste de la ville. Celui-ci s'étant associé *Mirsa Saki*, Naïp de Kestâr, ils se firent tous deux souverains en commun du Ghilan. Au bout de trois ou quatre mois, ils furent surpris & massacrés par *Mabomet Hassan*, Kan du Masanderan, qui donna là-dessus à *Hédaet* l'emploi de Naïp du Ghilan, & comme il étoit encore en bas-âge, il nomma *Adfschi Naddi*, Naïp de Kesmin, pour lui servir de tuteur & pour administrer la province à sa place. *Asad Kan*, ayant fait depuis la guerre à *Hassan*, & s'étant emparé des provinces de Ghilan & de Masanderan, il conféra pendant la courte durée de son règne la dignité de Kan à *Hédaet*, qui trouva le moyen, même après que Hassan se fut remis en possession de ses états, de la maintenir jusqu'à ce jour. Les Naïps des villes du second ordre de la province de Ghilan, savoir Langorod,

Lagidschaan , Kesmin , Keskaer , &c. qui s'étoient regardés jusqu'alors comme souverains indépendans de leurs districts, furent même forcés depuis le regne de *Kerim Kan*, par un ordre exprès de ce prince , de se soumettre à *Hédaet Kan*.

Actuellement *Hédaet Kan*, est comme tous les autres Kans, excepté ceux du Gurgistan, qui confinent à la Russie, vassal de *Kerim Kan*, & lui paye en conséquence deux mille cinq cents batmans * de soie & vingt mille roubles en argent; & il arrive encore assez souvent des ordres de Schiras de fournir des contributions extraordinaires. Il faut qu'il fasse extérieurement semblant d'obéir à tous les ordres de Kerim, & même dans le cas où il lui demandroit des troupes, il se trouveroit dans la nécessité de lui en fournir. Mais en même-tems *Hédaet* se prépare en secret à se rendre indépendant, aussi-tôt que l'instant de secouer le joug sera arrivé.

Les Kans actuels des provinces ne doivent

* Il y a de deux sortes de batmans en Perse, lesquels different encore chacun en particulier, selon les différens lieux. L'un s'emploie dans la vente des soies, de l'indigo & de la cochenille, on se sert de l'autre pour toutes les autres marchandises. Le premier équivaloit à treize livres & demie de Russie, & l'autre en contient quinze du même poids. Gm.

représenter autre chose que ce qu'ils représentoient sous la royauté. *Kerim Kan* est à proprement parler, revêtu de la dignité de Schach, quoiqu'il n'en prenne pas le titre, & les autres Kans sont ses principaux officiers, qui se croient toutefois autant pour la plupart que leur chef suprême, & ne lui rendent que peu ou point de compte de leur conduite. *Hédaet* est obligé de fournir à *Kerim* les contributions mentionnées ci-dessus, & retire des appointemens de ce dernier; cependant il ne se conduit nullement en vassal, mais il vit en Kan effectif; il aime le faste & tient une cour brillante, ce qui ne l'empêche pas de trouver le secret d'augmenter ses trésors pour l'avenir.

Il est fort difficile de déterminer à combien se montent les revenus du Kan du Ghilan, vu qu'ils ne sont pas toujours légitimes. On fait, à la vérité, que ce qui lui est accordé par *Kerim Kan* pour appointemens, est fixé à quinze cents batmans de soie & vingt-cinq mille roubles en argent, sans compter cinq mille roubles qui lui sont assignés pour l'entretien de sa cour. Mais il fait si bien son compte qu'il tire annuellement de sa province deux millions de mindenars, que lui produisent principalement la vente des soies recueillies par ses sujets; les amendes qu'il inflige, les contributions qu'il leve de tems en tems, le con-

merce qu'il fait avec la Russie, enfin les sommes que lui rendent les douanes qu'il a depuis peu afferméées pour soixante-dix mille roubles. Nous avons déjà vu qu'il retire outre cela chaque année des Arméniens, qui vivent sous sa domination & qui habitent Râscht, Enzelli, Keskaer & d'autres places, cent roubles par familles; pour ceux qui ne sont pas mariés ils ne payent rien. Les juifs sont exempts de toute imposition, mais ils lui apportent tous les ans des présens de quelques centaines de roubles.

Le nombre des troupes du Ghilan peut aller de huit à dix mille hommes, dont il n'y en a que quinze cents qui sont toujours près de la personne du Kan, & qui tirent la solde, encore ne la touchent-ils pas régulièrement; ce sont pour l'ordinaire des commissions lucratives dont eux seuls peuvent être chargés, qui leur en tiennent lieu. C'est ainsi par exemple que le Kan envoie ses officiers & soldats lever les contributions en argent, en comestibles, en matériaux à bâtir, &c. & ces gens-là trouvent moyen de se faire si bien payer, qu'ils retirent souvent d'une seule de ces aubaines au-delà de ce que la meilleure solde pourroit leur rapporter.

Le Kan est constamment général en chef ou *Sipah Solaar*, & n'entretient point de hauts-officiers, mais seulement des chefs de mille,

de cinq cents , de cent hommes , &c. Les troupes du Ghilan sont armées , comme le reste des Persans , ou de fusils ordinaires ou seulement de mousquets à rouet & à mèche , les arcs & les flèches n'étant presque plus en usage. Chacun porte des habits de la couleur qui lui plaît le mieux , mais tous sont pourvus d'un grand sabre , qui pour l'ordinaire est courbe , & qui coûte souvent par les enrichissemens qu'ils y mettent quelques centaines de roubles. Les uns ornent leur bonnets de panaches de plumes , d'autres sont cuirassés ; en général ils donnent beaucoup dans ce qui frappe la vue & n'épargnent rien pour briller. Mais comme il n'est pas question parmi eux , non plus que chez tous les autres soldats persans , d'observer le moindre ordre , ni la moindre discipline , soit dans les camps , soit sur le champ de bataille ; ils ne tiendroient pas du tout contre des troupes réglées. Leur musique militaire forme un tintamare si confus & si désagréable qu'elle est bien plus propre à faire fuir , qu'à inspirer quelque ardeur pour le combat.

Le clergé de *Râsch* , qui n'est plus ce qu'il étoit autre fois sous le gouvernement des Schachs , est composé des dignités suivantes. Le *Schilchalichstan* est à la tête de tous les prêtres , & sa dignité est analogue à celle de

nos évêques ; il prononce dans les causes matrimoniales & autres de ce genre ; dans les cas douteux il faut souvent qu'il interroge les deux parties sur le simple témoignage de leur conscience , & il ne peut les prendre à serment que lorsque la nécessité l'y oblige. Il juge aussi tous les différens qui s'élevent entre les prêtres ; il a l'inspection sur toutes les mosquées , & il ne se fait rien concernant la religion que sous son autorité. Le *Pifnamaas*, qui signifie archiprêtre ou premier pasteur , & dont chaque mosquée a le sien , préside aux exercices réguliers du culte public , & c'est d'après tous ses mouvemens que le peuple est obligé de régler tous les siens. Le *Hafis* est le prêtre qui va lire pour de l'argent l'office des morts près des tombeaux de ceux qui sont nouvellement décédés. Un *Moulah* est un prêtre ordinaire qui n'a point encore le droit d'officier. Les *Muwafins* sont ceux qui du haut des tours ou minarets appellent en chantant le peuple au culte divin. Tous ces emplois ecclésiastiques ont été fort diminués , & l'on en a usé de même à l'égard des emplois civils , parce que les Kaïs ne sont plus dans la possibilité de tenir le même état que sous les Schachs , où une plus grande représentation leur étoit facile & même nécessaire. Ce sont aujour-

d'hui les Kans eux-mêmes qui sont revêtus des emplois les plus importants.

On peut avancer qu'en général les habitants du Ghilan sont contens du gouvernement de *Hédaet* ; & s'ils supportent de fortes impositions, ils savent en même tems qu'il n'est aucun sujet de l'empire Persan qui ne gémissé sous un joug pareil ; d'ailleurs le goût d'*Hédaet* pour la dépense ne laisse pas de répandre des sommes considérables parmi les sujets, malheureusement que le cultivateur ne participe point à ces bénéfices ; obligé de fournir son argent & sa soie, il n'est point à portée de rien gagner par le commerce. *Hédaet* passe sa vie au milieu d'une troupe de femmes & de jeunes garçons Géorgiens, aime les boissans fortes & cherche à passer sa vie dans la jouissance de tous les plaisirs possibles. On apperçoit dans toutes ses manieres & dans sa conversation quelque chose de fin & au-dessus du commun ; il est toujours vêtu de la dernière magnificence. Il n'est pas sans quelque teinture de sciences, ce qui est on ne peut pas plus rare dans ces pays, & il connoît même assez bien la constitution politique de l'Europe. Il lit beaucoup, achete tous les bons livres, dont il peut se procurer l'acquisition, & entend la langue arabe au point de la parler même avec facilité.

L'année des Persans est une année lunaire, & se partage en douze nouvelles lunes, qui déterminent en même-tems leurs jours de fêtes. Mais comme les mois lunaires sont inégaux, & qu'ils ont pour la plupart un jour de moins que nos mois solaires, toutes les fêtes des Persans sont très-mobiles, & tombent tous les ans dix à onze jours plutôt, ce qui fait au bout d'un certain nombre d'années une variation considérable dans les tems.

Le premier mois s'appelle *Mubarrem*, & les dix premiers jours en sont consacrés à célébrer la mémoire de la mort violente de Hussein, le plus jeune des fils d'Ali, à cause que ce prince fut engagé pendant dix jours dans un combat contre *Jesib*, dans lequel il eut enfin le malheur de périr. * Oléarius a raison lorsqu'il dit que Hussein fut privé avant sa mort de toute nourriture, criblé de blessures & enfin tué par deux hommes de l'ar-

* M. Court de Gebbelin fait remonter bien plus haut l'origine de cette fête singulière. Nous ne saurions trop exhorter nos lecteurs curieux de s'instruire, à lire la savante & très-intéressante explication que ce profond & laborieux écrivain a donné de cette allégorie orientale dans son excellente *Histoire du Calendrier*, p. 243 & suiv. Cette Histoire du calendrier qu'il faut lire en entier pour bien saisir la justesse de cette explication, forme un des volumes de son grand & important ouvrage, intitulé, *Histoire du monde primitif*.

mée ennemie. Cette fête porte le nom d'*Aschuur* qui signifie en arabe un espace de dix jours. Le second mois s'appelle *Sephir*, dont le 20^e jour est encore une grande fête, parce que les Persans croient que la tête de Hussein qui avoit été séparée de son corps dans le combat, s'y étoit rejointe miraculeusement ce jour-là. On a pareillement sanctifié le 28^e à cause, dit-on, que Hasen, un autre fils d'Ali, fut emprisonné à pareil jour. Ce même jour-là est aussi regardé comme le plus malheureux de toute l'année, à cause que Mahomet doit avoir dit que les astres s'y sont tous conjurés contre le bien du genre humain. Le troisieme mois est nommé *Kebia-Awil*, dont le troisieme jour est consacré par les Schias à rappeler la mémoire de ce même meunier qui égorgea *Omar* dans son moulin; & se sauva ensuite de la maniere la plus singuliere. Suivant quelques passages de l'alcoran, Ali lui prêta son cheval miraculeux, qui le transporta dans l'espace de vingt-quatre heures de Kofchan à Médine, & suivant d'autres, qu'à la parole d'Ali, le chemin s'étoit tellement contracté que le meunier avoit pu faire ce voyage dans un espace de tems aussi court. Le quatrieme mois se nomme *Rebia Aschir*, le cinquieme *Dschemmadi Awil*, le sixieme *Dschemmadi Achir*, le septieme *Red-*

ral dans cette circonstance , mieux l'on remplit les devoirs de sa religion , qui prescrit en général la bienfaisance envers les nécessiteux. Le onzieme mois est appelé *Suelkaadeh* , & le douzieme *Sulbadfcheb* , le dixieme jour de ce dernier mois , les Turcs , les Tartares & les Persans célèbrent la plus joyeuse de leurs fêtes. Cette fête est instituée en mémoire de l'ordre que reçut Abraham de sacrifier son fils. Or il faut savoir que les Mahométans prétendent que ce ne fut point le fils de Sara , mais Ismaël que Dieu avoit demandé au Patriarche pour offrande. Les circonstances absurdes & controuvées de cette histoire sont racontées d'un style de panégyrique dans les tavernes , & chaque Musulman immole une certaine quantité de moutons & d'agneaux proportionnée à ses richesses , aussi ceux d'un rang distingué ont-ils d'autant plus soin de se faire voir dans cette circonstance , que les animaux immolés publiquement sont un revenant-bon pour les pauvres. On fait en même-tems des sacrifices privés dans les maisons , lesquels sont accompagnés de toutes sortes de divertissemens , qui durent plusieurs jours. Cette fête se nomme *Bairam Kurbaan*.

La fête du renouvellement de l'année chez les Persans tomba le 10 de Mars , dans le tems que M. Gmelin se trouvoit à Râscht , & fut

annoncée par des coups de canon & des mousquetades. Toutes les personnes d'un certain rang, tant de la ville que de toute la province, se rendirent chez le Kan pour le complimenter & lui apporter des présens, de sorte que ce jour-là lui rapporte souvent, à ce qu'on prétend, soit en argent comptant, soit en effets de valeur, jusqu'à cinquante mille roubles. M. Gmelin ne manqua pas de lui envoyer aussi ses présens, qui furent si bien reçus que le Kan vint quelques jours après en personne lui faire une visite, & l'assura de la sincérité de son amitié dans les termes les plus choisis. Les fêtes du renouvellement de l'année durent dix jours, qui se passent à boire & à faire des courses de chevaux. Dans ce dernier divertissement les cavaliers tâchent de s'approcher d'assez près pour qu'ils puissent, lorsque la chose leur réussit, se toucher de leurs bâtons ou baguettes pointues, d'où il arrive assez fréquemment que l'un ou l'autre se trouve grièvement blessé. Les Persans sont encore dans l'usage de se rendre de fréquentes visites pendant ces dix jours, de se promener, & de faire entendre leur musique dans les rues. Ceux qui en ont le moyen se font habiller de neuf pour cette fête.

La religion des Persans est une secte particulière de la croyance Mahométane, dont voici

l'origine en peu de mots. *Abubeker*, *Osman* & *Omar* furent les amis les plus intimes de Mahomet. Comme il s'agissoit après la mort de ce faux prophète, de mettre à sa place un autre chef de sa religion. Ce fut Abubeker son beau-pere qui lui succéda d'abord, & après ce dernier *Osman* & *Omar*, celui-ci se chargea de poursuivre avec le fer Ali & toute sa famille, lequel Ali faisoit toujours valoir des droits très-bien fondés à la place de chef des croyans. * Mais Omar échoua dans son entreprise, & fut tué dans sa poursuite par la ruse du meunier, dont nous venons de parler, & par cet événement Ali fut élu chef de la nouvelle religion. Les Persans reconnurent dès lors Ali comme le seul successeur légitime de Mahomet, & l'honorèrent comme leur premier Iman, faisant encore aujourd'hui entrer son nom dans toutes leurs invocations. Ils firent en conséquence schisme avec les Turcs; les peuples de la Crimée, les Arabes & la plus grande partie des Usbecs, qui suivent tous la doctrine d'Omar; les Persans se distinguèrent sous la dénomination de *Schias*, & donnerent aux autres celle du *Sunnis*, qu'ils persécutent

* Ali étoit neveu de Mahomet, par son frere, & devint même ensuite son gendre.

en ennemis déclarés. Suivant *Kämpfer* (Exot. p. 148.) le mot persan Sunni ou Sonni dérive de *Sonnet*, qui signifie une doctrine superflue que Mahomet n'a point prescrite, ainsi cette dénomination établit suffisamment les principaux points qui divisent les deux sectes. Les changemens qu'Ali fit dans l'Alcoran redoublèrent encore la haine & l'animosité qui subsistoient entre les deux sectes; & comme *Omar* restreignoit d'un autre côté les voluptés charnelles à la jouissance d'un petit nombre de femmes légitimes, excluant totalement les concubines, il n'en falloit pas d'avantage pour exciter violemment le zèle du Persan sensuel, dont l'extrême lubricité s'accommodoit si peu d'une pareille doctrine. Ce schisme n'auroit point eu cependant des suites aussi sérieuses, si, vers la fin du quinzième siècle, la famille des Seffis ou Sophis, qui s'est éteinte dans la révolution occasionnée par *Thamas-Kouli-Kan*, ne s'étoit pas élevée à un si haut point de grandeur. Il y avoit à peine cent ans que *Tamerlan*, la gloire des Usbeks, avoit transmis à ses descendans le vaste héritage, dont ses actions héroïques l'avoient mis en possession, lorsque *Haïdar*, de la famille d'Ali, renouvella les anciennes querelles qui régnoient entre les *Schias* & les *Sunnis*; ajouta d'autres changemens à ceux qu'Ali avoit déjà faits à

l'Alcoran, & s'attira la vénération de ses adhérens par des actes d'une piété toute extraordinaire; mais enfin victime de la vengeance des *Sunnis*, il fut assassiné par *Rustan*, laissant après lui trois fils, dont le cadet, *Ismaël premier*, fut revêtu de l'emploi de lieutenant du prophète, & presqu'en même-tems de la puissance temporelle. Cet *Ismaël* fut le fondateur de la race des *Sophis*, & l'ayeul d'*Abbas le grand*. Il étoit fortement attaché aux principes établis par son pere; & malgré les guerres les plus sanglantes qu'il eût à soutenir à leur occasion de la part des *Sunnis*, il s'en tira si glorieusement, qu'il s'acquit la réputation d'avoir été l'un des plus grands rois qui ait régné sur la Perse, & présagea le regne plus glorieux encore de son petit-fils. Depuis ce souverain jusqu'en 1733, la secte des *Schias*, si elle eut quelques attaques à soutenir, maintint du moins sa puissance & conserva toute sa splendeur; mais à cette époque, *Nadir* revêtu de tous les attributs de la royauté, essaya de lui porter de nouvelles atteintes, ou plutôt les derniers coups; soit qu'il adhéra dans le fond de son cœur à la secte des *Sunnis*, soit qu'il y fut poussé par son ambition démesurée, il entreprit d'amener les sectateurs d'*Omar* & ceux d'*Ali* à une

réunion. * Mais autant il avoit été heureux dans toutes les entreprises , autant le préjugé lui fut-il défavorable dans celle-ci , & quoiqu'il en eut coûté la vie au chef des prêtres, les Perfans demeurèrent sectateurs d'Ali , & ennemis déclarés des Sunnis.

Les Perfans croient , suivant ce que leur enseigne l'Alcoran , à un seul Dieu , être des êtres , le créateur & le conservateur de toutes choses , le pere des hommes , souverainement juste , tout-puissant & revêtu de la toute-science. Ils sont entièrement d'accord avec les Sunnis sur ce qui concerne la mission divine de Mahomet , & l'autorité de l'Alcoran. Ils vaquent quatre fois par jour à la priere ; au lever du soleil , à midi , au coucher du soleil & vers minuit. ** Ils ont à cet usage des formules de prieres établies , auxquelles ils joignent encore souvent la lecture de quelques passages

* Nous nous rappelions d'avoir lu dans un voyage de Perse , par M. Otter , de l'académie des Inscriptions , que Thamas Kouli-Kan n'avoit à proprement parler aucune religion , & qu'il avoit formé le projet , quelque tems avant sa mort , de s'ériger en fondateur d'une religion nouvelle , qui auroit été un mélange de toutes les autres , dont chacune , avoit selon lui , son bon & son mauvais , qu'il prétendoit tirer.

** Voyez les *Voyages de Hanvay en Perse , par la Russie* , tome 1 , où l'on trouve ces formules de prieres.

ges de l'Alcoran , ou de certains discours adaptés à des circonstances particulières. Avant la priere, ils sont toujours tenus , par un commandement précis de Mahomet, à se laver , * & ils ne manquent pas immédiatement après l'ablution de se peigner la barbe avec le plus grand soin ; ils défilent en récitant leurs prieres les grains d'une espèce de chapelet. Les Persans dévots ont encore assez communément sur eux des bandes de papier fort étroites , roulées sur un morceau de bois en forme de cylindre ; ces papiers contiennent par écrit leurs formules de prieres ; ils portent ordinairement ces rouleaux , fixés en-dedans de la partie supérieure du bras gauche , & ils les accompagnent de petits morceaux de toile taillée circulairement , du diametre d'un rouble , qui viennent effectivement ou sont au moins censés venir de la Mecque , ce qui fait qu'ils leur attribuent une grande vertu ; & ils s'en servent pour poser leur front dessus , lorsqu'ils se prosternent en terre , dans le tems qu'ils font leur oraison. En récitant certains endroits de leurs prieres , ils se tiennent debout , dans d'autres ils se mettent à genoux , & dans d'autres ils se prosternent tout le corps étendu en

* Tournefort, *Rélation d'un voyage au Levant*,
Amst. 1718. 4°. tom. II. p. 41.

terre. Mais en général, malgré ce zèle enthousiaste dont ils les accompagnent à l'extérieur, ces prières sont récitées avec si peu de dévotion, qu'ils ne se feront aucun scrupule, tout au milieu de ce pieux exercice, de vomir les injures les plus sales & les plus atroces contre quelqu'un qui viendra par mégarde à les toucher, & continueront ensuite leur acte de piété, avec la plus grande tranquillité. Il ne leur est pas permis de porter sur eux lorsqu'ils font leur prière, ni or, ni argent, ni des habits riches, ils ne souffrent pas non plus autour d'eux dans cette circonstance aucune figure peinte ou taillée, afin d'éviter jusqu'à l'ombre de l'idolâtrie. Outre les quatre prières journalières, dont nous venons de parler, l'Alcoran leur prescrit encore dans des circonstances particulières, des conférences pieuses, appropriées à ces mêmes circonstances, comme par exemple dans leurs différentes fêtes, lorsqu'il paroît en l'air quelque phénomène extraordinaire, dans les tremblemens de terre, à l'occasion de quelque mort dans la parenté, &c. Leur tradition leur enjoint encore d'autres prières, comme une prière à Ali, une à Fatma, fille de Mahomet & femme du même Ali, une pour les tems destinés à invoquer les reliques des saints décedés, &c. &c.

Les ablutions sont un point de religion d'une obligation indispensable, tant chez les Sunnis que chez les Schias, & doivent toujours précéder immédiatement la priere. Ils distinguent différentes sortes d'ablutions. Le *Wesû* est ce genre d'ablution qui se borne à se laver seulement les mains & les pieds, jusqu'au coude, & jusqu'à la cheville. Ils nomment *Kusl* celle où l'on se plonge tout le corps dans l'eau, ce qui est proprement prendre un bain. *Teimem*, est lorsqu'au défaut d'eau l'ablution se fait avec le sable. L'Alcoran entre dans des détails souvent très-ridicules, touchant les cas où l'on doit employer tel ou tel genre d'ablution. Un *Wesû* sans *Kusl* suffit, par exemple, lorsqu'on a laissé aller son urine ou fait ses ordures en dormant; lorsqu'on a lâché des vents avec bruit, ou lors qu'une femme s'aperçoit qu'elle a ses règles; un *Kusl* sans *Wesû* suffit après la cohabitation, le *Wesû* est même défendu dans ce cas-là; l'un & l'autre au contraire sont prescrits après la cessation du flux menstruel, ainsi qu'après les couches, ou lorsqu'on a touché avec quelque partie de son corps, un cadavre refroidi, qui n'a point encore été lavé, &c. Toute priere est de nulle valeur lorsqu'on s'est servi pour l'ablution d'une eau ou d'un sable défendus, ou lorsqu'on a négligé de la faire dans un endroit légal, ou lorsqu'on

n'a pas quitté ses pantoufles , en s'acquittant de cet acte. Il faut que le lieu où l'on fait l'ablution du *Wesfu* , soit d'un usage commun , légalement reconnu pour tel ; ou si l'endroit a un propriétaire , il faut avoir préalablement obtenu de lui la permission de s'en servir. Toute autre eau qu'une eau pure & naturelle est illégale , l'eau rose & toute autre eau distillée ou odoriférante sont prosrites ; & toujours faut-il que cette eau naturelle n'ait point de maître , ou du moins qu'on ne l'employe qu'avec son consentement. Quant à l'ablution du *Teimem* , voici de même les points qu'il faut encore observer. L'accès du lieu où l'on prend le sable doit être permis , & libre à tout le monde. Il faut que la main touche immédiatement le sol dont on prend le sable pour l'ablution , & il est en même-tems défendu d'avoir les doigts garnis d'anneaux ou de pierres précieuses. On ramasse le sable & l'on s'en frotte le front depuis la racine des cheveux jusqu'au nez. L'on porte de nouveau les mains à terre , & l'on purifie de la main gauche le côté droit de la tête & la main droite , & avec celle-ci le côté gauche de la tête & la main gauche. Enfin , il faut toujours autant d'ablutions de l'une ou l'autre de toutes ces différentes espèces , que l'on fait de prières. Nous ne citerons qu'un petit nombre d'exemples d'une foule

d'autres pratiques absurdes & ridicules , relatives à la purification. Lorsqu'on va à la garderobe , le premier pas doit se faire du pied droit , & lorsqu'on en revient il faut que ce premier pas se fasse du pied gauche. Tout homme qui s'essuye l'anüs avec du papier est mis au rang des infidèles. Il n'est jamais permis , lorsqu'on vuide le ventre , d'avoir le visage tourné vers le soleil ou vers la lune , parce qu'il tombe des rayons de ces astres sur la terre.

Les Persans regardent comme impurs & abominables les objets suivans ; les excrémens & les urines de tous les animaux dont la chair est défendue. Le sang de toutes les bêtes de somme ; mais lorsqu'on tue une bête de somme dont il est permis de manger la chair , on en peut regarder le sang qui reste dans les veines comme pur & légal ; enfin la semence de tous ces animaux , tous les quadrupèdes amphibies & le pourceau. Tous ceux qui ne sont pas au nombre des croyans & ne respectent pas l'Alcoran , sont censés idolâtres , sans en excepter les chrétiens , parce qu'ils admettent trois personnes dans la divinité. Ils ont encore en abomination toutes les liqueurs enivrantes , toutes celles qu'on tire au moyen de la fermentation , soit de l'orge ou de l'avoine , ou du seigle , ou du froment ; les

charognes , à l'exception de leur laine , de leurs os & de leurs dents. — Il est encore absolument défendu de se servir de vases d'or pour se laver , à la rigueur il n'en devoit pas même paroître sur la table ; mais si quelqu'un s'avisoit de vouloir boire hors d'un vase de ce métal ; il faudroit qu'il se gardât de le toucher avec les lèvres.

L'aumône est regardée comme le point de leur religion le plus essentiel & le plus obligatoire après la prière & l'ablution , tant chez les Persans que chez les Turcs ; mais ce n'est qu'envers les pauvres & les nécessiteux que Mahomet ordonne d'être compatissant ; tandis que les exactions , les injustices les plus cruelles , exercées envers des personnes riches , tant de violences atroces , dont les suites funestes se mettent sur le compte de la prédestination , sont permises , sont même conformes à la doctrine mahométane , prise à la lettre , & n'ont par conséquent rien de contraire à la religion. Les Persans n'ont même point d'autre vue en faisant l'aumône , que leur propre intérêt ; car ils pensent que Dieu leur fera récupérer au double tout ce qu'ils donnent. L'Alcoran recommande particulièrement d'assister ses parens , ses proches , ses voisins , les orphelins , les voyageurs & les pèlerins. Il est enjoint de donner la dixme ou

tout au moins le quinzieme des grains & de toutes les productions qu'on recueille soi-même. Lorsqu'on possède cinq chameaux, on donne un mouton; pour vingt-six chameaux, une femelle de deux ans; pour trente-six, une de trois ans; pour quarante-six, une de quatre ans; pour soixante-une, une de cinq ans; pour soixante-seize, deux de trois ans; pour quatre-vingt onze, deux de quatre ans : mais si quelqu'un est assez riche pour posséder cent vingt-un chameaux & au-delà, il donne pour chaque quarantaine de chameaux une jument de quatre ans; trente bœufs payent un veau de deux ans, & quarante bœufs un jeune de trois ans. Possède-t-on un troupeau de passé quatre cents moutons, il faut en donner un pour chaque centaine, encore doit-il être sans tare & âgé de sept mois tout au moins. Outre ces obligations qui leur sont enjointes par la religion, la tradition leur prescrit encore divers préceptes en différens cas : par exemple, on est obligé de donner quelque chose de tout le profit qu'on a fait dans le commerce. Si l'on a butiné le bien de quelque infidèle, ou même acquis des choses défendues, on en donne le cinquieme, au moyen de quoi les acquisitions les plus injustes deviennent légitimes.

Ce sont les prêtres qui recueillent les

aumônes, ou le *Jekat*, comme ils le nomment, & ils sont obligés d'en tenir un compte exact. Ils emploient ces rétributions, selon les préceptes de l'Alcoran, à racheter les prisonniers de guerre; à délivrer ceux qui sont détenus pour dettes, ou à bâtir des écoles & des Mosquées. — Nombre de Musulmans ne se bornent pas dans ces actes de charité, à ce qui est purement obligatoire; ils ne manquent jamais outre cela de donner du pain à ceux qui ont faim, parce que tous ces actes de bienfaisance sont regardés chez eux comme de sûrs moyens de voir augmenter leurs richesses, & de mériter les grâces du Tout-puissant; c'est-là l'unique motif qui rend les Persans infatigables dans la pratique de ce devoir; c'est-là la vraie source de leur hospitalité, de leurs attentions pour les voyageurs, que manifestent cette quantité de lieux de rafraichissemens, de Karawansarays bâtis, & de puits creusés le long du grand chemin. Enfin de leurs legs pieux & de tant de fondations.

Le *Jeûne*, en persan *Rusé*, fait encore un des principaux points de leur religion: il ne se borne pas chez eux à l'abstinence d'un certain genre de nourriture, mais il interdit totalement le manger, le boire, l'acte conjugal & le bain dans des eaux courantes. S'il

arrivoit qu'un Mahométan eût passé un ou plusieurs jours du mois de Ramazan sans jeûner, il seroit de nécessité absolue qu'il y suppléât dans un autre tems, & s'il venoit à mourir sans avoir satisfait à cette dette, & qu'il laissât divers fils de différens âges, il faudroit que pour réparer cette omission, l'aîné des fils se chargeât seul de la moitié des jours de jeûnes négligés, & le restant des fils de l'autre moitié, afin de sauver l'ame de leur pere. Si un Musulman a quelque acte criminel à se reprocher, & qu'il n'ait pas fait d'aumône en conséquence, il est tenu de jeûner deux mois. Bien entendu, que ce n'est que pendant le jour, car de nuit, ainsi que nous l'avons vû, tout est permis.

Les Persans attribuent la création à Dieu, exclusivement à tout autre être. Ils soutiennent que le Diable a été créé du feu, & l'homme de la terre. Satan est aussi selon leur opinion, l'ennemi le plus acharné du genre humain, & la principale cause de l'expulsion d'Adam hors du paradis terrestre. Ils sont pleinement persuadés du salut des bons & de la damnation des méchans, ils croient même que les bêtes résusciteront aussi un jour. Et quoique leur religion insiste aussi sur le culte intérieur, on voit très-bien, sans excepter leurs prêtres, que tout ne consiste chez eux qu'en paroles, & que l'es-

prît ni le cœur ne s'en occupent que très-médiocrement. Bons Turcs sur ce point, ils mettent tout sur le compte de la prédestination, ce qui les rend presque insensibles à tous les événemens, & les fait aller de sang-froid au-devant des plus grands périls. Ils croient que leur douzième *Iman*, *Muhamed Mendi*, n'est point mort, mais que Dieu l'a enlevé immédiatement au ciel comme *Enoch*, & qu'il en reviendra dans un tems désigné pour tuer l'*Anti-Mahomet*, & amener tous les hommes à la vraie foi mahométane; c'est pourquoi ils lui donnent le nom de *Sabeh El Samoon*, ou le seigneur des tems. Ils sont tenus le jour de leur *Dschuma*, ou sabath, qui tombe le vendredi, de fréquenter leurs mosquées plus qu'à l'ordinaire, de s'abstenir de leurs femmes, & de réciter des prières dans leurs maisons. Les porcs, les loups, les renards & les chiens sont regardés chez eux comme impurs jusqu'à l'abomination; en revanche ils aiment beaucoup les chats & en prennent tout le soin possible.

Le pèlerinage de la *Mecque* s'observe chez les Persans de la même manière que chez les Turcs, & tout Persan le fait une fois en sa vie, & s'il est dans l'impossibilité de vaquer lui-même à ce devoir, il en loue un autre pour le remplir à sa place. Il y a même des

femmes qui pouffent assez loin la dévotion pour entreprendre ce pèlerinage, quoiqu'il ne soit pas permis à ce sexe d'aller faire leurs prières dans les mosquées publiques, ce qui au reste provient beaucoup plus de la jalousie des maris que du peu de considération dont jouit ce même sexe. Aussi n'y a-t-il que des femmes d'un rang distingué, qui puissent satisfaire à ce genre de dévotion, sous la protection du mari ou du très-proche parent auxquels elles sont redevables de ce rang. Nombre de Persans qui vont à la Mecque se rendent en même-tems à Médine, pour y visiter le tombeau de Mahomet. On sait que la Mecque est entre les mains des Turcs, d'où il arrive qu'indépendamment des fatigues incroyables du voyage qui se fait pour la majeure partie, à travers des déserts brûlans, où l'on trouve rarement une source pour se rafraîchir, les Persans ont encore bien des avanies à essuyer de la part des Turcs de la secte des Sunnis, leurs ennemis déclarés. Autrefois ils n'osoient pas seulement se dire Schias. Dans des tems beaucoup plus rapprochés des nôtres, les choses furent sur le point d'être accommodées, mais à la seule condition que les Persans cessassent d'être Schias, & se réunissent aux Sunnis. Cette affaire se traita sous le règne de *Nadir*, qui, suivant le récit de *Hanway*, voya-

geur exact, qui s'informoit soigneusement de tout, vouloit tantôt rendre les Persans Sunnis, tantôt introduire chez eux une religion toute nouvelle. Actuellement ils cachent tant qu'ils peuvent ce qu'ils font, ou payent de gros péages. Le pèlerinage de Bagdad s'entreprend pour visiter les tombeaux d'Ali & de ses fils, qui sont peu éloignés de cette ville. Les pèlerins qui y vont en rapportent de ces pierres à prier, qui sont en si grande vénération, & en fournissent leurs amis. On se rend encore en pèlerinage à Mesched, à l'honneur de l'Iman *Refa*, qui guérit les maladies des yeux. Il n'y a que les Turcs qui vont en pèlerinage à *Damas*, & les Arabes seulement qui se rendent à *Zeber*.

Les moines sont appelés en langue persane *Derviches*, qui, suivant le vrai sens attaché à ce mot, suppose un homme qui a pris la résolution d'abandonner le monde & ses plaisirs, pour ne converser qu'avec Dieu, & régler toute sa conduite sur celle des saints, qui se sont distingués par leur piété, pour mériter les grâces du ciel. Mais les Derviches sont aujourd'hui les êtres les plus méprisables de la terre, qui n'embrassent ordinairement cet état que par fainéantise, ou par misère, afin d'avoir la liberté d'aller de ville en ville, de village en village & de maison en maison,

mendier ouvertement par-tout, ce qu'ils entendent à merveille ; nombre d'entr'eux possédant de plus l'art de tromper les gens & même de les voler. Il y a différens ordres de Derviches qui paroissent s'être formés peu à peu ; les chefs de chaque parti s'étant fait de leurs adhérens des communautés ou ordres, qui ont chacun leur dénomination & leurs habillemens particuliers. C'est ainsi, par exemple que les *Haideri* portent un turban ou bonnet d'un morceau de toile ou étoffe de laine plié en cinq ; une peau de mouton crue sur le dos, un flacon sur la hanche droite ; un bâton dans une main & une trompe dans l'autre. Les *Kasaaki* sont ces Derviches qui s'assemblent dans les carrefours ou dans les rues fréquentées pour y réciter les panégyriques de leurs saints, de leurs rois, ou de quelques autres personnages distingués par leurs mérites, retraçant en termes ampoulés les principaux traits de leur vie, tels qu'ils les ont trouvés dans l'histoire. Ils font de ces panégyriques des espèces de drames, & représentent à la manière des comédiens les personnages dont ils veulent faire l'éloge. Lorsqu'ils ont terminé cette espèce de comédie, ils vont demander de l'argent aux spectateurs pour leur peine. Ces Derviches ont en général beaucoup d'affinité avec ces poètes que nous appel-

lons en Allemagne poètes d'occasion , qui font profession de rimer à chaque événement qui se présente ; car soit qu'il arrive dans une ville une personne distinguée , soit au renouvellement de l'année , soit pour quelque autre solennité , &c. ils paroissent dans les maisons ou dans les endroits publics avec des félicitations ou des éloges.

Les *Derviches* ont de trois espèces de supérieurs, savoir des *Destinabubs*, des *Nabubs* & le *Pyr*. Il y en a des deux premières espèces dans toutes les capitales, & c'est toujours le commandant ou le Kan actuel qui le nomme. Le troisième est d'un rang beaucoup plus élevé, c'est le chef de tous les Derviches, il réside à *Mesched*, il n'est à la nomination d'aucun souverain, ce sont les Derviches eux-mêmes qui l'élisent à la pluralité des suffrages, & qui choisissent ordinairement pour cet emploi, parmi les autres supérieurs, ou même dans les simples Derviches un homme qui s'en est rendu digne par une vie sainte, par les preuves qu'il a données de la solidité de sa science en matière de religion, ou par une habileté reconnue dans la littérature persane. Comme il se tient constamment à *Mesched*, & qu'il ne sauroit, par conséquent, exercer tout seul son autorité sur les autres Derviches de la Perse, il a dans toutes les

viles capitales ses subdélégues, qui sont les autres supérieurs, dont nous avons parlé, ceux-ci jugent à sa place tous les démêlés qui s'élevent entre les Derviches, & infligent des punitions à ceux qui se mettent dans le cas d'en mériter.

Non-seulement il est permis aux Derviches de parcourir toute la Perse, mais il leur est encore libre de passer dans les provinces de la Turquie, & même jusques dans l'Inde. Cependant comme ce dernier empire fournit aussi beaucoup de Derviches qui se rendent en Perse, il naît souvent entre les deux partis de violentes querelles, dont la haine nationale ne manque guères d'augmenter encore l'animosité. — Ils usent, en mendiant, de formules particulières; ils déclarent par exemple qu'ils ont embrassé cet état pour sanctifier leur vie; ou bien qu'ils ne prient pas seulement pour ceux qui leur font l'aumône, mais pour la prospérité de la patrie entière, & de tous les vrais croyans; qu'ils sont de pauvres & misérables créatures, mais que tout homme qui use de générosité à leur égard attire infailliblement sur lui les graces du Tout-puissant, & peut être bien assuré de retirer le quadruple & au-delà de ses avances.

Lorsque l'envie prend à quelqu'un de se faire Derviche, il va faire inscrire son nom

chez l'un de leurs chefs inférieurs; il doit après cela se résoudre à se mettre en service chez lui pendant sept ans, à employer ce tems à s'initier dans l'art de vivre saintement, à se régler sur les exemples que leurs saints personnages, & sur-tout les Imans leur ont laissés, & à s'instruire de la bouche même de leur maître des préceptes de l'Alcoran. Lorsque ce tems d'épreuve est expiré, leur instituteur leur donne un certificat avec lequel ils se rendent à Mesched auprès du Pyr, qui les revêt des marques distinctives de l'ordre, & leur donne la patente de Derviche. Il est libre à tout homme qui a embrassé l'état de Derviche de le quitter quand il lui plaît, mais il ne lui est jamais permis de passer d'un ordre dans l'autre.

SUITE du voyage de M. GMELIN.

(Voyez ci-dessus pag. 253.)

LES obstacles qui retenoient M. Gmelin à Enzelli s'étant enfin applanis, il fut en état d'en partir le 10 Février 1771, pour se rendre aux invitations du Kan du Ghilan, qui le pressoit de la manière la plus engageante,

à venir le trouver à *Räsch*. En quatre heures de tems il traversa le golfe d'Enzelli, & vint aborder à *Peribazar*, bourg médiocrement grand, où l'on trouve un petit Karawanfaray avec une douane, au bord d'une riviere qu'on nomme également *Peribazar*. *Hédaet Kan* avoit fait passer à un *Mamandaar* un ordre précis de recevoir notre voyageur avec toutes les distinctions, & de lui rendre tous les honneurs dus à un officier de la couronne impériale de Russie. Cet ordre portoit en même tems qu'il seroit fourni à M. Gmelin tous les chevaux dont il auroit besoin pour faire le voyage par terre, ce qui fut si bien exécuté qu'il trouva cinquante chevaux tout prêts à son arrivée. Outre ce *Mamandaar*, le Kan avoit envoyé à la rencontre de notre savant plusieurs Arméniens & Persans de distinction pour le complimenter de sa part. Après un grand dîner toute la compagnie monta à cheval pour se rendre droit à *Räsch*, par des chemins véritablement des plus détestables, souvent même dangereux & on ne peut pas plus mal entretenus. A peine en eurent-ils fait la moitié qu'ils rencontrèrent plus de vingt Persans de la premiere considération, qui étoient sortis de la ville à cheval, pour venir au-devant d'eux, & qui ne contribuerent pas peu à rendre la cavacalde brillante. A mesure

qu'ils s'approchoient de la ville les chemins se bordaient toujours d'avantage d'un peuple nombreux, attiré par la curiosité de les voir passer, mais lorsqu'ils furent entrés dans *Räsch* même, ils trouverent les rues garnies des deux côtés d'une foule de gens si prodigieuse, qu'il sembloit qu'on menoit en spectacle la merveille la plus extraordinaire. On fit passer la cavalcade par toutes les principales rues, avant de la faire arriver au logement de M. Gmelin, que le Kan fit complimenter deux heures après par son grand Maréchal avec toute la politesse possible. On donna en même tems à notre voyageur un *Mamandaar*, nommé *Adschi Mahomet*, avec quelques domestiques, pour veiller à tous ses besoins, & une garde de soldats commandée par un Jessaul. Ce ne fut qu'au bout de trois jours qu'il plût au Kan d'accorder à M. Gmelin & à tous ses compagnons de voyage sa premiere audience publique. Ils se rendirent tous en conséquence chez le prince en ordre de marche, & en furent reçus de la maniere la plus flatteuse. On avoit préparé d'avance des sieges pour autant de monde qu'ils étoient; ces sieges qui annonçoient déjà la magnificence du maître, étoient couverts d'une étoffe rouge très-fine & richement bordés d'un large galon d'or. Quelques Armé-

niens Russes que le Kan avoit consultés sur la maniere dont il pourroit recevoir ses hôtes européens, prétendirent qu'ils devoient, à la maniere persane, tirer leurs bottes en-dehors de la salle où le prince étoit assis, & paroître devant lui en bas seulement, mais ils refusèrent nettement de le faire, & ne voulurent pas qu'il fût dit qu'ils eussent laissé appercevoir la moindre marque de sujettion. Ils parurent donc tous en la présence du Kan avec leurs bottes, s'assirent après le premier compliment tous vis-à-vis de lui, & se couvrirent de leurs chapeaux. On fit passer le kallian à la ronde, & l'on présenta du café, du thé & d'autres rafraichissemens. Le Kan leur dit qu'ils étoient mille fois les bien-venus, & lia avec M. Gmelin une conversation très-amicale, dans laquelle il lui promit tous les secours imaginables dans les recherches qui faisoient le but de son voyage. Enfin au bout d'une heure on prit réciproquement congé.

Il y avoit dans chaque côté de la cour du palais, qu'ils traverserent en s'en retournant, quatre rangs de soldats sous les armes : & ils furent conduits au logis par un grand nombre de Jessauls qui leur rendirent en effet de très-grands services, en écartant la foule qui venoit fondre sur eux de toutes les rues. Le lendemain & quelques-uns des jours qui sui-

suivirent la visite que M. Gmelin avoit rendue au Kan , tout ce qu'il y avoit de plus distingué dans le Ghilan , tout ce qui appartenoit à la cour & d'autres Persans de considération vinrent rendre leurs devoirs à notre savant , toujours accompagnés d'un nombreux cortège. Il les régala selon l'usage du pays & fut leur rendre à tous leur visite. Après que tout ce cérémonial eut pris fin , le Kan fit inviter M. Gmelin à venir dîner chez lui le 23 avec toute sa suite. Ce prince qui savoit que ses hôtes n'étoient pas dans l'habitude de prendre leurs repas à la manière des Persans , joignit à l'attention de leur faire dresser une table en règle , celle d'y faire servir , outre une profusion de mets Persans , quantité de mets préparés à l'arménienne , dont la cuisine pouvoit approcher , quoique d'un peu loin , de celle d'Europe. On emprunta chez M. Gmelin le linge de table , les cuillers , les fourchettes & les couteaux , qui sont autant de meubles dont les Persans savent se passer. Cette table fut placée vis-à-vis du lieu où le Kan s'étoit assis par terre avec une nombreuse compagnie , & sembloit plutôt dévorer les mets qu'il ne paroïssoit manger. Le repas fini , après qu'on eut présenté à laver , le Kallian eut son tour , on offrit encore une fois du café , & tout le monde se retira jusqu'au soir , que

la fête recommença, ou que, pour mieux dire, elle devint effectivement telle. Tout le palais du Kan fut illuminé, & tout le chemin qui conduisoit du logis des Européens à ce palais se trouva garni des deux côtés de flambeaux allumés. La salle du festin étoit éclairée de toutes parts de bougies, distribuées avec la plus grande profusion, entre ces masses de lumieres s'élevoient des pyramides d'oranges & d'autres fruits de ce genre, entremêlées de fleurs artistement arrangées, ce qui formoit un coup-d'œil aussi varié qu'agréable. Au milieu de la salle jaillissoit une fontaine illuminée, & très-bien ornée, autour de laquelle un concert de musiciens & de chanteurs persans se faisoit entendre. On avoit posé à terre devant les conviés persans, ainsi que sur la table des Européens de grandes assiettes garnies de toutes sortes de mets & de différens fruits, avec des coupes remplies de liqueurs de Dantzic & de vins de Schiras & d'Isfahan. Autant le dîner avoit-il été silencieux & décent, autant le souper fut-il bruyant & animé; cependant le tout se réduisoit à boire & manger copieusement, & M. Gmelin s'apercevant vers les onze heures que la débauche ne faisoit que s'animer de plus belle, il trouva bon de se retirer chez lui avec toute sa suite.

Les Persans font un usage si immodéré du tabac à fumer, qu'ils s'en enyvrent de propos délibéré. Il sembleroit cependant que leur maniere de fumer dût les préserver d'un pareil effet ; car ils aspirent la fumée au moyen d'une machine à moitié remplie d'eau qui non-seulement rafraichit cette fumée, mais absorbe encore une bonne partie de cette huile empyreumatique qui incommode si souvent ceux qui aspirent tout uniment la fumée à notre maniere, & leur porte à la tête ainsi qu'à l'estomac. Les Persans appellent cette machine *Kallian* ; elle consiste en un alambic plus ou moins élevé, mais rarement au-delà de dix-huit pouces, dont l'extrémité supérieure se termine en une large couronne, qui laisse vers son centre un passage à deux tuyaux adhérens l'un à l'autre, la partie inférieure de l'un de ces tuyaux qui entre dans l'alambic s'y plonge dans l'eau, tandis que sa partie supérieure s'adapte exactement à une maniere de réchaud en forme d'entonnoir, où se met le tabac destiné à être fumé, tandis que l'autre tuyau plus court que le premier n'atteint point par son extrémité inférieure jusqu'à la superficie de l'eau & va s'adapter par son extrémité supérieure, qui est recourbée, au grand tuyau que le fumeur tient dans sa bouche pour aspirer la fumée du tabac. On voit

que par ce moyen cette fumée se trouve déjà distillée avant de parvenir à la bouche, car tandis qu'elle circule en bouillonnant agréablement dans l'eau, l'opération se fait, & l'on conçoit comment elle se porte, ainsi rectifiée, par le petit tuyau & de celui-ci au long tuyau de cuir, jusqu'à la bouche du fumeur. Mais les Persans ne se contentent pas d'aspirer la fumée du tabac avec les levres, ils y emploient toute la poitrine, de manière que pénétrant dans toute la capacité des poumons, cette fumée ressort chez les plus exercés à ce manège par le nez & par les oreilles; mais tous généralement la répandent par la bouche sous la forme d'un épais brouillard. Voilà ce qui fait que le Persan s'enyvre en fumant malgré cette espèce d'alambic, dont la propriété est directement opposée à ce pernicieux effet. Ce Kallian est d'ailleurs un meuble dans la composition duquel les grands du pays étalent une partie essentielle de leur luxe. Les plus riches en ont d'or massif enrichis de pierres, d'autres les ont en argent, d'autres en laiton. Ceux de verre, dont les plus beaux leur viennent de Petersbourg, ne sont pas généralement usités. Les Kallians de cuir bouilli sont les plus communs, n'étant point fragiles; enfin les plus pauvres se contentent de ceux qu'ils fabriquent sans frais au moyen d'une

calebasse ou gourde, (*Cucurbita lagenaria*, Linn.) Au reste nombre de Persans se servent de pipes ordinaires comme les Turcs. Leur tabac, dont ils cultivent eux-mêmes la moindre partie de leur consommation, est jaune, léger, & pour le rendre encore moins nuisible, on a soin de lui faire subir une espèce de lessive dans laquelle on le pétrit de manière qu'il soit encore un peu humide lors qu'on le met dans le réchaud.

Les Persans ignorent absolument la bonne méthode de préparer le *Caffé*. Après en avoir fait griller & piler très-grossièrement les fèves, car les moulins à café leur sont inconnus, ils les font cuire dans de l'eau bouillante & versent cette décoction dans la cafetière destinée à cet usage. Avant de la présenter à la ronde; le domestique qui la sert a grand soin, crainte qu'il ne se perde quelque chose des parties essentielles du café, d'agiter vigoureusement la cafetière afin que le marc ne s'y dépose point; & dans le moment qu'il le verse dans la tasse, il ne manque pas de réitérer cet exercice, encore faut-il prendre ce breuvage sans sucre & sans lait. --- Quand au *Thé*, ils y mêlent communément de l'eau-rose ou quelque autre eau odoriférante, & quant à leurs *Confitures*, le beurre qu'ils y mettent les rend souverainement dégoûtantes,

Les Persans fabriquent leur papier de chiffons de fine toile de coton ou d'étoffes de soie, & lui donnent pour l'ordinaire le format in-octavo allongé; ils le polissent sur une pierre d'un grain très-fin, en le raclant avec un morceau de verre, jusqu'à ce qu'il soit devenu bien mince & bien lisse. Lorsqu'un des côtés du papier est tel qu'ils le désirent, ils procèdent de même sur l'autre côté. Mais comme du papier pareil pourroit se déchirer facilement, ils prennent la précaution de le rouler en cylindre, & d'envelopper ce rouleau d'un autre papier préparé de la manière suivante. On prend de fin papier d'Hollande, on le trempe dans une colle d'amidon bien blanche, ou dans une eau de gomme, l'une ou l'autre doit être bouillante, puis on le met sécher au soleil. Lorsque ce papier est sec on le coupe par bandes étroites qui servent ensuite à envelopper les lettres roulées de la manière que nous venons de le dire : & c'est à l'endroit où les deux extrémités de la bande qui sert d'enveloppe se réunissent, que s'imprime le cachet extérieur avec de l'encre. Veut-on donner à cette encre une couleur rouge, bleue ou verte, on prépare, selon le dessein qu'on se propose, différens mélanges avec de la cochenille ou de l'indigo. Les Persans composent leur encre de noix de galle,

de riz brûlé & de galle, lorsqu'ils veulent l'avoir noire, & leur cire à cacheter est toujours semblable à leur encre. Ils se servent, en guise de plume, d'un roseau qui leur vient de Schiras ou d'Ispahan, & qui se vend dans toutes les boutiques. Ce roseau, qu'ils nomment *Kalam* (*Calamus*), a sur-tout la propriété d'être très-dur; il est d'ailleurs d'une belle couleur brune.

Les Persans, de même que la plupart des peuples orientaux, écrivent de droite à gauche, & se plaisent à mettre beaucoup de variété dans la disposition de leurs lignes, de manière que les unes ont toute leur longueur, les autres n'en ont que la moitié, d'autres seulement le quart. Ils veulent montrer par-là combien ils sont exercés à la lecture, & que les interruptions les plus bizarres ne fau-roient les mettre en défaut pour l'intelligence du sens contenu dans l'écriture. Ils sont outre cela très-scrupuleux dans la netteté de ce qu'ils écrivent, & ne souffrent pas la moindre rature. Leurs cachets se portent ordinairement en forme de bagues, & ne contiennent que leur nom gravé.

Cette contrée produit un grand nombre de variétés de fruits de l'espèce des *Oranges* & des *Citrons*, d'*Abricots*, (*Mala armeniaca*), de *Mûres*, &c. Les *Mûres blanches* sont ex-

trémement douces, on en sèche beaucoup pour l'hiver, & l'on en envoie même en différens endroits. Les noires durent constamment depuis le commencement de l'hiver, & l'on en trouve toujours aux arbres de toutes vertes, & d'autres qui sont en pleine maturité; elles sont d'un goût mêlé de doux & d'acide, on les fait sécher comme les blanches. On en prépare aussi des fyrops, dont les médecins persans font un grand usage dans les esquinancies, dans les aphtes qui viennent dans la bouche, dans le scorbut & dans les diarrhées. La *Grenade* est encore très-commune dans le Ghilan & dans le Masanderan, & flatte aussi le palais par un mélange agréable de doux & d'acide; mais l'arbre qui la produit ne se plaît gueres que dans les contrées situées vers les bords de la mer Caspienne. On en prépare aussi des Robs & des fyrops qu'on regarde comme très-rafraichissans. Le Ghilan produit encore le *Sumach*, dont les bayes se mangent, & s'employent aussi comme remède dans les aphtes & dans le flux-de-sang, &c. Ils ont de plus le *Melongène*, qui s'appelle en langue persane, tartare & arménienne *Badinseban*, les Arméniens & les Russes asiatiques mangent ce fruit en guise de jardinage ou de légume, cuit dans du bouillon de viande; d'autres le

mettent sur le gril avec du beurre ; * Lorsque ce fruit est encore jeune , c'est un fort bon manger , mais il ne vaut plus rien dès qu'il tend à sa maturité. Cette plante se cultive aussi dans les environs d'Astrakan , & en supporte très-bien le climat. Le Ghilan fournit encore du *Poivre d'Espagne* ; on l'y fait sécher , on le pile bien fin , & on l'emploie dans différens mets ; il sert aussi à donner de la force au vinaigre. Le *Scincus officinalis* , ou *Scinc marin* , se vend dans la plupart des pharmacies de la Perse , & se trouve derrière Schiras , à peu de distance du golfe Persique. La propriété qu'on attribue généralement à ce Lézard , d'exciter à l'acte vénérien , est connue de tous les Persans : & comment des gens qui ne songent jour & nuit à autre chose , ignoreroient-ils une pareille ressource : leur manière la plus ordinaire de s'en servir est de le mêler avec quelque confiture.

On emploie dans le Ghilan une singulière méthode pour prendre les oiseaux aquatiques. Les Persans tendent dans les endroits du rivage ,

* Le *Melongéne* est très-connu dans les provinces méridionales de France sous le nom d'*Aubergine* ; cuit sur le gril avec de l'huile & des fines herbes , il offre un mets assez agréable , dont le goût ne revient pas cependant à tout le monde.

& quelquefois dans les roseaux , où ces oiseaux font dans l'habitude de passer la nuit , un filet d'environ six toises de largeur. Ils affermissent deux des coins de ce filet à deux perches plantées de chaque côté , & les deux autres coins à deux autres perches qui ne font qu'à moitié aussi hautes que les premières , de manière que la moitié antérieure du filet , laquelle est dirigée vers l'eau , prend une forme approchante d'une tonnelle & l'autre moitié celle d'une cloison bien droite. Lorsque les chasseurs pensent que les oiseaux se sont retirés pour prendre leur repos au lieu accoutumé , ils accourent tout à coup , en jettant des cris effrayans , avec un grand nombre de fallots allumés , & dirigeant leur course de la terre vers la rivière. Les pauvres oiseaux réveillés par ce vacarme & saisis d'effroi , veulent prendre la fuite , & vont donner dans le filet qu'on leur a tendu , s'y embarrassent , ou tombent même dans cette espèce de tonnelle. Si l'on a tendu le filet tout près du rivage , les Persans font alors cette chasse amusante à pied , mais lorsqu'on la place à une certaine distance du bord , comme par exemple au milieu des joncs , ils vont sur les oiseaux dans des barques , & toujours de nuit , avec des feux allumés & le même vacarme. Les marchés sont farcis de ce gibier , mais comme

les oiseaux de riviere proprement dits ont toujours un goût défagréable d'huile de poisson , ce ne sont que les gens du commun qui les achètent.

On prend en Perse les *Schakals* , dont nous avons parlé plus haut , (T. II. p. 240.) de la même maniere qu'on prend en Russie les loups & les renards , & aux environs d'Astrakan les faisans. Dans les lieux où l'on observe le plus de traces de ces vilains animaux , & là où ils se font entendre avec le plus d'impudence , on a soin de leur tendre des pièges. On choisit à cet effet une assez longue perche bien élastique , dont on place bien solidement une des extrémités en terre , à l'autre extrémité s'attache une longue corde dont le bout forme un nœud coulant ; cela fait , on place une autre perche recourbée en arc , dont les deux extrémités sont enfoncées en terre , à la distance nécessaire pour que la pointe de la premiere perche vienne y aboutir , cet arc est muni d'une traverse , derriere laquelle on enfonce une clavette de bois qui s'attache à la pointe de la premiere perche qu'elle tient recourbée ; on couvre la traverse de divers branchages , sur lesquels on étend la corde disposée en nœud coulant , & l'on place pour apâts dans le nœud même différens mets dont les schacals sont

fort friands, comme du poisson pourri, de la charogne, &c. Dès que l'animal vient à marcher sur les branchages, la traverse s'enfonce, la première perche se détend & fait ressort, enlevant avec soi la corde, de façon que l'animal est pris dans le nœud coulant qui se resserre & se trouve pendu par la tête & par les pieds. Ces sortes de pièges sont très-nécessaires autour des fermes & des métairies, le dégât que ces vilains animaux y font étant considérable, vû le nombre de poules, d'oyes, de canards & même de moutons, qui deviennent la victime de leur insatiable rapacité. Le schacal s'en laisse, à la vérité, imposer par le chien, ce qui fait aussi que les Mahométans, quoique ce dernier animal leur soit en abomination, ne laissent pas d'en tenir pour cet usage : mais quand les Schakals arrivent en troupe, & qu'ils n'entendent qu'un petit nombre de chiens aboyer à leur rencontre, se confiant alors en leur supériorité, ils marchent sur eux avec courage, les forcent au silence & butinent où ils peuvent, sans aucun empêchement. (L'opinion de M. *Pallas* qui donne le *Schakal* pour souche de notre chien domestique nous paroît avoir tous les caractères de la vraisemblance. Nous allons rapporter ce qu'en dit cet ingénieux observateur de

la nature. * La fouche primitive, du chien domestique remonte au *Schakal*, qui, de son naturel, craint peu l'homme, qui même, au rapport de Chardin, s'y attache volontiers, & se laisse dresser à toutes sortes d'usages: j'ai moi-même observé, dit-il, dans un individu de ces animaux qui me fut apporté de Perse, il y a deux ans, qu'il se plaisoit dans la compagnie du chien de berger. Je ne crois pas cependant que la race de nos chiens soit sans mélange, je soupçonnerois bien plutôt qu'elle s'est mêlée dans des tems immémoriaux avec le loup ordinaire, le renard, & peut-être avec l'Hyène même, ce qui expliqueroit la variété presqu'infinie, soit dans la forme, soit dans la taille qu'on remarque chez les chiens, & la plus grande différence de ceux qui vinrent des Indes du tems d'Alexandre pourroit bien provenir de l'Hyène. Comme le Schakal se trouve être d'une taille moyenne entre ces différentes races auxquelles il touche de si près, il lui étoit d'autant plus facile, après avoir été rendu privé, de s'accoupler avec des individus également privés de ces mêmes races, & de pro-
créer

* *Pallas*. Observations sur la formation des montagnes, & les changemens arrivés au globe, &c. Petersbourg 1771 in-4^o, page 15, en note.

créer des jeunes. Quant à la possibilité de ces sortes de générations, elle n'est plus douteuse depuis les exemples qui la prouvent ; & l'on fait que par un concours de circonstances favorables, un chien de l'espèce de nos chiens actuels a engendré avec un loup, * & à Meklembourg avec un renard : ** sans parler même des chiens-loups des anciens. ***

Le *Duschap* est en grand usage chez les Persans & chez les Arméniens ; c'est proprement un raisinet, ou du moût de raisin qu'on laisse recuire jusqu'à une certaine consistance. Il a beaucoup de rapport avec nos conserves de différens fruits. On s'en sert pour donner de la douceur à l'eau & à de certains mets, & l'on pourroit en effet le substituer dans le besoin au miel. Le *Duschap* est encore regardé comme un très-bon remède ; il provoque la sueur, & on le fait boire aux malades mêlé avec de l'eau en forme de julep, ou chaud en guise de thé. Les Persans expriment encore le jus de raisin lorsqu'il est encore en verjus ; ils le font cuire, y ajoutent un peu de sucre &

* *Pennant Synops.* p. 144.

** *Zimmermanni Specimen Zoologiæ Geographicæ*, p. 471.

*** Nous avons vu cette année 1778 dans la ménagerie de Versailles des jeunes provenus d'un mélange du loup & du chien,

de sel, ce qui leur fournit un vinaigre extraordinairement fort, qui acquiert en même tems une douceur agréable.

Les bains-publics des Persans sont très-beaux, & l'on trouveroit difficilement un village qui ne fût en état d'en produire de tels. Les grandes villes, & même les moyennes en renferment un grand nombre, qui par l'étendue & la solidité de leur bâtisse contribuent beaucoup à l'embellissement de ces mêmes villes. Les bains dont il est ici question sont d'un usage public, l'entrée n'en est pas même interdite aux Chrétiens, qui peuvent en faire usage en payant; & comme ils payent communément plus que les Mahométans, on les voit venir avec plaisir. Il y a des gens qui entretiennent ces bains à leurs frais, & qui en tirent un profit qui n'est pas médiocre. Il y a malgré cela bien des personnes qui ont des bains dans leur maison pour leur usage particulier. Lorsqu'on va prendre les bains publics, on est d'abord introduit dans une grande pièce où règne une chaleur tempérée. C'est-là qu'on se déshabille & qu'on peut se faire servir quelques rafraichissemens, ou bien du thé, du café ou du Punch, &c. De cette pièce on passe dans la salle des bains proprement dite; mais avant d'y arriver, il faut en traverser une autre qui est déjà plus

échauffée que celle où l'on a laissé ses habits. On trouve dans la salle des bains deux cuves dont l'une est remplie d'eau très-chaude & l'autre d'eau froide, que chacun fait mêler ensemble dans la proportion qui lui convient, & selon qu'il l'aime plus ou moins chaude; pour lors il s'en fait verser sur tout le corps autant qu'il lui plaît. Des fourneaux souterrains échauffent cette salle où l'on reste tout le tems qu'on veut se baigner. Mais les Persans ne se contentent pas d'être bien lavés avec de l'eau simple, ils se font encore savonner & frotter. Un garçon des bains vient se poser avec les genoux sur le corps du baigneur, comme s'il vouloit se saisir de sa personne; & muni d'une pierre fort rude bien enduite de savon, il le frotte & le tireille ni plus ni moins que s'il s'agissoit de remettre un os cassé. Après lui avoir bien tourmenté le devant du corps, il retourne son homme pour en user de même de l'autre côté; de sorte que chez ceux qui se plaisent à subir ces fortes d'opérations, il n'y a pas une seule partie de leur corps qui soit épargnée, & sur laquelle on ne revienne à plusieurs reprises. Et comme les orientaux sont dans l'usage, pour une plus grande propreté, de se faire épiler dans tous les endroits où nous autres occidentaux préférons de laisser les choses dans leur état natu-

rel , c'est dans ces bains que la chose se pratique. Enfin l'on se fait arroser de nouveau tout le corps avec de l'eau chaude , & frotter avec du savon destiné à cet usage , qu'on apporte de chez soi. Par une suite de l'habitude qui nous gouverne en toutes choses , les Persans tombent dans une sueur si abondante après tant d'actes de violence , exercés sur leur corps , que cette sueur en découle comme autant de gouttes d'huile. Il faut avoir au reste une bien bonne poitrine pour soutenir une chaleur aussi forte , & à moins d'y être fait dès sa tendre jeunesse , il n'est gueres possible de pouvoir y résister.

La *Manne* persique , appelée dans le pays *Thereniabin* , est une production de la province de *Peria* , peu distante d'*Ispahan* ; on l'y recueille sur les feuilles d'un arbre épineux inconnu à M. Gmelin. Cette manne est blanche comme la neige , & ses grains sont de la grosseur de la semence de coriandre. On dit que les payfans du pays ont grand soin de la récolter avant le lever du soleil. L'un d'eux se place sous l'arbre un tamis à la main , tandis qu'un autre frappant avec un bâton sur les feuilles & sur les épines , fait tomber la manne dans le tamis , d'où on la serre dans une caisse ou dans un sac de peau. Pour peu qu'on attendît le lever du soleil , l'on ne recueilleroit

rien, vu que la chaleur fait bientôt fondre cette matiere qui s'évapore ensuite. On emploie cette manne dans les confitures, & les médecins persans la prescrivent très-souvent comme un doux purgatif; même dans les maladies de poitrine. Il existe encore en Perse une autre sorte de manne, dont le lieu natal est la province de Chorasan; elle se forme en volute, purge avec plus de violence que celle de la première espèce, sans affecter cependant beaucoup la poitrine; elle n'a pas non plus un goût aussi agréable, ni la même blancheur, & s'appelle en persan *Serchista*.

M. Gmelin trouva dans les boutiques de *Räschb* différentes espèces de terres colorées, vertes, rouges, blanches, qui sont dans le commerce & qu'on apporte en conséquence du mont Caucase. Ces bols sont fort vantés par les médecins persans, qui leur attribuent très-gratuitement un grand nombre de vertus. Ils prétendent que ces terres ont la propriété de rétablir les forces épuisées, de ranimer les esprits vitaux, de résister au venin; aussi s'en servent-ils dans les défaillances, dans les maladies hystériques, &c. La verte a la préférence sur toutes les autres, & la rouge est réputée meilleure que la blanche.

On trouve des *Ormes* dans toute l'étendue de la Perse. Tout le long du printems,

à commencer du mois de Mars, on apperçoit sur les branches de ces arbres une grande quantité de petites exubérances, remplies d'un suc doux & ténace, dans lequel de petits insectes ailés, que M. Gmelin tient pour le *Tenthredo Ulmi*, Linn., se développent, ou plutôt subissent leur dernière transformation. Ces insectes sont munis d'antennes à aigrettes, & ont beaucoup d'articulations. Vers l'automne ces exubérances se dessèchent & les insectes meurent; pour lors on va recueillir leurs habitations, où l'on trouve un baume noirâtre ou jaune, qui est un peu doux, & dont on fait usage dans les maladies de poitrine.

La *Momie*, (*Mumia*), s'apporte de Schiras, sa patrie, dans le Ghilan. C'est le remède universel des Persans dans toutes les maladies, ni plus ni moins que l'or potable, pour les Alchymistes: aussi la vendent-ils à un prix exorbitant. Il doit aussi y avoir de la *Momie* sur le mont Caucase, mais qui n'a pas, dit-on, les excellentes vertus de celle de Perse.

Les montagnes de ces environs donnent asyle à un grand nombre d'*Ours*, d'une espèce plus petite que les ours d'Europe, & qui sont blancs ou d'un blanc jaunâtre. On est dans l'usage de les apprivoiser; & de leur apprendre à faire quelques tours; mais ils n'approchent pas des nôtres à cet égard, & leur plus grande

habileté consiste à faire des culebuttes en mettant la tête entre les jambes. — Les Persans dressent aussi leurs béliers à s'entrechoquer avec leurs cornes. Il n'est pas possible de décrire la vivacité avec laquelle un bélier irrité vient fondre sur son adversaire, & leur acharnement est tel qu'on est forcé de séparer les deux combattans lorsqu'on veut empêcher que l'un ou l'autre y laisse la vie.

Lorsque les Persans veulent se divertir à la course des chevaux, on choisit en rase-campagne, un terrain assez vaste pour qu'une douzaine de cavaliers puissent s'y donner carrière. Les chevaliers sont armés chacun d'un bâton pointu à un bout & uni de l'autre. Aussi-tôt que le signal du départ est donné, ils galopent avec une agilité incroyable, & presque toujours en ligne circulaire, en s'entre-croisant, sur le terrain désigné; & lorsqu'il y en a un qui s'approche assez près d'un autre pour lui décharger un coup de son bâton, il le lui lance sans s'embarrasser de l'endroit du corps qu'il peut attraper. D'autres qui se tiennent à pied au bord du cercle ramassent les bâtons & les rendent à leurs possesseurs. Ils se divertissent ainsi plusieurs heures de suite; mais cet exercice de récréation se paye souvent bien cher par les blessures qu'ils reçoivent & quelquefois même de leur vie,

Hédaet Kan invita un jour M. Gmelin à prendre sa part des réjouissances qu'il se proposoit de donner dans son camp. Les tentes furent dressées sur un terrain uni ; mais sans aucune espèce d'ordre , si ce n'est que le quartier du Kan se trouvoit isolé , & entouré à une certaine distance des tentes de ses favoris & des plus grands seigneurs du pays. Ces dernières tentes sont généralement plus longues que larges & soutenues par deux ou trois montans ; l'extérieur est d'une toile de coton plus ou moins fine , & l'intérieur est doublé d'une étoffe de soie ou de laine. La terre y est couverte de tapis plus ou moins précieux , & les côtés sont garnis de feutres brodés en fleurs , sur lesquels les Persans ont coutume de s'asseoir. Les plus grandes de ces tentes sont partagées en plusieurs pièces par des rideaux. Les tentes communes éparfes çà & là , & de toutes sortes de formes différentes , ne valaient pas mieux que les tentes ordinaires de soldat. Il semble que dans un camp où se trouvoit le Prince avec la fleur de la noblesse du Ghilan , on auroit dû s'attendre à la plus grande décence & à la plus exacte retenue de la part de tous ceux qui le composoient. Mais l'on y voyoit au contraire régner de toute part la licence la plus dissolue , dans laquelle les Persans faisoient précisément consister tout leur

plaisir. Une partie d'entr'eux faisoient galoper leurs chevaux les uns dans les autres comme des furieux, tellement qu'aussi-tôt qu'on étoit hors de la tente on risquoit à chaque instant d'être dangereusement blessé; il y eut même dans cette circonstance deux jeunes gens qui furent écrasés à mort par les chevaux de ces enragés. D'autres faisoient un tintamare affreux, d'autres s'exerçoient à tirer, d'autres tiroient contre un but avec des flèches. Les choses ne se passoient pas plus tranquillement dans l'intérieur des tentes, où l'on buvoit vigoureusement au son de divers instrumens de musique. Ils ont des hautbois, des trompettes, des violons, des pandoures, des harpes, des timbales, des fifres & autres instrumens pareils dont les sons bruyans étoient souvent accompagnés de chants & de danses, où ils font entrer les contorsions & les mouvemens de corps les plus extraordinaires, & auxquelles il n'est permis à aucune femme d'assister. --- Il se faisoit aussi journellement des chasses dans le camp & les chasseurs y amenoient à cet effet des sangliers vivans, qu'on perçoit à coups de piques.

On voyoit très-souvent aussi dans ce camp une espèce de combats d'homme à homme. Des drôles bien découplés & querelleurs de profession, qui se dépouilloient nuds à la

réserve des parties que l'honnêteté oblige de couvrir, venoient se présenter devant l'entrée de la tente du Kan, pour mesurer leurs forces & faire briller leur adresse. Chacun de ces champions observoit attentivement les positions & les mouvemens de son adversaire, & du moment qu'il croyoit le surprendre dans une situation dont il pouvoit tirer avantage, il tâchoit d'en profiter pour le terrasser, & le vainqueur recevoit du Kan un présent pour sa récompense. *

M. Gmelin étant allé le 14 Avril pour reconnoître les environs de la mer Caspienne, trouva la *Squine* (*Smilax China*), qui venoit de fleurir, & y reconnut tous les caractères sous lesquels cette plante est désignée dans Linné. Les Persans l'appellent *Wolasbur*, & les Turcs, ainsi que les Arméniens *Schababschi*. Ils font tous des rejettons de l'année le même usage que les Européens font des asperges. Notre voyageur apperçut aussi dans cette même contrée des *Mouches cantharides*, sur un arbre sur lequel elles n'ont point encore

* Sans se mettre tout nuds, les habitans des Alpes de la Suisse se font un amusement agréable de ces sortes de luttes où ils éprouvent entr'eux la vigueur & l'agilité de leurs membres. Lorsqu'ils se rassemblent dans leurs jours de fêtes, il est très-rare qu'ils se séparent sans s'être livrés à cet exercice.

été vues par aucun naturaliste ; savoir , sur un tremble , où elles avoient établi une nombreuse colonie. — Les Arméniens teignent leur vin en rouge foncé avec les bayes du Sureau , & ils usent de celles de l'*Alkekengi* comme d'un remède contre la soif & la sécheresse de la bouche qui l'accompagne. Ils mettent le calice gonflé de cette plante , lorsqu'il est en maturité , dans leur beurre , qui en acquiert , après qu'on l'a fait cuire quelque tems , une couleur rouge fort agréable.

L'on rencontre dans toute la Perse septentrionale un grand nombre de Juifs qui s'y sont domiciliés ; ils sont dispersés tantôt par familles tantôt en hordes , plus ou moins considérables. Les Persans les appellent *Jabud* , les Arméniens *Tschut* & les Grusiniens *Uria* ; quant à eux , ils ont conservé le nom biblique d'Israélites , & se donnent pour des descendants des Juifs des Tribus de Juda & de Benjamin , amenés du tems de la captivité dans les mêmes provinces qu'ils habitent encore aujourd'hui. Leurs rabbins entendent l'hébreu , mais le reste ne parle que la langue usitée dans le district où ils sont établis , & ils s'en servent même dans leurs synagogues. C'est dans les provinces qui s'étendent le long de la mer & dans la partie du mont Caucase qui les avoisine , qu'il s'en trouve le plus. Ils

cultivent des terres, ils élèvent du bétail, & font aussi quelque commerce. Ils étoient bien plus nombreux autrefois ; mais le joug de la tyrannie persane, qui dans tous les tems s'est appesanti sur ces malheureux, les a mis dans le cas de changer petit-à-petit de demeure & de se retirer plus avant dans les montagnes. Le tems, l'oppression & l'habitude ont tellement influé sur ce peuple, qu'il seroit fort difficile à un nouveau venu de distinguer dans ces provinces-ci, des autres habitans, les Juifs si faciles à reconnoître dans d'autres contrées. Ils vivent avec les Chrétiens orientaux, ainsi qu'avec les Musulmans, ni plus ni moins qu'avec ceux de leur nation ; & mangent & boivent avec eux. Quelques-uns d'entre ces Juifs exercent la médecine empyrique, d'autres font le commerce d'esclaves, si commun dans l'Orient ; mais la duplicité, l'astuce orientale font chez tous le grand mobile de toutes leurs actions. C'est vraisemblablement cet esprit de tromperie qui en a porté beaucoup à embrasser, du moins en apparence, le Mahométisme, & qui les empêche, malgré leur misère, bien plus palpable encore, que celle de leurs frères européens, de réfléchir sur leur situation, & d'être excités, par le sentiment intérieur de leur avilissement, à songer aux moyens de s'en tirer. A peine leur laisse-t-on dans la plu-

part des lieux qu'ils habitent autant qu'il leur en faut pour subsister : par-tout ils sont en bute aux derniers mépris , & exposés sans aucun sujet , ou du moins par la plus légère faute aux châtimens les plus rigoureux & même à des peines capitales ; chacun peut attaquer & maltraiter un Juif , sans seulement appréhender d'en être repris. Cependant leur sort s'est un peu adouci sous le gouvernement de Hédæet-Kan , qui ne négligeant rien de tout ce qui peut influer sur son intérêt particulier , fait tirer très-bon parti des Juifs. Leur ancien est le courtier du Kan , & commerce , en société avec quelques-uns de ses camarades , pour le compte de ce prince , ou du moins pour la moitié du profit. C'est ce qui fait que les Juifs jouissent aujourd'hui de bien des privilèges dans ses états , qu'au lieu d'impôts ils ne sont tenus qu'à des présens , & qu'enfin ils n'ont qu'à se louer de ce nouvel arrangement économique.

M. Gmelin alla faire une visite à cet ancien de la nation juive , où il fut régala d'un vin cuit qui se prépare de la manière suivante. On fait cuire le jus exprimé du raisin jusqu'à ce qu'il se forme au-dessus une écume qui doit prendre un certain degré de consistance. Cette écume s'enlève avec une cuiller. Après que ce moût a été bien écumé on le verse dans

des vases de terre-cuite, qu'on enterre où qu'on place dans quelques endroits bien frais ; après y avoir reposé pendant trois mois , & la fermentation ayant eu lieu dans cet intervalle ; le moût change pour lors en vin , se tire de ces vases , on le fait filtrer & on le met soit dans des tonneaux , soit en bouteilles. Là il acquiert le goût , la couleur , la consistance & la force d'un vin d'Espagne ou de Portugal & leur ressemble parfaitement , mais il cause des maux de tête violens & même dangereux ; pour peu qu'on se laisse aller à en boire avec un peu d'indiscrétion. Quand on mêle moitié vin vieux , avec moitié de ce vin nouveau , on obtient par ce mélange un vin de garde ; & si l'on continue à en user ainsi d'année en année , il en résulte à la fin une espèce d'huile éthérée.

Comme rien n'est plus propre à faire connaître à quel point les Persans sont capables de porter le zèle fanatique , le désordre de l'imagination & la phrénésie que leur *Fête de Hussein* , qui fut célébrée le 17 d'Avril durant le séjour de M. Gmelin à Râsch , nous allons en donner une description un peu circonstanciée. Les Persans consacrent dix jours du premier mois de *Mubarem* , tant pour perpétuer sans cesse la mémoire de la mort de Hussein , que pour manifester cette haine furieuse &

invétérée contre les Turcs, attribuée à cet événement, qui se présente en manière de drame, publiquement dans les rues & avec toutes les circonstances. L'alcoran prescrit dix jours, mais le souverain peut régler la durée de la fête à son gré ; c'est aussi ce qui arriva cette fois à Râschd où l'on prodigua dix-sept journées à ces extravagances. Dans la matinée le peuple se rend plus assidûment que de coutume aux mosquées, où l'on lit chaque fois dans la légende des martyrs, de certains chapitres du martyre de Hussein, & l'on y ajoute aussi quelquefois du chant. Dans les premiers jours ils font semblant d'ignorer cet événement. Ils affectent en conséquence une sorte d'incertitude à cet égard, se montrent de nuit par Slobode dans les rues avec des flambeaux, & courent en fanatiques de côté & d'autre pendant plusieurs heures ; chaque Slobode a son drapeau, & porte en outre une perche terminée par une main étendue. Une grande partie de ces fanatiques chantent alors de certaines hymnes, composées pour cette fête, & accompagnent ces chants de hurlemens affreux ; ils se découvrent la poitrine & se la frappent vigoureusement pour montrer l'inquiétude qui les agite. L'air retentit alors sans interruption du nom du prophète qu'ils ont perdu, & tous ceux qui composent la pro-

cession feignent de le chercher dans tous les coins. Il sembleroit que l'on ne devoit s'attendre dans cette occasion qu'aux expressions lamentables d'un cœur attristé ; mais ici, c'est toute autre chose, & l'on n'apperçoit chez tous ces gens-là que les agitations violentes d'une bête en furie, que l'on a privée des moyens de rendre sa rage nuisible. Toutes les passions qui les agitent se manifestent par un vacarme enragé, qu'interrompent souvent les éclats de rire les plus indécens.

Pendant les premiers jours, la procession ne paroît dans les rues que de nuit, ensuite on la voit aussi promener le jour, & c'est alors que le spectacle commence à devenir plus intéressant. On compte autant de processions différentes qu'il y a de Slobodes à Râsch, & chacune a son lieu d'assemblée particulier, qui présente une large galerie, plus ou moins ornée aux dépens de la Slobode & tapissée de pièces d'or, de velours, d'étoffes, de plaques de métal, de fusils, de casques, de fruits, &c. On voit à chacune de ces places d'assemblée, où l'ancien de la Slobode commande, le tombeau de Hussein, & l'on y montre le cimenterre avec lequel il a combattu, son arc & son fusil ; toute sa famille prisonniere est assise tristement dans un coin. Le côté opposé à la galerie est garni de buis & de cyprès. C'est là que se
tient

tient la troupe des fanatiques qui continuent à se frapper sans interruption la poitrine & à pousser des cris & des hurlemens affreux. En même tems des chanteurs destinés à cet office chantent divers cantiques adaptés aux circonstances ; & l'on présente aussi aux assistans du thé , du café , des liqueurs fraîches , des confitures , &c. Le kallian n'est même point oublié. A l'heure fixée le conducteur part du lieu d'assemblée & se met en marche à la tête de sa procession , composée des bruyans fanatiques dont nous avons déjà parlé , d'une foule de peuple & même de femmes à qui leurs maris sont forcés de permettre , dans cette grande solennité , de sortir de leur éternelle prison. Le drapeau & la perche avec la main au bout , ouvrirent la marche , ils étoient suivis d'un cheval ou de plusieurs chevaux ornés de pierreries , lesquels représentent les chevaux de parade de Hussein ; il venoit ensuite un peloton de ces fanatiques dont les cris & le vacarme sembloient redoubler dans cette circonstance ; après eux venoient les Slobodiens eux-mêmes , chacun un cierge à la main , & partagés en plusieurs pelotons , dans les intervalles desquels on portoit les différentes pièces exposées dans le lieu d'assemblée , en commémoration de la mort de Hussein. La procession se rendit dans cet ordre au palais du Kan ,

représenta, chanta, hurla, le tout avec les contorsions les plus extraordinaires, dans la cour de ce prince & parcourut ensuite toutes les rues de la ville. Or comme Râsch est divisé en huit Slobodes, il y'avoit aussi huit processions, & comme elles se promenoient toutes journellement, il régnoit un vacarme continu dans les rues. La solemnité ne se termine jamais sans qu'il en ait coûté la vie à quelques personnes. Le dernier jour de la fête on représenta la mort même de Hussein. Les principales cérémonies furent les mêmes, si ce n'est qu'ils parurent plus phrénétiques que jamais, & qu'il y en eut qui poussèrent la démence au point de se faire des entaillades, en long & en large dans la peau de leurs têtes rasées, & si profondes que le sang en ruisselloit de tous les côtés. Pour la cloture de la fête ils firent le simulacre du combat qui se donna entre *Hussein* & *Jesib*, dans lequel combat le premier fut tué avec ses adhérens. *Jesib* passe à côté en triomphe, monté sur son cheval & accompagné d'autres chanteurs; la famille de Hussein, chargée de fers paroît à sa suite; on amène immédiatement après le corps de ce prophète, porté en parade; à sa vue, toute la secte d'Omar est maudite par toute l'assemblée, avec les plus horribles imprécations, ce qui avoit déjà eu lieu auparavant,

& se réitere encore après. Il semble en général que les Persans, pendant toute la durée de cette fête, aient perdu la raison, & soient tombés en phrénésie : ils s'abandonnent même alors plus aux grands crimes, & poussent l'inconséquence au point de croire qu'ils peuvent les commettre sans péché.

Si la façon de penser des Persans, leurs usages, leurs superstitions, &c. n'offrent en général qu'un tissu d'inconséquence & de ridicule, presque tout leur système de médecine ne présente de même que les plus grandes absurdités & la plus complète charlatanerie. Tous leurs remèdes sont ou chauds ou froids de leur nature ; chacun dans un certain degré, qu'il faut connoître très-exactement pour l'adapter dans une exacte proportion au degré plus ou moins chaud, soit de la maladie, soit du tempérament du malade. Il faut bien se garder selon eux d'administrer aucun remède au malade avant de lui avoir tâté le poulx ; mais il ne faut pas croire pour cela que les Esculapes persans en sachent la théorie, car ils ne connoissent d'autre poulx que le poulx rallenti & le poulx précipité ; cependant ils ont grand soin de le tâter tant au poignet qu'aux tempes. Il faut que le médecin offre toujours à ses malades un air riant & enjoué, & qu'on ait grand soin de ne pas les effrayer

par des discours inquiétans. Quelque dangereuse que puisse être la maladie, le médecin est toujours obligé d'entretenir l'espérance chez son malade, vu que l'espérance, disent-ils, ne tue point son homme. Les remèdes condamnés depuis long-tems chez nous au plus profond mépris tiennent encore un rang distingué dans leurs pharmacies. Le suc exprimé de la fiente d'un âne, respiré par le nez, est un remède admirable pour arrêter l'hémorragie du nez. Les poumons d'un chameau réduits en poudre sont réputés très-efficaces contre les rhumes, les glaires & les oppressions. La cervelle & la chair de lièvre qu'on fait manger à un fou, doit lui faire recouvrer la raison. Le foye, la chair & la cervelle du lièvre sont regardés comme de bons antidotes contre les effets du venin des animaux. L'os frontal calciné d'un cheval, mêlé avec de la graisse & mangé, guérit les maux de tête. Le lait d'une femme de la ville de Habæchi qu'on fait têter à un enfant nouveau-né, lui rend les yeux noirs. Nous passons mille autres extravagances pareilles. On voit en général que la médecine indienne aussi bien que la persane s'appuie sur les mêmes fondemens qui ont fait dans des tems très-reculés la base de celle des Arabes, & dont on doit l'entière destruction au grand Hypocrate. Les prin-

eipes des Arabes se sont même altérés par degrés avec le cours des années, de manière que toute la médecine orientale est tombée dans une absurdité ridicule, à laquelle l'ignorance & la superstition sont venus mettre le comble.

M. Gmelin entreprit, le 23 Avril, un voyage dans différentes provinces du Ghilan, & se porta d'abord au sud-ouest dans la partie des montagnes, où il trouva quantité de pieds de vignes sauvages & de racines de Squine. Il atteignit sur le soir la rivière de *Swidura* qui prend, dit-on, sa source sur les confins de la Turquie, & se jette dans la mer derrière *Langorod*. Cette rivière est tellement abondante en béluges, en féwruques & en esturgeons, que les Persans les tirent tout simplement à terre l'un après l'autre avec des crocs, & cela uniquement pour en prendre la vessie d'air, qui sert à faire la colle-de-poisson; car la chair même de ces poissons, ainsi que le caviar, leur sont en abomination, par la raison qu'il n'est pas possible que des animaux de pareille taille puissent être de vrais poissons; & qu'ils se figurent que ce sont des hommes métamorphosés, ou des créatures d'une espèce différente. — Notre savant arriva le 24 vers le midi, par une pluie quasi con-

tinuelle , dans la ville de Lahidschaan , où il fit quelque séjour.

Lahidschaan est soumis depuis des tems très-anciens à la domination persane , & a déjà subi , comme tant d'autres villes de cet empire , bien des calamités. Elle fut entre autres entièrement détruite après la mort d'Ibrahim Mirza , par les Ambarliniens , nation puissante retirée dans les montagnes. La ville est construite dans le même goût que Rāsch : on a défriché dans ce lieu une partie de la forêt , qui s'étend le long des montagnes jusqu'à Langorod , & l'on y a bâti des maisons éparpillées , qui sont tantôt isolées tantôt jointes l'une à l'autre en ligne droite. Elle est divisée en sept Slobodes , dont chacune est subordonnée à un *Ketchuda* , qui a sous lui un *Chaliffa* , chargé de mettre ses ordres en exécution. Le Naïp a le commandement de toute la ville ; mais seulement quant au civil ; & quant au spirituel , les affaires sont portées au tribunal du *Pischnamas-Sale* , qui est le principal prêtre , & qui prend même le pas sur le Naïp. Il a pour adjoints cinq anciens , appelés *Calandaars* , dont les fonctions ne se bornent pas , comme le prétend M. le conseiller Müller , à une espèce de secretariat : ils composent au contraire une manière de conseil , qu'on peut comparer à ceux des gouverneurs

ou Voyvodes en Russie , car ils sont de vrais *Towarischtsches* ou collègues du Naïp. Ce sont eux qui régulent la répartition des impôts , qui instruisent & jugent les procès , le Naïp ne faisant que confirmer leurs sentences ; & même si ce dernier vient à commettre quelque injustice , ce sont eux qui sont chargés de le poursuivre en qualité de procureurs du Prince. — La situation de la ville de Lahidschaan est plus salubre que celle de Räscht , car elle est bâtie sur un terrain élevé , vis-à-vis duquel les montagnes s'ouvrent de manière que l'air y circule librement de tous les côtés. On compte à peine un werst de la ville à la montagne la plus voisine. Ce lieu étoit autrefois la résidence des Sultans & des Kans du Ghilan ; ce ne fut même que vers le tems des premières conquêtes de Pierre le grand dans la Perse , que Räscht lui fut préféré , il est vraisemblable que le voisinage du port d'Enzelli contribua le plus à cette préférence. Au lieu que lorsque les bâtimens russes & autres abordoient encore près de Langorod , les anciens souverains & par conséquent la principale partie de la nation demeuroient , par cette raison , à Lahidschaan. Il n'y a pas plus de sept ans que *Hédaet Kan* est en possession de ce district , qui , dans le tems que l'empire fut partagé en gouvernemens soumis à des Kans , avoit son Kan

particulier , mais d'un ordre inférieur. Ce territoire rapporte une quantité de soie étonnante , les terres y sont bien cultivées & produisent du riz en abondance, Langorod est compris dans ce même district , qui s'étend depuis la Schidura jusqu'à Rudissar , & renferme un grand nombre de villages , situés partie dans la plaine , partie sur le penchant des montagnes qui l'avoisinent.

Pour donner encore un petit échantillon de la constitution actuelle de la Perse , nous rapporterons le trait suivant. Il y a peu d'années que le Naïp de Lahidschaan fut tué inopinément d'un coup de fusil , sur le chemin qui conduit de cette ville à Râscht , où il se rendoit par ordre de Hédæet Kan. On fit pendant longtemps des perquisitions pour découvrir l'auteur de ce meurtre. La chose parvint enfin à la connoissance de Kerim Kan , qui chargea Hédæet Kan de faire faire les recherches les plus exactes ; mais toutes les informations furent inutiles , l'assassin demeura inconnu ; mais pour ne pas laisser la mort du Naïp impunie , Kerim Kan infligea à la province du Ghilan , outre les contributions ordinaires , une amende annuelle de 500 batmans de soie , qui s'est levée jusques à présent dans les différentes villes & villages de cette même province , sous le titre d'imposition en réparation de l'assassinat

du Naïp. On se dit tout-bas que c'est Hédæet Kan qui a fait massacrer ce malheureux , dont la fidélité lui étoit suspecte. Le vrai de la chose a dû naturellement parvenir à la connoissance de Kerim Kan , qui , soit par la crainte que lui inspirent les forces de Hédæet , soit plutôt parce qu'il trouve son compte , n'a pas jugé à propos de pousser les choses plus loin.

On trouve dans cette contrée quantité de personnes défigurées par la *petite verole*, & M. Gmelin apprit à cette occasion de nouveaux faits, (Tom. I. pag. 135), tendant à éclaircir & à constater l'histoire de cette maladie. On observe dans toute la Perse septentrionale que la petite verole cesse entièrement pendant six, huit, même jusqu'à dix années; & que lorsqu'au bout de ce terme, elle vient à se manifester de nouveau; c'est tout-à-coup que la chose arrive: outre cela bien des gens attentifs ont toujours remarqué que chaque fois que l'épidémie avoit reparu, le vent du sud qui vient ici de l'Arabie, avoit soufflé quelques jours auparavant. L'épidémie une fois bien établie, dure au moins six mois consécutifs, quelquefois l'année entière, & même au-delà, après quoi elle perd peu à peu de ses forces; ses effets deviennent de jour en jour moins funestes, jusqu'à ce qu'à la fin elle s'arrête tout-à-fait. Quantité de personnes en

restent affranchies toute leur vie ; nombre d'autres se la font inoculer. Cette précaution si salutaire , nouvellement adoptée en Europe , est généralement connue dans ce pays depuis un tems immémorial , elle n'est point par conséquent une invention européenne , mais on la doit très-certainement à la médecine asiatique. On se sert ici des moyens les plus simples & les plus courts ; on choisit du virus variolique d'une personne qui ne soit pas dangereusement attequée de la maladie , ce qui se connoît à la nature de la fièvre ; on fait une très-petite ouverture ronde dans la peau à chaque pied & à chaque main de celui qu'on veut inoculer ; on introduit ce virus étranger dans ces ouvertures , l'on bande très-légèrement les playes , & l'on abandonne le malade aux soins de la nature , sans lui interdire le grand air ; & cependant l'on a très-peu d'exemples que cette opération ait eu des suites fâcheuses.

Lorsque M. Gmelin visita les terres cultivées de Lahidschaan , il trouva précisément les payfans occupés à transplanter les jeunes plants de riz. Les rizieres occupent dans tout le Ghilan les terres les plus basses , elles sont toutes placées les unes à côté des autres , & séparées par une espèce de petite digue de terre. L'on y introduit l'eau par quantité de petits canaux

qui passent par-dessous les ponts établis sur les grands chemins de la province. Il faut que l'eau couvre de quelques pouces la superficie du sol. On laboure les champs en Février ; en Mars on sème le riz dans des terrains attenans à celui qui doit être mis en rizière , & on le sème si dru & avec si peu de régularité qu'on croiroit que les plants doivent nécessairement s'étouffer l'un l'autre. On applanit en Avril les pièces qui ont été labourées , & à la fin de ce même mois ou tout au commencement de mai on y transplante les jeunes plants de riz , qui ont atteint alors , dans les espèces de pépinières , dont nous venons de parler , l'âge de six semaines , & l'on met un pouce de distance entre chaque plant. On a soin de bien sarcler la rizière pendant l'été , & lorsque la plante commence à monter en tuyaux , on ne laisse plus entrer tout-à-fait autant d'eau dans la rizière. Quoique les travaux des femmes s'exercent pour l'ordinaire en Perse hors des yeux des hommes , on en voit cependant alors un grand nombre qui vont tout ouvertement gagner leur pain à ce genre de travail.

La chaîne de montagnes qui confine au Ghilan semble l'embrasser dans un demi-cercle , & ne présente que des forêts , où , vû la nature grasse & argilleuse du sol , les arbres jouissent d'une surabondance de suc nour-

riciers , qui se portent aux racines dont l'accroissement rend les chemins d'autant plus incommodes qu'elles font pour la plupart pourvues d'épines , ou que d'autres plantes épineuses s'entortillent autour. C'est effectivement une singularité qui mérite très-fort d'être observée , que dans l'orient la majeure partie des plantes proprement dites font velues , & la plupart des arbuſtes & des buiffons font épineux. Il n'y a rien de plus commun dans ce canton que la *Ceratonia* , connue dans les pharmacies ſous le nom de *Siliqua dulcis* : les *Neffliers* , le *Prunier épineux* , le *Calaffa* , ou *Calaf* , (eſpèce de *Saule*) & le *Grenadier* , y font encore très-incommodes par leurs épines. Il y a même d'autres eſpèces d'arbres qui n'ont point d'épines ordinairement , & qui en font garnis dans cette contrée ; comme par exemple le *Cornouiller rouge* , (*Cornus ſanguinea*). L'on voit ramper ſur la terre des *Treffles* cotonneux à calices velus ; quantité de *Lychnides* vêtus d'une eſpèce de peliſſe ; un grand nombre d'autres plantes du genre des *Renoncules* , preſque toutes enfin ont un aſpect cotonneux ou velu. --- On vante dans ce pays le ſuc exprimé de la feuille du *Meuron* , comme un très-bon remède contre la cataracte des chevaux dans le tems qu'elle ſe forme ; on imbibe du coton dans ce ſuc & on l'appli-

que sur l'œil malade. Si l'efficacité de ce remède étoit bien constatée, il vaudroit bien la peine d'en essayer les effets sur les hommes, & étendre par-là l'usage de cette plante, déjà bien utile à d'autres égards. — On tire de la *Cammomille romaine* une eau distillée, ou bien on en fait macérer dans de l'eau-de-vie jusqu'à saturation, & l'on prescrit l'un & l'autre comme un remède qui fortifie le cœur & l'estomac.

C'est toujours la même chaîne de montagnes qui s'étend entre *Labidschaan* & *Langorod*; & M. Gmelin y rencontra sur son chemin des *Orangers* d'une grosseur étonnante; il y en avoit dont le tronc étoit deux fois plus gros qu'un homme : ils étoient précisément en fleur & répandoient une odeur balsamique si pénétrante qu'elle s'étendoit à une assez grande distance. *Langorod* est situé dans un lieu bas & tout à fait marécageux. C'est aujourd'hui un endroit détruit, où l'on ne voit que quelques cabanes de roseaux, un pont à demi ruiné sur la rivière de Langorod, & une mosquée. De cet endroit à Rudissar, qui est pareillement ruiné, les chemins sont dans un état misérable & fort pénibles. M. Gmelin atteignit près du village de *Sankalarut*, le pied du promontoire des montagnes couvertes de neige, qui faisoient l'objet principal de son

voyage. Il fut de nouveau fort incommodé en y montant par les plantés épineuses qui embarrassent de tous côtés la marche du voyageur, & il trouva toutes les productions de ce sol, en tous points pareilles à celles que nous venons de décrire en parlant des montagnes de Lahidschaan. — Un des compagnons de M. Gmelin, qui connoissoit les propriétés de la *Bella-Donna*, en ayant trouvé sur son chemin, dans cet endroit, où elle est assez fréquente, il s'avisa d'en exprimer le suc de quelques feuilles, qui pouvoit aller environ à quinze grains, dans un verre de vin qu'il offrit à un soldat, qui l'avalait très-avidement sans se douter de rien. Au bout d'un quart-d'heure, cet homme devint extraordinairement gai, & se mit à chanter, à danser & à sauter. Quelqu'un lui ayant demandé ce qui le mettoit de si bonne humeur, il ne pût en rendre aucune raison. Bientôt après il se plaignit de douleurs de tête & de maux d'estomac, cependant sa folle gaité duroit toujours, jusqu'à ce qu'enfin on lui fit prendre du lait-aigre; dès qu'il l'eut pris, il s'endormit, & son sommeil fut beaucoup plus long que de coutume. Le lendemain il convint qu'il se trouvoit comme s'il avoit été yvre la veille, mais il n'éprouva aucune autre incommodité de l'effet du poison de cette plante. Cette expérience fournit une

nouvelle preuve des diverses propriétés & des différens effets du poison, selon les différentes doses dans lesquelles il est administré. — Nos voyageurs trouverent dans les environs du village de Sankalarut encore plus d'orangers qu'entre Lahidschaan & Langorod ; il y en avoit dans le nombre qui étoient taillés si artistement au ciseau de jardin, qu'on pouvoit se mettre à l'abri dessous, comme sous nos tilleuls d'Allemagne.

M. Gmelin ayant obtenu des mulets pour continuer son voyage, il se remit en marche le 13 Mai, pour visiter le haut des montagnes qui regnent le long de la mer ; après avoir franchi bien des endroits d'une pente très-rapide, & d'autres fort marécageux, il parvint au village de *Tschurdaft*. A mesure qu'il montoit avec sa compagnie, il se sentoit accueilli par un air de montagne, * qui leur parut à tous fort étrange ; & les plantes alpines qui s'offroient déjà de côté & d'autre à sa vue, lui procuroient un avant-goût des jouissances qui l'attendoient dans les régions plus élevées. La

* Nous ne saurions trop exhorter nos lecteurs à lire dans les intéressantes lettres physiques sur les montagnes, par M. de Luc ; la description qu'il y donne des effets de l'air qu'on respire dans les hautes Alpes, tant sur le corps que sur l'ame, & des sensations délicieuses que l'on goûte dans ces régions élevées.

chaleur de l'été avoit déjà fait éprouver sa violence aux plantes, dans les contrées basses du Ghilan, tandis que nos voyageurs rencontroient ici, au pied des montagnes de neige, tous les charmes d'un doux printemps. Tantôt M. Gmelin se croyoit transporté dans les Pyrénées, tantôt il se voyoit cueillant avec le grand *Haller* des plantes alpines de la Suisse, ou avec *Tournefort* les végétaux du mont Ararat; & tout tendoit à le confirmer dans la persuasion d'une vérité reconnue, savoir: qu'un degré de température semblable produit des plantes semblables; non pas néanmoins les mêmes sans restriction, car les alpes Caspiennes offrent en outre un grand nombre d'habitans qui leur sont propres, & qui forment la nuance ou le beau passage harmonique que la nature a établi entre les plantes des pays orientaux & les plantes alpines. Il vit une assez grande quantité de plantes rares de Sibérie dans leur sol natal; mais dans toute cette grande diversité, il ne trouva point d'espèces plus abondantes que celles que les botanistes rangent dans la classe des *Asperifolia* & des *Tétradynamia*.

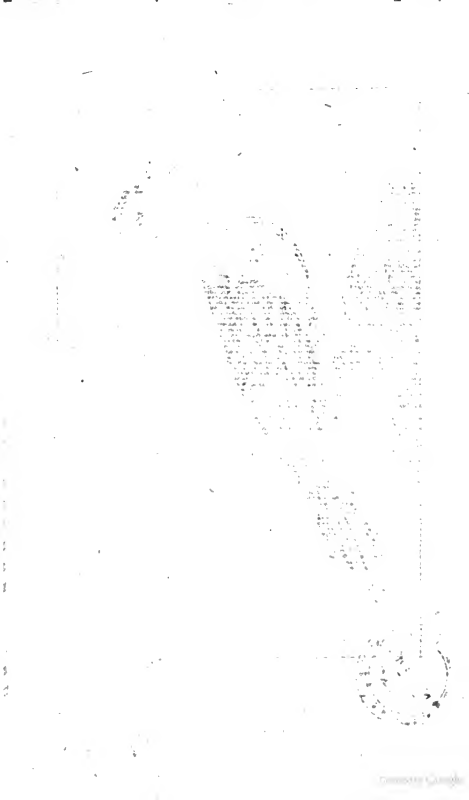
Nos voyageurs rencontrèrent aussi dans ces régions une espèce d'Aigle d'une grandeur qui leur parut prodigieuse; il a près de quatre pieds de long, & ses ailes ont au-delà de cinq
pieds

pieds de l'extrémité d'une aile à l'autre. Cet aigle est certainement de la même espèce que celle qui habite aussi nos montagnes de Suisse, où elle est très-connue sous le nom de *Lämmergeyer* ou *Vautour des agneaux*; ce n'est au surplus qu'une variété du *Vultur barbatus* Linn. * Cet oiseau remarquable; dont on n'a eu long-tems que des notions indéterminées; a depuis peu été décrit avec beaucoup de soin par deux savans naturalistes Suisses; M. Jean Gefner, de Zurich; & M. Daniel Sprüngli, de Berne, & leurs descriptions ont été publiées dans les *Lettres écrites de Suisse à Hanovre*, par M. Andreat. ** M. Gmelin rapporte que cet oiseau cause beaucoup de dommages dans les montagnes du Ghilan par son horrible voracité & ses continuelles rapines; & cela d'autant plus qu'il est assez fort pour enlever des moutons, des chèvres & des veaux. Il fait son nid sur les rochers de ces mêmes montagnes, vole tantôt haut tantôt bas, tantôt en ligne droite, tantôt en ligne circulaire; &

* M. de Buffon & M. Valmont de Bomare, veulent en faire une même espèce avec le Condor du Pérou, dont il est cependant totalement différent; il est même très-vraisemblable que le *Lämmergeyer* forme une espèce particulière.

** Voyez *Andrea Briefe aus der Schweitz nach Hannover geschrieben*, édit. de 1776. p. 195 jusqu'à 201.

fait, dit-on, du bruit avec son bec à la manière des cicognes. Le Lämmergeyer décrit par M. Sprüngli avoit huit pieds neuf pouces bernois d'envergure, de l'extrémité d'une aile à l'autre, & pesoit douze livres; encore n'étoit-il pas de la plus grande taille, puisqu'on en a tué en Suisse qui avoient jusqu'à douze pieds d'envergure, mais jamais quatorze, comme on l'a quelquefois avancé sur des rapports populaires, que l'amour du merveilleux grossit toujours, & sur la vérité desquels on ne doit jamais compter. Ils habitent la grande chaîne des Alpes qui sépare la Suisse de l'Italie, où ils peuvent vivre, rapiner & se perpétuer tout à leur aise. On est en droit de présumer qu'il s'en trouve également dans les montagnes du Tyrol, puisqu'elles ne sont qu'une prolongation de nos Alpes. Cet aigle établit son aire dans des cavités de rochers où nul homme ne sauroit parvenir, & où il a trois jusqu'à quatre aiglons; ce qu'on peut savoir en automne, lorsque les vieux viennent s'abattre avec leurs jeunes dans la vallée pour les dresser à la rapine. Il se nourrit ordinairement d'animaux vivans qui habitent les Alpes avec lui; comme le chamois, le lièvre blanc, la marmotte, la perdrix blanche, ainsi que de chevres & d'agneaux, dont il fait une grande destruction, sur-tout lorsqu'il a des jeunes à nourrir.





III.



Et comme il ne dédaigne pas non plus la charogne, on s'est déjà souvent servi de ce genre d'appât pour le prendre. Il n'existe aucun exemple assez bien constaté pour pouvoir avancer qu'il s'attaque aussi aux hommes. Lorsque cet oiseau veut se rendre maître d'un agneau &c. il le prend fortement dans ses serres & le traîne au bord d'un précipice, au fond duquel il se laisse aller tout doucement avec sa proie; ou bien, se prévalant de la force prodigieuse qu'il a dans les ailes, il dirige son vol de manière à pousser son gibier du haut d'un rocher dans quelque abîme, où il puisse le déchirer avec plus de commodité. Comme cet oiseau a les pieds courts, & les ailes fort étendues, ce n'est pas sans quelque difficulté qu'il s'élève de terre, lors même qu'il n'est chargé d'aucune proie; beaucoup moins la chose lui seroit-elle possible s'il vouloit emporter avec lui dans les airs une proie fort lourde; de sorte que c'est la nécessité qui lui a enseigné cette façon de chasser. On peut voir à la planche VIII la figure de cet oiseau dessinée d'après nature. *

* M. Hubert, autre citoyen de Geneve, connu par plusieurs talens très-singuliers, travaille depuis bien des années à une histoire des oiseaux de proie, qui renfermera bien des découvertes absolument neuves, &c.

Retournons dans les montagnes du *Ghylan*, qui ne font autre chose qu'un prolongement du Caucase, qui nous a toujours accompagnés depuis Derbent: mais ce prolongement n'a lieu que dans sa longueur, car derriere les montagnes du Ghilan il ne s'en trouve plus que deux, d'égale hauteur, lesquelles se terminent à une plaine qui conduit de Kasbin jusqu'à Ispahan; au lieu que les Alpes du Derbent forment une chaîne non-interrompue, qui s'étend jusqu'à la mer noire. Cette plaine est un prolongement de la Mogane, qui commence entre Sallian & Enzelli: & avant que la Mogane commence, tout-à-fait derriere Schamachie, la principale chaîne tire entièrement vers l'ouest; une seule branche exceptée, qui, s'étendant en longueur le long des bords de la mer Caspienne, prend sa direction vers le sud-ouest.

Du village de *Tschurdaft*, qui est pourtant déjà situé à la moitié de la montagne, on croiroit qu'on pourroit se rendre dans l'espace d'une couple d'heures au fommet de la

ne peut pas plus intéressantes. Un homme de lettres qui le connoit particulièrement, nous a assuré que M. de Luc a passé souvent des semaines entières au pied des rochers où ces animaux avoient établi leurs aires, pour pouvoir observer de jour & de nuit jusqu'à la moindre de leurs actions,

premiere montagne couverte de neige; mais lorsqu'on en entreprend le voyage, on trouve qu'il reste encore à monter quantité de montagnes, grandes & petites, qui sont cachées les unes derriere les autres, & comme elles sont en même-tems séparées par quantité de vallées, il faut au moins faire dix lieues avant de pouvoir parvenir au haut de la plus prochaine de ces montagnes couvertes de neige. Le tems change plusieurs fois le jour dans ces montagnes. Les vapeurs qui s'élèvent continuellement de la mer Caspienne, & qui sont produites, tantôt par la chaleur, tantôt par les vents, trouvent ici un lieu très-propre à les rassembler; aussi viennent-elles s'y condenser en brouillard, & former de vrais nuages, qui sont quelquefois si épais qu'on n'est pas en état de distinguer un objet à la distance d'un pied. Or ce sont ces vapeurs qui causent ces continuelles variations de tems; car la quantité de ces vapeurs est déterminée par la nature & la direction des vents, sur lesquels ces vapeurs réagissent à leur tour, ainsi que l'expérience journaliere le démontre. Lorsqu'en été le tems est ferein au lever du soleil, il peut très-bien arriver qu'il vienne à pleuvoir au bout de deux heures; que bientôt après le ciel s'éclaircisse de nouveau, & que cela varie ainsi plusieurs fois jusqu'au soir. Il arrive même qu'il

ne régné pas le même tems sur toute la montagne, car souvent un amas de vapeurs se trouve pris entre deux montagnes plus basses, & y occasionne de la pluie, tandis qu'on jouit du tems le plus serein lorsqu'on s'élève un peu au-dessus. Vers le sommet, la respiration devient extraordinairement pénible. * La

* Il faut croire que M. Gmelin s'étoit essoufflé en montant, & qu'en même tems le préjugé agissoit avec trop de vivacité sur son imagination; d'autant qu'il y a même grande apparence qu'il n'a pas monté jusques sur les pointes couvertes de neige; au moins n'en parle-t-il pas dans sa relation. J'ai gravi les cimes les plus élevées de l'Europe, bien au-dessus de l'hospice des capucins du mont saint Gothard, j'ai monté jusqu'au sommet d'autres montagnes très-élevées de la Suisse, & n'y ai jamais éprouvé la moindre gêne dans la respiration; je m'y trouvois au contraire beaucoup plus dispos que dans la plaine. M. de Luc assure la même chose dans la relation de son voyage aux glaciers de Savoye. Voyez *Recherches sur les modifications de l'atmosphère*, &c. tom. II, §. 940, 941, 942. Ce que les voyageurs racontent des effets de l'extrême subtilité de l'air dans les montagnes du Perou, paroît être fondé sur d'autres causes: mais quoiqu'il en soit, M. de la Condamine & M. Bouguer sont montés sur les cimes les plus élevées de ces montagnes, où ils ont vu descendre le mercure du barometre jusqu'à quinze pouces neuf lignes, & nommément sur la cime du *Pichincha*, où la chose leur est arrivée, & où l'air doit être par conséquent bien plus atténué, qu'il ne l'est dans les lieux les plus élevés de la Suisse. Malgré tout cela ces deux illustres savans n'y ont point éprouvé la moindre incommodité, & y ont respiré avec autant de liberté qu'au pied de la montagne. M. de la Condamine passa cependant trois semaines consécutives sur ce même sommet du *Pichincha*.

neige n'y est pas de nature à ne jamais fondre. Il s'en fond au contraire une très-grande partie pendant les mois d'été ; de sorte que toutes les eaux qui prennent leur source dans les montagnes, grossissent alors considérablement & vont se précipiter dans la mer Caspienne. Les différens progrès de la fonte des neiges, suivant que la chaleur est plus ou moins forte, donnent lieu à une espèce de rivières qui ont un cours périodique. * Cependant la partie la plus élevée de la montagne, malgré la plus puissante activité des rayons du soleil, demeure couverte d'une neige éternelle, dont l'usage qu'on en fait pour rafraîchir de certains mets & les boissons, apporte un grand soulagement aux habitans des lieux situés dans le bas, durant les chaleurs presque insupportables de leurs étés. ** Le froid est si sensible dans ces

* C'est encore là un phénomène assez commun dans les Alpes de la Suisse, & quantité de sources périodiques qu'on y observe n'ont point d'autre cause.

** Les habitans de la brûlante Sicile jouissent des mêmes ressources, & le mont Etna, malgré les flammes qu'il vient de vomir, leur fournit en abondance la neige nécessaire, pour tempérer par des breuvages rafraîchissans les excessives chaleurs qu'ils éprouvent en été, & les leur rendre plus supportables. Voyez *le voyage en Sicile & à Malthe*, par M. Brydone. Il est au reste peu de pays chauds en Europe où les montagnes voisines ne fournissent pas ce soulagement délicieux.

montagnes pendant l'hiver, que bien loin qu'un homme pût y vivre dans cette saison, les oiseaux mêmes ne sauroient seulement s'y soutenir.

Ces montagnes sont formées de *Pierres de roche*, dont on rencontre tantôt des masses d'une grandeur énorme, tantôt des morceaux détachés qui ont roulé à de certaines distances, & qui sont extrêmement incommodes au voyageur. La nature de ces pierres est quelquefois homogène & quelquefois mêlée & parsemée de quartz & de glimmer : on y trouve fréquemment une pierre cornée disposée par couches, sans être feuilletée, ainsi qu'une pierre de roche parsemée de cailloux, qui est également très-commune. Quant aux pétrifications qui sont si abondantes aux environs de Baku & de Derbent, ces montagnes n'en offrent pas le moindre vestige ; & M. Gmelin n'a point eu l'occasion d'observer si l'intérieur du sol étoit favorable ou non aux filons de mine. *

* Il eut été très-important que M. Gmelin eût mieux examiné les parties constituantes de ces montagnes, & sur-tout qu'il les eût déterminé plus soigneusement. On peut cependant inférer du peu qu'il en rapporte, que ce sont ou des montagnes totalement primitives, ou tout au moins des montagnes secondaires, composées de schistes de nature cornée, dont les couches, selon les observations de Messieurs de Born, Ferber, Pallas, posent sur

Les habitans de ces montagnes construisent leurs cabanes de ces pierres que nous venons de décrire. Un grand nombre de Ghilaniens qui passent leurs hivers dans le plat pays de cette province, se rassemblent ici en été. Les herbages nourrissans qui croissent sur ces montagnes leur conviennent beaucoup pour l'éducation de leurs bestiaux, & ils envoient pâture une enorme quantité de chevres & de boucs, sur les hauteurs les plus escarpées. Ils ont aussi de gros troupeaux de moutons, mais ils sont tous de l'espèce à large & longue queue, & c'est même l'unique espèce que M. Gmelin ait apperçu en Perse. Les loups qui sont très-multipliés dans ces montagnes, sont un grand fléau pour ces pauvres moutons, & lorsqu'ils n'ont

le granit primitif, mais ne renferment jamais aucun corps marin. Si la roche est composée de quartz, de Spath dur & de mica, on la nomme *Granit*; mais lorsque les parties essentielles de la roche sont de quartz, dans lequel il y a des taches ou des raies grossières de mica, séparées les unes des autres, elle doit être nommée alors *Roche cornée*; & l'on ne doit donner le nom de *Schiste corné* qu'à l'espèce de pierre où le quartz est intimement lié avec le mica, de manière qu'ils ne sauroient être distingués l'un de l'autre à la vue. Voyez *Ferbers Briefe aus Welfchland*, p. 401 & 403. M. le B. de Dietrich a donné une excellente traduction de ces importantes lettres sous le titre suivant: *Lettres sur la Minéralogie & sur divers autres objets de l'Hist. nat. de l'Italie*, voyez p. 491 & 492 de cette traduction.

pas le tems de les enlever en entier, ils leur arrachent au moins la queue. Les vaches n'y font pas bien communes, mais l'on assure que les chevaux y deviennent gras & vigoureux. Les habitans n'ont d'autre occupation que celle de soigner leurs bestiaux, & font de leur lait du beurre & du fromage. Leur maniere de faire le beurre est des plus simples, mais n'est certainement pas la plus commode. Ils ont de grands pots de terre extraordinairement ventrus par le milieu, & munis vers le haut de deux anses un peu éloignées l'une de l'autre : ils remplissent ces pots de lait, un peu plus qu'à moitié ; après quoi deux drôles vigoureux se saisissent chacun d'une anse & secouent le pot jusqu'à ce que le beurre soit fait. Les pâtres du Ghilan vivent éparpillés dans ces montagnes, & leurs maisons construites tout simplement de pierres de rocher entassées, sont tantôt isolées, tantôt bâties l'une à côté de l'autre en forme de hameaux, sans aucune régularité. Ils portent des espèces de camisoles qui ne leur descendent que jusqu'à la ceinture & des souliers d'écorce d'arbres ; leurs culottes sont à la maniere généralement adoptée dans tout l'orient. L'on voit parmi eux beaucoup de vieillards & tous en général ont l'air de jouir d'une santé brillante ; ils sont d'une stature médiocre, mais renforcée, &

leurs femmes sont fort fécondes. Ils ne passent pas pour bien riches , & payent à Hédæet Kan une imposition en argent , qui n'est pas déterminée , & qui se perçoit par les Starostes de quelques chefs-lieux du voisinage. Ils vendent le batman de fromage trente , & le batman de beurre depuis soixante - dix jusqu'à cent kopéques.

M. Gmelin désira de voir aussi le revers des montagnes couvertes de neige , & en fit effectivement le voyage les 20 & 21 Mai. Il y trouva la nature à peine réveillée de son sommeil de l'hiver , les tulipes fleurissoient de dessous la neige , & les autres fleurs liliacées étoient encore fermées. Dans les lieux où le soleil pouvoit exercer son activité , la Flore de la contrée étoit des beautés ravissantes , sans faire paroître toutefois une grande diversité. On retrouvoit dans la plaine les plantes particulières à la province , & dès qu'on s'élevoit de nouveau , l'on revoyoit les plantes alpines. La triste *Juliane* (*Hesperis*) , s'y montrait sur-tout en grande abondance , & embaumoit toute la contrée de son agréable odeur. L'*Hermine* parcouroit ces lieux avec si peu de crainte qu'on pouvoit la prendre avec la main. Elle ne change point ici la couleur de son poil en hiver. Les *Martes* s'y font également voir en très-grand nombre. Cet animal ne fait point

ici son séjour uniquement dans les endroits garnis de bois ; un seul buisson lui suffit pour son habitation. Il est remarquable que dans toute cette contrée , dès que la marte a quelques années d'âge , elle devient presque entièrement noire , ce qui donne en conséquence une plus grande valeur à sa peau. Elles se laissent aprivoiser & mangent tout ce qu'on leur présente ; mais elles sont sur-tout extrêmement friandes de raisins de Corinthe.

Les Persans savent distinguer aussi bien que les payfans russes les champignons qu'on peut manger sans danger , d'avec ceux qui sont nuisibles ; & l'expérience leur a appris qu'une seule & même espèce peut être pernicieuse dans un tems & innocente dans un autre. Ils sont griller les bons tout uniment sur la braise , & les mangent ensuite : ils jugent des espèces qui leur sont inconnues , à l'odeur , & quant au choix à faire entre celles qui leur sont connues , c'est la longue pratique qui les dirige.

M. Gmelin apprit des habitans de ces montagnes à faire une sorte de vinaigre , dont ceux qui sont à portée de se pourvoir facilement de vinaigre liquide peuvent à la vérité se passer , mais qui peut devenir souvent d'un grand secours à un voyageur. On fait recuire du vinaigre bien fort , jusqu'à ce qu'il s'épais-

fisse, & pendant qu'il bout on ramasse l'écume qui se forme à la superficie, & on la mêle après l'opération avec le vinaigre réduit; ce qui forme une masse, dont une dragme délayée dans quelques onces d'eau, peut tenir lieu de vinaigre.

A son retour à *Räsch*, M. Gmelin apprit que le bâtiment qui lui avoit été expédié, par la chancellerie de la régence d'Astrakan, pour la continuation de son voyage & pour son retour, avoit jetté l'ancre le 25 dans la rade d'Enzelli; ce qui l'engagea à s'y rendre le premier de Juin. Il y resta jusqu'au 5, & s'en revint à *Räsch* d'où il put enfin partir le 19, après bien des difficultés. Il traversa dans sa marche vers les montagnes quantité de rizieres, dont le sol marécageux fatiguoit beaucoup les chevaux; lorsqu'il eut atteint les hauteurs, il découvrit une plante du genre des sensitives (*Mimosa*), dont la forme extérieure, la couleur agréable, & la bonne odeur de la fleur, jointes à sa belle grandeur, lui donneroient une place distinguée parmi ce qu'il y a de plus recherché dans les jardins d'ornement en Europe. Depuis le coucher du soleil jusqu'à son lever, ce joli arbrisseau replie toutes ses feuilles, & comme elles sont rangées par paires, toutes se couchent l'une sur l'autre. On observe un mouvement pareil pendant le jour

dans cette plante & dans ses branches, lorsqu'on en arrache quelques feuilles. M. Gmelin croit que cet arbrisseau est la *Mimosa arborea*, Linn. L'époque de sa floraison est pour les habitans du Ghilan un indice que le ver-à-soie a terminé son cocon, & ils ne manquent pas en conséquence de faire toutes leurs dispositions pour le dévidage de leurs soies. — Notre voyageur vit aussi dans ces cantons la *Loutre*, (*Mustela Lutra*, Linnæi. *Lutra castanei coloris*, Brisson. Quad. 16. p. 1. qui est très-commune dans les rivières de la Perse. M. Gmelin est très-porté à faire de cet animal une espèce différente de la *Loutre de mer de Margraf*, (*Nov. Comm. Petrop. tom. II. p. 36.*), car les pieds à membranes indiquent une toute autre économie que des pieds pareils à ceux de la Marte; si dans l'histoire des animaux on ne fait pas une attention très-exacte à ces sortes de caractères distinctifs, on ôte à la plus belle partie de l'histoire naturelle toute sa vie. Les pieds de la loutre dont nous parlons ne sont nuds qu'en-dessous, & sont couverts par-dessus jusqu'aux ongles d'un poil châtain. C'est sur-tout en automne que ces animaux sont singulièrement nombreux. Ils mettent bas en Avril, & sur la fin de Mars & nourrissent leurs petits de poissons & de

vers. Ils ne fauroient vivre plus d'une couple d'heures lorsqu'on les a tirés de l'eau.

M. Gmelin s'arrêta quelque tems à *Schafft*, d'où il fit diverses excursions. Le 20 Juin, tous les payfans étoient occupés à dévider leurs foies. Vers le milieu du mois de Mars, quelquefois plutôt, quelquefois plus tard, selon que le soleil a exercé plus ou moins son activité. Les Ghilaniens prennent les œufs de leurs vers-à-foie, qu'ils ont conservés pendant l'hiver, & les portent sur eux aux endroits les plus chauds de leur corps, enveloppés dans des morceaux de toile de coton. Au bout de huit ou quinze jours les vers éclosent, bien sains, & pour la majeure partie, tous à la fois. Le *Meurier blanc*, de même que le *noir*, croît sans culture dans le Ghilan. Pour plus de commodité, on le transplante tout près de l'habitation de chaque possession, tous les ans on les taille, & l'on en établit aussi des pépinières en règle. On n'y donne nulle préférence à aucun égard au meurier noir sur le blanc; on regarde seulement, dans les deux espèces, les feuilles qui paroissent un peu rougeâtres, comme les plus nourrissantes.

On nourrit pendant dix jours les vers, encore très-petits, qui viennent d'éclore une fois par jour, avec les feuilles les plus tendres du meurier. On les place à cet effet dans

des paniers de la forme des tamis, dont se servent nos apothiquaires ; & le lieu où se déposent ces paniers, n'est autre chose que le plancher d'une chétive cabane construite de roseaux, de planches ou de branchages, & soutenues par des poteaux. Les dix jours suivans on donne deux fois par jour de la nourriture aux vers ; mais l'on choisit encore les feuilles les plus tendres. Pendant la troisième dizaine on leur distribue leur pâture trois fois dans la journée, & pour lors il n'est plus nécessaire de choisir les feuilles aussi soigneusement. On supprime également alors l'usage des paniers, & l'on laisse les vers ramper librement sur le plancher que l'on jonche de feuilles. Lorsqu'on parvient au troisième période, où, si l'on veut au troisième sommeil du ver, on leur prodigue les feuilles avec encore plus de profusion, & on leur en donne quatre, cinq & jusqu'à six fois par jour. Enfin le ver se met à filer, & construit son cocon ; qui, lorsqu'il est parvenu à son état de perfection acquiert la grosseur d'un œuf de pigeon. On compte qu'il faut cinquante jours au ver pour parvenir à son dernier période, c'est-à-dire, au moment qu'il commence à filer, & trois, quatre ou cinq jours pour achever entièrement son cocon. Les Ghilaniens sont assez généralement dans l'usage de dévider leur

leur soie tout aussi-tôt. Ils ont pour cela de grandes & larges tonnes de bois, qu'ils remplissent d'eau bouillante, & y jettent à chaque fois autant de coccons qu'ils jugent au coup-d'œil pouvoir en mettre; cette opération étouffe le ver & dégage les fils de la soie du coccon. Une personne qui se tient près de la tonne tire les fils avec la main & les place sur les bobines, d'où ils passent sur le dévidoir, qu'une autre personne fait tourner fort lentement. Ce dévidoir est très-grand, & par conséquent propre à dévider beaucoup de soie à la fois; mais l'on n'aime pas dans les ateliers les écheveaux si longs, à cause de la difficulté qu'on a à la dévider ensuite de nouveau. La personne qui détache la soie des coccons, ôte de tems en tems avec un ballet de dessus la surface de l'eau les saletés qui se ramassent dans la tonne, soit du dehors, soit des coccons eux-mêmes.

La soie du Ghilan n'est pas toute d'une égale bonté; la meilleure de toutes doit avoir un œil blanc, un certain lustre, & être ronde & forte. On en cultive de cette qualité à Schaffi & dans tout le district de ce village; elle se transporte presque toute à *Kaschan* & à *Jeschid*, où se fabriquent les plus belles étoffes de soie de la Perse. La majeure partie de la soie du Ghilan est jaune; mais les soies qui ont toutes

les autres qualités requises, lors même qu'elles sont jaunes, sont encore réputées bonnes; celles-là son façonnées à *Räsch*, & transportées à Kaswin, à Tauris & dans d'autres villes de la Perse. Ces mêmes soies jaunes, avec plus ou moins d'autres défauts, sont la plus grande quantité, & ce sont presque les seules qui s'expédient par mer à Astrakan; & comme il ne vient à Astrakan & à Pétersbourg que des soies de qualité médiocre, & que d'ailleurs on y manque d'habiles ouvriers, il n'est pas étonnant que les étoffes de soie fabriquées en Russie, dans les deux villes que nous venons de nommer, soient si inférieures à celles qui se fabriquent en France. La soie qu'on retire des cocons qui sont mis à part, pour avoir des œufs pour la récolte de l'année suivante, & qui sont percés par la phalène qui en sort, est la plus chétive. Comme elle ne sauroit se dévider, on est obligé de la filer. Les Persans la nomment Redsch, (c'est notre fleuret), elle se transporte uniquement vers les frontières de la Turquie.

Les Persans apportent une soigneuse attention à ce que les feuilles de mûrier soient bien sèches lorsqu'on les donne au vers-à-soie. Rien ne leur cause plus d'inquiétude que lorsqu'il tonne immédiatement après l'un des trois semails de ces vers; une longue expérience leur

ayant appris qu'ils en meurent tout à coup ; après s'être roulés , au milieu de quelque mouvemens convulsifs très-courts. Souvent aussi ils effluent le même accident par des causes différentes , qu'on ne peut pas toujours expliquer ; il arrive alors que le possesseur d'une plantation qui rend d'ordinaire vingt batmans de soie , en recueille à peine un. Nous ajouterons encore ceci , savoir , que le ver-à-soie est indigène dans le Ghilan ; & qu'on n'y trouve pas la phalène à ailes jaunes :

Le *Basilic* , (*Ocimum Basilicum*) , fournit une semence que les Persans font gonfler dans l'eau ; - ensuite ils la frappent de glace , & en font usage dans les chaleurs excessives de l'été , comme d'un très-grand rafraîchissant , que les Européens mêmes ne dédaigneroient pas. Une caravane de l'Inde qui passoit à *Schafft* , dans le tems que M. Gmelin y étoit , menoit avec elle un oiseau ; dont elle se proposoit de faire un présent au Kan du Ghilan. Cet oiseau ; dont l'espèce appartient à la famille des *Geais* , (*Coracias docilis*) , possède à un point étonnant la facilité de prononcer distinctement des mots persans , & même des phrases entières. Il contrefaisoit aussi supérieurement une personne qui touffe , & les tons lamentables de quelqu'un qui pleure. Il y a dans le Ghilan beaucoup d'*Ecurénils* qui

font une variété bien distincte , mais qui appartiennent toutefois très-certainement au genre de nos écureuils d'Europe. Ils conservent leur couleur en hiver , & fournissent une nouvelle preuve que le *Petit-gris* de M. de Buffon ne fait point une espèce particulière , mais que ses différences ne proviennent que de la rigueur des hivers des pays du Nord. Les Écureuils dont nous parlons , ont tout le dessus du corps d'un gris foncé ; le tour des yeux noir , la gorge , la poitrine & le ventre jaunes ; la queue est d'un gris noirâtre , marquée en-dessous par le milieu d'une bande blanche. Cet écureuil asiatique a d'ailleurs la même forme & les mêmes mœurs que nos écureuils d'Europe.

Il est très-certain que les oiseaux de passage suivent constamment dans leurs émigrations de certaines règles , soit qu'ils y soient astreints par quelques besoins , soit qu'il y ait quelque autre circonstance plus indifférente encore qui les détermine. Mais on voit ici précisément les mêmes oiseaux dont les émigrations sont les plus constantes , y passer l'été en très-grand nombre. On y voit entr'autres les *Cigognes noires & blanches* , l'espèce plus petite de ces oiseaux qui se distinguent par une touffe de plumes sur le dos , & que les anciens nomment tantôt *Garzetta* ; tantôt

Egretta; les *Hérons gris cendrés*, & sur le rivage de la mer des troupes innombrables de *Baglanes* ou *Cormorans*, qui volent de côté & d'autre; enfin toutes les espèces de *Mouettes* y font presque en aussi grande quantité qu'en hiver. M. Gmelin observe cependant que depuis le milieu du mois de Mai il ne s'est point offert un seul pélican à sa vue. On voit manifestement par ce détail que ce n'est pas le besoin de subsistance qui force ces oiseaux à passer d'un lieu dans un autre. Les *Hérons* dont nous venons de parler trouvent abondamment de quoi se substantier dans les rizières marécageuses du Ghilan; aussi y restent-ils & y font-ils leurs pontes; & pour tous ces autres susdits oiseaux palmipèdes, ils ont également de quoi fournir amplement à leur nourriture, tout le long des côtes de la mer Caspienne; qu'ont-ils donc besoin d'aller la chercher au loin, tandis qu'elle s'offre à eux dans la proximité? Et toutefois une grande partie de ces fugitifs habitans des airs entreprennent en grandes troupes les voyages les plus éloignés. Seroient-ce des voyages de plaisir? Cette opinion ne seroit pas si absurde, pourvu qu'on ne se figure pas un projet déterminé par avance. Seroit-ce pour le changement, par habitude, par imitation, ou dans le desir d'aller se livrer avec moins d'empêchement, dans des con-

trées plus tempérées, à leurs amours déjà si brûlans par eux-mêmes ? Tous les oiseaux aquatiques aiment les eaux qui ont de la fraîcheur, ainsi que les poissons ; c'est pour cela que les embouchures des grands fleuves, & ces fleuves eux-mêmes jusqu'à une grande étendue, en remontant, sont si poissonneux ; & c'est sans doute par la même raison qu'il se rassemble dans ces mêmes endroits le plus de ces oiseaux. Ceux qui s'en reviennent du nord au midi, à l'approche de l'hiver, s'arrêtent de préférence dans les provinces que nous décrivons, & sont en si grand nombre près de *Sallian* le long du *Kur* qu'on peut les prendre à la main. Il est donc très-possible que c'est le desir de jouir de la fraîcheur des eaux qui détermine les oiseaux aquatiques à émigrer. Mais comme il y en a suffisamment pour une grande partie d'entr'eux, il y en a aussi une grande partie qui ne voyage point.

Le 24 Juin deux *Dsaufchi* traverserent *Schafft* à cheval. Ces *Dsaufchi* sont une espèce de gens qui gagnent leur vie en Perse, & croient en même tems s'en faire un mérite auprès de Dieu, à escorter les pèlerins qui vont à Babylone. Il y en a beaucoup dans le Ghilan, & ils ont à Räscht un supérieur auquel ils sont obligés d'obéir en tous points.

Celui-ci les envoie quelques semaines avant le départ, dans toutes les villes & dans tous les villages pour avertir tout le monde qu'ils sont prêts à partir, & pour offrir leur escorte. Ils n'omettent pas une maison, & ceux qui sont intentionnés de les suivre pour aller visiter le tombeau de *Hussèin*, se mettent aussitôt en route avec eux, pour se rendre au lieu du rendez-vous de tous les *Dsanschi*, d'où ils s'acheminent ensuite tous ensemble vers Bagdad ou Babylone. Chacun leur fait des présens, & quantité de personnes qui ne peuvent pas faire eux-mêmes le voyage, les chargent de s'acquitter pour eux des prières d'usage. Les Persans vont en pèlerinage en différens lieux, savoir à chaque endroit où se trouve un tombeau de quelqu'un des parens de Mahomet; & l'on prétend qu'il y en a un très-grand nombre; les Turcs, au contraire, ne vont qu'à la Mecque. Le principal objet des pèlerins persans qui vont à la Mecque ou dans d'autres lieux saints, c'est de s'y trouver pour y assister à la fête du Kurban-Bairaam, dont nous avons parlé plus haut. De sorte que dans quelque tems qu'un pèlerin y arrive, il faut qu'il y reste jusqu'au jour de la fête: s'il arrivoit même le dernier jour de cette fête, il n'oseroit pas y assister, parce qu'on est obligé de s'y préparer pendant trois jours.

qu'on passe en prières continuelles. Le jour même de la fête on sort en grande procession de la ville, avec tout le clergé; on se rend en raze-campagne, où après avoir récité certaines prières, chacun immole un nombre de moutons à sa volonté, & la chair est distribuée aux pauvres. Après quoi l'on retourne à la ville, vers le tombeau de Mahomet, où du pieux personnage dont le corps a rendu la ville un lieu saint: arrivé-là, on récite encore quelques prières; ensuite on se sépare. Il n'est permis à personne d'approcher de près d'aucun de ces tombeaux; les prêtres eux-mêmes ainsi que toute la procession sont obligés de se tenir à la porte. Les trois jours qui suivent immédiatement la fête, doivent être, comme les trois jours qui l'ont précédé, passés en prières, & lorsqu'ils sont écoulés, chacun retourne dans sa patrie.

Une des plus belles plantes aquatiques, la reine même de toutes, croît dans le Ghilan; c'est un *Nenuphar*, connu par les botanistes sous le nom de *Nymphaea Nelumbo*; les Persans nomment son fruit *Salabagala*, & le mangent comme des noisettes. Ils les substituent aussi de même que les Arméniens, aux grains de corail, pour en faire des chapelets. Ce *Nelumbo* dure pendant les mois de Mai & Juin; on le voit dans plusieurs marais du Ghi-

lan, & l'on doit même en avoir aussi vu dans le voisinage d'Astrakan.

Les Persans ont généralement les Chrétiens en horreur, mais il y en a qui poussent les choses plus loin à cet égard que les autres. Plusieurs fuyent la compagnie des Chrétiens comme la peste ; & lorsqu'ils sont forcés de traiter avec eux pour quelque objet de commerce, ils se tiennent toujours dans un certain éloignement, crainte qu'il ne leur arrive de toucher l'habit d'un Chrétien, ou d'en être touchés. Tout vase, toute espece d'ustensile dont un Chrétien s'est servi, devient pour eux un objet d'abomination ; de sorte que tout Chrétien qui voyage est obligé de se désaltérer comme les bêtes, en portant l'eau du puits ou de la fontaine, immédiatement à sa bouche, parce que personne ne lui prêteroit de vase. D'autres un peu plus raisonnables en agissent mieux à l'égard des Chrétiens, recherchent même leur société, mais se garderoient bien de manger à la même table avec eux. Du reste, ils leur font un bon accueil, ne violent point extérieurement à leur égard les loix de la politesse, & finissent pourtant par se familiariser à la suite d'un commerce habituel. Les buveurs de profession & les amis de la joie ne se font même aucun scrupule de se livrer à la débauche avec des Chrétiens.

Le serment de fidélité est une chose assez inconnue de nos jours parmi les Persans ; il n'a même jamais été fort en usage chez eux ; ou il ne seroit pas d'ailleurs d'une bien grande efficace. Tous les autres sermens qu'on leur fait prêter ont la même formule , avec cette seule différence , que les jeunes gens le prêtent différemment des personnes d'un âge mûr. Voici comment l'on fait jurer les premiers ; on les mène au premier tombeau d'un saint quelconque , & là on leur fait prononcer à haute voix , quel que soit le genre d'accusation , les paroles suivantes : O Dieu unique , Dieu , Dieu , je ne suis point coupable de ce dont je suis accusé. Ceux d'un âge mûr , font leur déposition par serment devant les prêtres ; ils posent deux doigts sur l'Alcoran ouvert , & profèrent bien haut ce qui suit : O Dieu unique , Dieu , Dieu ! aussi certainement que ce sont là tes paroles ; aussi certainement je , &c. &c. --- Il est aussi d'usage de tenir pendant la cérémonie un sabre nud au-dessus de l'Alcoran.

Durant le séjour que M. Gmelin fit à *Schafft* , il régna pendant plusieurs semaines de suite une sécheresse continuelle , qui faisoit craindre pour la récolte de riz de l'année une perte totale. Et comme cette production fait avec la soie la grande source du bien-être

des habitans du Ghilan, on ordonna une procession publique pour le premier de Juillet : or voici comment les Persans procèdent à cet acte de leur culte religieux. Le *Schilbalistan* ou chef du clergé détermine le jour auquel la procession aura lieu, ainsi que la mosquée où tous les habitans de l'endroit devront s'assembler. Ils s'y rendent tous munis d'une cruche d'eau, ou d'une bouteille d'eau-rose. Lorsqu'ils sont tous là, le *Schilbalistan* les mène au travers de toute la ville, en raze-campagne, où il récite quelques prières; après qu'elles sont finies le peuple s'arrose réciproquement avec cette eau dont chacun s'est pourvu; voulant manifester par-là la persuasion où ils sont que la prière du prêtre sera exaucée, & que le ciel daignera leur envoyer de la pluie pour rafraîchir leurs champs desséchés. S'il ne tombe pas d'eau immédiatement après la première procession, il s'en fait une seconde au bout de quelques jours, puis une troisième; & si le ciel continue à demeurer fermé, on oblige alors les Arméniens & les Juifs à faire de pareilles processions, leur clergé à leur tête, & même à les réitérer en cas de besoin.

M. Gmelin partit de *Schafft* le 3 de Juillet, pour visiter les montagnes qu'on appelle les *Monts tawlischiniens*, qui sont une continuation des Moganiens, & se réunissent en-

suite avec les montagnes que nos voyageurs avoient visitées jusqu'au sommet, derrière Lagischan & Langorod. Cette triple chaîne de montagnes, tout en décrivant beaucoup de sinuosités, ne se dirige qu'en longueur & s'étend très-peu en largeur. Elle forme, pour ainsi dire, un mur de séparation entre le Ghilan & l'intérieur de la Perse; car aussi-tôt qu'on les a laissées derrière soi, l'on se trouve sur une Steppe aride, qui mène vers *Kaswin*, chemin que prennent souvent les caravanes, sur-tout dans les tems de troubles, parce qu'alors la grande route est infestée de brigands. — Nos voyageurs se dirigerent dans cette course tout-à-fait vers l'ouest, mais leur route qui les conduisoit à travers des bois fort montueux, se trouva si difficile, qu'ils marcherent jusqu'à nuit tombante pour atteindre un village, où la pluie les retint pendant quelques jours. M. Gmelin y vit une cour entourée d'une haye, où il remarqua qu'on élevoit des *Abeilles*; les ruches étoient des troncs d'arbres creux, de la longueur de deux archines, (environ quatre pieds & demi); il y en avoit plus de vingt; elles étoient couchées à-plat sur la terre; les deux extrémités du tronc étoient bouchées par des pierres, & toute la surface supérieure de la ruche étoit percée de trous pour l'entrée & la sortie des abeilles. Lors-

qu'on veut recueillir le miel & la cire de ces ruches , on leve les pierres qui les ferment , & comme non-seulement ces ouvertures , mais encore tout le diametre de la ruche présentent un grand espace en longueur & en largeur , l'on parvient à son but sans éprouver les inconvéniens attachés à celles dont nous nous servons communément.

Parvenu dans sa course à une élévation plus considérable , notre savant s'occupa presque entièrement , depuis le 8 Juillet jusqu'au 17 , à recueillir différentes plantes , & remarqua que toutes celles qui s'offroient à ses recherches , étoient à peu près les mêmes que lui avoient fourni les autres montagnes de la province qu'il avoit parcourues antérieurement. C'étoient des plantes alpines ; quand à celles qui croissent dans les vallées qui séparent les montagnes , elles ressemblent aux plantes des environs de Montpellier. Les *Hysopes* sont assez rares dans le bas , au lieu que près d'Ispahan , cette plante est , dit-on , si commune , qu'on en ramasse les tiges , qui y deviennent aussi dures que les tiges des plus gros buissons , pour en faire du feu. Le *Sempervivum montanum* y croissoit sur les cîmes des rochers. Les Persans font sécher cette plante avec la fleur & la réduisent en poudre ; ils donnent cette poudre , qui purge très-violemment par les

felles , aux malades attaqués de la jaunisse. Lorsque les felles viennent avec trop d'abondance , ils font prendre au patient du lait aigre , dans lequel ils mettent de la glace ; & ils prétendent qu'ils arrêtent sur-le-champ , par ce moyen , la violence du purgatif. Le *Pourpier* , (*Portulacca oleracea*) ; se faisoit voir dans les places les plus arides ; on fait en Perse de la graine de cette plante des dragées qu'on regarde comme très-rafraîchissantes. La *Jujube* ou *Rhamnus zizyphus* , étoit aussi commune dans les fonds qu'elle l'est en Allemagne. Cette plante est appelée en turc & en persan *Unap* , & l'on regarde aussi dans ce pays son fruit comme un très-bon béchique. Lorsque cet arbruste est parvenu à une certaine vieillesse , il perd peu-à-peu ses épines.

On rencontre dans ces montagnes ; de même que dans tout le Ghilan ; quantité de ces gens connus en Allemagne sous le nom de *Ziegeuners* , & en France sous celui d'*Egyptiens* ou de *Bobémiens* , lesquels ici , comme en Europe ; errent par bandes d'un lieu dans un autre , sans avoir de domicile permanent , ni aucun moyen de subsistance assuré. Les Persans les appellent *Kauli* , du nom d'une nation perverse , très-ancienne , dont leurs historiens racontent ce qui suit : Pharaon , disent-ils , condamna un jour Ibrahim , ou Abraham ,

au supplice du feu. Mais le patriarche ayant été mis deux fois sur le bûcher, sans avoir éprouvé le moindre dommage; le roi d'Égypte se trouvoit fort embarrassé pour trouver un moyen de parvenir à son but. Alors Satan vint à lui, & lui conseilla de faire dresser le bûcher sur une montagne très-haute & très-escarpée, & que lorsque le bûcher seroit allumé, il devoit faire guinder Abraham dessus par le moyen d'un cabestan. Pharaon suivit ce conseil, mais il n'eut point l'effet désiré, car le cabestan refusa son service. Satan revint pour la seconde fois vers Pharaon, & lui dit qu'il voyoit bien qu'il y avoit des saints qui protégeoient le patriarche, mais qu'il lui restoit encore un conseil à lui donner pour lever cet obstacle; qu'il n'avoit qu'à se faire amener deux personnes, qui fussent freres & sœurs, de la nation des Kauli, qui étoit en abomination à Dieu & à tous les saints, & ordonner que ces deux personnes se tinssent tout auprès du bûcher, que pour lors tous les saints seroient forcés de s'en écarter, & qu'Ibrahim privé de leur assistance, deviendrait infailliblement la proie des flammes. Tout fut encore exécuté de point en point, comme Satan l'avoit indiqué, mais avec tout aussi peu de succès que les autres fois; car au moment qu'Abraham parut sur le bûcher,

celui-ci se changea tout-à-coup en un très-beau jardin, dans lequel on vit le patriarche qui se promenoit sans avoir reçu le moindre mal. A ce dernier trait Pharaon se désista de son dessein, & remit Abraham en liberté. Or c'est de ce même peuple, de ces *Kaulis*, que les Persans font descendre ces vagabonds, nommés Egyptiens, qui subsistent encore aujourd'hui, & ils ajoutent qu'Abraham prononça sur eux dans cette circonstance une malédiction, dont l'effet les réduisoit eux & leur postérité à être à perpétuité épars sur la terre, sans avoir jamais de domicile stable. Ils sont généralement très-méprisés, & gagnent leur vie comme en Europe à dire la bonne aventure & à faire des tours de gibbeciere (*).

La

(*) La bonne police qui régné en France en a totalement banni ces hordes singulieres, beaucoup plus communes encore dans bien des parties de l'empire d'Allemagne, qu'on ne devoit naturellement le croire. Il manque à la littérature une histoire bien approfondie de ces hordes vagabondes, qui se distinguent à tant d'égards des peuples au milieu desquels ils vivent, & dont ils diffèrent par le tein, les traits du visage, les mœurs, le genre de vie, le langage, la religion même; ce qui devoit fournir bien des données sur leur origine. Ils ont aussi un genre d'administration, & des manieres de loix qui leur sont propres. Ce sont au reste des êtres tout au moins inutiles à la société; des fainéans très à charge aux pays où l'on a la bonté de les souffrir; à qui même le malheureux paysan, lorsqu'il les fait dans son

La nourriture & l'éducation du bétail sont dans ces montaghes, de même que dans celles dont il a été question plus haut, la seule occupation de leurs habitants; avec cette différence que ces montagnards-ci entretiennent; outre leurs moutons & leurs chèvres, une grande quantité de bêtes-à-cornes. Une chose bien remarquable; c'est que presque tous leurs taureaux, ainsi que leurs vaches ont deux bosses, l'une sur le devant près du cou; l'autre sur le derriere à l'extrémité du dos; ces bosses ont quelquefois tant d'élévation qu'elles représentent exactement un dos de chameau. Les veaux les apportent en naissant, & elles croissent à proportion de l'âge de l'animal; celle de devant a toujours un peu plus d'élévation que celle de derriere; il y a d'autres de ces animaux qui n'ont que cette bosse de devant, & d'autres qui n'ont que la postérieure. — Ces montagnards n'habitent pas seulement dans des cabanes, quoiqu'ils ne manqueroient pas de pierres pour s'en construire; mais le premier buisson leur tient lieu d'habitation.

voisinage, fait du bien dans la seule appréhension qu'ils ne lui fassent du mal. Et l'on ne songe pas à trouver des moyens de les obliger à vivre sous un autre régime; tandis qu'il ne seroit peut-être pas difficile d'en faire des sujets utiles.

Tom. II.

D d

Le 18 & le 19 Juillet, M. Gmelin traversa les montagnes pour se rendre à *Massula*; cette ville est le dernier endroit des Alpes du Ghilan, du côté de l'ouest; la route qui y conduit prend ces montagnes par leur largeur, & s'approche, en descendant toujours un peu, de la ville de Râsch. *Massula* n'a ni portes ni murailles, mais entièrement environnée de montagnes qui ne permettent l'accès qu'à la faveur de deux, ou tout au plus trois chemins très-étroits; la nature lui fournit une fortification telle que l'art lui en procureroit difficilement une pareille. Les maisons y sont ou de terre grasse, ou de briques liées avec la dite terre: les toits en sont plats en forme de terrasse, ce qui procure la facilité de s'y promener; & lorsqu'il pleut, elles tiennent l'eau. Chaque maison est entourée d'un mur de terre, & est partagée en deux corps-de-logis, dont l'un, suivant l'usage des orientaux, est destiné pour la prison des femmes, & l'autre pour l'habitation ordinaire. Il n'y a point de village compris dans le district de la ville, mais seulement quelques vacheries épar-
 ses çà- & -là. Ce lieu est renommé pour ses forges & pour ses ouvrages en fer. La mine qu'on y emploie est un ocre d'un rouge-saffran, & se montre au jour éparse dans la montagne, en très-grande abondance, tout-autour

de la ville; on en tire aussi de terre près de *Fomin*, à trois milles de Perse de *Massula*, au pied de ces mêmes montagnes. Mais comme ils ignorent la bonne manière de procéder avec le fer, celui qu'ils fabriquent a le défaut d'être aigre. Les *Massuliens* payent un tribut annuel de deux mille roubles au *Kan*; qui le retire souvent en fer, en fusils & en autres objets de ce genre. Ceux d'entr'eux qui ne sont pas occupés à ces manufactures, tiennent des bestiaux, ou gagnent leur vie à tanner des peaux de bœuf, de mouton & de bouc.

Massula, depuis sa fondation a toujours été soumis au chef de tout le *Ghilan*, & c'est de cette manière qu'*Hédeat-Kan* devint maître de cette forteresse, en obtenant le gouvernement de cette province. Lorsque ce seigneur encourut, comme nous l'avons vu plus haut, la disgrâce de *Kerim-Kan*, & qu'il craignoit que ses affaires prissent une mauvaise tournure, il projeta de se réfugier à *Massula*, & y fit passer en conséquence toutes ses richesses. A peine *Kerim-Kan* fut-il informé de la chose qu'il envoya une armée pour détruire *Massula*; en piller les habitans & les emmener captifs. *Hédeat-Kan* qui avoit fourni la place de tous les approvisionnemens nécessaires; enjoignit à ses sujets de s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité. Aussi l'armée de *Kerim-Kan* éprou-

va-t-elle une résistance à laquelle elle ne s'étoit point attendue. La forteresse étoit pourvue d'une garnison suffisante, & la difficulté de l'accès opposoit aux efforts des assiégeans des obstacles insurmontables; de sorte qu'il y avoit déjà une année entière que le siege se continuoit sans aucun succès, & jamais ils n'auroient réussi à la prendre, si un des habitans n'avoit commis la lâche trahison d'aller indiquer à l'ennemi un chemin caché qui conduisoit à la place, qui fut prise par ce moyen; les habitans pillés & menés captifs à *Kaswin*; & les maisons livrées aux flammes, ainsi que *Kerim* l'avoit commandé. *Hédaet-Kan* ayant ensuite fait sa paix avec le régent, les *Masfouliens* recouvrèrent leur liberté, & il fut permis à ces infortunés d'aller rebâtir leur place. Ils y procéderent incontinent, & ont toujours continué jusqu'à présent ce travail; de manière que la ville se trouve rebâtie, sans pourtant avoir encore atteint son ancienne étendue.

Hédaet-Kan s'étoit proposé de mettre à profit les grands avantages que *Massila* retiroit de son assiette, relativement à sa défense; & vouloit y ajouter des ouvrages de l'art pour rendre cette place encore plus forte, afin de s'y préparer à l'avance un refuge assuré dans les circonstances où l'état des choses en Perse, que personne ne connoissoit mieux que lui,

pourroient le jeter. Mais depuis trois ans il à changé de projet, & s'est choisi pour retraite, en cas d'événement, *Kalarut-Kan*, place située dans les montagnes, & vers laquelle on peut se rendre par Schafft, ou par Fomin. Sa position est encore plus avantageuse que celle de Massula, elle avoisine du côté de l'ouest les monts Tawliniens; & placée sur la cime d'une montagne, l'on ne peut y arriver que par un seul chemin très-étroit & si rapide, qu'il n'est pas possible d'y passer à cheval. Non-seulement il met tous ses soins à bien fortifier cette place, mais ayant eu le bonheur d'y trouver de bonne eau, il l'a fait si bien approvisionner en tous points qu'on y jouira de toutes les commodités de la vie. Il y a fait pareillement transporter du canon, qu'un Grusien, nommé *Samchon*, qui s'est rendu Persan, lui a fondé depuis peu. Les sujets d'*Hédact* murmurent beaucoup contre les travaux qu'il fait faire à cette place, parce que tant la manière dont il veut qu'on y procède, que la précipitation avec laquelle il exige que ces travaux soient exécutés, leur est infiniment à charge, & les occupe extraordinairement. Mais *Hédact-Kan* songe à sa sûreté; & il fait que *Kerim-Kan* est âgé de 74 ans. (en 1771.)

M. Gmelin ayant été attaqué de la fièvre, ne put partir de Massula que le 28 Juillet;

il arriva le soir du même jour à *Kāfma*, situé au pied des montagnes; vingt villages relèvent de ce lieu, quoiqu'il soit compris lui-même dans le district de Fomin, qui renferme cent quarante villages. — *Kāfma* n'est composé que d'une seule Slobode, sous l'autorité d'un *Ketschuda*. On veut faire passer aujourd'hui cet endroit pour une ville, & il s'y tient toutes les semaines un grand marché très-renommé. La *Trigonella fœnum græcum* vient ici en très-grande abondance; les propriétés de cette plante ne sont pas inconnues aux Persans qui traitent les maladies des chevaux, & les Indiens la font cuire pour la manger en guise de légume. Il croît encore dans ces environs quantité de chanvre; & ces mêmes Indiens en expriment le suc, tant de la graine que du reste de la plante, & après l'avoir fait filtrer, ils le boivent pour s'enivrer. Le 2 d'Août notre voyageur se trouva de retour à *Rāsch*. Il y avoit toujours eu jusqu'alors dans cette ville des missionnaires catholiques romains, qui cherchoient à ramener les Arméniens à leur croyance. Ils avoient dans *Rāsch* même une église dans les formes, & de plus une maison pour tenir le service divin à *Enzelli*; mais la conduite scandaleuse de ces missionnaires les mit dans l'obligation de décamper pendant le séjour de M. Gmelin dans

ce pays-là, & il est très-douteux qu'ils soient jamais remplacés.

Deux jours après l'arrivée de notre favant, il y eut à Räscht une solennité qui a lieu tous les ans; c'étoit la réception du présent que *Kerim-Kan* envoyoit à *Hédaet-Kan*. Comme dans les tems précédens, les Schachs ou rois de Perse étoient dans l'habitude de faire annuellement des présens, en signe de la satisfaction qu'ils avoient de leurs services, aux Sultans, Kans, Visirs & Beglier-Begs de leur domination; le Kan supérieur ou régent a conservé le même usage à l'égard de ses subordonnés, qui lui sont fideles. Ces présens qui consistent chaque fois en un cheval & en une robe, s'envifagent bien moins par leur valeur, que comme une marque de la faveur de celui qui les envoie. Lors-donc que *Hédaet* eut été informé que les envoyés de *Kerim* s'approchoient de la ville, il fit toutes ses dispositions pour les recevoir avec dignité. Il monta à cheval avec toute sa cour, & suivi d'une foule d'habitans, il fut à la rencontre des envoyés, & campa à trois wersts de la ville sous des tentes qu'il avoit fait dresser pour cette cérémonie. Il commença par se faire lire à haute voix la lettre de *Kerim-Kan*; ensuite on lui apporta la robe qui l'accompagnoit, dont il se revêtit sur-le-champ; il monta peu de tems

après le cheval de Schiras, qui faisoit aussi partie du présent, & reprit le chemin de la ville, ayant la lettre de Kerim attachée à son turban. Après avoir reçu des félicitations sans nombre, tant de ses hôtes que de ses sujets, & fait distribuer en profusion, sous toutes les tentes, tous les rafraîchissemens qu'on est dans l'usage de donner en Perse.

Cette solennité ayant lieu tous les ans, n'étoit pas à beaucoup près aussi réjouissante pour le Kan que le furent deux autres événemens qui eurent lieu dans le même tems. Parmi les gages de sa fidélité & constante obéissance, qu'il avoit remis entre les mains de *Kerim-Kan*, lors de sa réconciliation avec lui, se trouvoit celle de ses femmes, qu'il avoit épousée la première, laquelle étoit détenue en ôtage à *Kaswin*. *Hédact-Kan*, qui n'avoit cessé de donner depuis plusieurs années des preuves réelles de son attachement au régent, sans doute parce qu'il n'avoit pas trouvé le moment propre à manifester les vrais sentimens de son cœur, reçut la nouvelle tant désirée que cette épouse chérie venoit d'être mise en liberté, & qu'il étoit désormais le maître de l'envoyer chercher à *Kaswin*. Il apprit par la même voie qu'un de ses neveux avoit été pareillement déclaré libre, & il prit sur-le-champ les mesures nécessaires pour se faire amener

l'un & l'autre. Le second événement réjouissant pour *Hédaet* fut que le fils de *Kerim-Kan* lui demandoit sa sœur en mariage; il n'hésita pas un instant à la lui accorder; elle fut conduite par sa mere à *Schiras*, & gratifiée par son frere d'une dot de 5000 Tomans.

Avant de quitter *Räsch* & *Hédaet-Kan*, qui ne cessa de combler notre voyageur, pendant tout le tems de son séjour dans cette contrée, de marques de son amitié, & de lui rendre tous les services possibles, nous ajouterons encore quelques particularités concernant cette Ville & la province de Ghilan.

Räsch est situé au centre de la province de Ghilan, à dix wersts environ du golfe d'Enzelli, dans lequel la riviere de *Peribazar* vient se jeter : cette ville est arrosée par le *Siarutbar*, qui n'est qu'un ruisseau la plus grande partie de l'année; mais comme il prend sa source dans les montagnes voisines, il grossit tellement au printems qu'il est en état alors de porter d'assez gros bateaux, & qu'il devient en même tems très-poissonneux. Lorsque le Ghilan étoit encore sous la domination de la Russie; & encore lorsque les Anglois tenterent d'établir un commerce avec le nord de la Perse, l'on voyoit de gros navires marchands qui venoient jeter l'ancre à *Peribazar*, & leurs chaloupes remonter le *Siarut-*

bar jusqu'à *Räsch*. Il y a présentement cinquante & quelques années que *Räsch* est la capitale du Ghilan & la résidence de ses Kans; cette ville a été bâtie au milieu d'une forêt, dont la majeure partie est aujourd'hui défrichée; ses maisons sont attenantes & accumulées autour de ses principales places; les autres sont éparpillées sans aucun ordre. Les Russes ont aplani le terrain tout-autour, de manière que la vue est entièrement libre du côté des montagnes. *Räsch* n'a ni portes ni murailles, & ne doit le nom de ville qu'au grand commerce qui s'y est toujours fait depuis qu'elle subsiste, à la nombreuse population qui en est résulté, & au grand concours d'étrangers de différentes nations de l'Europe & de l'Asie, que ce commerce y attire. Le nombre des maisons; bâties en briques & distribuées dans le goût oriental, peut aller aux environs de 2000. La demeure du Kan se distingue de toutes les autres, tant par la beauté de son extérieur, que par celle de son intérieur. Elle est composée de plusieurs grands pavillons, disposés en quarré, & qui communiquent de l'un à l'autre par de belles galeries. Au milieu de ces bâtimens se voit un beau jardin avec des jets-d'eau; on en a même conduit quelques-uns jusques dans les appartemens du Kan. Ceux-ci sont ornés de pein-

tures , de tapisseries étrangères , ou tissues , ou peintes , de glaces & d'autres meubles très-recherchés. Le harem est sur le derriere & a son jardin à part.

La soie qui se recueille en si grande abondance dans le Ghilan , & qui s'apporte à Râsché de toute la province , y fait vivre aujourd'hui bien des milliers d'habitans , & a mis toute la contrée dans une situation si florissante , qu'on l'a toujours regardée comme le Potosi de la Perse. Quoique les guerres intestines qui s'éleverent sous le regne de *Schach-Thamas* , & sous le gouvernement tyrannique de *Thamas-Kouli-Kan* , eussent réduit tout le pays à la dernière misère , cette province trouva bientôt après le moyen de se relever , & dût sa restauration à la seule culture de la soie. Actuellement la soie se vend non-seulement contre des especes , mais il s'en troque une aussi grande quantité contre des draps , contre d'autres ouvrages de manufacture de laine , des velours d'Italie , de riches étoffes , du sucre , de la cochenille , de l'indigo , de la garance & autres marchandises , venant d'Astrakan ; enfin contre des étoffes de soie & de coton. Mais les Turcs payent presque tout en especes ou en lingots d'or & d'argent , dont on fabrique ici de la monnoie ; c'est ce qui fait que les Ghilaniens , qui leur vendent aussi leur soie à meil-

leur compte, les regardent comme leurs meilleures & plus précieuses pratiques. Le prix de la soie monte d'année en année, & c'est l'affluence des acheteurs qui en est en partie cause. Une autre raison de cette augmentation vient aussi de ce qu'il y a beaucoup de marchands persans bien en fonds, qui achètent sous main toutes les soies des payfans, ou qui les assùrent même avant la récolte, & y mettent ensuite la valeur qui leur plaît; parce que d'un côté, ils peuvent, au moyen de leurs avances, attendre en cas de besoin, une année & au-delà, jusqu'à ce qu'on leur donne le prix qu'ils veulent, & qu'ils savent très-bien d'autre part qu'il importe aux acheteurs d'avoir la marchandise, qui, s'ils s'obstinoient à attendre un plus bas prix, leur reviendrait encore plus chere. * Ce sont les sujets de la Russie qui perdent le plus à ces accaparemens; parce qu'ayant fourni leurs marchandises aux Ghilaniens à crédit, ce qu'ils étoient même presque forcés de faire, vu la mauvaise consti-

* M. Grosley, dans ses *Observations sur l'Italie & les Italiens*, au commencement du premier volume, donne un détail très-circonstancié d'une manœuvre toute pareille qui se pratique à Milan, & dont les nobles sont les principaux agens. Le plus grand mal de tout cela, c'est que ce ne soit jamais le cultivateur qui profite de ces sortes de bénéfices, & qu'ils retombent toujours sur la classe stérile ou non-productive de la société.

tution de ce commerce ; ils ne peuvent plus se dispenser de recevoir la soie au prix qu'il a plu à leurs débiteurs de la mettre, sans quoi ils n'auroient rien du tout ; puisqu'il resteroit toujours plus d'acheteurs qu'il n'en faudroit pour enlever la récolte, & même la payer en or ou en argent.

Après la soie, le riz est à peu près la seule production naturelle dont le Ghilan puisse faire un objet de grand commerce. Ce riz se transporte dans les autres provinces de la Perse septentrionale, entr'autres à Sallian, Bakir & Derbent ; il en passe aussi à dos-de-mulet dans les montagnes. Il arrive même quelquefois que les marchands d'Astrakan en chargent leurs navires ; mais comme on l'achète à beaucoup meilleur compte à Massanderan, où il est à la vérité inférieur en qualité, c'est-là que la plupart de ces vaisseaux s'en fournissent pour le transporter en Russie. Les étoffes de soie & de coton qui se fabriquent à Râsch et dans les autres endroits du Ghilan, se consomment pour la plupart dans la province même ; une partie cependant se transporte à Astrakan, & une autre dans les montagnes. Cette contrée fournit de marchandises d'Europe l'intérieur de la Perse, Ardevill, Tauris & les gouvernemens voisins de ces villes, qui s'étendent jusqu'en Géorgie & du côté de la mer noire,

excepté ce qui s'apporte immédiatement d'Astrakan par Kislar & Mostok, ou encore ce qui va de Schamachie dans les montagnes.

Les étoffes du Ghilan, & en général toutes celles de la Perse, n'ont point cet extérieur qui prévient en faveur d'une marchandise; celles de soie sont si roides & si serrées qu'on ne s'imagineroit jamais, en les maniant, toucher de la soie. Ce défaut vient de ce que les fabricans prodiguent beaucoup trop la matière, & qu'ils emploient pour une aune d'étoffe plus de moitié autant de soie qu'il n'en faudroit; mais d'un autre côté l'étoffe en acquiert un tel degré de force, qu'il est presque impossible de la déchirer. Elles ont encore un autre défaut; les fils en sont inégaux & noueux; ce qui provient autant de la négligence qu'on met dans la filature, que du peu de soin qu'on apporte à la fabrication. Ces étoffes manquent en général de beauté extérieure & de lustre; enfin leurs teinturiers sont aussi voir qu'ils ne sont pas des plus habiles dans leur métier. Leurs étoffes mélangées se cotonnent prodigieusement; & celles de pur coton ne sont pas bon usage.

On peut encore mettre au nombre des articles de commerce du Ghilan, les drogues qu'on apporte de l'intérieur de la Perse à Rascht, où elles se débitent. Ce sont princi-

palement de l'opium, de l'anis des Indes, de l'assa-fétida, du sagapenum, de l'opoponax ou herse-grande, du galbanum, de la gomme ammoniacque, de la myrrhe, de l'olibani, de l'ambre, &c. &c. Le prix de toutes ces différentes marchandises est si modéré, qu'on peut s'étonner à justes titres qu'il ne soit encore venu dans l'esprit de personne de les tirer d'ici pour toute la Russie, au lieu de les faire venir de la Hollande à un prix beaucoup plus considérable.

Comme tout le Ghilan n'offre presque par-tout que des contrées marécageuses, il doit nécessairement en résulter un très-grand nombre de maladies; aussi tous les habitans de cette province sont-ils d'une foible constitution, & tombent-ils souvent malades. Les Persans qui viennent ici, soit de l'intérieur de l'empire, soit d'autres contrées, sont encore bien plus sensibles aux impressions du mauvais air du Ghilan, que ceux qui y sont nés ou établis depuis long-tems. Mais c'est particulièrement pour toutes les personnes qui arrivent de Russie que ce séjour est dangereux. C'est aussi par cette raison que les troupes russes perdirent tant d'hommes pendant tout le tems qu'elles séjournèrent dans ce pays-ci; & que les Anglois éprouverent le même sort, lors de la tentative infructueuse que fit Elton

d'un établissement de commerce par la mer Caspienne ; qu'enfin jusqu'à ce moment tant d'Européens y trouvent leur tombeau. Les marais du Ghilan fournissent beaucoup d'exhalaisons, qui ne se dissipent que très-difficilement à cause que la proximité de la mer & celle des montagnes interceptent l'action des vents, ce qui fait que l'air ne sauroit se purifier. Toute personne qui n'a pas soin de se bien vêtir lorsqu'il s'expose au ferein, ou qui ne fait pas se modérer dans l'usage des fruits, se met dans le cas de s'attirer presque infailliblement quelque maladie dangereuse. On regarde généralement les figues & les pêches comme les fruits les plus pernicioeux, apparemment parce que leur peau spongieuse est plus susceptible de se pénétrer des exhalaisons nuisibles qui circulent dans l'air.

Räsch étant situé sous les 36 degrés 40 minutes de latitude, on peut en inférer à quel point le soleil se fait sentir dans toute la province. Les chaleurs y sont si insupportables pendant les mois de Juillet & d'Août, qu'on ne fait où se fourrer vers le milieu du jour ; & ce chaud jette dans un tel affaîssement qu'il n'est pas possible de résister au sommeil. On essuie un petit nombre de fois dans le courant de l'été, & pendant un tems très-court, un vent du sud, qu'on nomme vent d'Arabie ou
de

de Bagdad , à cause qu'il vient de ces contrées-là. Ce n'est point qu'il souffle avec une violence extraordinaire , mais il amene une chaleur si brûlante , que dès qu'il commence à souffler , on se croiroit dans une étuve , portée à son haut point de chaleur ; ce vent est en même-tems d'une putridité si infecte , qu'on est obligé de se boucher le nez & la bouche avec son mouchoir. Comme il ne dure gueres ici au-delà d'un quart d'heure , il n'y devient pas précisément bien dangereux ; mais il tue en revanche bien des Persans & bien des Arméniens sur la route de Bagdad. Leur unique ressource en pareil cas est de se creuser au milieu du chemin des trous dans la terre , & de s'y tenir jusqu'à ce que ce vent soit passé , sans quoi leur perte est infaillible. Il en est beaucoup à qui l'expérience a appris à connoître d'avance quand ce vent doit venir , de sorte qu'ils ont tout le tems de prendre leurs précautions. La chaleur des autres mois d'été est bien plus supportable , mais le printems sur-tout est une saison vraiment délicieuse dans ce pays , & y dure fort long-tems. Quelque chaleur qu'il ait fait pendant le jour , le froid revient à l'entrée de la nuit , & vers l'automne il devient alors fort sensible. Des changemens aussi subits sont encore une source de diverses maladies. La température des mois d'hiver dans

le Ghilan , est absolument la même qu'à Enzelli , ainsi nous ne répéterons pas ce que nous en avons dit plus haut ; bien entendu que nous ne parlons pas des montagnes , où naturellement l'on doit éprouver le degré de froid des Alpes.

L'étendue de pays qu'on appelle aujourd'hui le Ghilan , autrefois connu sous le nom d'Hircanie , borde la mer Caspienne dans une longueur d'environ 125 wersts , depuis *Keskâr* jusqu'à une mille au-delà du village de *Se-kalarut*. Comme les montagnes qui accompagnent les côtes de cette même mer Caspienne depuis Derbent jusqu'à Astrabat , décrivent une espece de demi-cercle , qui s'éloigne plus ou moins du plat-pays , il en résulte que l'étendue du Ghilan en largeur est très-diverse ; cependant là où il y en a le plus , savoir depuis Enzelli jusqu'aux montagnes , en prenant par *Keskâr* , cela ne va pas au-delà de 20 wersts. Cette province se divisant naturellement en haute & en basse ; ses productions doivent varier comme l'élévation du terrain , & différer considérablement , ainsi que nous l'avons déjà vu plus haut. Cette différence se manifeste surtout dans les productions qui sont un objet d'économie rustique , & dans les animaux. Les endroits de la plaine qui sont marécageux fournissent à la nourriture de l'homme du riz , &

les endroits fecs produisent pour l'homme & pour les chevaux de l'orge ; le froment & le seigle ne se cultivent que dans la montagne. En revanche les mûriers, dont le fruit est très-agréable au goût, ne réussissent point du tout dans la montagne, & viennent avec la plus grande abondance dans les contrées les plus basses, souvent même les plus marécageuses de la province, où le seul ver-à-soie fait vivre par son admirable tissu, une infinité de monde. Les especes de bois de la plus excellente qualité, qu'on pourroit transporter en Russie avec un très-grand bénéfice, tels que le noyer, le tschemar, l'arbre de fer, croissent tout le long du rivage de la mer, & forment les plus belles forêts sur les basses montagnes. L'on y apperçoit aussi, mais point fort communément, des châtaigniers ; quant aux cyprès, ils ne croissent que sur les alpes. Les contrées basses semblent encore destinées à la production des figues, des grenades, des coins, des pêches, des abricots, des poires, des pommes & des olives, dont les arbres se transplantent dans les nombreux jardins de la province. Il n'y a point de spectacle plus attrayant, dans ce pays-ci, que celui que présente la végétation de la vigne, qui se plaît sur-tout dans le voisinage des bois, soit dans la plaine, soit sur les collines. Là elle s'élève à perte de vue, en s'en-

tortillant au-dessus des plus hauts arbres, & ses seps qui sont de la grosseur du bras s'étendent & s'entremêlent tellement les uns dans les autres, qu'il y a des endroits négligés, où l'on a de la peine à se frayer passage. Ne faudroit-il pas dans la culture de la vigne porter sa principale attention sur la nature de cette plante, & lui accorder dans nos plantations tout l'espace qu'elle exige pour s'étendre. Si tant est qu'on veuille se mettre dans le cas d'en attendre une riche récolte, ne devroit-on pas donner à nos seps de vignes, en les transplantant, une largeur & une hauteur qui fournissent à leur sève assez de place pour s'étendre en tous les sens? Pourquoi les seps qu'on fait croître en treille le long des murs & des maisons, en portent-ils une plus grande quantité de raisins? C'est un préjugé de croire que les terrains montagneux sont les seuls qui conviennent au vignoble; la vigne vient également bien dans les endroits bas & dans les endroits élevés; peut-être mieux dans les premiers, où elle n'est pas privée aussi facilement de l'humidité si nécessaire à sa réussite; pourvu qu'on ne veuille point oublier que la vigne est une plante grimpante, & qu'il faut la traiter en conséquence; elle ne manquera pas pour lors au printems de feuilles qui garantiront les jeunes pousses des impres-

sions du froid. Rien de plus étonnant que de voir la quantité de raisins que donnent les vignes du Ghilan. On a des exemples qu'un seul sep peut fournir un seau (huit stoffes) de moût. Les raisins sont en partie rouges, en partie blancs, mais le nombre des premiers est plus considérable. Il est seulement dommage qu'on ignore dans ce pays la manière de le traiter convenablement, & qu'en conséquence les vins qu'on en tire ne soient ni singulièrement bons, ni de garde. Mais il n'y a rien à désirer en revanche à la bonté des eaux-de-vie qu'on en distille en très-grande abondance. Elles surpassent même à cet égard celles de France: l'on en fait du punch excellent, & des liqueurs qui ne le cèdent en rien à celles de Dantzic.

Quoique le Ghilan ne fournisse pas une bien grande variété dans les animaux qu'il nourrit, chaque genre semble y avoir ses places assignées. On y voit la *Chevre sauvage*, (*Capra hircus*), le *Paseng*, (*Capra bezoartica*), & le *Monton sauvage*, (*Ovis orientalis*), gravir les escarpemens & les lieux les plus froids des montagnes. Les forêts abondent de sangliers, de cerfs, de chevreuils & de tigres; le porc-épic & le blaireau s'y creusent aussi leurs habitations souterraines; l'on y rencontre pareillement l'écureuil, la marte & la

fouine ; l'hermine ne se fait voir que dans les endroits les plus élevés. On apperçoit par-ci-par-là des ours & des loups. Pour des renards il n'y en a point du tout , mais ils sont remplacés par le turbulent schakal , dont les hurlemens sont si insupportables. On ne trouve pas non plus dans tout le Ghilan la moindre trace de ces animaux affectés aux Steppes , dont la Russie fourmille. Et quoique les terrains marécageux de cette province offrirent au rat-musqué une habitation bien agréable pour lui , il ne s'en trouve aucun dans cette contrée ; mais l'on se rappellera qu'on les perd déjà de vue dans les districts du bas-Wolga. Il y a beaucoup de lièvres dans les bois & sur les hauteurs couvertes de buissons. Nos voyageurs ne croient pas sur-tout qu'il y ait un pays dans l'univers plus infecté de crapauds , de grenouilles , de lézards , de serpens , &c. que le Ghilan & le Masfanderan. Les coassemens continuels des grenouilles & des crapauds y sont aussi incommodes à l'oreille , que les piqures cuisantes des cousins à la peau. Quant aux *Animaux domestiques*, ils diffèrent peu de ceux d'Europe. On n'y tient pas beaucoup de chameaux , à cause que les feuilles de buis , qu'ils aiment beaucoup , les font crever presque sur-le-champ , ce qui fournit une nouvelle preuve qu'une

même nourriture , peut être très-innocente pour tel animal , tandis qu'elle fera très-funeste à tel autre : car ces mêmes feuilles de buis sont journellement les délices du porc-épic. Les moutons qu'on élève dans la province sont généralement à large queue. Les buffles y sont très-communs ; cependant on y élève aussi de nos bœufs. Quant aux ânes & aux mulets, tout le pays en abonde.

Les Persans sont les premiers à convenir que les chevaux arabes sont les meilleurs de tout l'univers ; & ils avouent en même tems qu'ils n'en ont qu'un petit nombre qui soit de véritable race arabe , & que leurs chevaux en général sont plutôt une race mêlée de turcumans, de moganiens , de schaisawoniens & de gorskiens. Ils regardent ceux du Masanderan comme médiocrement bons ; ce sont les turcumans qui sont réputés les meilleurs. Ils alléguent pour raison de ce qu'ils ne sont pas hongrer leurs chevaux ; qu'un cheval hongre n'est pas propre pour la guerre , & que les chevaux entiers montrent bien plus d'intrépidité & de courage dans un combat. On ne fauroit imaginer le soin que les Persans prennent de leurs chevaux ; qu'un Persan soit en danger de perdre sa maison , ses effets , son bien même ; pourvu qu'il puisse sauver son écurie , le voilà content. Son unique soin cha-

que jour est de voir que rien ne manque à son cheval , qu'il soit nourri comme il doit l'être & tenu bien proprement. Les bons chevaux persans sont effectivement excellens , & le disputent à tous les autres pour la vitesse à la course. On prétend que les Persans ont une méthode particulière pour les dresser à courir avec une vitesse surprenante : c'est, dit-on , en les affamant. Lorsqu'ils ont un excellent cheval , qui s'est fait une réputation extraordinaire d'agilité , ils lui retranchent petit à petit de sa nourriture accoutumée. La chose est poussée si loin que son repas se réduit à la fin à une poignée d'orge , & qu'on diroit à le voir qu'il ne lui reste plus que la peau & les os. Le jour qu'il doit courir , on ne lui donne ni à boire , ni à manger. On choisit pour la carrière qu'il doit fournir , une étendue de 100 à 120 wersts , que le cheval doit parcourir en cinq quarts-d'heure , ou tout au plus en une heure & demie. On place sur le coureur un jeune garçon , à peine en état de le conduire , & qui le monte sans selle , ni bride , crainte qu'elles n'embarrassent le cheval dans sa course. Ceux qui se procurent ce divertissement vont attendre le cheval à l'endroit désigné , & ont avec eux de la musique. Aussi-tôt que cet animal vient à l'entendre , sachant qu'elle lui indique le but où il doit

arriver, il ramasse toutes ses forces pour l'atteindre avec une vitesse qui est presque incroyable. On lui rend ensuite sa nourriture dans la même proportion dans laquelle on la lui a diminuée, jusqu'à ce qu'il ait rattrapé sa portion accoutumée. Les bons chevaux persans ont l'air fier, comme des chevaux manégés, quoiqu'on ne connoisse point dans ce pays-là les écoles d'équitation. Un cheval médiocre peut valoir cent roubles, & le prix augmente, en proportion de sa bonté, jusqu'à 300 & au-delà.

Enfin M. Gmelin partit de *Räsch* le 18 Août pour se rendre par *Lagischan*, *Rudizar*, *Säkalarut* & *Schataffär*, dans le district de *Tenkabun* à *Masanderan*. Il y a sur toutes les grandes routes de la Perse des *Rachtars*; ce sont des barraques où l'on fait payer le péage, non-seulement d'un district à un autre district, mais même d'une ville à une autre ville. Tout voyageur est obligé d'y produire un certificat qui constate qu'il a acquitté le péage au bureau précédent. On rencontre dans le district de *Tenkabun*, qui appartient au Kan d'Amberlin, prince gorskien, de pareils *Rachtars*, & tous les marchands qui vont du Ghilan à *Masanderan*, sont forcés d'y déposer leur tribut, qui, déjà fort par lui-même, devient encore plus insupportable par

les exactions en tous genres & des plus criantes que les commis au péage exercent impunément sur les voyageurs.

Le premier village du Masanderan que nos voyageurs atteignirent, s'appelle *Serdan*; mais ils ne rencontrèrent pas un seul habitant, ni dans ce village, ni dans aucun autre, parce qu'ils étoient encore tous dans la montagne, où ils vont passer tout l'été, tant pour se soustraire à l'excessive chaleur, que pour se livrer avec plus de facilité aux soins qu'exigent leurs bestiaux. Nos voyageurs essuyèrent dans cette contrée une pluie de trois heures, dont l'eau avoit le goût tout à fait salé, & M. Gmelin en ayant fait recueillir, pour la soumettre ensuite à l'évaporation, au moyen de la chaleur du feu, ce qu'il exécuta à *Serdan*, il en obtint une assez grande quantité de sel de cuisine impur. Ainsi il y a des particules salines qui s'évaporent avec les parties aqueuses de-dessus la surface de la mer Caspienne; ou bien l'on doit supposer avec plus de vraisemblance, qu'il y a du sel en substance qui s'élève de ce sol fort salé de sa nature, jusqu'au haut de l'atmosphère, d'où il retombe en dissolution. On observe aussi quelquefois des rosées salées dans le voisinage d'Astrakan & du Jaik.

Lorsqu'on s'approche d'Amul, le pays,

qui jusques-là a été très-uniforme, devient plus beau; on quitte les bords de la mer Caspienne, & les montagnes s'éloignent. On compte deux cents cinquante rivières grandes & petites, qui vont se jeter dans cette même mer, sur le chemin de *Rudizar* à *Masanderan*, & rendent souvent la communication très-difficile. Il est vrai que l'on comprend dans le nombre beaucoup de torrens, qui sont tellement à sec pendant l'été, qu'on a peine à trouver quelque trace de leur embouchure: mais il y en a d'autres d'une largeur & d'une profondeur considérable, qui se gonflent tellement au printems, de même que tous ces petits torrens, que les routes en sont quelquefois impraticables des semaines entières.

Amul est une ville très-agréable; située sur la rivière d'*Arasbei*; elle donne son nom à tout un district de la province de *Masanderan*. On prétend qu'il y a déjà sept cents ans que cette ville fut bâtie par *Schach Subak*, dont le règne tombe dans les tems de l'empire des *Sarrasins*, & l'on ajoute que ce prince lui donna le nom d'*Amul*, à cause qu'il avoit une fille chérie qui s'appelloit ainsi. On dit encore que cette même ville dans le tems qu'elle fut bâtie, & plusieurs siècles ensuite, surpassoit en grandeur toutes les autres villes de la Perse. *Harvey* se trompe lorsqu'il la place au

pied du mont Taurus , qui en est éloigné de cinq à six lieues. Ce même voyageur dit aussi qu'il a vu en passant par *Sari* , quatre temples qu'il prend pour quatre de ces temples où les anciens *Guébres* offroient leurs sacrifices , & il s'étonne que les Persans laissent subsister de pareils monumens d'une religion qu'ils ont en horreur. Il y a dans *Amul* trois de ces prétendus temples , mais ce sont des *Gumb-läs* ou tours sepulchrales d'autant de personnes d'un rang distingué , & dont chacune porte encore le nom de celui à la mémoire duquel elle a été érigée. On compte qu'*Amul* renferme environ 800 habitans , dont une moitié vit de la culture du riz & du coton , & l'autre du travail des forges de fer qui sont dans le voisinage. La nature produit le fer sur les montagnes voisines , comme dans le Ghilan , en très-grande abondance , & l'on peut de même s'en fournir sans beaucoup de travail , puisqu'il se présente au jour sur toute la montagne. Dans les endroits où il commence à devenir un peu rare , on le suit à la bêche , mais les Persans ne se livrent point à ce travail , tout léger qu'il est , à moins qu'ils n'y soient forcés par la nécessité. Le superbe pont de pierre , construit très-près d'*Amul* , sur la rivière d'*Arasbei* & qu'il faut traverser pour se rendre à *Balfrusch* , repose

sur douze arches. Ce beau monument doit avoir été érigé, il y a plus de 90 ans, par un *Schilchalistan*, (espece d'évêque musulman). Ce prêtre humain qui voyoit journellement, dans le tems que la riviere déborroit, périr quantité de personnes, sans que ces accidens répétés eussent jamais touché de commisération aucun Schach, ni aucun Kan, forma la résolution d'y suppléer, & fit construire dans cet endroit, à grands frais, de ses propres deniers un pont solide & durable. Lorsqu'il fut achevé il prononça une malédiction sur tout Schach, Visir ou Kan, qui traverseroit son pont à cheval; aussi lorsqu'un grand de cette classe s'en approche, il ne manque jamais de descendre de cheval, & de passer le pont à pied, crainte de s'exposer aux effets de cette malédiction. --- On s'apperçoit encore qu'*Amul* a été mieux fortifié qu'aucune autre ville de la Perse; car son enceinte est encore pourvue de bons bastions, & ses remparts qui la rendent presque par-tout susceptible de défense, sont en bon état. Il subsiste encore dans le fauxbourg un grand palais à deux étages, qu'on dit avoir été bâti par *Schach Abas le grand*. Ce prince se plaisoit singulièrement à *Masanderan*, & pour rendre ses voyages d'*Ispahan* vers cette ville plus agréables, il fit construire en divers endroits sur la route, dans

les contrées les plus riantes, des maisons-de-plaisance pour s'y reposer, & y faire quelque séjour. M. Gmelin ayant des lettres de recommandation de *Hédaet-Kan*, pour le Kan de cette province, celui-ci lui fit faire une très-bonne réception, lui envoya offrir tous les secours qui dependoient de lui, & même, suivant la façon hyperbolique de complimenter des Orientaux, tout le Masanderan en présent. Le Kan ayant en même-tems envoyé des chevaux à nos voyageurs, ils s'acheminèrent le 3 Septembre 1771 vers *Balfrusch*, qui, suivant l'estimation la plus modérée, est éloigné de *Räsch* d'environ 83 lieues, ou 335 werst de Russie. On trouvera sur tout ce que *Masanderan* même fournit de remarquable, un détail circonstancié dans le volume suivant.



A V I S A U R E L I E U R

Regardant les planches du tome I.

	Page
Pl. I. Le lievre de terre, <i>Mus Jaculus</i> . . .	76
Pl. II. Le rat-musqué, <i>Castor moschatus</i> . . .	79
Pl. III. <i>Echium italicum</i>	138
Pl. IV. Le Slepetz	151
Pl. A. La carte	184

ou ce qui vaudroit encore mieux ; le relieur la mettra à la fin du volume.

Pl. V. Habillement des Morduans	246
Pl. VI. Habillement des Mokschaniennes . . .	247
Pl. VII. Les ruines de Bolgari	337

Par une faute du graveur il y a au bas de cette planche deux tentes, qui n'appartiennent pas à ce volume.

Pl. VIII. Des femmes Tschuwafches, une par devant, une par derriere & une fille . . .	349
---	-----

NB. On peut avoir ces figures, ou en noir, ou enluminées, à la maniere de notre fameux peintre *Aberli*.

EXPLICATION DES PLANCHES

du tome II.

	Page
Pl. I. Un <i>Arménien</i> en tunique de-dessous, & un autre vêtu de son habillement complet . . .	138
Pl. II. Une <i>femme arménienne</i> , vue par devant & une autre vue par derrière.	139
Pl. III. La <i>Saboïka</i>	158
Pl. IV. Le <i>Snaf</i>	162
Pl. V. <i>Pêche sur la glace</i>	165

NB. La *Nochotte*, p. 200, devoit être représentée sur cette planche V, mais informés depuis que M. Gmelin avoit pris pour cette plante le *Cicer arietinum*, nous ne l'avons pas fait graver.

Pl. VI. L' <i>Esquive</i> , <i>Smilax china</i>	204
Pl. VII. Le <i>Schakal</i> , <i>Canis aureus</i> . Non point d'après le mauvais dessin, fourni par M. Gmelin, mais tiré de l'ouvrage de <i>Schreber</i> , sur les animaux qui tettent, & rectifié sur un dessin de M. Pallas.	240
Pl. VIII. Le <i>Vautour des agneaux</i> , ou <i>Lämmer-Geyer</i> , <i>Vultur barbatus</i> . Cet oiseau étoit pareillement mal rendu dans l'ouvrage de M. Gmelin; le nôtre a été dessiné d'après nature	387

TABLE



TABLE DES MATIERES

pour le tome I.

A

Page

<i>A</i> <i>Carus redivivus</i> & <i>ricinus</i>	447
<i>Acer tartaricum</i>	482
<i>Acipenser Huso</i>	316
- - - <i>ruthenus</i>	318
- - - <i>stellatus</i>	ibid.
<i>Aconitum Napellus</i>	53
- - - <i>Lycostomum</i>	191
<i>Ætites</i>	204
Agaric jaune, remede domestique	210
Agriculture depuis Moscou à Arfamas	226-232
Aigle	89
Alatyr, ville	290
- - - grande mortalité des bestiaux dans ces quartiers	290-298
Alofe	320-476
Amandier noir d'Orient	128-280
<i>Anas tadorna</i>	464
<i>Anser verus autorum</i>	104
- - - <i>cygnoides orientalis</i>	466
<i>Anthemis tinctoria</i>	241
Arath, bourg	259
<i>Ardea nigra</i>	144
- - - <i>nycticorax</i>	ibid.
<i>Aristolochia clematitis</i>	204
Arfamas, ville	232
- - - l'air y est malfain	239
Asoff, ville	184
Asphalte	383-388
Ataman, chef des Cosaques	177

Tom. II.

F f

B

	Page
Baglan	<u>143-164</u>
Barnukowa, village	<u>253</u>
- - - - grotte remarquable dans le voisi- nage	255-257
Belette	<u>312</u>
Belette-tygre, animal particulier aux steppes	<u>470</u>
<i>Bibio sanguinarius</i>	<u>452</u>
Bieluga, poisson	<u>317</u>
Birutsch, ruisseau; squelettes d'éléphants sur ses rives	308
<i>Blatta laponica</i>	<u>367</u>
Bled, manière de le garder	<u>371</u>
- - - - battre	<u>372</u>
Bogorodizkoï, petite ville	<u>72</u>
Bolgari, village	<u>335</u>
- - - ruines de l'ancienne ville de ce nom	<u>336-340</u>
- - - pierres sépulcrales dans le voisinage	<u>340-342</u>
Brème à ventre tranchant	<u>323</u>
Bronizkoï-Jam, ville; montagne remarquable dans le voisinage	<u>41</u>
Buglosse	<u>138</u>

C

Camomille jaune	<u>241</u>
Canards sauvages; façon particulière de les prendre	411
<i>Cannabis sativa</i>	<u>489</u>
<i>Castor moschatus</i>	<u>79</u>
Caviar	<u>331</u>
<i>Centaurea Sibirica</i>	<u>223</u>
<i>Cerasus pumila</i>	<u>438</u>
Champignons	<u>223-226</u>
Chevaux sauvages	<u>97</u>
Chevrenil, chasse de cet animal	<u>382</u>
Cigogne noire	<u>144</u>
Ciguë aquatique	<u>162</u>
<i>Cimex equestris</i>	<u>367</u>

	Page
<i>Clupea aloja</i>	320-476
Cochenille	96
Colle de poisson	332
- - - maniere de la préparer	333
Colline isolée	418
- - - contes sur son origine	419
Colonie allemande	129
- - - étrangère	489
- - - d'émigrans du Palatinat	493
<i>Coluber natrix</i>	286
<i>Conserva agagropila</i>	47
Corbeau de nuit	144
Cosaques du Don; leur origine	169
- - - - - habillement	171
- - - - - religion	172
- - - - - constitution civile	173
- - - - - chevaux	174
- - - - - caractère	175
- - - - - habitations, &c.	176-181
Cuir, maniere de le préparer à Murom	218-223
- - - - - à Simbirsk	301
- - - - - à Tscheremschan	376
<i>Cyprinus cultratus</i>	322

D

Dedilow, petite ville	71
Dimitri, forteresse	183
Disvogorkoy, couvent	136
Dmitrewsk, ville	496
Dubowka, ville	497

E

Eau-de-vie de prunelles	121
Eau minérale	127
<i>Echium italicum</i>	138
Ecrevisses, grandes	322

	Page
Ecureuils changent de couleur	90
- - - raison pourquoi différentes sortes d'animaux subissent ce changement	91
Ellebore blanc	158-240
<i>Elvela acaulis</i>	210
<i>Ephemera horaria</i>	65
Eponge fluviatile; usage qu'en font les Russes	64
Erfaniens, tribu des Morduans	242
Esturgeon, grand	316
- - - ordinaire	317
<i>Euphorbia palustris</i>	210

F

Fabrique de potasse	259
- - - de soufre	421
<i>Falco fulvus</i>	89
- - - <i>haliatus</i>	478
- - - <i>albicilla</i>	479
Fonderie de fer	128-269
- - - de cuivre	306-377
Fosses de différentes especes pour prendre des bêtes.	217

G

Garance sauvage	265
<i>Glycirrhiza glabra</i>	158
- - - <i>hirsuta</i>	439
- - - <i>officinalis</i>	487
Goëtre; cause de cette maladie	213
<i>Gordius aquaticus</i>	47
Gorodba, trappe de poissons	324-328
Gorodistsche, village	306
Grain; méthode pour le faire sécher	60
Grotte remarquable à Barnukowa	255-257
Gypse strié	216

H

	Page
Hamster	<u>82</u>
- - - variété de cet animal	<u>310</u>
Hermine	<u>312</u>
Herse finnoise	<u>40</u>
- - - de Russie	<u>58</u>
<i>Hyosciamus niger</i>	<u>54</u>

I

Jardin impérial près de Woronesch	<u>114</u>
Jardins de melons d'eau	<u>436</u>
Ichtyocolle, poisson	<u>316</u>
- - - colle de poisson	<u>312</u>
Jeletz, ville	<u>74</u>
Jerich; explication de ce mot	<u>351</u>
Inoculation de la petite verole	<u>135</u>
Infara, petite ville	<u>269</u>
Irschta, espece de maladie	<u>150</u>
Issa, village remarquable	<u>268</u>
Jusquame noire	<u>54</u>

K

Kafanka, stanize des Cosaques	<u>153</u>
Kaschpour, bourg	<u>468</u>
Kasimof, ville	<u>201</u>
Kastinskoi, ville	<u>88</u>
Keremet; explication de ce mot	<u>352</u>
Kliasma, riviere	<u>188</u>
Koratojak, ville	<u>129</u>
Kostytshi, slobode	<u>460</u>
Kremetscha, riviere	<u>54</u>
Krut, espece de fromage; maniere de le faire	<u>373</u>
Kurmisch, ville	<u>284</u>

L

	Page
Lacs salés	45
Lac Waldai	47
Lac des furnageurs; conte qu'on en fait	191
Lac remarquable à Wofz'jär	281
Lacs sulphureux	390-394
<i>Larva Papil. cratagi</i>	446
----- <i>Phal. disparis</i>	ibid.
Lawlinshaja stanizza	499
<i>Lepus minutus</i>	440
Lézards	442
Lievre de terre	76
----- nain	440
Lignes de Zarizyn	500
Linge; maniere particuliere de le blanchir	375
Loir	419
<i>Ludus Helmontii</i>	303

M

Mal vénérien fort commun dans la petite Russie	134
Maladie de cheveux	148
----- causée par un ver aquatique	150
Malorossiens	132-133
Mandere, Kanne d'une horde calmouque; Gmelin lui fait une visite	158
Marmottes	81
----- de Russie	311.475
<i>Meloc vesicatorius</i>	447
Merle d'eau	378
Méfange de Lithuanie	480
Mine de charbon de terre	50
----- de fer	70, 74, 128, 212, 270
----- de cuivre	380
Mokschaniens, tribu des Morduans	242
----- leurs cérémonies nuptiales	453-455
Monts Waldais	48
Montagnes de craye	137
Monts-faucons	426.473

	Page
Montagne d'albâtre	215-380
Montagne de soufre	<u>422-425</u>
Morduans; partagés en deux tribus	<u>242</u>
- - - habillement de leurs femmes	<u>244-248</u>
- - - leur religion	248-250
- - - leur connoissance des plantes, &c.	250-253
- - - médecin de cette nation	<u>287</u>
Moscou, ancienne capitale de la Russie	<u>62</u>
Moskua, rivière	<u>63</u>
Mouche éphémère	65
- - - cantharide	447
Moules fluviatils	55
Mousse d'eau sphérique	<u>47</u>
Moutons-kalmoucs	<u>408</u>
Msta, rivière	55
Murafchkino, grand village	<u>283</u>
Murène	<u>47</u>
Mürom, ville	<u>207</u>
- - - plusieurs de ses habitans s'occupent à laver du sable	211
<i>Mus jaculus</i>	<u>76</u>
- - - <i>citillus</i>	<u>83-430</u>
<i>Mustela erminea</i>	<u>312</u>
- - - <i>nivalis</i>	ibid.
- - - <i>sarmatica</i>	<u>471</u>
<i>Mya pictorum</i>	55

N

Nikizkoi, village	<u>73</u>
-----------------------------	-----------

O

Oie sauvage	<u>104-162</u>
- - cigne	<u>466</u>
Oiseau du nord	<u>105</u>
Oiseaux qui passent l'hiver aux environs de Woronesch	100-103
- - de passage à Woronesch	<u>103-108</u>

	Page
Pommiers vieux; maniere de les renouveler	<u>282</u>
Potasse; maniere de la fabriquer	<u>238.259</u>
Potiers de terre à Constantinowo	<u>198</u>
Prêtres des Kalmoucs	<u>408</u>
<i>Prunus spinosa</i>	<u>121</u>

Q

Quas; explication de ce mot. Voyez la note	<u>53</u>
--	-----------

R

<i>Rallus Crex</i>	<u>470</u>
Rat-musqué	<u>79</u>
- - taupe	<u>152.492</u>
Reglisse, remede des Cosaques contre le mal de mer	<u>158</u>
Renouée, petite, rampante des champs	<u>215</u>
Repas d'assistance chez les Morduans	<u>365.366</u>
<i>Rheum palmatum</i>	<u>68</u>
Rhubarbe	ibid.
Roskolniki, espece d'hérétiques chez les Grecs	<u>108</u>
<i>Rubia peregrina</i>	<u>439</u>

S

Salpêtre, maniere de le préparer	<u>122</u>
Samara, ville	<u>431</u>
Santschalewoï, village	<u>412</u>
Saransk, ville	<u>261</u>
Sararow, ville	<u>485</u>
Saumon rouge	<u>319</u>
- - - blanc	ibid.
Sawode à eau-de-vie	<u>343</u>
Savon; maniere de le fabriquer	<u>233-237</u>
Schifte	<u>469.491</u>
<i>Sciurus glis</i>	<u>439</u>
Sernoi Gorodok, remarquable par sa fabrique de soufre	<u>421</u>

	Page
Sernoje-Ofero, lac sulphureux	<u>390-394</u>
Serpuchow, ville	<u>69</u>
Sewruga, poisson	318
<i>Silurus Glanis</i>	320-334
Simbirsk, ville	300
- - - quadrupedes dans ces quartiers	<u>310-315</u>
- - - oiseaux	<u>315</u>
- - - poissons	<u>316-322</u>
Slepez, espece particuliere de souris	151
Socha, espece de charrue	<u>24-459</u>
Sock, riviere	<u>381</u>
Sources d'asphalte	<u>383-388, 403, 405</u>
- - - sulphureuses	<u>388, 389, 394, 402</u>
- - - d'eau salée	<u>473, 474, 481</u>
Spaskojé, village	<u>378</u>
<i>Spiræa crenata</i>	<u>128</u>
<i>Spongia fluviatilis</i>	64
Scararussa, ville	<u>46</u>
Stawropol, ville	406-409
Sterlet, poisson	<u>318</u>
<i>Sturnus cinclus</i>	<u>379</u>
Suslik, espece de rat	82, 83, 430

T

<i>Tabanus tarandinus</i> , &c.	<u>451</u>
Tarentule	<u>441-446</u>
Teinturiers en bleu à Arfamas	237
Terre de Tripoli; son origine	195-197
- - - rouge	<u>298-299</u>
Teschä, riviere	<u>239</u>
<i>Testudo geometrica</i>	<u>144</u>
<i>Tetrao Lagopus</i>	95
<i>Tipula solstitialis</i>	453
Tollfisch, ou poisson phrenétique	<u>477</u>
Tombeaux	168, <u>202, 494</u>
Torschok, ville	57
Tschechon, poisson	<u>322</u>
Tscheremfchan, riviere	<u>344</u>

	Page
Tscherkask, capitale des Cosaques . . .	<u>181</u>
Tschetyretrefwjätskoi, monastere . . .	<u>488</u>
Tschuwafches; leur habillement . . .	<u>346-349</u>
- - - leurs habitations . . .	<u>350</u>
- - - leur religion . . .	350-358
- - - enterrement de leurs morts . . .	<u>359</u>
- - - leurs mariages . . .	360-363
- - - leur maniere de prêter serment . . .	<u>364</u>
Tula, ville . . .	<u>70</u>
Twér; ville . . .	<u>59</u>

V

Ver-cheveu . . .	<u>47</u>
<i>Veratrum album</i> . . .	240
Vergers de cbrisiers . . .	<u>187</u>
Vesse de loup . . .	<u>262</u>
Vignes à Cimlia . . .	<u>167</u>
Vipere; idées singulieres des Morduans de ces bêtes . . .	286
Vouéde . . .	<u>116, 272-275</u>

W

Waldai, village . . .	46
Wefiga . . .	<u>112</u>
Wischnei Wolotschok, village . . .	<u>56</u>
Wolga; bords remarquables de ce fleuve . . .	<u>461-464</u>
- - - batteaux de ce fleuve . . .	483-485
Wolodimer, ville . . .	<u>126</u>
Wolofez, espèce de maladie . . .	<u>146</u>
- - - maladie d'une autre espèce . . .	148
Woronesch, ville . . .	112
- - - Gmelin y essuie une grande tem- pête . . .	<u>125</u>
- - - riviere . . .	118
- - - poissons de cette riviere . . .	119-120

Z

Zarizyn, retranchemens dans les environs . . .	500
--	-----



TABLE DES MATIERES

pour le tome *II*.

A

	Page
A Bfcheron, presqu'isle	211
Achan, espece de filet pour prendre des poissons	165-169
Achtuba, bras du Wolga	1.96
Aigle d'une grandeur prodigieuse	385
Ali Mardan Kan	263
- - - partage la souveraineté avec Kerim-Kan	266
Ali-Kouli-Kan monte sur le trône d'Iran	262
- - - prend le nom d'Adil Schach	ibid.
- - - est chassé du trône & tué	262
Alkekengi	163
Antilope	21-24
<i>Antirrhinum</i> ; huile de cette plante	218
Araignée scorpion	24
Arbustes épineux	380
<i>Ardea gigantea</i>	146
Arméniens d'Astrakan; leur religion	130
- - - enterrement de leurs morts	132
- - - leurs mariages	133
- - - leur caractère	135
- - - commerce	136
- - - habillement	138-140
Astrakan, ville; origine de son nom	70
- - - appartient d'abord aux Russes	71
- - - les Tartares s'en emparent	72
- - - retourne sous la protection des Russes	73
- - - est attaquée par les Turcs	76

TABLE DES MATIERES. 461

	Page
Astrakan est troublée par le rebelle Rafin .	<u>80</u>
- - - tremblement de terre .	<u>81</u>
- - - Rafin s'en rend maitre .	<u>83</u>
- - - les Russes s'en emparent de nouveau	<u>92-94</u>
- - - description de la ville d'aujourd'hui	<u>102-107</u>
- - - animaux des environs .	<u>140</u>
- - - oiseaux .	<u>142</u>
- - - plantes .	<u>147</u>
- - - poissons .	<u>156</u>
- - - pêche .	<u>158</u>
- - - lacs salés .	<u>183-187</u>

B

Balboufan ; espece d'hydromel .	<u>116</u>
Balsamine ; usage singulier de cette plante	<u>199</u>
Baku , ville	<u>222-225</u>
- - - sources de naphte près de cette ville	<u>211</u>
- - - feu perpetuel .	<u>212-221</u>
Basilic .	<u>403</u>
Bella-Donna , plante venimeuse .	<u>382</u>
Besrodnaia , bourg .	<u>107</u>
Bischbarmak , montagne .	<u>208</u>
Blatte asiatique .	<u>25</u>
Bled ; méthode particuliere pour le battre	<u>193</u>
Buiskunzatzkoi , lac salé .	<u>34</u>
- - - conte sur son origine .	<u>35</u>

C

Caffé ; maniere de le prendre chez les Persans .	<u>344</u>
Camomille romaine .	<u>381</u>
<i>Canis aureus</i> .	<u>240</u>
Caviar .	<u>174</u>
Cene, sainte, chez les freres Moraves .	<u>47</u>
<i>Cervus pygargus</i> .	<u>22</u>
Chacal .	<u>240-243</u>
- - maniere de le prendre .	<u>350-352</u>

	Page
Champignons	<u>396</u>
Chevre de steppes	21-24
Citronat	<u>251</u>
Colle de poisson	175
Colonie de freres Moraves	<u>37-50</u>
- - - de Cosaques	65-67
<i>Coracias docilis</i>	<u>403</u>

D

Dalai Lama	<u>35</u>
Derbent ; arrivée de Gmelin dans cette ville	<u>189</u>
- - - description de la ville	190-193
- - - tombeaux dans les environs	<u>197</u>
- - - jardins	<u>198-200</u>
- - - fertilité de la contrée	<u>201, 292</u>
Derwiches, nom de moines persans	<u>332</u>
- - - leurs supérieurs	334
Dshaufchi, gens qui escortent les pèlerins	406-408
Duschap, moult de raïfin	<u>353</u>

E

Ecureuils	<u>403</u>
<i>Emberiza schœniclus</i>	<u>145</u>
Encre des Persans	<u>345</u>
Enzelli, ville	244-245
- - - oiseaux de passage dans ces quartiers	<u>247-249</u>
Esturgeon, grand	<u>169</u>

F

Fetch Ali Kan de Kuban	<u>195</u>
Fête du renouvellement de l'année chez les - - - Persans	<u>315</u>
- - - de Houssein	366-371
Feu perpétuel	212-221
Filet; espee singuliere pour prendre des pois- sons	<u>165-169</u>
<i>Fulica porphyrio</i>	<u>239</u>

G

	Page
Geai	<u>403</u>
Ghilan ; montagnes de cette province	<u>379-392, 411-417</u>
- - - habitants de ces montagnes	<u>393-395, 417, 418</u>
- - - commerce de ce pays	<u>401, 402, 427-430</u>
Gratschenskoi-Ostrow, isle du Wolga	<u>65</u>
Grenades	<u>347</u>
Guebres anciens	<u>215-218</u>
Guépier	<u>69</u>

H

Hédaet Kan du Ghilan; son origine	<u>304</u>
- - - est vassal de Kerim Kan	<u>306</u>
- - - ses revenus	<u>307</u>
- - - ses troupes	<u>308-309</u>
- - - sa manière de vivre	<u>311</u>
Hermine	<u>395</u>
Hirondelle domestique	<u>249</u>
<i>Histris cristatus</i>	ibid.
Huile de poisson	<u>175</u>
Husseïn ; fête de ce saint parmi les Persans	<u>366-371</u>
Hydromel ; manière de le faire	<u>116</u>
Hysope	<u>413</u>

I

Jardin botanique à Astrakan	<u>109</u>
Jardins admirables à Derbent	<u>198-200</u>
Ibrahim Kan est déclaré souverain de Perse	<u>252</u>
- - - perd sa vie dans un combat	<u>263</u>
<i>Ichtyocola</i> , poisson	<u>169</u>
Jenatajewskaja, forteresse	<u>67</u>
Juifs dans la Perse.	<u>363-365</u>

K

Kallian, machine pour fumer	<u>342</u>
Karawanferey	<u>209, 210</u>

	Page
Käfma, petite ville	422
Kauli, gens connus sous le nom de Zigeuners ou Bohémiens	414-416
Kerim Kan; son origine	263
- - - partage la souveraineté avec Ali Mardan	266
- - - s'affermir sur le trône	268
- - - ses injustices	272-274
Krafnoï-Jar, ville	97
Kuba, ville	205
- - - rivière	ibid.
Kul; explication de ce mot	196
Kur, fleuve	235

L

Lacs salés	34, 183-187
Lahidschaan, ville	374
Lämmer-Geyer	385-387
Langorod, place détruite	381
Lepre; espèce de cette maladie	154-156
Loutre	398

M

Maladie de Crimée	154-156
Mamed Seid, Kan de Derbent	194
Manne persique	356
Marroquin; manière de le préparer	148-154
Marte	395
Maffula, ville	418-421
Mecque; pèlerinage à cet endroit	330
Melik Mamed, Kan de Baku	225
Melongène	347
Mer caspienne; ses anciens bords	52-60
<i>Merops apiaſter</i>	69
Meuron	380
Millepieds	24
<i>Mimosa</i>	397
	Momie

Page

Momie	358
Montagnes du Ghilan	379, 392, 411-417
<i>Morus tatarica</i>	27
Mouche cantharide	362
Moutons Kalmoucs	141
Mûres blanches & noires	346
Mûriers	27-399

N

Naphte	212-221
- - - blanc	219
- - - noir	221
Nattes de Perse	252
<i>Nigella fatiha</i>	201
Nochet	200
<i>Nymphaea nelumbo</i>	408

O

<i>Ocetra</i> , nom d'une presqu'isle	212
<i>Ocymum basilicum</i>	403
<i>Oestrus antilopum</i>	23
Oiseau bleu	239
Oiseaux de passage à Zarizyn	17-20
- - - à Astrakan	145-147
- - - à Enzelli	247-249
- - - à Schafft	404-406
Orangers	381
Ormes	357
Ortolan des roseaux	145
Ours Persans	358

P

Papier de Perse	345
Pêche d'Astrakan	158-181
Perdrix ; manière de les prendre	16

	Page
Perse; son histoire moderne	254-274
- - - monnoie de ce pays	274-275
Persans; leur caractère	276-284
- - - habillement	284-287
- - - repas	287-290
- - - grossiereté envers les étrangers	290
- - - pureté corporelle	290-291
- - - circoncision de leurs enfans	292
- - - cérémonies nuptiales	293-295
- - - femmes	296-299
- - - enterrement de leurs morts	299-301
- - - dévotion envers leurs Imans	301-302
- - - partage des biens d'un défunt	303
- - - chronologie & fêtes	312-316
- - - religion	317-336
- - - maniere de fumer	342-344
- - - maniere d'écrire	346
- - - bains publics	354-356
- - - courses à cheval	359
- - - médecine	371-372
- - - horreur des chrétiens	409
- - - serment	410
Pétrifications	35
<i>Phalangium araneoides</i>	24
<i>Phanicopterus</i>	248
Pierre de beluge	173
Pierres de roche	392
Plantes velues	380
Poissons des contrées d'Astrakan	156-158
- - - leur prix	177-178
Poivre d'Espagne	348
Popowitzkoi, poste fortifié	61
Porc-épic à panache	249-250
Poule sultane	239
Pourpier	414
Prêtres des Tartares d'Astrakan	119
Procession pour obtenir de la pluie	411
Puces	24

R

	Page
Rafin, rebelle fameux	80
- - ravage une partie de la Perse	81
- - se rend maître d'Astrakan	82
- - sa fin cruelle	93
Râschit ; clergé de cette ville	309-310
- - réception de M. Gmelin dans cette ville	338-341
- - réjouissances publiques	360-362
- - autre solennité	423
- - description de la ville	426
Repas de charité des freres Moraves	46
<i>Rhamnus zyziphus</i>	414
Rizieres	378
Romafaan, mois sacré chez les Mahomé- tans	314
Ruches d'abeilles	205, 414

S

Saboïka, machine pour prendre des poissons	158-162
Saigaki, espece de chevreuil	144
Sallian, ville	235
- - sources salées aux environs	237
Sarepta, colonie des freres Moraves	37-40
Sarpinskoi-Ostrow, isle du Wolga	2-60
Saumon blanc	156
- - maniere de le prendre	163-165
Savon ; maniere de le fabriquer	128
Schach Nadir ; sa cruauté	256
- - est massacré	258
Schach Roch, petit-fils de Nadir	262-270
Schamachie ; triste sort de cette ville	227
- - sa situation	229
- - appartient à Feth Ali Kan	230
- - son commerce	231
- - fertilité de la contrée	233
Schafft, ville	399
- - oiseaux de passage de ces quartiers	404-406

	Page
Schat, montagne fameuse	206
Schias, sectateurs d'Ali	317
<i>Scincus officinalis</i>	348
<i>Scolopendra morsitans</i>	24
<i>Sempervivum montanum</i>	413
Snaft; machine pour prendre des poissons	162
Soie du Ghilan	401-403
Sources martiales	27
- - de naphte	211
- - salées bouillonnantes	237-238
Squine, plante médicinale	203.362
Sunnis, sectateurs d'Omar	317
Swidura, riviere.	373

T

Tartares truchmémiers	36
- - d'Astrakan sont divisés en deux tribus	113
- - - leurs habitations	114
- - - maniere de vivre	115
- - - figure & habillement	116
- - - religion	118
- - - cérémonies nuptiales	121
- - - enterrement des morts	127
Tartares de Casan	ibid.
- - de Belgorod	129
<i>Tenthredo ulmi</i>	358
<i>Testudo caspica</i>	226
Tombeaux	197
<i>Trigonella, fœnum græcum</i>	422
Tschernoi-Jar, forteresse	64
Tulipe	26

U

Utschug; explication de ce mot. Voyez la note	166
---	-----

V

	Page
Vautour des agneaux	385-387
Verole, petite, dans la Perse	377
Vers-à-foie	399-401
Vignes; leur culture à Zarizin	5
à Afrakan	110
à Schamachie	233-234
Vin cuit	365

W

Wataga; explication de ce mot. Voyez la note	166
Wolga; description de ce fleuve	94-97
ses inondations	98-102
navigations sur ce fleuve	181-183

Z

Zarew, village	108
Zarewi Pody ancienne capitale de la horde-d'or	29
Zarizyn, ville	1-4
culture de la vigne dans les environs	5
température ordinaire pendant toute l'année	7-16
oiseaux de passage	17-20
animaux	20-21
flora de la contrée	25-26
<i>Zygophyllum fabago</i>	30

Fin du tome second.

1. The first part of the paper discusses the importance of the study of the history of the United States. It is argued that a knowledge of the past is essential for a full understanding of the present and for the development of a sound policy for the future.

2. The second part of the paper discusses the importance of the study of the history of the United States. It is argued that a knowledge of the past is essential for a full understanding of the present and for the development of a sound policy for the future.

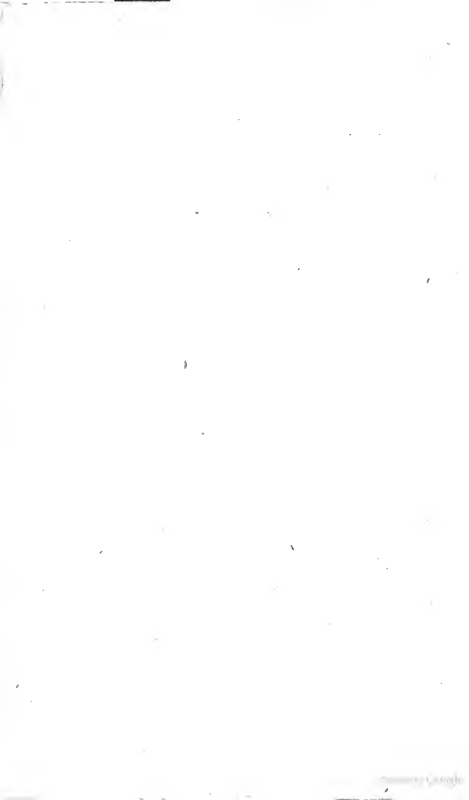
3. The third part of the paper discusses the importance of the study of the history of the United States. It is argued that a knowledge of the past is essential for a full understanding of the present and for the development of a sound policy for the future.

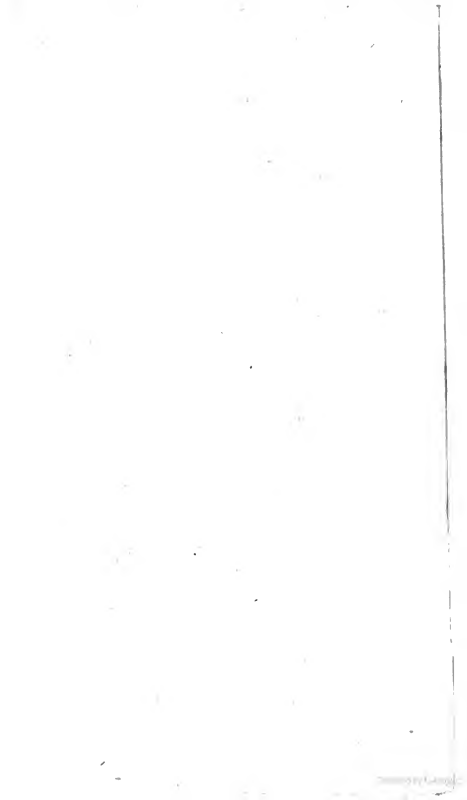
4. The fourth part of the paper discusses the importance of the study of the history of the United States. It is argued that a knowledge of the past is essential for a full understanding of the present and for the development of a sound policy for the future.

5. The fifth part of the paper discusses the importance of the study of the history of the United States. It is argued that a knowledge of the past is essential for a full understanding of the present and for the development of a sound policy for the future.

6. The sixth part of the paper discusses the importance of the study of the history of the United States. It is argued that a knowledge of the past is essential for a full understanding of the present and for the development of a sound policy for the future.

7. The seventh part of the paper discusses the importance of the study of the history of the United States. It is argued that a knowledge of the past is essential for a full understanding of the present and for the development of a sound policy for the future.









16th 2nd.





